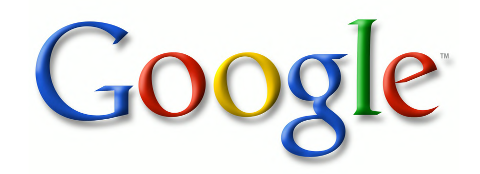
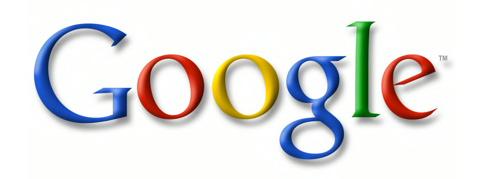





PROPERTY OF THE
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

AUTOUR DU TONKIN

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

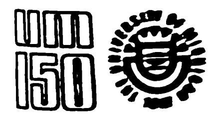
AUTOUR

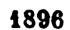
DU TONKIN

PAR

HENRI-PH. D'ORLÉANS







1896



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

SIX MOIS AUX INDES. . . . . 1 vol.

[redacted]

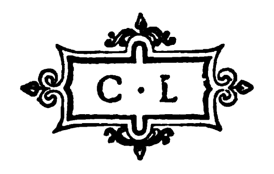
EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

AUTOUR
DU TONKIN

PAR

HENRI-PH. D'ORLÉANS

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1896

AVANT-PROPOS

Mon éditeur m'a demandé de faire une nouvelle édition à 3 fr. 50 de mon livre *Autour du Tonkin*, dépourvu de ses illustrations, de son appendice géographique et scientifique, et du chapitre traitant des débouchés commerciaux du Tonkin. Je suis heureux de mettre à la portée de tous, sous la forme d'un petit volume, mes notes rédigées à la suite d'un voyage fait en Indo-Chine en 1892. Si mes appréciations quant au pays, à son aspect, à ses ressources, à son avenir, et à ses habitants n'ont pas changé, d'importantes modifications en ce qui concerne notre situation politique et coloniale en Indo-Chine se sont produites depuis trois ans. Dans l'œuvre de la coloni-

sation, le Tonkin a marché à pas de géant C'est ainsi qu'a été faite la briqueterie de Kébao, que s'est terminé le chemin de fer de Langson, qu'ont été construits les forts de Dong-Dang et de Nacham. Hanoï s'est agrandi et embelli; les murs de la forteresse, construite sur les plans d'officiers français, sont tombés, donnant des espaces libres à de nouvelles constructions; des mares ont été comblées; des usines ont dressé leurs cheminées. Plus loin dans le Delta, des entreprises agricoles se sont établies; des villages se sont groupés sur des terrains incultes jusqu'ici; des fermes modèles ont prospéré; d'importants travaux hydrographiques ont préparé la navigation du Fleuve Rouge.

D'un autre côté, notre domaine s'est accru; nous avons acquis le Laos et nous l'organisons. Tout récemment, les provinces de Battambang et d'Ang-Kor ont fait retour au royaume du Cambodge, dont elles dépendaient jadis. A Luang-Prabang, où je me trouvais en pays de domination siamoise, flotte maintenant le drapeau tricolore. Et, depuis cette ville jusqu'à la frontière de Chine, la délimitation a été faite; nos droits sont reconnus et l'idée mise en avant par les Anglais de l'État tampon est abandonnée.

Je n'ai pas voulu contraindre le lecteur à l'ennui de se reporter à des renvois, pour des changements qui n'altèrent pas la substance du volume. J'ai préféré lui indiquer en quelques lignes les principales modifications, en le priant de se rappeler que le récit qu'il va lire a été écrit en 1893.

HENRI-PH. D'ORLÉANS.

AUTOUR DU TONKIN

CHAPITRE PREMIER

Arrivée à Hong-Kong. — Une visite à Canton. — Le Commerce. — La ville chinoise. — Les bateaux à fleurs. — Retour à Hong-Kong. — Essais faits sur les charbons du Tonkin.

En route, ma plume, creuse un sillon sur les océans toujours bleus, et arrête-nous avec toi devant la gigantesque momie chinoise, éternellement la même à travers les siècles.

. . . .

Le *Sidney* vient de stopper en rade de Hong-Kong; devant nous, sombres dans un manteau de brume qui semble venir d'Angleterre, s'étayent ses hautes maisons sur le flanc du pic, marqué comme d'une large raie, par la voie du chemin de fer funiculaire.

Le vaisseau est envahi par une foule de coolies, hissés, au milieu des cris les plus bizarres, plus vite les uns que les a[illegible] au-dessus des bastingages; de longs bambous [illegible]s par des gaffes accrochées au bordage leur tienn[illegible] lieu d'escaliers.

On sent dans cette population de la graine de pirates ne demandant qu'à germer. Nous ne sommes pas loin des ladrones.

Dans le remous de la vapeur lâchée, les jonques s'entre-choquent, malgré les efforts des femmes, des terribles sampanières; les enfants qu'elles portent sur leur dos ne semblent guère les gêner dans leurs mouvements; armées de perches, elles cherchent à écarter les embarcations, tout en s'accablant entre elles des plus terribles malédictions.

C'est au milieu de ce brouhaha que le steam-launch de l'hôtel nous met à terre. Notre troupe est encore petite, car elle ne comprend que Charles et moi. Les lecteurs qui ont bien voulu me suivre aux Indes ont déjà fait connaissance avec le brave Charles, nouveau maître Jacques, précieux en voyage, n'ôtant sa veste de photographe que pour prendre le costume du collec-

tionneur ou du préparateur. Dévoué et content, compagnon et aide précieux, il me sera d'un grand secours pour regarder, voir, ramasser, noter, en un mot faire métier de voyageur. Je l'en remercie.

Revenu à Hong-Kong, je ne pense qu'à en repartir ; j'en suis, en effet, à mon troisième séjour dans la ville anglaise, et, n'eût été un peu de gros temps avant le cap Saint-Jacques, j'eusse pris une autre ligne, celle qui longe les côtes d'Annam, de Saïgon à Haï Phong. La longueur de cette traversée par un mauvais temps et sur de petits bateaux m'y avait fait renoncer.

Par Hong-Kong nous n'arriverons pas plus tôt au Tonkin ; mais nous aurons trois jours de moins de mer ; je ne crois pouvoir mieux les mettre à profit qu'en faisant une excursion à Canton.

Deux compagnies, l'une anglaise et l'autre chinoise, font le service de Hong-Kong à Canton et retour ; les steamers, de grands bateaux de rivière, de type américain, à plusieurs étages, partent tous les jours. Le plus clair des bénéfices se fait sur les marchandises, et sur les passagers indigènes, qui entassés dans le sous-pont, sont transportés à raison de cinq *cents* par tête ;

un steamer en a parfois jusqu'à deux ou trois mille.

Le trajet est intéressant. En sortant de Hong-Kong, ayant doublé l'île de Lantao, on entre dans l'estuaire formé par la rivière de Canton, une des bouches du Si-Kiang ou rivière de l'Ouest Au bout de quelques heures le golfe se resserre et nous pénétrons dans la passe de Bocca Tigris, dont le nom est devenu célèbre depuis la guerre de 1861. Les mamelons qui bordent le fleuve portent des deux côtés de petits fortins chinois. A mesure qu'on avance, cette série de hauteurs diminue pour faire place à des rives plates, très cultivées, surtout en rizières que dominent çà et là quelques bouquets d'arbres fruitiers.

Le paysage, comme dans toutes les contrées de rizières, est d'une monotonie effrayante; il faut un spectacle étrange pour attirer notre attention. Mais voici qu'à notre gauche s'agite sur le bord une masse jaune, criarde, grouillante, qui mal distinguée semble une énorme vermine, produit étrange du limon: de plus près, nous reconnaissons d'immenses bandes de canards qu'on a menés pâturer; il font ici l'objet d'un commerce important; des bateaux plats qui sillonnent les

canaux en transportent jusqu'à dix mille; les bateliers transformés en bergers de ces troupeaux à plumes les lâchent dans la journée, pour les rappeler le soir à coups de trompettes.

Plus loin, nous dépassons une école navale du Céleste-Empire; les canonnières, montées par un équipage habillé à l'européenne, sont pavoisées; les élèves en grande tenue: veston bleu, culottes rouges et vertes, un chapeau à deux plumes sur la tête, sont alignés le long du bord; on attend l'arrivée d'un mandarin inspecteur.

Au-dessus, quelques barrages en bois, anciennes constructions de défense, ont encore été partiellement conservés par les Chinois dans un esprit de crainte et de routine; ils espèrent rendre ainsi plus difficile à nos canonnières l'accès de la ville des Perles en cas de guerre.

Quelque chose d'uniformément gris; des toits, rien que des toits, tous à même hauteur, relevant leurs angles en corniche, comme pour chercher à empiéter l'un sur l'autre, et se poursuivant à perte de vue. Pas de vide, pas de rues apparentes, un tableau qui pourrait être fait d'un seul coup de pinceau large, avec une même teinte, et sur lequel de petits traits plus foncés indique-

raient les démarcations produites par les ombres; de ci, de là, quelques tours rondes, de la même teinte, semblables à de vieux donjons féodaux, et qui ici sont les monts-de-piété; et, se détachant nettement, une église européenne, blanche, très simple, grandie encore de la petitesse, et majestueuse de l'indifférence du reste, la cathédrale catholique. A l'horizon quelques collines basses demi-cachées; en amont de nous un bouquet de verdure masquant la concession européenne; et plus près placée, comme pour cacher la largeur du fleuve, entre la rive et le vapeur, une ville flottante : un monde de sampans, de pontons, de jonques, de maisons aquatiques, enchaînés, reliés tant bien que mal par de petits ponts, se poussant l'un l'autre.

Voilà tout Canton, à la première impression qu'elle nous donne, une immense fourmilière de un million d'âmes, demi-aquatique, demi-terrestre, tranchée à un même niveau, au-dessus de laquelle s'élèvent encore quelques témoins, laissés çà et là, il semble, pour attester sa grandeur déchue.

Formée par une île artificielle, la concession européenne est entourée de tous côtés de canaux; la partie française, qui n'a comme étendue

qu'un tiers de l'anglaise, est à peine bâtie; notre consulat même a préféré se loger chez nos voisins.

Parmi les cent trente ou cent cinquante Européens de Shamen[1] nous retrouvons plusieurs compatriotes, et chez eux, comme en général chez tous les Français rencontrés au loin, l'accueil le plus cordial. Ce sont, pour la plupart, des représentants des grandes maisons de Lyon. La soie est en effet le principal objet d'échange à Canton. On en exporte, nous dit-on, pour six cents millions de francs par an. La moitié irait en France. Les intermédiaires allemands gagneraient au moins dix millions à la commission; car, en dehors des Français de la colonie, beaucoup de maisons allemandes et anglaises approvisionnent les usines de Lyon.

L'achat de la soie demande beaucoup d'habitude surtout lorsqu'on a affaire à des vendeurs comme les Chinois. Chaque écheveau doit être dévidé; la grosseur du fil est calculée au poids; il faut rechercher l'uniformité; il n'est pas de tricheries qui ne soient employées, dont la moindre est de mêler différentes récoltes.

Fort commerçants, les Cantonnais, en dépit des

1. Ainsi se nomme la concession.

rapports qu'ils ont avec eux, n'aiment guère les « diables d'étrangers »; et ceux-ci doivent avoir dans chacune de leurs maisons un certain nombre de carabines; ce qui n'empêchera probablement pas la population de brûler de nouveau quelques maisons comme après les événements de 1884, ni les consuls de ne demander qu'une réparation presque dérisoire.

Actuellement la haine que les étrangers inspirent n'empêche pas l'accès de la ville indigène; en une journée on en prend connaissance aussi bien par le nez que par les yeux. Qu'on ne s'étonne pas si je parle ici de l'odorat; pour moi il joue en voyage un rôle bien plus important qu'on ne le suppose. Je crois, en effet, qu'à l'instar de certains animaux, les races humaines ont une odeur caractéristique, venue d'elles-mêmes, de leurs parfums, de leur nourriture, de leurs animaux, de leurs plantes; c'est une sorte d'extrait dont les éléments sont pris de tous côtés. Tout voyageur doit forcément se familiariser avec un de ces relents; pour ma part, je suis convaincu que transporté subitement, les yeux bandés, dans le bazar d'Aden, a Colombo, ou à Canton, je reconnaîtrais la localité rien qu'à l'odorat. Après tout,

peut-être en est-il de même de nous; et les Chinois, qui nous heurtent nous traitant de « diables, de fils de prostituées, de porcs » et autres aménités aussi douces, que les sinophiles pardonnent si facilement, trouvent probablement que nous sentons fort mauvais. Quoi qu'il en soit, Canton empeste, et n'a pas que cela de commun avec les autres villes chinoises; les rues y sont aussi serrées, aussi étroites; souvent on n'y peut marcher deux de front; on sent une population trop nombreuse, grouillante, se pressant tant bien que mal. Les membres d'une famille y sont assis les uns sur les autres, et les familles se gênent entre elles. Il en est à peu près de même dans tous les grands centres de la Chine proprement dite.

Comme dans tout l'Orient, comme au moyen âge chez nous, les métiers sont répartis par rues: quartiers des corroyeurs, quartiers des chaudronniers, quartiers des bouchers, etc. Les étalages de ceux-ci étonnent mes compagnons encore peu au courant des goûts chinois; toutefois un coup d'œil suffit: chiens, chats, canards ouverts en deux et tapés, petits cochons cirés coupés par la moitié, rien ne nous tente ici. Nous nous laissons de préférence entraîner chez les antiquaires, les marchands de

curios, ainsi qu'on les nomme dans l'affreux patois parlé sur la côte de Chine; mais hélas! il y a peu de découvertes à faire, trop d'Européens sont à l'affût des raretés. La connaissance et l'achat d'une belle pièce demandant des semaines et parfois des mois, il nous faut renoncer aux affaires, et, de brocanteurs, nous résigner à passer au rang de simples touristes. Aussi, bien qu'à mon avis la simple promenade dans les rues et l'inspection des boutiques en apprennent bien long à qui veut regarder, ne me laisse-t-on pas quitte avec les curiosités marquées dans les guides. Le mot monument est un bien grand mot pour l'art chinois; c'est leur faire trop d'honneur que de donner à ces sanctuaires un titre impliquant quelque chose d'artistique. Le Temple des cinq cents génies n'est qu'une pagode remplie de bouddhas dorés, alignés les uns à côté des autres le long du mur, comme les moines desséchés du couvent des capucins à Palerme. Devant chaque idole monte légère la fumée bleuâtre d'un petit bâton odorant. Au milieu de ces génies, le guide fait remarquer une statue, dorée comme les autres, mais coiffée d'un chapeau noir de pèlerin. C'est l'illustre Marco Polo : l'artiste qui l'a représenté a eu soin

de lui faire des yeux ronds pour le distinguer des gens de sa nation.

Ailleurs, le temple des Horreurs représente grossièrement les supplices de l'enfer. Si je ne craignais d'être irrévérencieux pour l'art du Céleste-Empire, je dirais volontiers que ces sculptures me rappellent en moins bien les scènes de l'Inquisition, telles qu'on les figure dans les baraques de foire.

Une horloge à eau qui fonctionne depuis six cents ans, la place des exécutions, le champ d'un potier, où s'étalent de grandes jarres prêtes à recevoir les têtes des décapités, et de nombreuses, de trop nombreuses pagodes resteraient encore à visiter. La ville est grande et, dans les rues étroites souvent encombrées, on n'avance pas vite; il fait déjà nuit, nous devons nous presser afin de rentrer à bord avant la fermeture des portes.

Notre excursion n'est pourtant pas terminée; hors de l'enceinte même, il nous faut jeter un coup d'œil sur la ville flottante, et l'obscurité est favorable à cette visite. Nous essaierons en effet de lever un coin du voile qui cache les plaisirs des Chinois. En voyage tout est à voir; le monde qui s'amuse n'est pas moins digne de re-

marque que le monde qui travaille, et pourtant, petites Chinoises, sous votre masque blanc taché de sang aux lèvres, et de noir sur les yeux, si vous pouviez me comprendre, vous me trouveriez bien impudent de venir parler de vos personnes; vous auriez à bon droit peur de perdre à mes descriptions; pour plaire chez nous vous auriez besoin d'être rapprochées de nous, comme vos sœurs Aziyadé, madame Chrysanthème ou Rarahu, par les verres colorés de l'imagination d'un Loti. Un malheureux voyageur qui s'escrime avec sa plume à reproduire le cri simple et impressionnant du nomade rappelant au coucher du soleil ses chevaux qui paissent dans la steppe, ou qui se battra avec son pinceau pour lui faire grandir encore les neiges imposantes du Thibet, sera bien inhabile à faire goûter les charmes des bateaux de fleurs. Il cherchera, qu'on me passe le mot, à faire de la psychologie; et il disséquera comme un naturaliste le spectacle auquel il assiste.

Pour reporter les détails à l'ensemble et être frappé du tout, il lui manquera le cadre de la nature; dans le jour le rayon de soleil qui fait les chefs-d'œuvre, et dans la nuit, la majesté du calme que rien ne trouble.

Ici nous irons de bateaux en bateaux, butant contre les planches, marchant mal sur ces terrains mobiles, risquant souvent de tomber à l'eau, pour passer devant des auberges flottantes où la jeunesse dorée fait la fête.

Entrons dans l'une d'elles.

La salle est grande, ornée de bois sculptés et dorés ; des soieries brodées, accrochées à droite et à gauche, sont disposées comme les décors d'un théâtre ; des kakémonos se déroulent portant des oiseaux ou des paysages au crayon, des sentences en lettres d'or, tirées des principaux philosophes, sont pendues aux parois ; du plafond descend une suspension européenne avec des lustres à verres bleus ; elle vient éclairer de petites tables en marbre veiné du Yunnan. Autour, de jeunes Chinois sont assis sur des fauteuils en bois rouge portant de petits tapis avec des phénix brodés ; des deux côtés, sur des bancs, sont couchés les fumeurs d'opium, masses presque inertes, qui sont laissés à leur pipe et à leur lampe. Les assistants qui ne fument pas jouent aux cartes avec de petites fiches en ivoire qu'ils tiennent en éventail, ou aux dominos, en les frappant l'un contre l'autre avec le plus de bruit possible.

D'autres se contentent de prendre le thé et des friandises; des petites femmes les servent. A leur figure blanche, peinte en rouge sous la lèvre inférieure, à leurs cheveux noirs, vernis d'huile, couronnés de fleurs ou ramenés des deux côtés de la tête en forme de corne de béliers, on reconnaît aisément des courtisanes. Malgré leurs boucles d'oreille de jade, ce ne sont pas toujours des femmes de première classe, car je vois quelques grands pieds.

Contrairement à l'usage de leurs compatriotes, qui est de regarder ici les étrangers comme des trouble-fête, deux gros Chinois, venus peut-être de Hong-Kong, nous offrent le thé. Nous échangeons des cigares, et une conversation s'établit... par gestes qui ne semble pas plaire aux dames; elles craignent, si elles sont vues en compagnie d'Européens, d'être dépréciées. Nos hôtes ont vite fait de leur imposer silence. Nous devons leur inspirer confiance; grâce à eux nous voilà admis à écouter le concert.

La musique est rythmée et monotone, moins discordante que de coutume; une sorte de tamisen[1] dont les cordes passent sur une peau de

1. Guitare japonaise.

serpent ; un violon en forme de gros marteau avec un archet, un gong et une sorte de tambour sur lesquels une femme tape alternativement avec des baguettes, voilà tout l'orchestre.

Un quart d'heure de cette harmonie suffit amplement à nos oreilles ; nous rentrons à bord, escortés d'un idiot qui nous poursuit de ses cris plaintifs, comme s'il voulait nous reprocher encore d'être venus profaner les orgies de ses frères jaunes en les contemplant. Qu'il soit tranquille ! Je n'y reviendrai plus.

Une matinée à rester encore à Hong-Kong avant le départ du steamer qui nous emportera au Tonkin ; nous l'employons en assistant à des essais sur le charbon du Tonkin, auxquels nous a conviés M. Chaeter.

Le roi de Hong-Kong, ainsi qu'on surnomme M. Chaeter, est un Parsi indo-birman, dont le frère se trouve en Birmanie. Homme de premier ordre, il a su augmenter sans cesse sa fortune et son influence.

Véritable Yankee pour la hardiesse des projets et la largeur de vues en affaires, il a soutenu en particulier celle des charbons de Hong-Hai, pen-

dant plus de quatre ans, en dépit des difficultés et des critiques, avec une persévérance et une énergie qui prouvent une grande intelligence. Le Gouvernement français a donc eu grandement raison de récompenser par la croix de la Légion d'honneur les importants services qn'il a rendus à notre colonie.

M. Chaeter se fait un plaisir de nous montrer les résultats déjà obtenus. Un de ces élégants petits steam-launch qui sillonnent la rade de Hong-Kong nous mène à la grande raffinerie de sucre de la maison Jardine et Matheson. On nous fait remarquer en route que notre vapeur ne produit aucune fumée. Il brûle du Hong-Hai.

A l'orifice des trois grandes cheminées de la raffinerie, on peut reconnaître le combustible employé dans les fourneaux auxquels elles correspondent : fumée très noire, charbon du Japon; fumée grise, mi-Japon et mi-Hong-Hai ; pas de fumée, Hong-Hai pur.

Avant de pénétrer dans l'usine, il est bon de faire remarquer qu'elle est en pleine activité, que ce ne sont pas, par conséquent, à des essais que nous allons assister, mais constater son emploi dicté par l'expérience.

Douze grands fourneaux chauffent les chaudières. Dans les trois premiers on use un mélange composé par moitié de poussier de Japon et de poussier de Hong-Hai. Ce dernier, employé seul, passerait, nous dit-on, à travers la grille ; les briquettes coûteraient trop cher ; ici, sous l'influence de la chaleur, les deux combustibles s'agglomèrent pour former de vrais morceaux de la grosseur du poing et au-dessus. Les escarbilles qui passent à travers les grilles sont très peu nombreuses ; d'ailleurs on les rebrûle. Ce mélange des deux poussiers, nous assure M. Chaeter, permet, pour obtenir la même pression, une économie de quinze à vingt pour cent sur le Japon pur. La couche est moins épaisse, la flamme blanche est assez longue.

Les fourneaux suivants brûlent du Hong-Hai pur. Une partie a été extraite il y a huit mois, une autre récemment ; le tout vient de Nagotna (à Hong-Hai) et le plus profond a été extrait à vingt mètres. Ce sont de beaux morceaux parfois brillants, salissant les doigts. L'analyse a révélé de huit à neuf pour cent de matière volatile et quatre-vingt-dix pour cent de carbone ; encore atteint-il rarement cette proportion.

Une couche de charbon de Hong-Hai de dix à vingt centimètres d'épaisseur donne la même chaleur qu'une de Japon ayant une hauteur triple; mais le feu doit être bien entretenu, la flamme blanche et haute; on n'emploie pas de grilles spéciales. L'usage du combustible du Tonkin pur donne, nous assure-t-on, vingt-cinq pour cent de bénéfice sur celui du Japon.

Des expériences faites à Oxford ont permis d'identifier le charbon de Hong-Hai avec celui de Cardiff; dans l'industrie il ne demande pas de changement de grilles; dans la marine les barreaux plus resserrés sont préférables. La principale difficulté consiste dans l'allumage de ce combustible qui demande un feu bien entretenu et un fort courant d'air.

Quoi qu'il en soit, le charbon de Hong-Hai est maintenant employé, et avec avantage, dans une grande raffinerie en activité; on le brûle sur deux ferries faisant le service dans la rade de Hong-Kong. Deux transports de l'État viennent d'en charger cinq cents tonnes; enfin les deux mille tonnes que l'affrété des charbonnages *l'Avochie* a apportées, ont été rapidement écoulées à raison de huit dollars la tonne de mor-

ceaux, cinq dollars celle de poussier. Depuis le commencement de décembre, Hong-Hai a envoyé près de six mille tonnes.

Ce sont là des résultats appréciables ; mais non encore suffisants. — M. Chaeter voit plus loin. — Il faut faire grand, nous dit-il ; la Compagnie des charbonnages n'a qu'un affrété ; dans deux mois elle en possédera deux, puis trois. Une autre exploitation sera reliée en juin au warf de Hong-Hai et alors, c'est quinze, vingt, trente mille tonnes qui seront produites par mois. On les enverra au nord, jusqu'à Shangaï, au sud, à Singapore et à Colombo même ; elles y seront vendues trente-deux shillings d'abord, le même prix que le cardiff, puis on baissera. Le fret de retour sera assuré par les sucres de Java. Le succès sera alors complet. Les voyageurs qui reviendront d'Extrême Orient pourront dire en France que la marque des charbons du Tonkin prime dans plusieurs des grands ports du monde. Les détracteurs de la colonie ne prétendront plus qu'on ne nous a fait prendre que des marais insalubres et des repaires de pirates ; peut-être,

que, devant le résultat acquis, les capitaux français trop souvent endormis se décideront à venir récolter leur part de profit; on les recevra bien. — Il ne sera jamais trop tard pour produire.

CHAPITRE II

Arrivée au Tonkin. — Haï-Phong, la question du port de commerce les tarifs douaniers. — Visite aux charbonnages de Hong-Hai et de Kebao.

Une ligne annexe des Messageries maritimes fait le service de Hong-Kong à Haï-Phong. Les steamers sont petits, la mer généralement forte et le roulis épouvantable ; nos malles sont jetées d'un côté à l'autre des cabines et l'humeur des passagers semble se ressentir de ces mouvements désordonnés.

Un arrêt devant Haï-Nan, en vue de Haïho, permet à un gros Allemand, qui fait dans cette ville office de consul anglais, de venir prendre son courrier et à des Chinois de débarquer quelques colis. — Le lendemain matin, nous nous réveillons à l'entrée du Cua-Cam, rivière de Haï-

Phong. La côte est basse, presque au ras de la mer ; on cherche en vain, le long des rives, les végétations arborescentes ou même les palétuviers du Gange ou du Donaï. Ici, rien que des rizières, pas d'arbres; la plaine n'est arrêtée à notre droite que par les massifs du Dong-Trieu, prolongement des falaises de la baie de Halong. Vus de loin ces grands rochers aux formes bizarres, déchiquetées, tourmentées, ont un aspect étrange qui frappe le nouveau venu au Tonkin. C'est en vain qu'il cherchera dans ses souvenirs quelque chose de semblable ; les géants calcaires qui se dressent au-dessus de la plaine, le pied dans la boue, n'éveilleront pas le sentiment du « déjà vu ». On croit, en les apercevant, entrer dans un monde à part, nouveau, isolé du reste de la terre, échappé aux lois qui ont régi les autres formations. Mais placée à l'entrée du Tonkin la chaîne calcaire surprend le voyageur ; l'originalité du paysage ne fait cependant pas oublier les deux mots intimement liés au nom du Dong-Trieu : charbons et pirates, l'avenir et le péril de la colonie.

A gauche, la pointe Doson, petit promontoire, qui domine la villa Joséphine, construite par Paul Bert, et des hôtels qui viennent se grouper

autour. — Dans la pensée de l'ancien gouverneur, Doson devait servir de sanatorium aux colons anémiés; l'idée n'a pas été abandonnée. On cherchait en même temps à faire du cap une station balnéaire élégante; des concessions ont été demandées de tout côté. Le règlement obligeait les concessionnaires à bâtir en un temps donné pour ne pas perdre leurs droits; malheureusement si les intentions abondent parmi les colons, les capitaux sont rares; on a dû au manque d'argent de ne voir d'abord se dresser sur les terrains concédés que de misérables cânhas en planches et en bambous, construites pour quelques piastres. Depuis une année des progrès sont cependant faits: aux baraquements primitifs, on commence à substituer la pierre ou la brique; on bâtit des hôtels, une route carrossable est achevée qui joint Doson à Haï-Phong; on y établit même un champ de courses. Il ne manquera plus pour la prospérité de la station que des voyageurs, des fonctionnaires ou des colons ayant de l'argent à dépenser.

Quelques heures encore en remontant le Cua-Cam, et nous venons mouiller devant Haï-Phong. Les bâtiments français de la marine militaire, de

petites canonnières, un aviso et les vapeurs de commerce allemands, ne suffisent pas à encombrer la rivière; l'accès du port est d'ailleurs difficile. Il le devient de plus en plus. La couleur jaune de l'eau, chargée de limon, indique le travail d'ensablement qui se continue chaque jour. Ici encore les rives sont basses; sur la gauche, pas de constructions, des rizières ou des terrains marécageux, que coupent de petits canaux. C'est sur la rive droite qu'a été élevé Haï-Phong : appontements en fer sur le bord, puis chantiers de constructions, docks trop vides, petites maisons blanches, souvent entourées de verdure; boulevards, canaux, voire même un grand hôtel gris surmonté d'un dôme, tout est fait pour frapper le nouveau venu, si, par la pensée, il veut se reporter en 1886. A cette époque l'emplacement de la ville actuelle n'était qu'un terrain fangeux de mares et de marécages insalubres, au milieu desquels les rares endroits secs étaient couverts de misérables cânhas. A force d'énergie, d'activité et de persévérance, nos compatriotes ont pour ainsi dire soutiré les eaux de la terre et les ont canalisées; ils ont asséché le sol, et en ont comblé les vides avec des mottes apportées

une à une par des armées de coolies; en desséchant le marais, ils ont chassé la fièvre, et la nouvelle ville a perdu sa mauvaise réputation du début. A cette œuvre d'asséchement et d'assainissement, il faut associer le nom de l'ancien résident, M. Bonnal, dont l'énergie a été un des premiers facteurs du succès obtenu : ainsi l'an passé, dans la population européenne d'Haï-Phong on n'a compté qu'un décès. — Ce résultat est surprenant ; la rapidité avec laquelle nous avons fait surgir de la boue les éléments d'une ville, a étonné des voyageurs anglais (et d'ordinaire ils s'étonnent peu) ; c'est un démenti de plus que nous avons donné au préjugé qui nous refuse tout génie colonisateur.

Malgré les travaux déjà exécutés à Haï-Phong, son avenir est encore contesté; le commerce européen y est encore bien faible. — Les grands navires ne peuvent y arriver; seuls les vaisseaux ne tirant que $4^{m}50$ peuvent remonter le Cua-Cam à toutes les marées et ceux qui ont six mètres, cinq fois par mois à l'époque des grandes pleines mers. Encore les premiers sont-ils parfois obligés d'attendre plusieurs heures, devant Doson, la marée haute, pour s'engager dans le fleuve. Rien

de sérieux n'étant fait pour arrêter l'ensablement, le tirant d'eau diminue de jour en jour. En présence de cet obstacle à la venue des grands navires dans nos eaux, on s'est demandé s'il ne serait pas possible de créer un port sur un autre point de la côte. Quang-Yen à l'embouchure du Song-Gia, donnerait peu d'avantages, trente centimètres de plus d'eau qu'à Haï-Phong ; on trouverait mieux dans une des magnifiques rades que forment les rochers de la baie d'Halong. Celle de Hong-Hai, s'ouvrant devant les charbonnages de ce nom, est bien située ; l'accès en est pourtant encore assez difficile ; sur des fonds rocheux la sonde ne donne souvent que cinq à six mètres ; il semble que l'abri de Kebao serait préférable, avec une profondeur de sept mètres au pied de la falaise, aux basses mers ; on y trouverait encore le charbon sur place, et la rade demi-fermée par quelques îlots aurait l'avantage de pouvoir être plus facilement défendue en cas de guerre.

Quel que soit l'emplacement choisi, je ne crois pas que la création d'un grand port sur la côte ruine du même coup l'avenir d'Haï-Phong ; la ville restera toujours un centre pour le commerce du riz, pour l'écoulement de nombreux

produits indigènes, pour le mouvement fluvial des passagers et des marchandises; sa position à l'intersection de différents canaux en fait pour la navigation fluviale à la fois un centre et un terminus qu'on ne pourra changer. Malgré la situation d'Haï-Phong le nombre des vaisseaux venant dans ses eaux a sensiblement augmenté depuis un an; en 1891, le port a reçu quarante-deux navires, vingt de plus que l'année précédente; sur ces quarante-deux, quinze sont français et quatorze allemands; mais parmi les français, on compte six transports affrétés par l'État. Nous sommes encore, on le voit, bien en retard pour la navigation et le commerce en Extrême Orient; depuis une quinzaine d'années, les Allemands nous ont gagnés et vite dépassés; autrefois leurs maisons louaient nos vaisseaux, maintenant l'inverse se produit; nous avons trop obéi à la routine, et n'ayant pas la hardiesse de sacrifier nos voiliers pour des vapeurs, nous nous sommes laissés devancer par les Anglais et les Allemands plus audacieux.

Si mauvaise qu'elle soit, la situation de notre marine marchande, là-bas, n'est pas irrémédiablement perdue; notre pavillon peut facilement se faire une large place sur les mers de Chine. J'ai

sous les yeux un rapport de notre consul à Hong-Kong, M. Gueyraud, qui donne le détail des dépenses à faire sur des navires de commerce dans ces mers et cite les revenus que ceux-ci donnent ; l'affaire est si bonne que souvent des navires allemands sont construits à frais communs par de petites associations d'amis dans des ports de Poméranie ou du Holstein ; des bourgeois, parfois des ouvriers, risquent leurs économies sous la sauvegarde d'un des leurs, et les envoient en Extrême Orient sous la forme d'un vaisseau. Pourquoi nos armateurs ne feraient-ils rien de semblable ? il est temps de nous mettre à l'œuvre. Qu'on ne vienne pas dire que nous ne pouvons opérer comme les Allemands, que nous aurons plus de frais, que notamment la loi Colbert nous oblige d'avoir les officiers et les trois quarts de l'équipage composés de Français, ce qui entraîne de trop grandes dépenses, M. Gueyraud se charge de répondre :

« Les bâtiments français naviguant dans ces mers lointaines, sous des climats où le matelot européen ne peut pas fournir la même somme, de travail utile que dans nos régions, ont été,

avec juste raison, affranchis des obligations de l'article 2 de l'acte de navigation, et cela sans perdre de leurs droits aux primes à la navigation. »

J'ajouterai que l'inscription de nos vaisseaux à Saïgon nous procurerait des avantages sur les Allemands ; or ceux-ci rapportent en moyenne dix à quinze pour cent de dividende pour le capital dépensé ; ce sont les chiffres fournis par M. Gueyraud, qui concordent exactement avec ceux que m'ont indiqués des capitaines allemands. Une maison anglaise a même donné jusqu'à trente pour cent. Que nous manque-t-il pour faire de même ? Un peu de hardiesse. Nos armateurs et nos capitalistes font une réponse invariable à ceux qui leur proposent d'essayer une affaire dans ces parages : « C'est bien loin », disent-ils. Et pourtant nous ne craignons pas de consacrer de l'argent, beaucoup d'argent, à des entreprises aussi lointaines et autrement hasardeuses, entreprises qui n'ont que le mérite d'être soutenues par une réclame puissante ; il est vrai que, des sommes mises à l'affaire, bien peu sont sorties de France. Mais ce n'est pas ici le lieu de se livrer à d'amères récriminations qui n'auraient

pour but que de parler encore d'une blessure trop connue de tous, faite au petit capital.

Pour en revenir à notre sujet, il ne s'agit pas de savoir ce qu'on aurait pu, mais ce qu'on peut faire ou éviter; il importe que tous les voyageurs qui reviennent de l'Extrême Orient cherchent à faire comprendre la place que nous pouvons et que nous devons y prendre; rien ne nous empêche d'y tenir pour la marine marchande au moins le même rang que les Allemands. L'affaire est bonne et elle est patriotique; on ne saurait trop le répéter.

Le nombre des vaisseaux venant de Haï-Phong a presque doublé en un an. Il n'en est pas de même de notre commerce extérieur.

En 1890 le mouvement commercial extérieur est, tant pour les importations que pour les exportations, de vingt-cinq millions; en 1891 il atteint trente-sept millions, soit environ la moitié plus; à qui vient de Hong-Kong ce chiffre paraît bien minime; dans la ville anglaise le commerce est estimé à environ un milliard par an. Il est vrai que Hong-Kong date de cinquante ans et que le port n'a pas toujours eu des jours heureux,

il a traversé des crises très dures, dont il a su triompher grâce à la persévérante énergie de ses colons. Nous avons une situation exceptionnelle : à la tête d'une voie de pénétration en Chine, nous devons savoir en profiter ; avant tout, si nous voulons viser à une prospérité commerciale approchant de celle de Hong-Kong, il nous faut un port en eau profonde qui puisse donner abri à tous les vaisseaux construits pour affronter ces mers.

Les navires à l'abri, il faut laisser entrer les marchandises. A ce sujet une question se pose naturellement : Pourquoi avons-nous pris le Tonkin ? D'abord pour pénétrer en Chine, il me semble ; pourtant le but primitif est bien oublié. De Hong-Kong les Anglais ont aussi cherché à faire un point de transit ; pendant de longues années ils ont lutté sans profit ; lorsque, après vingt ans, les recettes ont dépassé les dépenses, en ont-ils profité pour modifier la situation ? Nullement. Hong-Kong avait été créé *port franc*, il l'est resté ; il en est de même de Singapore. Chez nous Saïgon a dû sa prospérité à son libre commerce, jusqu'à ce que des droits protecteurs fussent venus la ruiner. Une colonie ressemble un peu à un enfant ; sa mère,

la métropole, doit le soigner, l'élever, le protéger, jusqu'à ce que, devenu grand et fort, il puisse à son tour la récompenser des soins reçus. Nous, trop pressés de profiter de l'enfant, nous avons voulu que, à peine né, il produisît quelque chose. Nous n'étions pas depuis deux ans maîtres du Tonkin que nous l'entourions d'une grande muraille de tarifs douaniers; pour satisfaire quelques marchands de France, nous arrêtions le développement commercial de la colonie sans songer que dans une colonie naissante il faut le plus de facilité, le plus de liberté possibles; que plus il entrera de produits et plus il en sortira, mieux ce sera; que rien ne passera sans laisser quelque chose au pays. Il faut donc, avant tout, permettre aux capitaux hardis de venir, aux machines de s'installer; il est nécessaire de créer la voie commerciale, de la montrer, de la faciliter par tous les moyens. C'est ce qu'on a négligé de faire; on n'a pas compris que les mesures prohibitives prises doivent dégoûter les Chinois; on n'a pas craint de leur voir préférer encore la route la plus longue, par le Yang-Tsé ou par la rivière de Canton et en prendre l'habitude. C'est aussi aux tarifs douaniers, en outre, comme à certains monopoles, que la contre-

bande doit sa raison d'être, et de la contrebande à la piraterie il n'y a pas loin. Ces considérations, et d'autres, ont sans doute échappé à nos représentants lorsqu'ils ont appliqué à nos colonies le régime douanier; n'a-t-on pas été jusqu'à reprocher au sous-secrétaire d'État d'avoir dégrevé de leurs droits les machines anglaises achetées pour les charbonnages de Hong-Hai? On pouvait assurément regretter que le matériel ne fût pas français, bien que je sois tenté de croire, d'après des témoignages sérieux, que nos usines ne produisent pas pour ces contrées dans les conditions de rapidité et d'économie données par les Anglais. En tout cas, l'origine étrangère d'une fourniture est-elle une raison pour ne pas venir en aide à une grande entreprise naissante, appelée peut-être à donner plus de crédit et beaucoup de richesse à notre colonie?

Mon but n'est pas de me faire ici l'écho de toutes les récriminations qu'a fait naître l'établissement des tarifs douaniers; d'éloquentes plaidoiries en faveur du libre échange sont dues à M. Rolland, agent des Messageries à Saïgon, à des membres de la Chambre de commerce et du Conseil colonial de cette ville. Et elles n'ont pas

été limitées à l'Indo-Chine; un même cri contre les droits protecteurs a été poussé bien loin de là, à la Réunion et dans d'autres colonies encore. M. de Lanessan, dans un de ses livres, a exposé la question plus au long que je ne pourrais le faire ici.

« Que voulez-vous, disait M. Lanessan[1], que puissent vendre vos usines de Rouen et de Roubaix à des gens pareils (les Annamites) qui n'ont en somme aucune économie? Si vous voulez qu'ils nous achètent, *au lieu de leur imposer des tarifs douaniers qui font qu'ils ne se procureront jamais rien*, même les plus vulgaires marchandises chinoises qui sont frappées de droits trop forts et dont les prix sont augmentés, faites une administration sage, faites des voies de communication... »

Ces paroles semblent avoir été un peu oubliées; dans un discours au cercle d'Haï-Phong au mois de février 1892, M. le gouverneur général faisait remarquer qu'en dépit des tarifs douaniers le Tonkin se développe et voit son commerce grandir chaque jour. Il citait des chiffres : en 1890 l'importation avait été de dix-neuf millions de francs; en 1891 de vingt-cinq millions, soit six millions

1. Dans une conférence faite le 20 novembre 1887 à la Société de géographie.

de plus. Mais l'importation française n'y entre que pour deux millions, un tiers seulement; c'est peu, et l'on est en droit de se demander quels chiffres aurait atteints un commerce libre, dégagé des droits qui le gênent actuellement.

A côté d'un gain momentané, il faut considérer l'avenir de la colonie, et ne pas oublier que[1] : « si elle (l'administration) veut avant tout, comme je le crains, se créer des ressources, elle peut être assurée qu'elle ruinera l'Indo-Chine sans profit ni pour le Trésor, dont elle espérait combler les vides, ni pour l'industrie française ».

Quelles que soient les erreurs de la métropole, elles n'empêchent pourtant pas complètement le commerce d'Haï-Phong de se développer, ni la ville de grandir; depuis mon premier voyage, il y a deux ans, je trouve déjà bien des changements. De nouvelles rues ont été tracées, des maisons bâties, des mares comblées; on travaille, et avec entrain; le moral est meilleur que lors de mon dernier séjour; des affaires se créent; on commence à prendre confiance et à espérer; nous sommes heureusement loin de ce découragement qui s'était emparé de la plupart des colons, de-

1. *L'Indo-Chine française*, de Lanessan (p. 623).

vant les difficultés du pays et le peu d'appui la France. L'emprunt a été voté; on connaît programme du nouveau gouverneur, on a lu livres, entendu ses discours et on a espoir q tiendra ses promesses. Telles sont du moins, impressions qui me restent des premières c versations.

Bonnes nouvelles egalement pour le voyage q je projette ; des lettres d'amis m'annoncent qu ont trouvé à engager de bons boys ; de la rivi Noire, on m'écrit que la région est assez tr quille, je n'aurai pas besoin de demander d'i corte et pourrai aller librement.

Il ne me reste donc plus qu'à monter à Ha et à faire mes derniers préparatifs pour me met définitivement en route.

Pourtant, avant de m'engager dans l'intérie je tiens à profiter de l'invitation qui m'a été fa de visiter les charbonnages de Hong-Hai et Kebao ; je ne puis, pour quelques jours de pl passés sur la côte, laisser échapper une secon fois l'occasion qui m'est offerte de me rend compte *de visu* des efforts déjà tentés dans l premières et peut-être les plus importantes entr prises de la colonie.

a chaloupe de Hong-Hai, *la Fanny*, vient is prendre à Haï-Phong ; les détours des canaux sortir du Cua-Cam nous font parcourir en tags une contrée basse en grande partie inondée, nourrit une végétation de petits palétuviers; bout de deux heures, les marais diminuent, le rain se bosselle, les champs sont cultivés ; appontement sur la rive, et, quelques cenines de mètres plus loin, des bouquets d'arbres tourant une colline, marquent la ville, résince et poste de Quang-Yen, que ses charbonges appellent à prendre un jour une plus ande importance. Au delà, surgissant de terre n ne sait trop pourquoi, de grands rochers qui mblent sortis de leur élément; à les voir on se gure une bande de monstres marins poussés ar une tempête sur la plage. Au milieu des erres, ils paraissent grotesques. Pour devenir randioses il leur manque l'eau qui les reflète; n ne les comprend que plus loin, le pied dans 'Océan.

Nous voici à l'entrée de la célèbre baie de Halong; ici je devrais jeter ma plume et me taire. Comment en effet décrire un des spectacles les plus beaux du monde, et tel qu'on ne peut citer

nulle part ailleurs quelque chose d'analogue. Figurez-vous des centaines d'îlots affectant le plus souvent la forme de gigantesques piliers gris, que surmonte une calotte de verdure.

La mer est calme; à peine la surface se ride-t-elle sous le sillon que trace notre chaloupe; sa teinte est d'un bleu profond, mystérieux, qui semble cacher des abîmes insondables. On pourrait d'ailleurs croire que les eaux, plus hautes jadis, se sont retirées après avoir rongé les falaises; on y remarque en effet souvent de grandes crevasses et le sommet surplombe. Parfois dépouillé de végétation, le rocher nu s'allonge comme une longue lame hérissée de vraies aiguilles; en haut, un gros bloc posé sur une pointe paraît toujours prêt à tomber. Partout de petites criques, des anses, des cirques dans lesquels seul un petit canot peut pénétrer en se glissant sous une arche naturelle. Deux éléments de grandeur dominent et ajoutent à la majesté du paysage: la solitude et le calme. A mesure que la chaloupe avance, la route semble se fermer derrière; on se demande de quel côté on a pu entrer dans ce royaume nouveau, inconnu, mystérieux. Nous voguons en plein rêve; dans un

tel décor l'imagination se donne libre carrière ; le cadre suffit à créer le roman ; on se figure des pirates, des corsaires, sortes de frères de la côte, venant compter leur butin au fond de la crique dont seuls ils connaissent l'accès ; une femme les commande, jeune, très belle, un peu triste.. Un grand amour, une lutte entre deux rivaux, les trahisons, puis le châtiment du traître, et le bonheur de la belle femme, disparaissant dans l'archipel terrible ; aventures étranges qu'évoque mon imagination, au milieu de luttes terribles, de surprises, de fuites par des grottes à double issue demi-remplies par les eaux. Je ne suis plus là, je me laisse emporter bien vite si loin qu'il faut un vigoureux appel de mes compagnons pour me prévenir que nous arrivons.

Nous sommes entrés dans une immense rade entourée de hautes murailles naturelles ; au fond une série de collines arrondies indiquent le continent. Sur le flanc de l'une d'elles quelques maisons blanches, propres, élégantes ; en bas un appontement s'avançant en mer sur ses grands poteaux noirs ; le long du bord de petits wagonnets traînés par des locomotives au sifflet joyeux ; plus loin un gros rocher au pied duquel semblent

se cacher des cânhas annamites au toit jaune ; de ci, de là, de gros tas de charbon mis là comme pour indiquer l'activité de la fabrique et au-dessus un large drapeau tricolore s'étendant au vent : nous sommes à Hong-Hai.

Un grand centre minier est en train de se développer ; à sa suite une ville se crée, un quai est bâti, des voies de communication sont tracées. Un plan unique a été élaboré par des hommes intelligents ; pour l'exécution, l'argent n'a pas manqué, rien n'a été négligé en vue de la réussite.

Les difficultés ont pourtant été grandes, les premières sont venues de nos représentants, et de notre administration elle-même, un peu lente à prendre en considération les bonnes affaires. Deux dates sont à remarquer : la première demande de concession est adressée en 1881 ; la concession n'est définitivement accordée qu'en 1888. Connus par ouï-dire depuis une quinzaine d'années, les gisements de Hong-Hai sont visités pour la première fois au printemps de 1881, par M. Mourin d'Arfeuille, consul intérimaire de France à Haï-Phong. D'accord avec celui-ci, M. Blustein, directeur des tramways à vapeur de Saïgon, adresse le 9 septembre 1881, une demande de concession

de gisements de charbon dans la province de Quang-Yen, au centre de Duong-Hing, au lieu dit Ha-lam. M. de Trentinian, général de brigade, gouverneur, lui promet son appui auprès du gouvernement annamite. Des essais du combustible avaient été faits à bord de la *Carabine*. A la fin de 1881, deux ingénieurs, MM. Fuchs et Saladin, reçoivent du ministre de la marine la mission d'explorer les gisements et d'adresser un rapport à leur retour. M. Fuchs y indique M. d'Arfeuille comme ayant découvert le filon, appelé mine Jauréguiberry. Le ministre de la marine, dans une dépêche adressée au consul de France, à Haï-Phong, lui dit que l'Annam ne doit faire de concessions qu'à nos nationaux (22 mars 1882), puis transmet la demande de concession de M. d'Arfeuille à M. Le Myre de Vilers pour qu'il soit donné suite à l'affaire. Les démarches continuent de la part des demandeurs, sans aboutir à aucun résultat précis; en revanche ils reçoivent des promesses et des encouragements. Le 5 décembre 1882, nouvelle demande de concession faite à M. Thomson, répétée le 26 juin 1884 par MM. d'Arfeuille et de Turenne (M. Blustein est mort), relative à la concession du bassin

de Hong-Hai dont les affleurements ont été reconnus aux points désignés sous les noms de mines Henriette et Jauréguiberry.

La situation est changée; le protectorat de la France sur l'Annam vient d'être reconnu par le traité de Hué (6 juin 1884). L'article 18 stipule que « des conférences ultérieures régleront le régime et l'exploitation des mines ».

Une commission réunie à cet effet élabore un projet qui paraît le 6 décembre 1884 à l'*Officiel*. M. d'Arfeuille peut espérer avoir enfin gain de cause après trois ans de vaines démarches. Il n'en est rien; entre sa dernière demande de concession et l'insertion du projet de règlement sur les mines, un fait important s'est passé : après l'exploration de l'ingénieur Fuchs en 1881, le mandataire d'un groupe de capitalistes français, M. Bavier-Chauffour, vient, accompagné de deux amis dont un ingénieur, de dresser une carte, la première complète et détaillée des régions houillères de Hong-Hai et de Kebao; ce travail a été exécuté au milieu de dangers sans nombre, dus surtout au refus qui lui a été fait de l'autorisation d'armer une escorte à ses frais; s'il a échappé aux pirates, il n'a pas du moins été épargné par

le climat; il doit y gagner son admission à l'hôpital d'Haï-Phong. Remis de ses fatigues, il obtient la même année de la cour de Hué, la concession des domaines de Hong-Hai et de Kebao; l'acte signé le 26 août 1884 est *légalisé* par la légation française de Hué. Ce n'est que plus tard que le gouvernement français institue une commission des mines, chargée d'élaborer un projet de règlement; celle-ci décide que toutes les mines seront données à l'adjudication. Fort de cette décision, au commencement de 1885, le ministre de France à Hué, M. Lemaire, ayant intercepté et fait déchiffrer une dépêche de M. Bavier aux régents, leur adresse une note dans laquelle il déclare : « au nom de son gouvernement que sont nuls et de nul effet les traités passés par M. Bavier-Chauffour avec la cour de Hué en ce qui concerne la concession et l'exploitation des mines, sises sur les territoires de Hong-Hai et de Kebao. Le gouvernement de la République, ajoute-t-il, accepte pleinement la responsabilité de cette déclaration qui pourra être valablement opposée à M. Bavier-Chauffour dans le cas où celui-ci voudrait intenter une action de ce chef, à la cour de Hué ».

Une protestation des régents contre cette mesure,

adressée au gouvernement français, n'est pas envoyée par M. Lemaire à Paris.

En 1886, M. Bavier, persuadé de la validité des traités conclus avec la cour de Hué, cherche à en exécuter la première clause : le versement à la cour de cent mille piastres avant le 26 août de l'année; cette somme en espèces doit successivement être portée de Hanoï à Haï-Phong, de cette ville à Hué, d'où, partout refusée, elle retourne à Haï-Phong pour être déposée à la caisse des dépôts et consignations. Des pourparlers avec M. Paul Bert, d'où était sorti un projet de traité, sont arrêtés par sa mort. En mars 1887, M. Bavier arrive à une transaction avec M. Bihourd, mais c'est seulement le 27 avril 1888 qu'un acte définitif de concession est passé; la Société d'exploitation abandonne le domaine de Kebao et, en échange du territoire moindre qui est concédé, renonce au bénéfice de ses traités avec la cour de Hué.

Les promesses faites à M. d'Arfeuille semblent être oubliées; d'un côté il a le droit qui résulte de la découverte, ainsi qu'il ressort du rapport de M. Fuchs; de l'autre, ses concurrents ont les avantages d'un plan détaillé des gisements, et du

traité passé avec la cour de Hué, avant l'insertion à l'*Officiel* du projet de règlement des mines, traité de fait reconnu par les représentants du gouvernement français qui ont *légalisé* l'acte. Quoi qu'il en soit, on peut se demander quel compte a été tenu de la seconde partie de l'article 19 du règlement sur le régime et l'exploitation des mines de l'Annam et du Tonkin; en voici le texte :

« Sont déclarées dès maintenant ne pouvoir être acquises que par *adjudication* les mines de houille de la province de Quang-Yen, situées le long de la côte ou dans les îles adjacentes. »

Un accord a remplacé l'adjudication.

Je sortirais de mon sujet en cherchant à réunir ici tout un dossier pour une enquête sur les droits à la concession du bassin de Hong-Hai; telle n'est pas mon intention[1].

Je désirais seulement expliquer au lecteur pourquoi dans des mines découvertes en 1881, les travaux n'étaient commencés qu'en 1888. Loin

1. On me signale et je me contente de citer pour mention une demande de concession des charbonnages de Hong-Hai, faite en mars 1887 par M. Récopé. Elle se trouve indiquée et expliquée en même temps que celle de M. Bavier dans les lettres de M. Bihourd à M. Flourens, reproduites dans l'*Officiel* du 14 août 1887.

d'encourager les colons, notre administration cherche à leur créer des embarras, dans les affaires qui semblent bonnes; et en parlant ainsi je suis sûr de trouver un écho chez tous ceux de nos compatriotes qui essaient de faire quelque chose dans nos colonies d'Extrême Orient; c'est un service à rendre à la cause coloniale, que de se montrer aussi impartial que possible, c'est-à-dire d'apporter le même zèle à mettre en plein jour les fautes et exposer les bons résultats.

Que le lecteur me pardonne donc si chaque fois que j'en trouve l'occasion, j'essaie de lui montrer le défaut à côté de la qualité. Ici nous retrouvons une des raisons du retard causé à la prospérité de nos colonies: la lenteur apportée à prendre des décisions par une administration toujours tracassière.

Maintenant il ne reste plus, heureusement, qu'à regretter le temps perdu; le résultat poursuivi est partiellement obtenu, l'entreprise est en bonne voie.

A la tête de l'œuvre est en effet un homme de premier ordre. Sous son impulsion tout se crée, se développe chaque jour. On marche à pas de géant. Nous sommes surpris de ce qui est déjà fait. Tout nous étonne.

L'appontement s'avance d'une trentaine de mètres dans la mer. On n'a pas voulu faire école et, au lieu d'essayer les bois du Tonkin, on a préféré faire venir de Bornéo les gros poteaux qui le supportent. Aussi le prix de revient a-t-il été d'environ trois cent mille francs. L'appontement formera plus tard un T dont les deux branches suivront la ligne de six mètres cinquante de profondeur à marée basse.

Sur le quai il y a quatre voies de chemin de fer, toutes de un mètre de large; les traverses sont en acier; ce système est employé au Bengale. Chaque traverse revient à près de six francs; elles ont été achetées en Angleterre où l'on a de grands stocks tout prêts en dépôt.

Le chemin de fer se compose de wagonnets à deux compartiments mobiles, contenant chacun quatre tonnes. Deux locomotives sont employées. Deux grues en construction enlèvent et font basculer les wagonnets : elles pourront charger chacune seize cents tonnes par jour.

Avant d'arriver à l'appontement, les wagonnets de Nagotna et de Hatou seront renversés sur une criblerie ou plaque en tôle percée de trous de vingt-cinq millimètres de diamètre et munie

d'un mouvement de va-et-vient qui laissera tomber le poussier. Les gros morceaux seront emportés par un ruban sans fin. A la sortie de la criblerie, les voies seront placées sur deux plans. Par le supérieur, le charbon se trouvera amené sur une terrasse à peu près achevée et pouvant recevoir trente-quatre mille tonnes. Les wagonnets venant par l'autre voie seront chargés soit directement, soit par des tranchées creusées dans la terrasse et recouvertes de planches qu'on n'aura qu'à enlever pour faire tomber le combustible. On le portera ainsi aux grues. Plus loin, un second dépôt semblable, en planches, recevra douze cents tonnes.

En somme, le principe employé à Hong-Hai est facile à comprendre. Il consiste à ne pas employer d'élévateurs, mais à faire simplement les travaux de haut en bas en utilisant la pesanteur.

La criblerie dont j'ai parlé plus haut, et qui sera établie à Hong-Hai même, n'est pas encore faite. La terrasse sera terminée dans peu de temps; elle n'aura son utilité que dans six mois, après l'achèvement du chemin de fer de Hatou.

En arrivant on nous mène aux ateliers. Ils sont

divisés en deux : d'un côté le travail du fer, de l'autre celui du bois. Un bureau, au milieu, permet la surveillance des deux côtés. Les ouvriers qu'on emploie sont chinois ; leur salaire est de six à huit francs par jour. Hong-Hai pour ses travaux de fer ou de construction n'a pas voulu avoir recours à Haï-Phong, ni passer par les mains d'entrepreneurs trop exigeants. La ville naissante se suffira à elle-même, et le temps n'est peut-être pas éloigné où les autres auront recours à ses ateliers.

Nos bagages déposés dans l'élégante petite maison de M. Bavier-Chauffour, nous déjeunons chez M. Durrant. Il habite un peu plus haut une villa blanche entourée d'un jardin dessiné avec goût et qui nous rappelle certains coins de France.

Nous n'avons pas de temps à perdre ; le chemin de fer nous attend ; nous allons à Nagotna[1]. Cinq kilomètres de voie nous y conduisent ; nous

1. La concession totale a environ trente mille hectares ; trente-deux kilomètres se développent en côte. En largeur on a jusqu'à la fin du bassin houiller, ce qui est une limite pour longtemps difficile à fixer. La concession est divisée en trois lots que le cahier des charges force à mettre en exploitation. C'est, en allant de l'ouest à l'est, Nagotna, Hatou, Campha. Sur ce dernier lot des reconnaissances ont été faites, mais la protection insuffisante contre les pirates empêche un travail continu.

passons d'un petit monticule à l'autre ; les vallées qui séparent ceux-ci sont remplies de palétuviers et se trouvent sous l'eau à haute mer. Pour les franchir on n'a pas fait de ponts, mais des remblais que traversent des voies d'écoulement.

Le kilomètre de chemin de fer (matériel non compris) est revenu à environ trente mille francs. Une comparaison pourrait présenter quelque intérêt, entre la voie d'un mètre de Hong-Hai et celle de soixante centimètres de Phu-Lang-Tuang. La première a été établie par des particuliers pour leur propre compte, la seconde pour celui de l'État. Dans la première on a cherché la plus grande économie, dans la seconde on a atteint la plus grande dépense. Quoi qu'il en soit, souhaitons que l'expérience serve à l'avenir et revenons à Nagotna.

Il serait long et en même temps difficile pour un ignorant en la matière d'entrer dans le détail du travail ; quelques mots suffiront. Trois filons sont mis en exploitation par des galeries et portent les noms de Bavier, Chaeter, Marmottan. Ils ont une moyenne de sept mètres d'épaisseur et sont inclinés à vingt-quatre degrés. Les galeries soutenues par des poutres ont environ deux mètres

de haut sur trois de large ; des prises d'air sont disposées tous les quarante mètres. La galerie Chaeter a atteint un kilomètre en dix-huit mois. On avance d'environ vingt-sept à vingt-huit mètres par mois. Les calculs fondés sur le parallélisme des couches donnent deux cent cinquante mètres de profondeur minimum. L'exploitation des galeries parallèles se fait en baïonnette, les remblais de la supérieure avançant sur l'inférieure, de cette manière les cassures ou affaissements ne sont que partiels. On n'a pas encore eu de grisou, tandis qu'il a été rencontré à Kebao. Quant à l'eau, il y en a peu ; dans certaines galeries, à quinze mètres au-dessous du niveau de la mer, la quantité à épuiser est représentée par le travail de deux heures d'une pompe à vapeur.

Les poutres de soutènement reviennent à deux ou trois sous le mètre payés aux indigènes.

Un ingénieur français dirige les travaux ; il vit près de la mine ; il envoie un rapport quotidien à M. Durrant et vient en outre conférer avec lui le samedi soir et reste le dimanche à Hong-Hai.

Les ingénieurs sont libres dans le choix de

leurs ouvriers. Ils préfèrent ici les Annamites. Ceux-ci, nous dit-on, donnent moins que les Chinois, mais ils sont plus dociles et plus faciles à diriger. L'Annamite est payé comme simple ouvrier, un franc par jour (sur cette somme on retient le prix de son riz), mais comme il donne quatre fois moins de travail qu'un Européen, la main-d'œuvre revient en somme à un prix aussi élevé qu'en France. Les piqueurs annamites ont de vingt-cinq à vingt-huit sous par jour. La journée est de dix heures. Le travail se fait également la nuit, mais il est moindre. Le dimanche est jour de repos.

Lors de notre visite, l'extraction avait été de cent soixante tonnes. La moyenne est de cent cinquante. Enfin, si je dis que la production totale de Nagotna seul est évaluée à quarante millions de tonnes, on verra qu'il y a encore pour longtemps à y travailler.

Le lendemain nous allons visiter Hatou. Le chemin de fer de quinze kilomètres qui doit y conduire, ne sera, ainsi que je l'ai dit plus haut, achevé que dans six mois. Maintenant nous usons, pour arriver à la mine, de tous les moyens de locomotion possibles : steam-launch dans la baie de

Fitz-Halong, puis canot dans un arroyo peu profond où les hommes sont souvent obligés de se mettre à l'eau pour nous pousser, enfin petit chariot à buffles tiré sur les rails. Le pays est pittoresque; nous sommes dans la brousse; les collines, ici couvertes de buissons, disparaissent plus loin sous les forêts que les incendies ont épargnées.

Ces bois servent de repaire à du gibier de toute espèce: cerfs, sangliers, ours et tigres; le chasseur aurait fort à faire ici, le naturaliste encore plus. La faune de la baie d'Halong serait intéressante à étudier; on me cite, habitant certains îlots, des antilopes de rochers, qui, à en croire la description qui m'en est faite, seraient des *nemorhaedus;* nous avons fait connaissance avec ces beaux animaux au Tibet. Dans l'île de la Cac-Ba, on trouverait de grands singes portant sur la tête une houppe de poils, ce qui les fait ressembler à des clowns. Les embouchures de rivières, les petites plages sableuses sont visitées par de gigantesques tortues; elles viennent y ensevelir leurs œufs, en ayant soin de ne pas revenir sur leurs traces, de peur d'indiquer la place où elles se sont arrêtées. Ces renseignements me donnent bien envie de faire un plus long séjour ici; le

temps, cet ennemi acharné du voyageur, me presse; à peine, en effet, pourrai-je avoir quelques données sur l'objet même de mon excursion : les charbonnages.

Nous voici à l'exploitation d'Hatou. Elle se fait à découvert comme un travail de carrière. L'épaisseur des couches de charbons (l'une a près de soixante-dix mètres et l'autre dix mètres) et le peu d'épaisseur de la calotte qui les recouvre permettent ce travail. Deux faces de la colline sont ainsi ouvertes et présentent de loin l'aspect de gigantesques escaliers. En somme, la besogne consistera à retourner la montagne. On enlèvera le recouvrement pour le mettre en bas et placer le charbon dessus; les couches seront mises sens dessus dessous. On évite ainsi les dangers d'incendie auxquels l'effort considérable que supporteraient les galeries inférieures pourrait donner naissance. De plus, la couche la plus épaisse est coupée de bancs de schiste; à couvert il serait difficile de procéder au tirage, tandis qu'en travaillant de cette façon, il est aisé d'exploiter au-dessus et au-dessous de ces bancs. Le charbon extrait pourra être aussitôt enlevé: plans inclinés, tunnels dans la roche, dont l'un a cent soixante

mètres de long, remblais, rien n'a été oublié pour faciliter le départ des wagonnets et la mise en communication des exploitations avec le chemin de fer central. Actuellement quelques milliers de tonnes sont extraits et le travail continue. Ces dépôts seront vite enlevés en juin. On compte pour Hatou sur un rendement futur d'au moins trois cents tonnes par jour.

Avant de rentrer à Hong-Hai, nous montons au petit poste militaire récemment établi ici. La vue est superbe ; dans le fond nous voyons les ruines de quelques cânhas composant le village de Hatou que les pirates ont brûlé, il y a un mois.

De retour à Hong-Hai, M. Durrant nous fait voir les divers établissements dont une grande exploitation nécessite la construction : le télégraphe qui est relié à Haï-Phong (les différents points de l'exploitation communiquent avec Hong-Hai par le téléphone), les bureaux, la comptabilité, le guichet où sont payés les Annamites qui, pour éviter l'encombrement, défilent comme devant celui d'une gare, la salle des cartes et plans et enfin le cercle dont tous les Européens font partie. On y trouve les journaux les plus importants et un billard. Au delà de ces divers

bâtiments, la rue des commerçants, tous Chinois, bien entendu ; puis, plus loin, la ville annamite avec ses petites cânhas. Une grande place la sépare en deux : c'est une précaution en cas d'incendie. Un petit étang fait le service de la voirie : une vanne qu'on lève permet d'entraîner les ordures vers la haute mer ; les autres détritus sont portés, la nuit, en sampan, à Port-Courbet ; on les y met dans des fosses et on les brûle.

Dans quelques mois, la ville naissante sera dotée de la lumière électrique ; le combustible étant là, on ne devra faire que les frais d'achat et d'installation de machines. Actuellement, les cinquante-huit quinquets qui éclairent coûtent au moins douze francs par jour.

L'administration de la ville indigène n'est pas toujours chose facile. On doit mettre à la porte les mauvais sujets qui viennent s'y réfugier ; d'un autre côté, on ne peut porter au résident de Quang-Yen une plainte non motivée sur des faits. Un peu d'arbitraire est nécessaire. M. Durrant avait pensé à demander un mandarin ; mais on dépendrait vite de lui ; dans une telle entreprise, il est préférable de rester maître chez soi et, entre deux maux, de choisir le moindre.

Une autre difficulté vient de l'engagement des coolies : leurs villages peuvent les réclamer d'un moment à l'autre pour la corvée et l'on arrive à manquer d'hommes alors qu'on en a le plus besoin. Cet inconvénient pourra être évité en créant administrativement à Hong-Hai un village où les indigènes seront inscrits et feront la corvée.

Ces quelques exemples montrent autant de questions nouvelles qui se posent chaque jour et dont le règlement définitif ne se fera qu'avec le temps et l'expérience. Ce ne sont d'ailleurs, que questions de détail. Elles ne portent aucun préjudice à la grandeur de l'entreprise qui, en quatre ans, avec six millions de francs et surtout beaucoup d'énergie est arrivée au point où nous venons de la voir.

Charbonnages de Kebao. — Une après-midi à Kebao est bien peu pour en dire quelque chose. Je veux pourtant en toucher un mot. Kebao est, en effet, une petite entreprise essentiellement française, menée avec des capitaux français, et, à ce titre, je ne puis la passer sous silence. On y travaille depuis moins longtemps et l'on y a dépensé moins d'argent qu'à Hong-Hai ; aussi ne

trouvons-nous pas le travail dans la même période.

Le trajet prend cinq petites heures à travers l'archipel de Fitz-Halong qui ne le cède en rien pour la grandeur et la majesté à celui d'Halong. Notre chaloupe est dirigée par un vieux pilote français, bien connu à Haï-Phong; décoré de la main de Courbet, auquel son expérience de ces mers a rendu de grands services, il est depuis vingt-cinq ans en Cochinchine; aussi connaît-il ces parages à fond, de même que les pirates à qui il a joué plus d'un tour. Un bon pilote est nécessaire pour les vaisseaux d'un certain tonnage, car les fonds varient et la navigation est parfois difficile.

En arrivant on aperçoit, comme à Hong-Hai, quelques maisons blanches sur une colline plus élevée. L'appontement n'est pas fini, le chemin de fer n'y fonctionne pas. On a adopté dans les constructions le système en fer. Pour une maison à deux étages, le prix de revient est d'environ deux mille piastres.

La plus cordiale réception nous est faite par l'ingénieur en chef, M. Portal. Je fais chez lui connaissance de M. Georges Vlavéanos, qui vient de ramener de Hong-Kong la chaloupe *le Dupuis*.

Rien de plus extraordinaire que la vie de M. Vlavéanos. Venu à Bombay sur un vaisseau anglais, il se bat contre les révoltés de 1857. Des Indes, il passe en Chine où il prend part à la campagne de 1860. Plus tard, il commande des troupes chinoises contre les Taïpings. Il rencontre, à Singang-Fou, Dupuis se rendant seul au Yunnan. Nous le retrouvons enfin dans la suite commandant les Pavillons-Jaunes au Tonkin.

Nous sommes en plein pays d'aventures. Comme pour ajouter à la couleur locale, un vieil Annamite à la figure hâlée, ratatinée, fatiguée comme un vieux parchemin, vient nous conter son histoire. Chef des sampaniers au service de la compagnie de Kebao, il a été récemment pris par les pirates ; c'est après être resté quatre jours sans manger qu'il a pu se sauver à la nage. Ses ravisseurs étaient commandés par une femme : « Y en a Congaï faire chef pirates ; porter turban rouge. » Ce fait est probablement beaucoup moins poétique à ses yeux qu'aux nôtres. Il préfère aller manger, et, pour nous, il est temps de visiter les mines.

La contrée est plus accidentée, plus pittoresque qu'à Hong-Hai : de petits ravins au fond avec de gros rochers qui encaissent des torrents bleus ;

sur les mamelons des arbres tordus, au feuillage finement découpé, des échappées claires vertes, riantes; c'est un coin du Japon.

Deux exploitations sont en train : l'une à deux kilomètres de là, c'est le puits de Kebao; l'autre à quatre kilomètres est appelée Kaïdaï.

Le chemin de fer n'est pas encore fait et le transport du charbon s'exécute par des chalands (pouvant charger deux cents tonnes à la basse mer) qui, du puits, descendent par arroyo jusqu'à la mer.

Le puits a quatre-vingts mètres de profondeur, dont soixante creusés en six mois. Son diamètre est de quatre mètres. Ici l'on n'emploie que des ouvriers chinois. Ils sont payés à raison de cinquante piastres pour un mètre de descente (le boisement compris). Les parois sont consolidées par des cercles en fer qui maintiennent les boiseries. On ne pierrera et maçonnera que plus tard.

Le câble qui monte les bielles s'appuie sur des poutres de fer transversales que supportent deux piliers en brique; il est mû par un treuil à vapeur. On n'a, au fond, qu'environ deux mètres cubes d'eau par heure. Plus loin que le puits, une descente a environ deux cents mètres de long (soixante-dix mètres de profondeur verticale).

Deux couches sont attaquées : elles ont d'un mètre à un mètre quatre-vingts d'épaisseur.

On est en train de construire au-dessus du puits un bâtiment pour les machines; la brique et la chaux sont faites à Kebao; les briques réfractaires viennent d'Écosse par Hong-Kong.

Au-dessous du puits, on travaille, dans l'arroyo, à construire un quai de trois à quatre mètres de profondeur à marée basse. Les deux côtés du ravin sont reliés par un pont sur pilotis d'une trentaine de mètres de longueur. Un second pont semblable permettra au chemin de fer de Kaïdaï de venir jusqu'ici. Cette seconde exploitation est faite en galeries et l'on y emploie les lampes de sûreté à cause du grisou.

Dans l'avenir un chemin de fer[1] de treize kilomètres reliera ces exploitations à un point de Kebao où un port pourra être établi en eau profonde; le roc y plonge à sept ou huit mètres quand la mer est basse. Du reste, en dehors du revenu des mines, les nécessités du ravitaillement pour la marine militaire, jointes à la position stratégique de ce port, sont appelées à lui donner une grande importance.

1. Au Decauville de $0^m,60$ on compte substituer la voie d'un mètre.

Les îles des *Pirates* et l'île *Verte* placées à l'entrée de la baie pourront facilement être fortifiées. Si jamais l'administration se décide à construire des chemins de fer pratiques, ou à garantir un certain intérêt aux sociétés qui voudraient établir des voies ferrées au Tonkin, une des premières sera celle qui reliera probablement Tien-Yen au fond du golfe à Haï-Phong ou à Hanoï; l'importance du nouveau port sera, par là, décuplée.

A côté de l'exploitation charbonnière, M. Portal compte mettre à profit la culture. Quelques vallées sont riches, elles pourront donner du riz pour les coolies, avec le chanvre pour faire les cordes, et l'huile de ricin arrivera peut-être à remplacer le brai dans la confection des briquettes[1]. Les belles forêts de l'île seront certainement utilisables. En somme, les ressources de tout genre abondent ici; il ne reste qu'à en tirer parti.

Nous avons passé quelques heures à Kebao. En m'en rapportant au peu que j'ai vu et aux quelques renseignements qui m'ont été donnés, je crois pouvoir dire que c'est une entreprise bien commencée et appelée à donner de bons résultats. Elle n'est certainement pas au même degré d'a-

1. Des essais ont déjà été faits dans ce but.

vancement que Hong-Hai, mais la concession a presque la même étendue; le charbon semble appartenir au même gisement; peut-être même en ce moment, la proportion de poussier de charbon est-elle moindre à Kebao qu'à Hong-Hai, en revanche la qualité semble un peu inférieure; les schistes y sont plus fréquents. Les deux entreprises ont chacune un système pour la livraison du charbon: Hong-Hai enverra le sien à Hong-Kong, en chargera les vaisseaux qui viendront à ses appontements; Kebao compte diriger de préférence ses chalands sur Haï-Phong où les navires pourront le prendre pour leur consommation et comme fret, ce qui ne l'empêchera pas d'envoyer ses produits à Canton ou en Siam[1]. Actuellement Kebao a vendu sa tonne cinquante centimes meilleur marché que Hong-Hay. La Marine a employé les deux combustibles.

Il serait téméraire de chercher à se prononcer entre les deux exploitations. Nous pouvons seulement dire que celle de Hong-Hai a été conduite sur un grand pied, a eu plus de temps et plus de capitaux que celle de Kebao, mais nous ne

1. Un traité est passé par Kebao avec une maison anglaise du Siam pour lui fournir trente mille tonnes par an.

croyons pas que ces deux grandes entreprises sœurs soient appelées à devenir rivales. Il y a ici place pour tout le monde. Loin de se gêner elles doivent s'entr'aider, profiter l'une et l'autre de leurs fautes mutuelles. Ainsi, le travail et la prospérité de chacune, en enrichissant le Tonkin, ne contribueront pas peu à amener dans la mère patrie un complet changement d'opinion à l'égard d'une de ses plus belles colonies[1].

1. On ne peut évaluer l'importance des houillères du Tonkin; on ne sait guère où commence le bassin ni jusqu'où il s'étend; sans doute, la couche traverse tout le Tonkin; déjà apparue dans l'île de Haïnan, exploitée à Kebao et à Hong-Hai, comme sur plusieurs points du Dong-Trieu, elle est retrouvée sur le haut fleuve Rouge où des affleurements ont été découverts entre Yen-Baï et Lao-Kaï. Dans cette dernière région, plusieurs périmètres sont déjà pris et les essais, faits à bord des navires de guerre, ont donné d'excellents résultats, ce n'était que du charbon de surface, et pourtant on s'est trouvé en présence de la plus belle houille s'allumant facilement et brûlant bien. Ces gisements le long du haut fleuve sont peut-être appelés à un plus grand avenir qu'on ne pourrait croire; ils assurent un fret de retour aux jonques qui remonteront, chargées de marchandises, et faciliteront la navigation à vapeur en évitant la création de dépôts artificiels. L'industrie du coton y trouvera peut-être un profit; des filatures auront le combustible à portée. Il est difficile de rien prédire; je tenais pourtant à mentionner la récente découverte et à indiquer quelques-uns des partis qui pourraient en être tirés; parce que, il faut le répéter, le charbon est une des conditions essentielles du développement industriel du Tonkin.

CHAPITRE III

Depart d'Haï-Phong. — Montée du fleuve Rouge. — Hung-Yen. — Hanoï. — Description de la ville (la concession : — la rue Paul-Bert. — Le lac. — Le marché. — La citadelle). — Séjour à Hanoï. — Enquête sur la situation actuelle du Tonkin. — Ce qui est fait (Mines. — Cultures. — Industrie. — Commerce. — Routes. — Chemin de fer de Lang-Son). Le mal (piraterie. — Administration. — Finances. — Misère des troupes). — Conclusion.

De retour à Haï-Phong, je n'y reste qu'une nuit; nous prenons le lendemain matin le bateau des Messageries fluviales pour Hanoï. — La montée s'effectue en quatorze heures; la navigation est difficile, surtout dans le canal des Bambous, qui unit le Cua-Cam au fleuve Rouge; les coudes sont répétés, et le vapeur doit manœuvrer avec la plus grande précision pour trouver juste la place de tourner. On est alors obligé de ralentir. Deux indigènes, à bâbord et à tribord, sondent la rivière

avec de longs bambous qu'ils relèvent, en criant à tour de rôle la profondeur; un tremblement, qui se répercute dans tout le steamer, avertit qu'on a touché le fond; mais nous ne sommes pas arrêtés, et le capitaine se tient heureux d'en avoir été quitte à si bon compte; le bateau descendant, que nous croisons, a eu moins de chance; il a dû à un échouage un retard de plusieurs heures.

Le paysage est monotone; nous sommes toujours en plein Delta : des inondations partout à perte de vue, interrompues seulement çà et là par quelques bouquets de palmiers ou par des massifs de bambous, masquant un village; des digues entretenues à grands renforts d'hommes arrêtent les eaux. Une partie des terres restent ainsi improductives; on va, me dit-on, faire des essais de colmatage; peut-être pourra-t-on se rendre ainsi compte, sur une petite échelle, de la valeur du projet présenté par M. Alavoil[1]; cet ingénieur croit nécessaire de couper, depuis le haut Delta jusqu'à la mer, toutes les digues sur tous les points où les fleuves et leurs embranchements traversent des marais; en ne laissant passer qu'un

1. Chef de service de la voirie de la province d'Hanoï.

mince filet d'eau, on éviterait d'inonder les villages, sis sur des terrains plus élevés, et l'on déposerait, chaque année, une couche d'alluvions sur les terres basses; trois millions d'hectares de terrains improductifs seraient ainsi fertilisés. Le procédé exposé mérite d'être étudié, il rappelle l'œuvre accomplie chaque année depuis des siècles par le Nil, en Égypte.

Au delà de la plaine uniforme, la vue s'arrête à gauche sur une bosse naturelle qu'on aperçoit durant presque tout le trajet d'Hanoï à Haï-Phong: c'est la montagne de l'Éléphant, ainsi nommée à cause de sa forme.

On se lasse vite de contempler ce dôme toujours le même, et qui semble toujours aussi éloigné; la rive du fleuve offre plus d'intérêt au voyageur. Des buffles gris ou roses la parcourent lentement, s'arrêtent et regardent passer le vapeur, d'un air stupide de brutes résignées ne s'étonnant plus de rien; les gamins qui les montent sautent à terre pour courir le long de la berge; ces petits êtres bronzés, nus de la tête aux pieds, au ventre gonflé, emmanchés de jambes trop grêles, font l'effet de gnomes ou de lutins de légende. Dans l'espoir de quelques

sapèques, ils exécutent force culbutes, se relèvent au milieu des cris les plus discordants, ou se frappent sur la bouche pour indiquer qu'ils ont faim.

A mi-chemin, à droite, un gros village, presque une ville, Hung-Yen. Quelques maisons blanches, une résidence de plâtre, avec deux tigres pour gardiens, un bureau de poste et un cabaret, c'est tout ce que nous pouvons voir en un quart d'heure. L'appontement est adossé à des éboulements de sable; la berge s'écroule rongée par le fleuve. La rive a perdu de ce côté plus de vingt mètres en quatre ans, aucun travail n'ayant été fait pour arrêter les empiètements du courant, car les résidents changent trop souvent pour oser rien entreprendre. On en compte une moyenne de cinq par an; il est impossible, dans ces conditions, de rien faire de continu, tout au plus peuvent-ils maintenir le *statu quo*. La région est heureusement tranquille.

A partir de Hung-Yen plus de village important jusqu'à Hanoï, où nous nous arrêtons dans la nuit.

Fondée au VIIIe siècle de notre ère, par un mandarin chinois, Hanoï porte le nom officiel de Tham-lang-Than (Cité du dragon rouge). On l'ap-

pelle aussi Kecho (Grand marché), Bac-Thanh (Citadelle du Nord), et Dong-Kinh (capitale de l'Est).

Le territoire de la ville proprement dite, portant plus de cent mille âmes, a la forme d'un triangle; deux des côtés en sont formés par la rive du fleuve Rouge et par la citadelle, venant presque se toucher à l'extrémité en angle aigu.

En débarquant, on met le pied sur la *concession*, c'est ainsi qu'on nomme l'ensemble des terrains originairement cédés à la France par le traité de 1874. Au lieu d'un consulat, on y trouve maintenant les demeures du gouverneur général, du général, de l'état-major, de l'amiral, toutes sises devant le fleuve, au milieu de vastes jardins. Des bâtiments militaires et des casernes contribuent à faire de cette campagne une sorte de faubourg de la ville.

Une route, longeant des mares et traversant un espace non bâti, mène, en quelques centaines de mètres, à la rue Paul-Bert, centre du quartier français. Cette rue est l'axe autour duquel gravite forcément le colon ou le fonctionnaire; c'est là qu'il vit, qu'il achète, qu'il cause, qu'il se promène.

Lorsque nous colonisons, nous faisons souvent preuve de beaucoup d'inexpérience, d'impré-

voyance, de légèreté; mais à côté de ces défauts, certaines qualités ne nous quittent jamais si loin que nous allions, et restent en quelque sorte nos attributs incontestables. Et d'abord nous avons le *chic* pour nettoyer une ville indigène, et pour construire à côté quelque chose de propre, d'élégant, en tirant parti du moindre détail pour en faire ressortir le côté qui plaît à la vue; avec des riens nous obtenons un résultat joli; le goût de la grisette du faubourg Montmartre se retrouve dans l'œuvre du pionnier de Californie ou du sous-officier de Cochinchine. Ce je ne sais quoi de subtil, d'insaisissable qui tient à notre tempérament, à notre essence même, fait qu'avec peu d'argent nous avons déblayé, remis à neuf et en partie construit deux des plus jolies villes d'Extrême Orient, Saïgon et Hanoï. Allez ensuite chez nos voisins les Anglais, voyez aux Indes, Bombay et Calcutta, ou en Chine, Hong-Kong, vous y trouverez des bâtiments grands, solides, des indices de force, de puissance, mais aussi de lourdeur; dans nos colonies toujours un petit signe de parenté avec Paris, moins la grandeur pourtant. Suivez ici la rue Paul-Bert; une enfilade de maisons blanches, propres, à deux ou trois

étages avec d'élégantes boutiques ou des cafés au rez-de-chaussée, que masquent en partie des arbres, régulièrement plantés, tranchent par leur verdure, sur la blancheur du reste; au milieu, sur la chaussée, va, court, s'agite un monde de pousse-pousse; des Annamites au teint bronzé traînent d'un même petit trot régulier des colons en blanc, le casque indien sur la tête, des officiers que leurs boutons de cuivre, et leurs galons distinguent seuls des colons, des civils, parfois un indigène d'un certain rang, un interprète drapé dans sa robe violette attachée de côté à la chinoise, les cheveux serrés dans un turban de même couleur. Le pousse-pousse est le mode de locomotion le plus usité; il va vite et l'on passe partout: leur emploi n'exclut pourtant pas celui des voitures. Mais celles-ci sont réservées aux hauts *fonctionnaires*, aux *représentants* de la Banque ou de la ferme d'opium, aux colons riches, s'il est permis de prononcer ce mot dans un pays où tout se trouve sauf le capital: ce sont des victorias légères, attelées de deux petits chevaux du pays qui semblent faits exprès pour la taille du cocher et du groom indigènes. Vient à passer un mababar, une sorte de coucou, pareil à un cercueil posé sur quatre

roues; c'est le véhicule propre à l'Extrême Orient depuis les Indes jusqu'à la Chine; des Annamites caracolent autour, fiers de chevaucher sur des selles européennes. La voiture s'arrête, un indigène en descend; ses vêtements ne varient pas de forme avec ceux de ses suivants; ils sont peut-être plus riches; sur la poitrine s'étale la croix de grand-officier de la Légion d'honneur. Plus grand que ses serviteurs, il a ce teint pâle qui dénote ici l'aristocratie; sa figure est intelligente et dure; un pli sur le front indique les réflexions profondes auxquelles il se livre; sa bouche, ornée aux commissures de ces quelques poils rares que les Mogols prennent pour une barbe, sait s'entr'ouvrir en un sourire qui veut être aimable; il porte en même temps en avant, pour protester de ses bonnes intentions, les deux mains, des mains toutes petites, maigres, fines, blanches, à rendre jalouse une Espagnole, comme n'eût pas manqué de dire Musset. Intelligence, ténacité et souplesse, voilà tout le personnage du Kinh-Luoc, représentant au Tonkin de Sa Majesté l'Empereur d'Annam. Pour moi c'est une ancienne connaissance; en 1890, il nous a offert le Kin-Kam, décoration indigène dont l'insigne est un triangle de cuivre,

d'or ou de jade suivant le degré, et qu'on porte au cou suspendu à un fil de soie.

A cent mètres au delà du principal café, sur la droite de la rue, s'ouvre une grande place, gaie, fleurie, ombragée, flanquée de quatre bâtiments semblables, réservés à de hauts fonctionnaires ou à des administrations de l'État; c'est la place du Gouvernement. Au milieu, un kiosque abrite, le jeudi et le dimanche, la musique militaire, autour de laquelle tout le beau monde vient se promener. Une statue de bronze représente Paul Bert appuyé sur un Annamite; les quarante mille francs qu'a coûté le monument ont été réunis en grande partie par petites souscriptions faites en Indo-Chine. — L'ancien gouverneur contemple le lac qui s'étend à ses pieds. L'îlot portant une petite pagode, le pont de bois primitif qui le traverse vers l'extrémité droite, la place du Gouvernement et ses bâtiments d'un côté, les maisons basses à toit recourbé de la ville indigène plus loin, et de l'autre côté les ombrages dans lesquels est cachée la banque d'Indo-Chine, ne laissant apercevoir derrière elle que les tours de la cathédrale élevée par monseigneur Pugénier : tout contribue à faire du lac d'Hanoï

un des coins les plus riants, les plus jolis, les plus pittoresques d'Extrême Orient. Une route, qui l'entoure, est pour les Européens la promenade la plus agréable de la ville. Ce lac réveille des souvenirs chers aux Annamites, ceux de l'indépendance conquise par leur victoire sur les Chinois ; au *hoan-Kiem-ho* (lac de la grande épée) une légende se rattache : en 1418, alors que l'Annam gémit sous la domination de ses célestes voisins, un pêcheur, Lé-loi, ayant jeté ses filets dans le lac, en retire une grande épée. Il comprend que l'objet est un présage du ciel et fort de cet avertissement, il organise un soulèvement contre les Chinois qui, après dix ans de luttes, abandonnent l'Annam. — Le libérateur, proclamé roi par ses compagnons, décide qu'un grand sacrifice sera fait pour remercier les dieux de leur appui. Les apprêts terminés, l'épée qui les a guidés à la victoire est apportée en grande pompe sur la rive ; mais à peine la cérémonie est-elle commencée, que le glaive sortant de lui-même de son fourreau, se change en un dragon, qui se précipite dans les eaux pour ne plus reparaître. — Le génie du lac est reconnu à ce prodige et une pagode est élevée en son honneur.

Le lac sert pour ainsi dire de délimitation à la ville indigène qui s'étend entre la citadelle et le fleuve. Les Annamites bâtissent comme les Chinois, ont la même disposition dans les boutiques, et ont aussi des rues occupées par un même corps de métier ; devant les façades de grands écriteaux rouges portent des noms d'or en caractères chinois. Mais les rues sont ici plus larges, plus ouvertes qu'en Chine ; malgré le chiffre considérable de la population, on peut circuler aisément en pousse-pousse. Les jours de marché l'affluence est grande et le spectacle curieux : de longues rangées de femmes passent, portant leur marchandise dans des paniers aux deux extrémités d'un bambou posé sur l'épaule ; elles ont un turban, et sont généralement vêtues d'un long sarrau. D'aucunes portent le pantalon, jadis ordonné par Minh-Mang qui, dit-on méchamment, voulait ainsi mettre le frein à un libertinage trop éhonté, l'édit fut mal pris et amena une révolte sanglante. Jalouses de leurs droits et de leur costume, les femmes annamites ont un caractère à part facilement reconnaissable. On ne voit que chez elles la démarche indolente qu'elles affectent, les cuisses écartées obliquement, les hanches

remuées comme en une danse. Cette attitude naturelle, due surtout à leur conformation, est peut-être une des caractéristiques les plus nettement marquées encore de la race des Giao-Chi, bien distincte des Chinois. — Le buste est élégant, le visage plairait souvent si l'on pouvait cacher la bouche ; mais le nouveau venu s'étonne de voir ces lèvres grosses, boursouflées, fendillées, s'entr'ouvrir pour montrer quelque chose de noir, de souvent rongé, baigné de salive sanguinolente. Il s'étonne encore plus lorsque ce four s'entr'ouvre pour laisser tomber du riz déjà mâché dans la bouche de quelque marmot. — Ce spectacle n'a pourtant rien que de naturel : le noir provient de la coutume de laquer les dents ; le rouge est dû à la chique de bétel ; et quant à la mastication préalable pour les petits enfants, j'ai entendu des médecins dire que c'était une fort bonne chose. — Au bout de quelques mois on s'habitue à tout ; ces dames supportent bien nos dents blanches, nos dents de *chien*, comme elles disent. Qu'elles me pardonnent mes réflexions, je tâcherai ailleurs d'être plus respectueux à leur égard.

Après le marché, il nous faut jeter un coup

d'œil sur la citadelle : une enceinte carrée de hautes murailles grises prenant pied dans des douves actuellement demi-desséchées, en constitue la défense; elle mesure un kilomètre de côté. A la forme (système Vauban) et au mode de construction on reconnaît aisément qu'elle n'est pas l'œuvre d'Asiatiques seuls; et, en effet, elle fut bâtie au siècle dernier, sous la direction et d'après les plans du colonel Olivier, envoyé par Louis XVI à Nguyen-Anh, après la signature du premier traité entre la France et l'Annam. D'origine française, cette forteresse devait être appelée, presque un siècle plus tard, à devenir le théâtre d'exploits si extraordinaires qu'ils tiennent presque du roman, de la part d'une poignée de Français, commandés par des héros. Je n'ai pas à rappeler ici la prise de la citadelle d'Hanoï, en 1873, par Garnier et Dupuis, à la tête de deux cents hommes. En élevant ces murailles, Olivier ne se doutait pas qu'un Français serait appelé à les raser; mais l'œuvre du commandant Rivière ne s'est pas achevée et dans la suite les murs se sont relevés. J'apprends que, de nouveau, on parle de la destruction de la forteresse pour donner des terrains à l'extension de la ville annamite.

Au delà de la citadelle, il nous resterait à visiter des pagodes fort intéressantes : celles du Grand-Bouddha et des Corbeaux, par exemple. La description m'en paraît inutile ici, mon désir étant, non de faire œuvre de guide, mais d'exposer en quelques lignes le plan sommaire de la ville, où je suis forcé de m'arrêter au moins huit jours. D'une part, j'ai à faire les préparatifs nécessaires pour continuer mon voyage, et de l'autre, je vais essayer, pendant ce séjour, de me rendre compte sur place de ce qu'on peut dire de différents côtés sur notre situation actuelle au Tonkin.

C'est le résumé des renseignements qui m'ont été fournis en abondance, des avis qu'on m'a donnés aussi bien que de mes propres impressions et des documents recueillis de ci de là *de visu*, que je viens exposer ici. Il est difficile de chercher en peu de pages à faire une œuvre compliquée qui suffirait à remplir des volumes entiers ; ma prétention ne va pas jusque-là ; je me bornerai à résumer en quelques notes, appuyées sur des exemples, les opinions des gens qui m'ont semblé le plus compétents, et à mon-

trer par là ce qui a été déjà fait, ce qu'on a négligé, et ce qu'on pourrait encore entreprendre au Tonkin. Lecteur, si tu le veux, nous allons regarder partout ensemble, cherchant le mal autant que le bien, sans préjugés, sans fausse honte ; les plaies que nous aurons pu rencontrer, nous les étalerons au grand jour, comme le ferait un chirurgien, afin de découvrir toute la cause du mal, et trouver le remède convenable. Nous sommes tranquilles, car personne ne doutera de notre sincérité. Avant toutefois de nous mettre à l'œuvre, un devoir nous reste à accomplir : nous devons remercier ceux qui nous aideront dans notre besogne, qui, ne voyant que le but que nous poursuivons, nous faciliteront la recherche de la vérité.

Je profite ici de l'occasion qui m'est offerte pour dire à tous les Français que j'ai rencontrés au Tonkin, fonctionnaires, officiers, colons, journalistes, combien je leur suis reconnaissant de l'accueil qui m'a été fait. Ils m'ont considéré comme un simple voyageur, comme un compatriote désireux de les aider de son mieux, en défendant de la plume, à son retour, la cause généreuse autour de laquelle doivent se grouper,

sans distinction de parti, tous les coloniaux : celle de l'extension de la France au delà des mers. A tous, du fond du cœur, j'adresse mes remerciments sincères.

MINES

A côté de la question de l'honneur engagé, l'appât qu'on avait d'abord montré à nos représentants pour les convaincre de la nécessité de la conquête du Tonkin, le profit le plus tangible était sans contredit celui des mines : les chiffres étaient là ; les gisements aurifères exploités payaient seuls à l'empereur d'Annam près de deux cents taëls, environ mille francs de redevance annuelle. Bien que conduits par des procédés primitifs, les travaux amenaient la découverte de grosses pépites ; quelques-unes furent montrées en France ; peut-être espérait-on déterminer chez nous cette *fièvre de l'or* qui a été le point de départ de la colonisation dans deux des pays les plus riches du monde : la Californie et l'Australie. Maintenant ces illusions sont tombées ; ce qui frappe l'imagination populaire est devenu quantité presque négligeable, et l'on reconnaît non

seulement que pour l'exploitation de la richesse de la colonie, la question des mines n'est pas la seule, mais encore qu'elle n'entre peut-être pas en première ligne. Beaucoup de concessions de gisements minéraux ont pourtant été déjà demandées et obtenues ; les détenteurs les tiennent en réserve; ils sont arrêtés par l'insuffisance des capitaux et le peu de sécurité, deux causes de retard pour le développement du pays, et dont nous serons obligés de parler bien souvent.

A ce sujet il importe de donner quelques détails. Nous avons visité les charbonnages de Hong-Hai et de Kebao; la couche, avons-nous dit, s'étend jusqu'au Yunnan; une société est en formation qui l'attaque à Quang-Yen; plus de vingt périmètres viennent d'être concédés le long du haut fleuve entre Yen-Baï et Lao-Kaï. Leur heure est proche; le commerce avec le Yunnan d'un côté, de l'autre la culture du coton qui peut déterminer l'installation de filatures, en augmenteront l'importance.

En dehors des charbonnages, nous ne trouverons pas encore de grandes exploitations minérales: quelques gisements d'antimoine donnent

un minerai dont le prix a augmenté depuis qu'on fait entrer ce métal dans la composition des balles. A proximité de la mer, c'est-à-dire de dépôts de chlorure de sodium, le sulfure d'antimoine pourrait peut-être être utilisé avec plus d'avantages dans une fabrique de savons, de bougies et autres produits de cette nature; on en extrairait en effet l'acide sulfurique; une telle usine pourrait probablement réaliser sur la côte de Chine des bénéfices importants. Pour être mise en activité une entreprise semblable nécessiterait des fonds considérables.

Les mines d'argent payaient au trésor de Hué une redevance annuelle de près de six cent cinquante taëls, soit plus de trois mille francs. La galène est souvent fort riche en argent; c'est le cas de la mine de Ngan-Son (Montagne d'argent) dans la province de Cao-Bang, non loin du lac Babé. Concédée en 1889 à MM. de Saint-Mathurin et Bédat, et baptisée mine Lucie, elle a été mise en exploitation par ces derniers; un matériel européen y a été transporté; malheureusement le manque de routes et l'insécurité rendent les bénéfices encore très problématiques. Jadis des Chinois y travaillaient; on trouve parmi eux de très bons mineurs, et sans

principes scientifiques ils sont devenus, par l'expérience, très habiles dans l'opération difficile de la coupellation; il faut pour obtenir un bon résultat un *tour de main* auquel ils sont familiers. Ici le patron faisait faire six chauffes pour lui, laissant le produit de la septième en paiement à ses ouvriers.

La richesse des sables aurifères a été exagérée; j'aurai l'occasion d'en parler plus longuement au cours de mon voyage; des concessions obtenues par des Européens[1] semblent devoir être rétrocédées à des Chinois.

Les mines de cuivre, très abondantes et riches au Tonkin, rapportaient au trésor dix-huit cents livres environ de ce métal, donné en nature, plus quatre-vingts taëls d'argent, soit, en évaluant le kilo de cuivre à un franc quinze centimes, environ quinze cents francs.

Les exploitations de fer étaient taxées à six mille livres, soit environ douze cents francs. Les renseignements réunis par les missionnaires et les voyageurs, aussi bien que les cahiers pris à Hué en 1882, montrent que d'autres métaux ont été et pourront être extraits du sous-sol du pays:

1. Notamment autour de Myduc, dans la province d'Hanoï.

l'étain, le zinc, le plomb, le bismuth, l'arsenic.

Là ne se bornent pas les richesses minérales de la contrée; le marbre est exploité et avec succès à Kécheu par deux frères, vaillants colons, dont l'exemple doit être proposé aux ouvriers munis de modestes ressources, qui viennent apporter à la colonie le concours de leur énergie et d'un travail opiniâtre. Je parlerai d'eux ailleurs.

Des traces de pétrole, d'huile de naphte sont signalées à l'Est dans une région encore bien difficile à explorer. Si l'on songe que le rendement des puits de Birmanie n'empêche pas des caisses de pétrole de venir de Batoum jusqu'en plein Siam, on comprendra de quelle importance serait pour l'Indo-Chine française, la découverte de gisements de cette huile minérale.

L'industrie saunière était jadis prospère au Tonkin sur le littoral; le sel était envoyé dans le Yunnan et le Kouang-Si qui l'achetaient ainsi à meilleur compte que le produit des salines du Su-Tchuen. Par l'article 15 du traité de Pékin de 1886 (signé par M. de Cogordan) l'exportation du sel en Chine nous fut interdite; cette clause à laquelle la douane anglo-chinoise n'était pas étrangère, devait causer un grand préjudice à notre commerce:

M. Bourne a soin de le faire remarquer dans son intéressant rapport sur son voyage au Yunnan.

CULTURE

Les nombreuses mines du Tonkin pourront être un jour d'un grand rapport pour les colons; elles ne seront pourtant pas, je crois, la première source de richesses; la culture est appelée à prendre le pas sur elles. Le sol, fait de ce même limon dont des millions de Chinois tirent leur existence, produit beaucoup; il peut donner plus encore; des travaux de colmatage, une irrigation bien ordonnée, la construction de voies de communication, et surtout de la sécurité permettront aux habitants d'étendre leurs cultures. La route du Bay-Saï vient à peine d'être terminée et nous voyons déjà les indigènes demander de nombreuses concessions dans la région qu'elle traverse. A côté des récoltes indigènes, des essais de cultures nouvelles seront tentés; et ils ne devront pas être limités au seul Delta; sur les plateaux du haut pays on trouvera des conditions d'altitude et de climat, très favorables au développement de certaines plantes.

Dans le bas comme dans le haut pays croît le riz, avec toutes ses variétés. Il nourrit l'Indo-Chine entière, comme la moitié du monde; une rizière, une touffe de bambous et un buffle pour chacun, tel serait assurément le programme socialiste, qui aurait le plus de succès à travers l'Asie, si ses habitants plus méfiants que certains de nous, se laissaient prendre aux belles paroles, et n'étaient pas intimement convaincus que, jusqu'à la consommation des siècles le plus fort volera le plus faible. Les récoltes sont moins abondantes qu'en Cochinchine, et pourtant certaines années, comme 1891, permettent au Tonkin d'écouler dans les pays avoisinants son surplus de riz. On cultive encore la canne à sucre, le maïs dans le nord; la cannelle, le bambou partout, le cocotier, le mûrier, le bétel, le ricin, l'indigo, etc...

L'aréquier exige relativement peu de soins; c'est une bonne culture pour un établissement agricole. Elle lui assure un revenu annuel pour chaque plant, et lui permet de faire à côté, des essais de rapport encore incertain, ou dont les bons résultats peuvent se faire attendre.

Parmi ces derniers, il faut indiquer le jute et le chanvre de Manille; ces plantes d'un grand re-

venu dans les Philippines, vont être mises en exploitation dans des terrains concédés sur la rive gauche du fleuve Rouge à messieurs Gobert.

Le coton est appelé, je crois, à devenir la plus grande source de richesse du Tonkin ; on pourra l'expédier brut au Yunnan, au Kouang-Si et jusque même au Su-Tchuen. Que l'on se reporte aux chiffres donnés par MM. Bourne, et par notre consul à Mong-Tsé, sur le commerce du coton dans les provinces de Chine avoisinant notre colonie ; que l'on examine les prix auxquels revient le transport par caravane d'une balle de Birmanie ou du Laos dans les villes chinoises, et l'on se rendra facilement compte du profit énorme que nous pouvons tirer de l'exportation du coton brut par la voie du fleuve Rouge ou d'un chemin de fer futur. Nous entrerons dans plus de détails à ce sujet à propos des débouchés commerciaux du Tonkin.

Ou bien on filera le coton sur place; on fera peut-être deux parts de la matière; l'exportation d'une partie à l'état brut n'empêchera pas le tissage de l'autre.

1. Yunnan-fou surtout.

Une remarque suffit à faire comprendre l'importance que peuvent prendre les filatures au Tonkin. On récolte actuellement du coton aux Indes; les filés qui y sont faits sont envoyés jusqu'en Chine; or, les usines produisant ces étoffes se servent d'un charbon de prix élevé, puisqu'il leur vient d'Angleterre ou du Japon. Au Tonkin, nous aurons en même temps la matière première et le combustible; les métiers seront dressés sur un sous-sol charbonneux; des compagnies concessionnaires de gisements houillers auront donc un intérêt primordial à créer en même temps des établissements agricoles. Cette heureuse combinaison semble avoir été comprise par des colons intelligents. M. Marty cherche à établir une grande filature aux environs de Yen-Baï.

Le climat de la contrée convient admirablement à l'arbuste; dans le Thanh-Hoa et le Bay-Saï il se développe en quatre mois; sur les plateaux, les Muongs le sèment et le laissent croître sans aucun soin; lorsqu'il est mûr, ils viennent récolter ce qui est nécessaire à leur propre consommation.

Des essais de plants de Géorgie ont été faits en face d'Hanoï par une société anglo-française; les

mauvais résultats obtenus jusqu'ici doivent être attribués à la mauvaise direction et à l'insuffisance des travaux préparatoires.

Une concession, obtenue par M. Bourgoing-Meiffre le long de la basse rivière Noire, ravagée par les pirates avant la récolte, a dû son insuccès principalement aux conditions dans lesquelles elle avait été accordée. L'administration avait peut-être agi à la légère en enlevant d'un coup aux indigènes, pour la céder à un Français, la longue bande de terrains cultivables qui bordaient la rivière. Dépouillés, sans compensations, de leurs bonnes terres, les habitants se sont vengés.

A quelque cause qu'ils soient attribués, ces premiers échecs ne sont pas pour décourager les colons. Qu'ils jettent un coup d'œil sur les plantations des Indes, ou bien plus loin, sur celles que les Russes, à force d'énergie et d'efforts persévérants, ont su créer au delà des déserts de Bokhara, autour de Tashkent; ils les verront rendre plus de quarante pour cent du capital employé. Ces chiffres doivent nous rassurer, et nous pouvons, à notre tour, avoir pleine confiance dans l'avenir du coton.

Une autre plante textile appelée à donner de

bons résultats est la ramie ou ortie de Chine; elle croît au Tonkin à l'état sauvage; les pieds durent vingt ans. Aux Indes, on voit, près de Calcutta, d'importantes plantations de ramie; un marché de cette filature existe à Liverpool; il ne reste plus qu'à simplifier et à améliorer les procédés de décortication.

Le thé croît sur les collines de Son-Tai et en d'autres localités au-dessus du Delta; mais pour obtenir un bon résultat, il nous faut changer la culture de l'arbuste, la récolte et la préparation des feuilles telles qu'elles sont faites maintenant, car le produit obtenu jusqu'à ce jour ne peut être comparé à l'excellent thé que les Chinois expédient dans tout l'empire du district de Ibang, contigu au Tonkin. A nous de faire venir quelques-uns de leurs ouvriers, et d'initier nos Annamites à leurs procédés; nul doute alors que pour le thé le Tonkin puisse jouer, vis-à-vis de l'Indo-Chine, le rôle de Ceylan envers l'Inde.

Ici, comme dans l'île indienne, le café doit tenir une importante place; il y a une dizaine d'années, sur soixante millions de kilogrammes de café produits par le monde, le Brésil en fournissait la moitié et les Indes néerlandaises un

sixième. Or, un savant botaniste et observateur, M. Balansa, faisait remarquer qu'au point de vue climatérique, c'est l'Annam et le Tonkin qui se rapprochent le plus du Brésil ; nous avons donc un des premiers rangs à tenir sur le marché du café. Les plants de Libérie semblent les plus estimés et les plus résistants ; l'*hemileia vastatrix* est moins à craindre maintenant ; le caféier doit se plaire dans le haut pays ; des essais ont été tentés sur une toute petite échelle, et j'ai vu moi-même croissant, sains et robustes, les plants distribués aux chefs. Une culture de caféiers d'une certaine importance (plus de dix mille pieds) est entreprise non loin d'Hanoï à Kécheu, et jusqu'ici elle a donné de très bons résultats.

A ce propos, il serait bon de dire quelques mots des Français qui ont commencé ces essais. Simples paysans, mais énergiques et travailleurs, anciens sous-officiers au Tonkin, les frères Guillaume, leur temps fini, se sont fixés dans le pays. Pour exploiter une carrière de marbre, ils apprirent à dessiner, copièrent des modèles ; avec le profit tiré de cette exploitation, ils achetèrent des brebis, et se mirent à fabriquer des fromages appréciés dans tout le Tonkin ; maintenant, ils ont

réalisé certains bénéfices et se trouvent à la tête d'importantes plantations. Tandis que l'un d'eux est à Hanoï, l'autre reste à surveiller les travaux. Voilà une de leurs forces; ils savent ne pas se ranger dans la classe des piliers d'estaminet trop nombreux dans nos colonies. Leur exemple doit être cité; il prouve qu'il y a place au Tonkin pour tout le monde, même pour ceux qui n'ont pas de capitaux, pourvu qu'ils suppléent par leur énergie à l'absence d'argent.

Pour terminer le chapitre des cultures je devrais mentionner encore : le tabac, qui, si l'on juge des productions des Indes hollandaises, pourrait dans le haut Tonkin donner de grands revenus. — L'opium vient très bien; la création de la ferme en rend la culture peu rémunératrice; d'un autre côté les transactions avec les provinces chinoises limitrophes se payaient jadis en opium du Tonkin, valant cher, et occupant peu de volume. Le traité qui nous défend l'exportation du sel nous interdit aussi celle de l'opium; nos voisins ont été bien conseillés lorsqu'ils nous ont proposé ces clauses, afin de mettre des obstacles à nos relations commerciales avec eux-mêmes par voie du Tonkin.

Pour favoriser l'agriculture le Gouvernement a créé un jardin d'essais aux environs d'Hanoï; le directeur a su tirer un grand parti des ressources modestes qui lui sont allouées. A très bon compte le colon peut y trouver les premiers plants qui lui sont nécessaires; beaucoup ont été même envoyés gratuitement dans différents postes pour être expérimentés. Ces efforts pour introduire et acclimater des plantes encore inconnues au pays avaient déjà été tentés par le regretté monseigneur Pugénier, dont le vaste établissement agricole à Kécheu peut servir de modèle au colon entreprenant.

Une faute peut être reprochée à l'administration au sujet des conditions qu'elle impose pour l'obtention des concessions; les voici, telles que les indique un arrêté paru aux actes officiels en février 1888, relatif aux concessions des terrains domaniaux;

1° Versement une fois fait de un franc par hectare de terre concédé, concession pour cinq années;

2° Obligation de mettre en culture dans un délai de cinq ans;

3° Paiement de l'impôt pour les surfaces cultivées à partir de la troisième année;

4° Renouvellement de la concession par période de trente ans, si, à la fin de la cinquième année, les obligations ci-dessus spécifiées ont été remplies. Retrait des surfaces non cultivées dans le cas contraire.

Or, M. Leroy-Beaulieu, étudiant l'histoire de la colonisation de l'Australie et de l'Amérique, fait remarquer qu'à ces sortes de concessions, le régime de la pleine propriété et de la liberté est préférable. Il montre en Algérie des terres qui, en 1888 refusées en concessions, ont atteint, mises en vente publique, des prix très élevés.

Malgré les erreurs commises nous avons encore des richesses agricoles innombrables à exploiter : regardons à côté de nous et voyons ce que les Hollandais ont fait dans des conditions guère meilleures; qu'on me permette de citer ici la lettre que j'ai reçue d'un planteur qui, après avoir séjourné plusieurs années à Sumatra, a visité le Tonkin :

« L'exemple le plus frappant de l'essor que peut prendre une colonie largement pourvue de capitaux, c'est Sumatra, où j'ai travaillé plusieurs années.

» En 1866, un Hollandais, M. Niewenhuis, s'y établit pour planter du tabac sur la côte est de

l'île, à Deli, et il expédiait cette année cent soixante-cinq balles de tabac qui se vendirent à Amsterdam environ vingt-cinq mille florins. Le tabac fut trouvé exceptionnellement beau et il se forma, de 1867 à 1869 et plus tard encore, plusieurs compagnies qui obtinrent du Gouvernement de grandes concessions de terres et y plantèrent du tabac. L'industrie y prospéra tellement qu'en 1889 il fut expédié de Deli sur l'Europe, principalement Amsterdam, au delà de *trois cent mille balles* de tabac représentant une valeur de plus de quatre-vingt millions de francs, et cela d'un petit territoire situé entre la rivière de Langkat au nord et celle de Batu-Barra au sud, soit environ soixante-dix milles de côte sur trente milles de profondeur, l'intérieur restant inexploré.

» Le Gouvernement des Indes néerlandaises a su attirer des capitaux dans ce pays par des concessions de terres très étendues, parfois de quinze à vingt mille hectares, à des conditions très libérales, pour soixante-quinze ans; la durée de ces concessions, garantie par le Gouvernement, est suffisante pour donner toute sécurité aux capitaux; aussi sont-ils venus en abondance, et, d'un pays recouvert, il y a vingt-cinq ans, sur

toute son étendue, d'immenses forêts dont les Malais ne retiraient que quelques gommes et rotins, les Européens ont tiré en une seule année pour plus de quatre-vingts millions de francs de tabac; certaines des grandes compagnies comme la Deli Maatschappy et l'Arendsburg Tabacs Maatschappy, pour ne citer que celles-là, payèrent cette même année à leurs actionnaires les dividendes respectifs de cent dix et cent cinquante-sept pour cent.

» Ce succès phénoménal s'est depuis brusquement arrêté et la colonie est maintenant tant soit peu dans le désarroi; les planteurs, dont les fortunes rapides ont tourné la tête, se sont mis à augmenter la quantité de leurs récoltes, négligeant ce qui faisait le monopole de leur marque, la haute qualité et la finesse de leur feuille; leur tabac entrait alors en concurrence avec la masse des tabacs anonymes de toute provenance et ses prix sont tombés au même niveau. A moins de revenir à leurs anciens procédés de culture (ce qui n'est pas aisé, car le coolie chinois, qui est payé suivant le nombre de plantes qu'il livre, sacrifiera difficilement son bénéfice pour plus de qualité qui lui est indifférente), les planteurs de Deli ne reverront plus les jours de jadis. Il s'élève déjà des

concurrents dans cette production, à Bornéo surtout, mais Bornéo n'ayant pas de population indigène, la main-d'œuvre y est tout importée, de très mauvaise qualité et très chère ; aussi ce pays n'a-t-il aucune chance de réussir et c'est cette conviction qui m'a déterminé à le quitter.

» Il y a là, si nos gouvernants de Cochinchine ont un peu de prévoyance, une superbe occasion de doter le pays d'une industrie, source certaine de fortune rapide, qui aura surtout le grand avantage d'ouvrir immédiatement la région forestière inexploitée du haut Tonkin et d'y préparer le terrain pour l'introduction des cultures pérennielles comme le café, le cacao, etc. Le Tonkin a tout ce qu'il faut : une main-d'œuvre agricole très bonne et à bas prix, qui s'initierait vite à nos procédés, d'ailleurs bien simples, un réseau de rivières admirable, un climat sain, surtout si on le compare à Bornéo et à Sumatra, où le défrichement des forêts est la cause d'une mortalité effrayante. Il ne lui faut que des capitaux. »

L'INDUSTRIE

En général, le développement de l'industrie dans une contrée suit celui de l'agriculture et de

l'exploitation des mines. En retard sur ces deux chapitres, le Tonkin, à plus forte raison, doit-il l'être sur le premier; pourtant quelques usines commencent à s'établir; les Annamites sont adroits et apprennent vite, la main-d'œuvre est bon marché et les patrons sont satisfaits de leurs ouvriers.

Sans vouloir entrer dans beaucoup de détails, je citerai, pour mémoire, la fabrique d'allumettes près d'Hanoï, aujourd'hui en activité;

La typographie et la papeterie de M. Schneider; un papier très fin et excellent pour les journaux est tiré de la pulpe du riz;

Les établissements de M. Bourgoing-Meiffre.

Bien secondé par l'énergie et le courage de sa femme, ce vaillant Lyonnais peut, comme les Guillaume, être donné comme exemple aux colons nouveaux venus. Tantôt c'est la badiane qu'il va chercher jusqu'à la frontière de Chine, au risque d'être roué de coups et laissé pour mort par les pirates; tantôt c'est la soie, dont il fait dévider soigneusement les cocons par des Annamites bien dressés ; les résultats sont si différents des produits du travail purement indigène, qu'il étonne ses compatriotes déjà

venus au Tonkin pour étudier la question de la soie. Dans plusieurs rapports, en effet, on avait déclaré que les Annamites élevaient mal le ver, qu'ils lui donnaient peu de soins, qu'ils perdaient ensuite inutilement une partie du cocon; que, par conséquent, de longtemps l'industrie de la soie n'aurait rien à faire au Tonkin. Les écheveaux déjà envoyés en France ont donné un démenti à ces assertions; il y a pour nous une certaine éducation à donner aux Annamites; mais l'œuvre est aisée, ils sont souples et comprennent vite nos enseignements : aussi chaque année marque-t-elle un nouveau progrès.

Non content de l'industrie de la soie, M. Bourgoing a pris une partie des fournitures militaires: il habille des tirailleurs. Un marché a encore été conclu l'année dernière entre lui et un chef de la haute région pour le commerce du thé. Enfin il s'occupe du coton. Rentré à cet effet en France, après être arrivé à réunir, avec infiniment de peine, un modeste capital, il se heurte à des obstacles encore plus insurmontables lorsqu'il s'agit de l'achat du matériel et de l'engagement des hommes. Après avoir frappé en vain à toutes les portes, il se voit réduit à s'adresser en Angle-

terre, où, il faut l'avouer, il trouve la plus grande facilité.

Voici le cas : le capital, fourni la moitié par lui-même et le reste par quelques grands filateurs, s'est élevé à huit ou neuf cent mille francs ; on convint alors de s'en tenir pour commencer à dix mille broches. Un excédent d'une cinquantaine de mille francs n'empêcherait probablement pas la société d'acheter les machines en France, si le vendeur voulait faire des conditions acceptables ; mais celui-ci ne veut pas s'engager à livrer le matériel au delà du port d'embarquement, de plus il déclare ne pouvoir fournir d'aides ni d'employés voulant aller au Tonkin.

Rebuté de ce côté, il s'adresse à Manchester. Une des grandes maisons (qui fournit déjà de broches plusieurs de nos filatures françaises) accepte ici un traité à forfait pour six cent mille francs. A ses frais, elle envoie à Hanoï : un constructeur avec la charpente de fer des bâtiments à élever ; puis le matériel, accompagné de trois contremaîtres qui resteront aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour initier les ouvriers indigènes à la besogne. Un tiers du prix

convenu a été versé à la signature de l'acte, un second tiers sera remis à l'embarquement du matériel, un sixième quatre mois après l'installation à Hanoï, et le reste deux ans après.

Que nos industriels, trop souvent esclaves de la routine, ne s'étonnent donc pas lorsque nos colons s'adressent à d'autres qu'à eux! Qu'ils s'en prennent à eux-mêmes pour ce qui est des instruments à fournir. Quant aux ouvriers, nous ne devons pas leur en vouloir de craindre des voyages aussi lointains; contre le Tonkin en particulier ils ont été trop souvent prévenus par les gens qui sacrifiaient les intérêts du pays à ceux de la politique; la défiance créée et entretenue sera longue à vaincre. Trois fois de suite M. Bourgoing dut aller à Nîmes pour décider cinq ouvrières à venir travailler la soie à Hanoï; il leur a promis des gages très élevés, il a leur parole, et dès qu'il a le dos tourné, ses nouvelles employées, travaillées par des amis ou des voisins ignorants, trouvent un prétexte quelconque pour se dégager.

Malgré les difficultés rencontrées par le colon lyonnais, maintenant de retour à Hanoï, il a donné un nouveau développement à son usine de soie; il se prépare à ouvrir la première filature

de coton, et en attendant il en établit de grandes plantations avec l'aide de cinq surveillants ramenés par lui de Ceylan; ces derniers lui apprendront aussi la manipulation du thé.

En parlant de M. Bourgoing, une réflexion me vient à l'esprit: on a décoré cette année M. Chaeter, qui par les capitaux qu'il a versés, par la confiance qu'il a eue dans le résultat, a fait beaucoup pour les charbonnages du Tonkin; on a une grande tendance à décorer beaucoup d'étrangers, pourquoi ne songerait-on pas à certains modestes travailleurs français, dont les efforts, proportionnés à leurs moyens, sont si efficaces pour le développement de nos colonies? La réponse est à faire.

M. Daurelle s'occupe aussi de la soie.

La maison Pila va ouvrir trois filatures avec six cents bassines.

J'ai parlé à propos du coton des projets de M. Marty.

Des ateliers de confection sont dirigés par M. Charpentier.

Des fabriques produisent de la glace, de la bière et autres objets de consommation.

Enfin si j'ajoute que des chaloupes, des bateaux à vapeur sont construits de toutes pièces dans des

chantiers d'Haï-Phong, on verra que, bien que naissante, l'industrie fait des progrès rapides au Tonkin.

COMMERCE, ROUTES ET VOIES DE COMMUNICATION

Avant tout, le commerce devrait avoir pris déjà une plus grande importance. Nous aurons à compléter plus loin ce que nous avons exposé au sujet[1] d'Haï-Phong, lorsque nous parlerons des débouchés commerciaux. Qu'il nous suffise ici de dire deux mots des voies de communications : le pays est naturellement pourvu d'un admirable réseau de canaux et de rivières, dont la Compagnie des Messageries fluviales tire un très bon parti ; des travaux restent cependant à faire pour améliorer le cours supérieur des rivières ; mais en admettant que la navigation soit facilitée autant qu'elle pourra l'être, les transports par eau ne suffiront encore pas ; il faut des routes et des chemins de fer. M. de Lanessan a déjà mis à exécution le projet qu'il avait développé dans ses conférences : en cinquante jours

1. Il a été traité dans le chapitre précédent de la question de tarifs douaniers et de la marine marchande.

il a fait établir trois cents kilomètres de route; à ce travail ont été employés les indigènes, à qui on avait laissé le choix entre cette manière d'acquitter la corvée et le rachat en argent ; un dixième à peine a préféré le second mode. La voie est large de onze mètres, exhaussée au-dessus des marais, prête à recevoir les rails d'un tramway. Bien qu'utiles les travaux n'ont pas été sans faire l'objet de nombreuses critiques : laissons la parole à un vieux colon, dont la lettre m'est parvenue, il y a environ trois mois.

« Je vous parlais tout à l'heure, m'écrit-il, des routes de onze mètres : rien n'est plus navrant !... Mais cela a produit ou plutôt devait produire de l'effet en France, et l'on n'a pas hésité à sacrifier à une besogne inutile sur deux cent cinquante kilomètres où les routes existaient déjà, les trois cent soixante-dix mille piastres de l'impôt de rachat des corvées. A cette somme, qui représente près de un million cinq cent mille francs, si l'on ajoute les déprédations commises par les mandarins sur tout le parcours de ces routes aujourd'hui en ruine, crevassées ou affaissées dans les rizières et la perte subie par les indigènes auxquels on a pris leur bien sans la

moindre compensation, vous devez juger à combien doit s'élever le prix d'un kilomètre, soit pour nous, soit pour l'indigène ! ! ! »

De pareilles considérations sont, à mon avis, trop pessimistes; on pourrait en dire de même de celles qui reprochent au nouveau système de faciliter la circulation des pirates. Si imparfaites qu'elles soient encore, il me semble que les nouvelles routes serviront le commerce, la culture, et, finalement, la pacification.

J'ai été invité à l'inauguration de la route de Haïd-Zuong; la tête est sur la rive gauche du fleuve un peu au-dessus de Hanoï. A peine terminée la route est bonne, elle n'a pas encore été soumise à l'épreuve des pluies d'été; la région parcourue est toute de marécages déserts qui, dans une année, seront remplacés par des rizières fertiles. De pareils résultats ont été déjà atteints entre Phu-Lang-Thuong et Kep. Au point de vue militaire ces voies sont plus profitables à nos troupes qu'aux pirates, ceux-ci préfèrent en effet voir nos postes isolés les uns des autres; de simples sentiers étroits, difficiles, connus des indigènes, servent mieux ceux qui font une guerre

d'embûches et de guérillas, que des voies larges où l'on peut avancer facilement autrement qu'en file indienne : dans ces nouvelles conditions nos ennemis perdent une bonne partie de leurs avantages ; c'est ainsi que la route, maintenant achevée, je le crois, de Tien-Yen à Lang-Son, traversant la région orientale du pays, parallèlement à la frontière ouverte de Chine, a une grande importance stratégique.

Le système des routes à voie de onze mètres, capables au bout d'un certain temps de porter des tramways est assurément un progrès ; ce n'est pas la perfection. Des chemins de fer seraient préférables ; l'exemple donné par les Anglais dans leurs colonies devrait nous guider. La haute Birmanie était prise en 1885 ; en 1887 une voie ferrée atteignait Mandalay. Malgré la concurrence que lui faisait la navigation *facile* de l'Iraouaddy, elle rapportait promptement plus qu'aucun chemin de fer des Indes. Au Tonkin une seule voie ferrée[1] a été encore décidée devant relier Phu-Lang-Thuong à Lang-Son et à la frontière de Chine ; nous aurons à examiner ailleurs son importance stratégique ou commerciale. Il ne m'ap-

1. Je ne parle pas des transports de Hong-Haï et de Kebao.

partient pas de discuter les procédés de construction; je ne veux pas faire de personnalités, ni rechercher les responsabilités et, pourtant, il est bon que le public sache comment a été engagée et conduite une entreprise d'intérêt général. Quelques faits seront exposés, au bon sens de conclure :.

La construction fut concédée à M. Soupe, qui lui-même fit plus tard des sous-adjudications.

L'administration qui, d'après le cahier des charges, s'était réservé la faculté d'acheter directement son matériel [1], a préféré prendre l'intermédiaire onéreux de l'entrepreneur et payer par suite, en vertu du marché avec ce dernier, une commission de dix-huit pour cent, soit trois cent mille francs environ, qui eussent pu être économisés.

Les avertissements signalant à l'administration le préjudice causé à l'État ne manquèrent pas; mais on ne parut pas en tenir compte.

Les instructions écrites par le sous-secrétaire d'État se contredisaient souvent et mettaient dans le plus grand embarras les ingénieurs au Tonkin.

Le mode d'achat étant connu, il faudrait exa-

1. Les ponts furent payés directement.

miner le genre et la qualité du matériel. Et d'abord la voie adoptée est celle de soixante centimètres. Un ingénieur hollandais, que j'ai rencontré en voyage, s'étonnait que les Français eussent pris ce système. « Ni dans les colonies anglaises, ni chez nous, me disait-il, on ne se sert d'une voie inférieure à un mètre; surtout pour une distance excédant cent kilomètres, le matériel risque de s'user trop vite et doit sans cesse être renouvelé ; de plus, le tracé traverse un pays montagneux; or, avec la pente d'au moins trente millimètres, le Decauville ne pourra guère former de convois de plus de trois wagons. La voie d'un mètre a été employée même au Tonkin pour des entreprises privées, pour les exploitations de charbon de Hong-Hai qui n'avaient qu'un petit trajet à parcourir; à plus forte raison semble-t-elle s'imposer sur un long parcours. »

Quant à la qualité du matériel, on a envoyé à Phu-Lang-Thuong une partie des wagons et des machines qui avaient été employés à l'Exposition; j'en ai vu une locomotive. Eussent-ils même été en parfait état, ce qui, je crois, n'est pas toujours le cas, qu'on pourrait leur faire le reproche de ne pas convenir aux pays chauds.

Lors de l'interpellation qui eut lieu à la Chambre, dans la séance du 27 novembre 1890, à propos du chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son, le sous-secrétaire d'État répondit avoir été poussé à prendre sur lui de commencer les travaux sans avoir consulté la Chambre par un intérêt supérieur : celui du ravitaillement des troupes d'un poste éloigné et du transport des soldats malades.

Or, sur ce dernier point, une objection peut lui être faite; les wagons acquis ne conviennent pas à des pays chauds; aucune modification n'a été apportée au matériel de France pour parer aux dangers d'insolations. Pour ces contrées d'Orient, on ne construit pas comme pour l'Europe et je renvoie encore, à ce sujet, le lecteur à l'exemple de nos voisins les Anglais.

Donc, pour justifier la préférence donnée au Decauville sur d'autres matériels, il est difficile d'invoquer des intérêts stratégiques et militaires; le transport sera lent en pays montagneux et, dans la saison chaude, dangereux pour les troupes.

Laissons maintenant de côté les reproches qui peuvent être adressés à l'adoption de la voie et

au choix du matériel, pour examiner l'exploitation.

« Une partie, a-t-il été dit en novembre 1890, sera en exploitation dans les premiers jours de l'année 1891 et *la totalité de la ligne* le sera à la fin de la même année. »

Nous voilà en 1893; les prévisions du gouvernement n'ont pas été justifiées.

Y a-t-il eu un tracé de fait?

Le cahier des charges stipule que:

« Avant l'ouverture des travaux, le tracé sera fait par les soins de l'ingénieur de l'État; l'entrepreneur assistera à cette opération. »

Je crois qu'un tracé préliminaire a été exécuté; mais, en raison de l'insécurité du pays, les points de repère et les piquets d'indication ont été souvent détruits. En outre, le tracé était établi en vue de la voie d'un mètre, et ne pouvait être appliqué à celle de soixante centimètres, dont l'avantage était de pouvoir plus exactement épouser les accidents de terrains que la première. Quant à l'entrepreneur, il réclamait l'application du premier tracé à la nouvelle voie, afin d'avoir plus d'ouvrage et de travaux de terrassements à faire. D'ailleurs le représentant de M. Soupe ne parais-

sant pas avoir la compétence nécessaire pour l'établissement des chantiers et la direction des travaux, l'ingénieur de l'État lui offrit son concours et mit les travaux en marche avec l'aide de son personnel. Mais, de Paris, l'entreprise désapprouva son représentant, et obtint le rappel de l'ingénieur de l'État, M. Lion. (Actuellement, il est revenu au Tonkin, comme ingénieur conseil de M. de Lanessan.)

Après le départ de M. Lion, d'importantes concessions furent faites aux entrepreneurs.

Il leur fut permis de refaire, sous prétexte de mauvais tracé au commencement de la ligne, trois des dix-huit kilomètres déjà établis. Coût : trente à quarante mille piastres en plus pour le budget.

On leur accorda ce qui, jusqu'alors, avait été refusé, de substituer au paiement de la main-d'œuvre, une série de prix jusqu'à Bac-Lé. Au lieu de rémunérer les heures de travail de l'ouvrier (y compris la majoration pour l'entreprise), on la paya dorénavant par mètres cubes de terrassements. Ce système, désavantageux pour l'État, permettait aux entrepreneurs de faire des sous-adjudications.

Le premier mode de paiement eût été préférable si l'application en avait été stricte ; mais les ouvriers indigènes étaient payés par l'entreprise à raison de quinze *cents* par tête ; celle-ci alléguant qu'elle leur donnait des habits et la nourriture, les comptait à l'État trente *cents*. Le fait fut signalé par qui de droit; on passa outre.

Les opérations se sont faites à cinq cents mètres devant les travailleurs. Lorsqu'on arrivait à un obstacle infranchissable, on l'abandonnait et on allait recommencer ailleurs. Du côté de Bac-Lé cinq plans furent ainsi adoptés les uns après les autres; les derniers terrassements ayant été emportés par les eaux, on dut en entreprendre un sixième.

D'ailleurs, comment concevoir une bonne direction pour une entreprise, alors qu'elle passe si souvent en des mains différentes ? La divulgation des rapports instruirait les gens ayant à cœur les questions coloniales, en leur montrant comment sont compris les intérêts de l'Etat, par les autorités qui ont pour première mission de les défendre. Ce n'est pas seulement dans les travaux mêmes de préparation de la voie que des négligences coupables sont à relever : les transports de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son ont été concédés pour

deux ans à un entrepreneur à raison de trois francs soixante la tonne, par kilomètre ; au bout de deux ans, on s'aperçoit que le concessionnaire a trop gagné ; on met ces transports en adjudication ; quelqu'un les obtient pour un franc vingt par tonne, par kilomètre. Différence : environ trois cent quarante-cinq mille francs que l'État eût pu économiser.

On me dit que, maintenant, grâce à l'autorité du gouverneur général, les travaux sont en bonne voie. Je le souhaite : mieux vaut tard que jamais[1].

Lorsque M. de Lanessan visita les mines de Hong-Hai, il s'étonna du bon marché auquel revenait la pose du kilomètre de voie d'un mètre, une compagnie faisait ici le travail pour son propre compte ; elle visait à l'économie. — Entre Phu-Lang-Thuong et Lang-Son l'intérêt de l'État est en jeu ; c'est une vache à lait qu'on a cru pouvoir traire à plaisir ; on a oublié que le lait est celui de la France, et qu'il viendra un moment où elle se lassera d'en fournir.

En somme, la construction du chemin de fer, évaluée d'abord à quatre millions, en a

1. On se préparerait même, paraît-il, à substituer la voie de 1 mètre à celle de 0m,60.

déjà coûté plus de huit, et si, la ligne terminée, on s'en tire à douze, il faudrait nous estimer heureux. Dans l'espace de deux ans, en terrain plat, sans grande difficulté matérielle, à peine si la moitié a été construite, il n'y a pas quarante kilomètres en ligne droite; dans le même délai, en pays accidenté, difficile, les Anglais ont posé près de deux cents kilomètres de voie d'un mètre. Ce sont des résultats qu'il est pénible de constater; je crois de mon devoir d'en parler. Montrons la plaie; nous trouverons, si nous voulons, aisément le remède.

*
* *

J'ai essayé de montrer, le plus brièvement possible, ce que la colonisation avait déjà fait au Tonkin. On trouvera, si l'on songe que nous n'y sommes que depuis sept ans, que nous avons fait beaucoup; mais si nous regardons autour de nous, et si nous examinons ce que rapportent aux particuliers et à l'État les colonies anglaises et néerlandaises, nous nous apercevrons que nous sommes encore bien loin de ces chiffres. Notre infériorité tient surtout à deux causes, la première

dépendant souvent de la seconde : la piraterie et l'administration.

LA PIRATERIE

Le pays n'est pas pacifié ; voilà le premier aveu que les gens responsables devraient faire, et ils pourraient en convenir sans rougir. Une colonie, quelle qu'elle soit, a-t-elle jamais été tranquille, aussitôt après avoir été soumise? bien rarement ; je n'en veux pour exemple que l'Algérie, la Birmanie, ou telle autre conquête faite par une puissance européenne. Et au Tonkin la piraterie est une plaie endémique existant bien avant notre arrivée. Lorsque la métropole sait à quoi s'en tenir, elle peut prendre les mesures nécessaires pour réduire le mal. La plus efficace sera de faire un effort énergique d'hommes et d'argent pour mettre fin au mauvais état des choses. Si elle n'agit pas ainsi elle aura continuellement des déboires et des désillusions ; et, par petits morceaux, en plusieurs fois, elle arrivera à dépenser beaucoup plus qu'elle eût pu faire en une seule, sans atteindre au même résultat. C'est le système des petits paquets actuellement appliqué au Tonkin.

Ceux qui ont le devoir de tenir le Gouvernement au courant de ce qui se passe n'osent pas avouer la vérité, de peur qu'elle soit trop dure à avaler. C'est vraiment faire bien peu de cas de notre bon sens. Non seulement ils taisent la vérité, mais ils parlent contre. « Le Delta est pacifié », écrivent-ils ou télégraphient-ils journellement.

Lettres ou dépêches cherchant à nous convaincre de la parfaite pacification du Delta, sont aussi fausses les unes que les autres ; elles s'appuient sur des désirs, non sur des faits ; les événements portés à notre connaissance suffisent à donner un démenti formel aux hautes personnalités qui, dans un but peut-être désintéressé et regardé à tort comme patriotique, cherchent à nous cacher la vérité ; il leur serait d'ailleurs aisé de nous fournir, si elles le pouvaient, une preuve absolue de leurs assertions. Qu'elles essaient de traverser seules sans escorte la région appelée Delta, de l'ouest à l'est ; il leur serait même inutile d'annoncer ce voyage ; les pirates, si pirates il y a, sont bien informés ; le moindre mouvement leur est annoncé. Si, dans les conditions indiquées, le ou les voyageurs peuvent, sans encombre, arriver de Ninh-Binh à Kep et à Lang-Son

et de là redescendre à Quang-Yen, nous serons tous convaincus de la parfaite pacification du Delta, et moi tout le premier, serai heureux de retirer mes affirmations et même de faire des excuses. Jusque-là, il nous sera permis de mettre en doute la valeur des communications officielles optimistes dont nos journaux sont inondés.

Sur la piraterie et les moyens de la réprimer on pourrait écrire des volumes ; il faudrait aborder même des questions de pure économie politique, telle n'est pas notre intention. Il y aurait matière à trop de discussions ; nous devrions mettre en présence les partisans du régime militaire et ceux du régime civil, les partisans du protectorat et ceux de la conquête, les partisans de l'occupation du seul Delta, et ceux qui veulent les hautes régions.

Chaque théorie peut invoquer de bons arguments, et l'une n'exclut pas forcément l'autre.

C'est justement à croire pendant un temps un seul système bon, quitte à en changer ensuite pour prendre celui qui lui était diamétralement opposé, qu'a consisté notre premier tort; par là nous avons manqué d'unité et de suite; nous avons toujours trop penché d'un côté, défaisant

un jour ce qui avait été fait la veille, pour recommencer le lendemain. De ces oscillations mal équilibrées, la colonie a chaque fois souffert; ce que nous avons fait de mal a toujours servi nos ennemis; le bien nous a été peu profitable, parce qu'il s'ajoutait rarement à un bien passé, et qu'il restait isolé.

Le Tonkin a été conquis par les armes. Est survenue la mission Philastre dont les déplorables résultats ne sont pas à rappeler ici. Les généraux se sont succédé ensuite, appliquant dans le sens le plus dur du mot le système de la conquête. On avait été trop loin; d'un coup fut substitué le régime civil au régime militaire; la politique fut aussitôt nettement accentuée d'un autre côté; l'armée ne sut que faire. Ses instructions étaient souvent en opposition directe avec celles du gouverneur : dès 1888, M. Constans nous l'apprit à la Chambre. Pour arrêter le zèle considéré comme excessif des militaires, on défendit aux postes de faire aucune sortie sans permission accordée par le gouvernement civil, et aux indigènes de leur donner directement le moindre renseignement. Cet état de choses a été passager; il avait pourtant amené l'enlèvement de plusieurs postes et la mort de

beaucoup de soldats. Plus tard, nous voyons l'organisation du pays se faire lentement, tant bien que mal, avec des hostilités momentanées entre civils et militaires, jusqu'à l'arrivée de M. de Lanessan. On semble alors content, la situation s'annonce meilleure; des routes sont faites, les territoires militaires, déjà demandés par M. Bonnal dans des rapports peut-être enfouis au ministère, sont enfin créés; Des colonnes se font dans le Dong-Trieu et le Yen-Tzé; la défense maritime est organisée; on peut croire que le Tonkin va être administré par un gouverneur plus intelligent que les précédents. Sautons quelques mois; que voyons-nous? des promesses non tenues, des demi-mesures, pas de continuité. Pour la formation des territoires militaires, les conseils des hommes expérimentés n'ont été suivis qu'en partie; leurs plans ont souvent même été perdus sans avoir été examinés. Malgré les avis formels du colonel commandant le territoire de la rivière Noire, la région comprise entre le fleuve Rouge et son affluent de droite n'est réunie sous un même commandement qu'après la prise du poste de Yen-Lang par le trop célèbre Doc Ngu. On supprime alors l'anomalie par laquelle les terres

comprises dans l'angle des deux rivières avaient trois directions différentes, dont une civile. Le chef pirate passait d'une région dans l'autre, et, poursuivi par une autorité, s'en tirait à bon compte chez l'autre. Pour que l'administration comprît la nécessité des mesures indiquées depuis longtemps par les hommes du métier, qui acculeront et mettront en fuite le Doc Ngu, il lui a fallu attendre le massacre d'un capitaine et de six hommes. Récemment, un autre territoire vient d'être disloqué; une partie a été détachée, le Thaï-Nguyen, pour être remise à l'autorité civile; nous expliquerons ailleurs le motif de cette mesure.

L'effectif des troupes est trop faible; on inquiète l'ennemi sans l'anéantir; et, lorsqu'on l'a mis dans un état critique, on l'abandonne, lui laissant le loisir de se reformer, tandis que nos efforts sont portés ailleurs. Cette manière de faire a pour conséquence d'annihiler les meilleurs résultats. Le public sait-il de combien de troupes européennes nous disposons au Tonkin? Sur le papier, huit mille hommes. En réalité, à peine trois mille pourraient être mis sur pied en cas de guerre. Tous les services accessoires : trains,

équipages, bureaux, plantons, administrations, sont faits par des hommes de combat. Qu'on ne se récrie pas sur les chiffres que je donne. Je ne puis que répéter les paroles de plusieurs officiers supérieurs; tous demandent des renforts, et, par un singulier phénomène, à mesure que l'armée réclame une augmentation de contingents, l'autorité civile déclare que des réductions sont nécessaires. Qui des deux a raison? Les événements se chargeront de nous l'apprendre.

Sur mer, une campagne bien menée semble avoir arrêté la piraterie; nous pouvions croire à la tranquillité assurée sur nos côtes; des postes avaient été établis sur divers points. Or, par une mesure incompréhensible, ils ont été subitement retirés, sans même que l'amiral ait été consulté; d'un coup, la division navale de l'Indo-Chine a été supprimée, le budget consacré à la réparation des canonnières a été affecté à un autre chapitre. Nous voilà donc désarmés de ce côté en même temps que, par un décret, les jonques indigènes ont obtenu la permission de porter des canons et des fusils *à tir rapide*.

En voilà assez sur ce sujet; je m'en voudrais d'avoir laissé courir trop vite ma plume; il n'y

a pas lieu d'anticiper ici plus longtemps sur les événements; la simple lecture des journaux a dû instruire suffisamment ceux qu'intéressent les questions d'Extrême Orient et qui ont souci de notre honneur national. Le rapprochement avec la cour d'Annam; la réconciliation amenée par le gouverneur de celle-ci avec le Kinh-Luoc, qui jusqu'alors s'était compromis pour nous; le dangereux armement d'une garde annamite à la disposition des mandarins; l'étrange discorde, due à certaines personnalités, entre civils et militaires d'un même pays, sont des faits trop graves pour passer inaperçus.

Depuis huit ans que nous gouvernons le pays, nous ne voyons qu'à-coups, que changements, que contradictions entre les lignes de conduite des différents gouverneurs et souvent entre les propres actes d'un seul. Doit-on s'étonner que la piraterie subsiste? Non. Il faut au contraire trouver extraordinaire que la contrée soit encore relativement aussi tranquille; nous sommes en présence de ces sémites, dont l'immobilité depuis des centaines d'années est pour nous un problème. Les Annamites en particulier ont subi, restant toujours les mêmes, bien des jougs, et ils se disent que les

Français, comme d'autres, plus même que d'autres, s'en iront à leur tour. Ils s'agitent et attendent.

Pour nous, il est grandement temps de savoir ce que nous voulons et ce que nous pouvons, de le dire bien haut et surtout de joindre la pratique à la théorie, en faisant les sacrifices nécessaires et en nous conformant invariablement à une même politique, dont les grandes lignes nous seraient indiquées par des gens d'expérience. Ceux-là ne manquent pas, mais sont peu consultés, parce qu'on craint leurs aveux, leur franchise, leur ténacité, leur courage, leur bon sens, les seules qualités dont l'application nous donnera plein succès dans l'œuvre entreprise au Tonkin.

Un gouvernement bien entendu du pays ne suffirait encore pas à la répression de la piraterie; il devrait, au dehors, être soutenu par une politique extérieure énergique; nous devrions être craints de nos voisins : le Siam et la Chine; il faudrait, au moins à Pékin, que notre nom inspirât le respect : tel n'est pas le cas. De l'autre côté de notre frontière orientale, ouverte et peu gardée, les pirates trouvent, sous la protection du gouvernement chinois, leurs anciens chefs, des armes, de l'argent, des marchés où ils échangent

les femmes annamites contre l'opium dont ils font la contrebande chez nous ; ils engagent même, à titre de renfort, des réguliers chinois à un prix convenu. Cet état de choses, humiliant pour nous, n'a pas même l'excuse d'être inconnu de nos gouvernants. La résistance organisée du vice-roi de Canton a été dénoncée dès 1887 à la tribune ; elle n'a, depuis ce temps, cessé d'être signalée par les officiers chargés de la commission de délimitation ; elle a été ouvertement annoncée dans leurs écrits, par les Anglais au service de la Chine. Nous avons toujours été prévenus, et les avertissements ont été confirmés par des faits.

Qu'a fait le gouvernement français ? A des menaces de la Chine, il a invariablement répondu par des concessions, laissant à nos ennemis un trop beau jeu pour qu'ils l'abandonnent.

Est-il besoin de rappeler ici toutes les humiliations par lesquelles on nous a fait passer en Extrême Orient ? Toutes les fautes commises depuis la conclusion des traités par l'intermédiaire des agents des douanes anglo-chinoises, qu'on décorait et qui se jouaient de nous, depuis la perte pour la France du protectorat des missions, depuis la violation, de la part de la Chine, de l'article 7 du traité

de Tien-Tsin qui nous donnait les premiers droits à la concession des voies ferrées, depuis les cessions bénévoles de régions contestées à la frontière, jusqu'aux insultes prodiguées à notre ministre par le vice-roi du Petchili ? La mesure est pleine, il me semble : souffletés d'un côté et tendant l'autre joue, qu'attendons-nous de plus ? Des coups de pied, peut-être ?

« La honte me monte au visage d'avoir été témoin de ce qui s'est passé, » me disait un officier revenant de la frontière qu'on cherchait à aborner : il venait de voir nos soldats injuriés, nos bornes arrachées par des Chinois qui crachaient dessus, notre drapeau insulté avec toujours même défense pour nous de répondre, même ordre formel de rester impassibles et de tout supporter.

A ceux qui me répondraient que l'empire chinois est grand, que les provinces éloignées du pouvoir central ne lui obéissent pas, que le Tsung li Yamen n'est pas responsable de ce qui se passe au Kouang-Si, je répondrai d'abord que c'est faux ; ce serait bien peu connaître la Chine que d'en ignorer ses procédés : sur une réclamation de notre ministre, deux ordres sont envoyés aux

inculpés : le premier, publié à grands sons de trompe, leur recommande de nous rendre justice; le second, secret, le seul valable, les encourage à continuer dans la voie où ils sont entrés. J'ai bien des preuves de cette manière de faire, elle est d'ailleurs bien connue de tous les voyageurs, de tous les missionnaires qui se sont trouvés en rapports directs avec les Chinois et qui ont regardé attentivement.

Mais en admettant même que Pékin soit impuissant à réprimer les désordres de ses provinces, qui nous sont préjudiciables, n'aurions-nous pas le droit, et le devoir de répondre : œil pour œil, dent pour dent; la loi du talion est la seule qui parle aux barbares, la seule qu'ils comprennent.

« Pas d'affaires. » Voilà le mot d'ordre qui préside à notre politique extérieure. Tant que cet axiome sera imposé comme principe à nos agents en Extrême Orient, nous perdrons chaque jour un peu de notre prestige, jusqu'à ce qu'il soit réduit à rien. Et le temps n'est pas loin où il aura totalement disparu; nous pourrons alors, sans avoir le droit de nous étonner, nous attendre à tout de nos ennemis; le mal sera grand, et le remède difficile et coûteux.

Avant d'en être réduits à des mesures extrêmes, il est nécessaire là, comme ailleurs, que toute la vérité soit connue ; on cherchera alors les meilleurs moyens d'écarter le danger.

De la sincérité et un esprit de suite à l'intérieur, de l'énergie à l'extérieur, ce sont là les conditions absolument nécessaires pour la destruction de la piraterie.

J'ai dit plus haut que deux causes principales retardaient le développement de la colonie : la piraterie et l'administration, la première due parfois à la seconde.

L'ADMINISTRATION

L'Administration est trop nombreuse ; elle est mal composée, renferme trop de gens nuls ou incompétents ; on peut lui reprocher son ignorance et son humeur tracassière ; loin d'encourager le colon, elle cherche à susciter des difficultés, elle arrête ou restreint ses moyens d'action ; généralement née du favoritisme, elle le pratique à son tour, et mécontente ceux qui obtiennent comme ceux qui sont repoussés.

Est-il besoin de donner des exemples ? Tout

homme sérieux qui a été au Tonkin doit pourtant me comprendre.

Citerai-je cet employé envoyé de Paris par le sous-secrétaire d'État, refusé par le gouverneur général et obligé de rentrer après avoir fait supporter au budget les frais d'un voyage inutile ?

Dirai-je la pléthore de fonctionnaires grâce à laquelle certains doivent attendre des huit ou neuf mois, à Hanoï ou à Saïgon, faisant une brèche inutile au budget, qu'une place leur soit faite ?

Faut-il parler de la création de certaines fonctions, faites seulement pour donner un emploi à des protégés de sénateurs ou à des amis de députés ?

Expliquera-t-on la nécessité des rouages compliqués de la machine administrative, de la longue hiérarchie de ses fonctionnaires depuis le petit commis de résidence, jusqu'aux vice-résidents, et résidents de première, deuxième et troisième classe ? L'avancement scandaleux de certains d'entre eux au détriment des autres, sans raison apparente ?

Nous dira-t-on pourquoi certains ont pu exiger quarante mille francs de frais de transport là où un chef de poste n'en avait eu que six mille ?

Montrerai-je les changements continuels des résidents? Veut-on connaître des localités qui ont eu cinq chefs européens différents en un an?

Je ne suis pas un pamphlétaire, et ne veux point le paraître: mais je conseille au lecteur désireux d'aller plus au fond des choses l'examen des journaux du Tonkin ou une simple conversation à cœur ouvert avec un colon. J'ai été à même de faire ce genre d'enquête continuellement et, pour ma part, je suis amplement fixé sur la valeur du système administratif. Malheureusement ce sont souvent les pirates qui se chargent de nous la faire connaître.

Si les changements à apporter dans le recrutement et l'organisation du personnel étaient inconnus, nous serions excusables; mais nombre d'entre eux les ont indiqués. M. Harmand dans sa traduction de *l'Inde anglaise* et la préface qui la précède, M. Chailley-Bert dans son livre sur la colonisation anglaise nous montrent ce que font nos rivaux; ils réussissent; pourquoi ne pas les imiter? Quoi d'humiliant à prendre à nos ennemis ce qu'ils ont de bon? N'est-ce pas en se conformant à cette maxime que les Romains ont conquis le monde?

Ce n'est pas à dire qu'aucun de nos fonctionnaires civils au Tonkin ne soit instruit ni expérimenté; loin de moi une telle pensée. Nous avons heureusement parmi eux quelques hommes d'une grande valeur; mais les changements continuels auxquels ils sont astreints et les bornes qui sont mises au déploiement de leur activité, ne leur permettent pas de faire profiter le pays de leurs qualités, comme ils le pourraient dans d'autres conditions.

Avant tout il faudrait ne pas considérer le Tonkin comme un lieu de débarras bon à caser tous les protégés de personnages influents à la recherche de places à donner. L'administration y est plus difficile qu'en France, à cause de son caractère spécial, à plus forte raison ne doit-on pas croire que tous ceux dont ne veut pas la métropole puissent convenir indifféremment à la colonie. Au contraire, le personnel destiné au Tonkin doit être recruté avec un soin particulier; on lui demandera, outre l'instruction, de l'expérience, et de la vertu morale, des capacités spéciales Lorsqu'on aura rencontré chez un individu ces qualités nécessaires, il faudra lui laisser le moyen d'en donner la mesure,

en le maintenant un temps convenable à la même place.

Si bon qu'il soit, que voulez-vous que fasse un malheureux fonctionnaire, toujours sûr d'être prochainement déplacé ? Pourquoi chercherait-il à connaître ses subordonnés? Que lui servirait de créer une police, d'encourager des colons ou de faire des essais?

Lorsqu'il met trop peu de zèle à son œuvre, qui sera défaite demain, lorsqu'il pratique les théories du *je m'en foutisme*, n'est-il pas souvent excusable? La plus grande partie des torts ne lui sont pas imputables; ils viennent de plus haut.

Le fonctionnaire ne se sent pas soutenu; n'ayant que peu d'appui, il ne trouvera pas d'énergie; sa conduite n'aura fait que confirmer une règle qui ne doit pas plus être oubliée en matière de colonisation qu'ailleurs: tel général, tel soldat.

Sans même aller prendre modèle chez les Anglais, nous avons une colonie qui longtemps a été admirablement administrée: la Cochinchine. L'organisation qui en a créé la prospérité est due à l'amiral de La Grandière. M. de Lanessan, dans un des chapitres de son livre sur l'Indo-Chine, nous expose les avantages de cette organisation

administrative et judiciaire; il nous signale les fautes commises depuis. Nous sommes en droit d'attendre de lui les mesures réparatrices qu'il jugeait nécessaires, entre autres la suppression du Conseil colonial, tel qu'il est organisé, et le rétablissement de cette admirable école des stagiaires dont les résultats nous étonnent encore.

FINANCES

D'une mauvaise administration découle nécessairement un mauvais système financier; sans chercher à étudier ici la question de la répartition et de la levée de l'impôt, nous croyons répondre aux sentiments de la plupart des colons, en résumant les principaux reproches adressés au gouvernement :

1° La généralisation des monopoles. La ferme de l'opium en particulier, dans l'établissement de laquelle on a négligé de tenir compte de l'avis des intéressés, et où l'on a pratiqué un gaspillage analogue à celui du chemin de fer de Lang-Son, encourage la contrebande et par suite la piraterie; empèche des cultures qui seraient très productives dans la contrée; nuit au commerce général, en

prohibant l'emploi comme d'un objet d'échange, d'une matière qui, au Tonkin jadis, comme en Chine aujourd'hui encore, tenait souvent lieu de monnaie en raison de son peu de volume, de son prix élevé et de son usage répandu.

Les monopoles indisposent souvent l'indigène. Un résident me citait à ce propos l'exemple des forêts du Thanh-Hoa. Des radeaux entiers de bois flottants ont été abandonnés par les habitants obligés de payer des droits exorbitants aux concessionnaires de l'exploitation. Les Annamites privés ainsi de leurs anciens moyens d'existence sont de la graine de pirates.

2° Les difficultés apportées à satisfaire toute demande de concession;

Le long délai entre la demande et l'obtention (à propos des mines de Hong-Hai, j'ai cherché à en donner un exemple);

Le cortège de formalités, de paperasseries, d'impedimenta de toutes sortes par lesquels on cherche à retarder la mise en train de toute entreprise qui paraît bonne. On croirait ici, rien qu'à voir les faits, que le but du gouvernement est d'arrêter autant qu'il le peut la moindre initiative personnelle de ses employés et des colons

à la fois. A-t-il, par ces précautions, mis une barrière à tous les abus possibles des premiers : je ne le crois pas.

3° Le favoritisme :

« Vous connaissez, m'écrit de là-bas un ami payé d'expérience pour être renseigné, les marchés de gré à gré qu'il (M. de Lanessan) a passés. Après avoir promis à tous les entrepreneurs de leur donner à chacun leur lot dans la série des grands travaux à exécuter, il a fermé la bouche aux gros en leur donnant les hôpitaux d'Hanoï, la ligne de chemin de fer de Lang-Son, et les casernes de Dop-Cau. Quand le tour des petits est venu pour les ouvrages de moindre importance, il a mis sous un prétexte quelconque ceux-ci en adjudication, laissant, bien entendu, ceux qui étaient déjà pourvus, soumissionner pour ces travaux, si bien que les petits n'ont rien ou à peu près. Jamais nous n'avons eu ici un favoritisme aussi grand. »

4° Les petites dépenses accumulées lorsqu'elles n'amènent que le provisoire, sont plus coûteuses que les grandes qui font le durable.

Partout nous voyons les tristes résultats de ce système de fausses économies.

C'est ainsi que les baraquements de Phu-Lang-Thuong et des Sept-Pagodes, qui ont coûté cent quatre-vingt mille piastres, sont à refaire.

Un poste avait été construit à Yen-Lang. On veut en établir un autre à une heure de là, à Dong-Trieu ; la maison est bâtie et revient à quinze mille piastres ; pour la couvrir il ne reste plus d'argent. N'est-ce que cela ? il suffira de démolir tuile à tuile la toiture de Yen-Lang et de venir les replacer à Dong-Trieu. Privée de toit l'ancienne construction s'abîme, et quand les pirates nous forcent à y revenir, tout est à recommencer. De tels exemples sont malheureusement nombreux.

5° La volonté de faire argent de tout, même en employant les moyens les plus vexatoires.

Quand on traite une affaire avec l'administration, il faut déposer auparavant un cautionnement ; autrefois la caisse des dépôts et consignations en prenait garde et donnait trois pour cent (dans un pays où l'argent vaut dix à douze pour cent).

Cette caisse est maintenant remplacée par une caisse locale qui ne donne pas d'intérêt. De plus, quand on a à toucher un mandat sur le trésor, il faut pour être payé attendre parfois trois ou quatre mois.

Les embarras financiers du gouvernement

peuvent à la rigueur expliquer ces procédés ; mais il n'y a pas d'excuse possible à certains faits illicites. Je ne veux en citer qu'un ici :

Le Chinois qui avait l'entreprise des pousse-pousse à Hanoï, avait versé cinq mille piastres de cautionnement. Sous prétexte de les mettre à la caisse des dépôts et consignations de France, l'administration les convertit en francs, soit environ dix-neuf mille francs. Quand au bout de trente mois le propriétaire vient redemander la somme, la piastre valait quatre francs vingt-cinq. Que fait-on alors? On divise les dix-neuf mille francs par quatre francs vingt-cinq et on lui rend le produit en piastres, soit environ quatre mille cinq cents piastres ; l'opération en avait donc rapporté cinq cents au trésor. Le Chinois réclame ; on lui répond de faire un procès ; faute d'argent pour payer la procédure, il doit se résigner à perdre plus de deux mille francs.

LA MISÈRE DES TROUPES

Je n'ai pas à redire ici ce qu'a été l'existence de nos soldats depuis l'occupation ; à d'autres appartiendra d'exposer les conditions d'insalu-

brité de logements, de nourriture, de vêtements, auxquelles ils ont été continuellement soumis ; on verra quels gaspillages ont été commis dans les ravitaillements ; on sentira le peu d'humanité apporté à adoucir la vie matérielle des pauvres pioupious et des courageux officiers ; on mettra en regard des dépenses faites pour les troupes, les frais inutiles, considérables, alloués aux déplacements et aux installations de bon nombre de fonctionnaires. Le public comprendra alors les véritables raisons qui ont valu chez nous au Tonkin, la mauvaise réputation climatérique dont il jouit généralement.

Je me souviens d'un poste où nous nous sommes arrêtés en 1889, sur la rive droite du fleuve Rouge ; on avait décidé que les soldats, d'abord établis au milieu des marais, au fond d'une cuvette fiévreuse, seraient installés sur un monticule mieux exposé. Or, savez-vous quelle somme fut allouée par le protectorat pour subvenir aux frais de construction des nouveaux bâtiments ? quinze piastres, c'est-à-dire soixante francs. En dehors de cette somme, les militaires ne devaient compter que sur leurs propres ressources et sur leur travail.

Depuis cette époque, bien des réformes ont eu lieu; la condition de nos troupes a été sensiblement améliorée, et pourtant en 1892, elle n'est pas encore ce qu'elle devrait être :

Un bataillon d'infanterie de marine n'a pas reçu d'effets européens depuis 1889;

Dans certains postes, il y a moins de chaussures que d'hommes; les soldats ne peuvent sortir qu'à tour de rôle;

Ailleurs ils sont obligés de mettre à leurs uniformes d'anciens boutons de zéphyrs et de faire découper chez des Chinois des ancres en drap rouge qu'ils collent sur leurs collets.

Voilà où nous en sommes réduits; les protestations des officiers, celles mêmes du général sont impuissantes à amener une solution satisfaisante; l'état-major entasse rapports sur rapports, et les écrits, loin de produire le moindre effet, ne servent qu'à augmenter les tas de paperasses mises au rebut. Le gouverneur lui-même, en qui l'on croyait pouvoir avoir confiance, doit confesser que de promettre à tenir il y a loin.

Sur le chapitre des finances, tout est encore à faire, et, pour citer l'opinion émise par un conseiller colonial, M. Garcerie, dans son remarquable dis-

cours sur l'emprunt de cent millions : « Le remède à nos maux présents, à notre situation financière si compromise, réside en majeure partie dans la cessation de cette anarchie qui règne du haut en bas de l'échelle administrative, dans les démarches continuelles de nos députés aux bureaux du quai d'Orsay et de la rue Royale, pour placer leurs protégés... »

Qu'on le lise jusqu'au bout, ce discours écrit en 1888, cité par M. de Lanessan dans son ouvrage, vrai encore maintenant sur beaucoup de points. Il est très instructif, il montre un des aspects du tableau dont j'ai essayé, dans les lignes qui précèdent, de tracer au lecteur les principaux traits.

Le public doit comprendre la grande œuvre qui est échue à la France en Indo-Chine; connaître les moyens employés jusqu'ici pour la mener à bien; juger les hommes; sentir les fautes commises; et de l'expérience acquise conclure aux remèdes qui s'imposent. Mais cet examen de la situation pourrait mener à un gros écueil qu'il est nécessaire d'indiquer. D'aucuns, en voyant les fautes commises, seraient tentés de prendre la chose administrée pour l'administration elle-

même; du résultat trop maigre encore atteint, ils concluraient que le Tonkin vaut peu et que sa conquête a été inutile. Une telle pensée ne serait pas exacte. De ce qu'un fermier administre mal sa ferme et n'en tire pas le parti qu'il pourrait, s'ensuit-il que la terre soit mauvaise? Non. Elle peut être de première qualité, et l'administrateur inférieur ou incompétent pour la besogne qu'il entreprend. Que doit faire le propriétaire qui ne touche pas les revenus dus? Vendre très bon marché une propriété qui lui a coûté très cher? Ce serait, il me semble, désavantageux; à sa place, je préférerais conserver ce que j'ai acquis, mais je changerais le gérant et, s'il y a lieu, une partie de son personnel; j'aurais peut-être recours à un autre mode de direction, et je n'hésiterais pas à faire les frais necessaires pour mettre ma terre en pleine valeur.

Avant tout, je consulterais les hommes d'expérience, je regarderais ce qu'ont fait mes voisins qui ont réussi, je tiendrais même compte des rapports de tous ceux qui ont visité mon bien.

Pour le cas présent, ceux qui auront essayé d'exposer au public toute la vérité, quelques erreurs qu'ils aient pu commettre, auront toujours

la conscience tranquille. Pour ma part, j'attends de pied ferme les réponses, les reproches, les critiques, les attaques. J'ai été là-bas deux fois, puis-je répondre. J'ai regardé, j'ai causé avec des fonctionnaires civils, des militaires, des colons; voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai compris; j'ai été sincère et je le reste. En livrant à la connaissance de tous le résultat de mon enquête, je crois avoir travaillé à la cause qui a été et qui sera toujours mon seul but, en dépit des difficultés qu'on pourra m'opposer : la grandeur de mon pays.

CHAPITRE IV

DE HANOÏ A VAN-BOU

Départ de Hanoï. — Bagages. — La rivière Noire. — Cho-Bo (Excursion à Cao-Phong et à Thac-By). — En pirogues. — Le Doc Ngu. — Conte indigène. — Van-Yen. — Notre personnel bateliers et boys. — Arrivée à Van-Bou.

L'hôtel Alexandre, je dirai le premier alors d'Hanoï, sans vouloir porter préjudice aux autres, est grand et propre; j'y descends pour la seconde fois, et les voyageurs ou les fonctionnaires encore non casés s'y arrêtent généralement. Les murs des chambres sont blanchis à la chaux; on y voit bien courir quelques petits *jekkos* qui, de temps à autre, jettent leur cri plantif. Ils portent, dit-on, bonheur, et puis, c'est de la couleur locale. Les fenêtres ferment mal, mais il ne fait pas froid;

tout le monde circule librement; on n'a qu'à placer ses valeurs en sûreté, fermer sa porte à clé, et mettre la clé dans sa poche, et l'on n'a plus à s'occuper de rien. On peut répéter avec Panglosse l'axiome que chaque voyageur devrait continuellement avoir présent à l'esprit, à savoir que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. En bas, une grande salle renferme deux billards et une quantité de petites tables autour desquelles se donne rendez-vous l'élément français d'Hanoï pour déjeuner ou dîner, quand il n'est pas invité ailleurs ou qu'il ne va pas au cercle. On y prend surtout l'apéritif, qu'on joue en cinq sec, ou au domino à quatre, avec fin *aller et retour*. Rempli d'officiers, de résidents, de commerçants, le café n'est pas fréquenté par les hauts fonctionnaires, par l'aristocratie administrative d'Hanoï; car il y a ici une classe au-dessus des autres, ce qui est inévitable, même en pays libre. Si elle tient son rang, la haute classe se fait pardonner d'aimer un peu le « panache »; elle est aimable, condescendante. Généralement, on s'entend; les potins sont rares, les médisances peu écoutées; on n'en est pas encore aux fâcheux désaccords dont les derniers journaux venus de France se font les

échos; on ne parle pas de querelles de journalistes entre eux, de journalistes et de militaires, ni d'officiers et de civils. Le régime de favoritisme et la crainte de la presse chez le gouvernement n'ont pas encore allumé l'esprit de discorde dont nous déplorons maintenant chaque jour les effets.

Si tranquille qu'elle soit lors de mon passage, la société française du Tonkin serait bien curieuse à observer; une colonie est en effet comme un miroir réfléchissant la métropole, mais accentuant les traits, en rejetant les déguisements, en isolant les caractéristiques; en un mot, la colonie dégage et montre, en les grandissant encore chacun dans leur sens, les défauts comme les qualités. Rien n'est plus instructif que l'étude d'une colonisation, non seulement pour le bien apporté aux pays conquis, mais pour les rapports entre les nouveaux venus.

Mes observations sur ce sujet ne peuvent prendre place ici ni ailleurs; des sentiments de reconnaissance et de simple convenance à l'égard des nombreuses personnalités qui m'ont fait un accueil cordial, m'interdisent d'en parler, même au titre de psychologue. Je m'aperçois d'ailleurs qu'en continuant sur ce chapitre,

j'aurais passé des mois et écrit au moins un in-folio sans avoir même commencé mon voyage.

Voilà dix jours que je suis à Hanoï; il faut partir. Nos préparatifs sont faits; devant voyager d'abord par eau, nous ne sommes pas obligés à trop nous restreindre. Sur le conseil de M. Pavie, nous avons de petites caisses en bois revêtues de toile, dont le poids, lorsqu'elles sont remplies, ne dépasse guère vingt à vingt-cinq kilogrammes. Cette division du bagage en petites parts est nécessaire en vue des transports à dos d'homme. Elles renferment :

Des conserves qui nous serviront plus souvent à faire quelques présents dans les postes qu'à notre propre consommation;

Des munitions : poudre, plomb et douilles de cartouches. Notre armement comprend : une carabine 8, pour le cas où nous pourrions chasser l'éléphant; une carabine 450, deux Winchesters, deux fusils 12 et un calibre 28 pour les petits oiseaux;

Des présents destinés à être remis à des chefs indigènes et aussi à être employés comme objets d'échange. Ce sont principalement des boîtes à musique, des photographies et des images, des couteaux, des montres, des réveils, des aiguilles, des glaces : en

un mot, des articles de Paris pour la valeur d'un millier de francs.

Nos vêtements ne sont guère encombrants : quelques chemises de flanelle, un habit de laine, des vestes et des pantalons de toile, des bottes en peau de marsouin. Je recommande ces dernières, imperméables, inusables et très souples. Nous portons généralement le casque.

A Hanoï, nous avons dû acheter quelques produits et des instruments indispensables : le sucre, le thé, le café, la batterie de cuisine, si l'on peut donner ce nom à quelques casseroles et à deux bouillottes.

En réalité, pour ce qui concerne nos propres besoins, nous sommes réduits au strict nécessaire, et c'est fort peu de chose.

Mais mon intention étant de faire en route le plus de collections possible, nous avons dû, à cet effet, nous munir d'un matériel d'un tout autre ordre : instruments de préparation, savon arsenical, plâtre et alun pour les oiseaux; un tonneau de sel pour les mammifères; la saumure tanne mieux que toute autre chose, et on ne doit pas s'en priver lorsqu'on a les moyens d'en transporter. Sur la haute rivière Noire, je compte distri-

buer mon excédent de sel aux indigènes qui verront assurément cette aubaine d'un fort bon œil. Un second tonnelet vide et une provision d'acétate de soude nous permettront de rapporter quelques poissons; ce sel est préférable en voyage et offre moins d'inconvénients que l'alcool. De la sciure de bois et de la naphtaline conserveront les insectes. Le papier est en grande quantité pour envelopper les échantillons et pour les herbiers. Quelques pièges, de la strychnine, des cartouches de poudre de sûreté pour pêcher, des tubes d'alcool et des filets de soie pour récolter dans les rivières, complètent le matériel relatif à l'histoire naturelle.

Quant à la question photographique, j'emporte deux appareils : l'un, un détective Nadar 13 × 18, qui a fait tout mon voyage au Tibet et dont je suis très satisfait pour ce qui regarde l'objectif et la solidité; le second, un peu plus léger, est construit sur le même modèle; chaque pièce, chaque vis, chaque ressort de ces appareils peuvent être remplacés; j'ai tout pris en double; deux porte-rouleaux et douze châssis nous permettront d'avoir à la fois cent vingt expositions prêtes. Comme ailleurs, j'use de rouleaux américains

(Eastman film) dont les résultats, bons parfois, ont le grand inconvénient d'être trop irréguliers. Pour les châssis, nous avons des plaques en celluloïde qui m'ont toujours, malgré la chaleur ou l'humidité, fourni d'excellents clichés. Une fois exposés, les rouleaux, bien enveloppés, seront mis dans des tubes de fer-blanc, enduits de noir intérieurement. Ainsi préservés, ils pourront attendre au moins une année avant d'être développés[1]. Pour ce qui est des manipulations à faire en route, j'emporte quelques cuvettes et quelques produits, mais je crains bien d'être contraint à y renoncer, faute de temps et de local convenable.

Tout l'argent du voyage doit être pris avec nous; pas de banque en effet à rencontrer en route; la monnaie usuelle sera la piastre qui, au besoin, peut être coupée et employée au poids de l'argent[2]. Cinq cents roupies touchées à Colombo pourront nous être utiles au cas où nous arriverions sur territoire soumis aux Anglais.

De Hanoï, je prends environ seize cents piastres,

1. Dans mon voyage à travers le Tibet, j'ai eu de bons résultats de rouleaux développés treize mois après avoir été exposés.

2. L'usage des petites pièces de vingt et de cinquante centimes qui nous avait été recommandé n'est pas très pratique. Au delà d'une certaine limite, les indigènes ne les acceptent guère.

et par un arrangement avec la trésorerie, je pourrai en toucher quatre cents à Van-Bou. Une autorisation du commissariat de la marine nous permettra d'acheter des provisions dans les postes.

Enfin, un passeport nous a été délivré par le gouverneur général, nous autorisant à voyager dans les provinces laotiennes et dans le Siam. Un certain nombre de ces papiers sont remis avec le nom du destinataire en blanc, par la cour de Bangkok au gouvernement à Saïgon ; il paraît qu'en dépit des traités nous assurant la libre navigation du Mékong, un permis du Siam est nécessaire aux Français qui veulent parcourir la haute vallée du fleuve ou même ses affluents de gauche. Pour moi, je suis résolu à me servir le moins possible de ma passe. Un employé des télégraphes, M. Guillaume, que je rencontre à Hanoï, s'est vu, tandis qu'il relevait le tracé possible de la ligne jusqu'à Luang-Prabang, opposer des difficultés de toutes sortes de la part du Siam, en dépit ou peut-être à cause du passeport en règle dont il était muni. J'ai déjà été payé en Chine pour savoir ce que peuvent valoir des papiers réguliers chez les Orientaux, même chez ceux qui passent pour les plus civilisés ; je m'en défie.

Provisions, objets d'échanges, instruments de collection, monnaie de route, papiers, tout y est. Dans l'emballage nous avons eu soin de diviser et de répartir autant que possible de différents côtés ce qui concerne chaque chapitre ; de cette façon, si nous perdons quelques bagages, nulle part nous ne serons tout à fait privés.

Nous voilà parés, comme on dit en marine : notre personnel est engagé ; il comprend maintenant trois Annamites : Sao, chasseur d'aigrettes, bon tireur, selon son propre dire, et sachant préparer ; Thou se prétend expert dans tous les métiers, a déjà parcouru le Laos en compagnie de M. Macey, et se présente comme « maître d'hôtel » ; le troisième, Baptiste, vaquera aux soins de la cuisine.

Ces trois personnages se chargeront de se mieux faire connaître de nous en route, et souvent à nos dépens. Ils se contentent actuellement d'acquiescer à mes conditions, tout en faisant certaines réserves mentales. Ils doivent, en effet, me croire légèrement fou, lorsque je leur annonce que chacun prendra part à tout, que Sao mettra les mains aux casseroles, Thou à la préparation, et Baptiste au sellage des chevaux, et que je n'entends pas

que, sous le beau prétexte de la division du travail, ici poussée à l'excès, l'un reste les bras croisés, tandis que l'autre aura le double d'ouvrage.

D'interprète point encore, mais on m'en promet un à Cho-Bo. Dans le Delta tout domestique peut, plus ou moins, faire œuvre d'interprète, mais lorsqu'on aborde les hautes régions où l'annamite est inconnu, il n'en est pas de même, et nous pourrons nous estimer heureux si nous arrivons à mettre la main sur un indigène comprenant le français et les dialectes muongs, quelque mauvais qu'il puisse être. Des amis avaient bien voulu me retenir, avec l'autorisation du gouvernement, un des traducteurs cambodgiens de la mission Pavie; par une malchance incompréhensible, Camhoun, ainsi se nomme-t-il, nous avait croisés à Haï-Phong sans nous rencontrer, et s'était embarqué pour sa patrie. Pour moi ce hasard malheureux était moins accidentel qu'on ne pourrait croire, et qui eût voulu remonter jusqu'aux causes premières, eût assurément derrière ce mystère découvert quelque influence féminine.

Tout en pestant contre la force du beau sexe, j'en suis réduit à me contenter de ce que j'ai ou

plutôt de ce que je n'ai pas, et à ne plus compter que sur l'avenir.

Nous sommes au 22 janvier. Le résident supérieur, M. Chavassieux, qui lui-même monte à Cho-Bo, nous offre de prendre place avec lui sur le *Cho-Bo*, steamer des Messageries fluviales, muni de deux roues à l'arrière; ce bateau a fait récemment la montée du fleuve Rouge jusqu'à Lao-Kaï. Quelques dernières poignées de main aux amis qui nous accompagnent au quai, et maintenant en route!

Une nuit d'arrêt auprès de Viétry, et le lendemain dans la matinée nous atteignons le confluent de la rivière Noire. La couleur des eaux la distingue nettement du fleuve; certains poissons de mer, nous dit-on, la sole par exemple, ne passeraient pas cette ligne; la raie, au contraire remonte jusqu'à quelques heures au-dessus de Cho-Bo. A droite, on aperçoit les maisons blanches d'Hong-Hoa, demi-cachées dans la verdure, et plus loin les collines auxquelles elles s'appuient.

Nous sommes encore dans le Delta, du moins en pays plat, mais la limite supérieure n'est pas éloignée. Devant nous le terrain se soulève de tous

côtés ; à gauche le Bavi énorme, déjà entrevu d'Hanoï ; sa silhouette enveloppée de brume me rappelle parfois le Fusi Yama, cette montagne si parfaite, si pure, qu'elle a été surnommée la perle du Japon. Le mont Bavi encore imparfaitement exploré étonne les savants par la puissance de sa flore, par la richesse de sa faune. Ses flancs nourrissent plus de vingt espèces de chênes. Quelques colons français qui avaient voulu s'établir à ses pieds durent à leur imprudence d'être massacrés ; une famille fut assassinée par vengeance : le père, saigné comme un porc ; le fils eut la gorge coupée, mais ne fut pas décapité ; en agissant ainsi, ses meurtriers indiquèrent qu'il parlait la langue du pays, mais en faisait mauvais usage ; quant à la femme, on dut l'immoler pour faire disparaître un témoin gênant.

Entre le Bavi et la rivière, sur le bord même de celle-ci, se dressent pareils aux ruines de quelque cathédrale gothique qu'eussent envahies le lierre et les plantes sauvages, les rochers Notre-Dame. Un petit poste de miliciens établi sur une terrasse se trouve protégé par sa situation ; on ne peut l'atteindre que par une échelle, qui est retirée en cas de défense.

En élevant les rochers Notre-Dame, il semble que la nature ait voulu marquer d'une borne gigantesque la sortie du Delta. En effet, le pays change d'aspect; les rives se resserrent pour ne plus laisser parfois entre elles qu'un courant de soixante à cent mètres; elles se dressent en même temps, se couvrent de bois ou de buissons, formant ce qu'on appelle la brousse. Tantôt cette chevelure du rocher vient le cacher entièrement jusqu'à son pied; nous sommes alors en présence de collines aux formes arrondies; tantôt elle ne se développe que sur le sommet et forme une sorte de toupet qui laisse les flancs entièrement dénudés, immenses parois grises marquées de larges bandes noires, ruisselantes d'humidité, sœur des falaises de la baie d'Halong, des formations du Dong-Trieu et des colosses que nous retrouverons jusqu'aux portes du Laos.

Jusqu'ici, notre steamer s'avançait lentement, cherchant à éviter les bancs de sable, les heurtant parfois, souvent obligé de revenir sur ses pas pour décrire un cercle complet. Des aigrettes, des oies, des hérons s'enlèvent au milieu des cris les plus discordants, fuyant les balles de nos Winchesters impuissantes à les atteindre. Un convoi

de pirogues, que nous croisons, s'éparpille des deux côtés comme une bande de canards; nous comptons soixante-dix embarcations portant les indigènes d'un village qui émigre.

Plus loin, flottent de grands radeaux de bois et de bambous; nous entrons dans un chenal profond où la navigation est plus aisée.

Malgré la sauvage grandeur du paysage, il nous tarde de sortir de ce couloir sombre, humide et qui a quelque chose d'effrayant. Un coude nous rejette en pleine lumière; les murailles se ferment derrière nous; la rivière, divisée en plusieurs bras, s'étend au fond d'une grande cuvette barrée en amont par un chaos de rochers gris, jetés pêle-mêle les uns sur les autres. Sur la rive gauche, au-dessus d'une plage de sable le long de laquelle nous stoppons, un monticule flanqué de cânhas indigènes est entouré, au sommet, de palissades que surmonte un drapeau tricolore: nous sommes à Cho-Bo.

Tandis que nous jetons l'ancre et que les sifflets du steamer annoncent notre arrivée, une troupe de soldats indigènes, portant le drapeau français et commandés par deux gardes civils, descendent le coteau. Un Français en habit noir

les précède, qui vient présenter au résident supérieur la garnison et les chefs du pays. Le commissaire du gouvernement, M. Vacle, est bien connu au Tonkin et surtout dans le haut pays ; sa réputation y est grande, car il a vécu plusieurs années auprès des rochers Notre-Dame, dans une des régions considérées comme les plus dangereuses, sans jamais avoir été attaqué par les pirates. Loin de l'inquiéter, les indigènes, dont il est très aimé, l'ont souvent pris comme arbitre dans leurs contestations. Promu, après avoir fait partie de la mission Pavie, aux fonctions qu'il occupe actuellement à Cho-Bo, M. Vacle est appelé, par sa grande expérience et sa notoriété, à rendre d'importants services au gouvernement.

L'hospitalité nous est offerte dans le poste où nous allons nous établir le lendemain, après le départ du steamer et de ses passagers. Ce n'est pas sans un certain sentiment de plaisir que je vois se rompre le dernier lien nous attachant au monde soi-disant civilisé. Il va falloir, avant de pouvoir remonter la rivière Noire, faire ici un arrêt de quelques jours. L'endroit est plaisant, malsain, nous dit-on, mais dans une autre saison. Le thermomètre varie maintenant de + 10° à

+ 25°, un printemps de France. L'ennemi, le plus redouté des quelques Européens que leurs emplois de receveur des postes, de télégraphiste, de représentant de la ferme d'opium, etc., retiennent à Cho-Bo, n'est d'ailleurs pas le soleil, pas même la fièvre, on craint avant tout le Doc Ngu[1].

La garnison est insuffisante, et on se trouve à la merci d'un coup de main du terrible chef pirate encore invaincu, dont les bandes parcourent la boucle formée par la rivière Noire et le fleuve Rouge. Le souvenir du drame sanglant dont Cho-Bo a été le théâtre il y a plus d'un an, est vivant, et les ruines encore debout de l'ancienne résidence sont des témoins qu'on ne peut faire taire. Le résident M. Rougerie, décapité, une partie de la garnison massacrée, plus de trente mille cartouches et un grand nombre de fusils à tir rapide saisis : tels ont été les résultats de la surprise due à l'inexpérience, à l'imprévoyance et à l'entêtement du fonctionnaire français. Les avertissements ne lui avaient pourtant pas été ménagés ; le gouverneur général, M. Piquet, avait été prévenu par M. Pavie de ce qui allait se passer ;

1. Prononcez Doc-Nieu. — Voir note page 237.

des chefs indigènes eux-mêmes avaient crié gare, ils ne pouvaient plus répondre des populations. M. Rougerie se crut plus fort que tous et, ne se fiant qu'à lui-même, dédaigna les conseils dictés par l'expérience; il paya ses fautes de sa tête: que la terre lui soit légère !

Le gouvernement a reconnu ses torts; le choix de M. Vacle en est une preuve, et la confiance qu'il inspire à tous le justifie. Ces mêmes indigènes qui jadis payaient au Doc Ngu le soin de les venger, paient encore au même chef une dîme, mais cette fois, c'est pour qu'il épargne Cho-Bo et tous ses habitants. La confiance n'entraîne pourtant pas l'imprévoyance, et l'on n'a pas à craindre de paraître ridicule, lorsqu'on charge sa carabine ou arme ses revolvers avant de s'endormir... d'un œil.

Si l'on excepte les bandes du Doc Ngu, composées partie d'Annamites, partie de Chinois anciens Pavillons Jaunes du Phu-Yen, les indigènes de Cho-Bo et des environs sont généralement tranquilles.

Nous sommes à la limite de deux régions d'administration absolument distinctes : au sud et à l'ouest, les Annamites soumis au savant régime

communal de l'Annam ; au nord et à l'est, un ensemble de peuplades et de tribus différentes, désignées sous le nom de Muongs[1], qui ne s'applique particulièrement à aucuns ; ces races sont généralement placées sous le régime féodal. Annamites et Muongs se rencontrent sur le marché de Cho-Bo, les premiers ayant, ainsi que leurs voisins les Chinois, beaucoup plus d'aptitudes commerciales que les seconds ; c'est à peine si ceux-ci, en dehors des produits de leur culture ou de leur chasse, vendent quelques instruments de fer ou de mauvais coupe-coupes. Les gens du Delta semblent d'ailleurs affecter le plus profond mépris à l'égard des hommes du haut pays ; le plus grand chef Muong mérite à peine, aux yeux de nos boys, qu'ils lui adressent la parole, et plus d'une fois nous serons obligés de les rappeler à des sentiments plus respectueux.

M. Vacle se fait un plaisir de nous donner les renseignements les plus intéressants sur les indigènes, et il les connaît. Mais l'ethnographie n'est pas la seule science qui pourrait s'enrichir à Cho-Bo de documents nouveaux ; l'histoire natu-

1. Muong (littéral) provinciaux.

relle y aurait fort à faire ; je remarque déjà, sans sortir du poste, une cage remplie de petits nycticèbes (appelés ici singes dormeurs), suspendus au grillage et roulés en boule; ils ont une mine vraiment curieuse, lorsqu'on les réveille et qu'ils vous regardent d'un air effaré avec leurs gros yeux ronds. Malgré leur petite taille (à peine celle d'un ouistiti), leur fourrure est estimée au moins quinze piastres dans le pays, parce que les poils, nous dit-on, servent à fermer les plaies. Il est curieux de rapprocher de cette opinion une croyance analogue en cours chez les nègres du Gabon.

On nous parle d'une antilope à crinière habitant les rochers et qui me semble bien être un nemorrhædus.

En fait d'oiseaux, je vois des euplocomès, et M. Vacle m'affirme avoir eu des échantillons du célèbre et rarissime faisan de M. Rheinart, dont la zone d'habitation s'étendrait jusqu'ici. On me promet de se mettre en campagne pour en obtenir une dépouille.

Assurément, à en juger par ce que je vois et ce que j'entends dire, la faune des montagnes environnantes doit être des plus curieuses, d'autant

plus qu'elle n'a pas été étudiée. J'ai hâte de me mettre au travail. Aussi l'idée que me communique M. Vacle d'une excursion de quelques jours, en attendant l'arrivée des pirogues, est-elle acceptée avec empressement. Charles restera à collectionner sur place avec Baptiste et Thou, qui déjà est initié aux secrets de la chasse aux papillons.

Le 26 au matin, nous nous entassons tant bien que mal dans un grand sampan, M. Vacle, M. Bonnain, son second, quelques boys, deux interprètes annamites, moi et Yao. Un drôle de petit personnage que ce Yao, et qui mérite d'être présenté : figurez-vous un gamin de neuf ans pas plus haut que ma botte, déjà bien précoce, marchant comme deux et fumant comme quatre, portant sur les épaules une tête ronde, malicieuse, chinoise, nous dit-on, que surmonte élégamment une petite toque rouge. Adorant son second père (M. Vacle l'a payé seize piastres à des pirates du haut pays), et malin comme un singe, le petit Yao lui rend toute sorte de services, dont le moindre n'est pas de faire à merveille le métier d'espion. Déjà grand voyageur et polyglotte sans le savoir, notre homme (il serait froissé d'être traité autrement) écoute tout, entend tout et redit tout à son

patron, dans quelle langue, je n'ai guère encore pu m'en rendre compte : qu'importe ! maître et élève se servent et se comprennent, c'est l'essentiel, et sans s'en douter, M. Yao rend peut-être de plus importants services à la République française qu'aucun des interprètes du poste ; nous le verrons à l'œuvre.

Quatre heures au-dessous de Cho-Bo, nous nous arrêtons sur la rive droite à Phuong-Lam. Nos chevaux y ont été envoyés d'avance avec des tirailleurs en sampan. Quelques chefs sont venus au-devant de nous ; vêtus d'un manteau de soie brune, ils marchent pieds nus ; de taille assez grande, le teint clair, ils ont les pommettes saillantes, mais le visage moins fuyant que chez les Annamites ; la plupart portent une barbiche qui contribue à leur donner un aspect plus énergique.

A Phuong-Lam, nous dit M. Vacle, le chef est célèbre par ses chiens particulièrement bien dressés. Deux d'entre eux gardent les autres ; à heure fixe, des écuelles sont disposées pour la meute ; un coup de tam-tam range chaque animal devant sa portion, mais ce n'est qu'au second coup qu'il est autorisé à y toucher. Il ne nous est pas donné d'assister à ce spectacle ; nous ne pouvons attendre.

A cheval, et en marche! Le temps est superbe; le soleil chaud, sans être méchant, le thermomètre ne marque que vingt-cinq degrés à l'ombre. Nous n'avons pas même arboré de casques; de grands feutres avec un grand mouchoir en dessous suffisent à nous abriter. Pour ma part, je me trouve bien en selle; avec mes sacoches garnies des quelques objets qui peuvent servir en route, mon fusil en bandoulière, mon revolver, ma boussole, mon baromètre et mon thermomètre, je crois me retrouver en pays de connaissance; tout semble me devenir plus familier, et il me prend envie d'appeler mes anciens compagnons du Tibet pour leur demander si nous ne sommes pas encore en un coin de l'Asie centrale.

Une maison d'un nouveau genre pour moi, devant laquelle nous nous arrêtons, me rappelle à la réalité: c'est la construction que nous retrouverons partout en Indo-Chine (sauf dans les deltas). Un seul étage, auquel on parvient par une échelle ou un escalier extérieur, est élevé sur pilotis, à une hauteur variant généralement de un mètre soixante à deux mètres. Cette disposition permet aux habitants d'établir leur étable et leur poulailler, d'attacher même leurs chevaux au-

dessous d'eux ; ils sont ainsi plus facilement protégés contre les attaques des fauves. Au point de vue hygiénique, l'élévation au-dessus du sol les défend en partie contre les miasmes fiévreux, provenant souvent de l'humidité. La construction est rectangulaire ou formée de bâtiments semblables, disposés suivant les trois côtés d'un carré.

Le toit est de chaume; les parois, de planches ou de bambous tressés très finement, maintenus par des poutres; le plancher de bois, recouvert de nattes de bambous. Chez les chefs, une partie légèrement surélevée en estrade porte une petite table sur laquelle le thé est servi aux visiteurs. A l'autre bout de l'appartement, un espace carré recouvert de dalles cimentées ou de terre battue sert de foyer; la fumée va se perdre dans le toit dont elle noircit les traverses. Ici les côtés, au lieu d'être perpendiculaires entre eux et avec le plancher, forment souvent des angles légèrement obtus, la partie supérieure se trouvant ainsi un peu plus large que l'inférieure; des recoins sont formés dans lesquels on dépose ou accroche des provisions de toutes sortes sans empiéter sur l'espace disponible. Au premier coup d'œil on distingue ainsi

les maisons thaï des maisons siamoises, qui sont toutes à angle droit.

Une tasse de thé prise chez notre hôte, et nous repartons. Nous formons une longue caravane; outre nos boys, les interprètes et quelques tirailleurs que nous avons amenés, des chefs nous précèdent à cheval. Nos bagages sont portés par des gens du pays, à l'aide de longs bambous qu'ils tiennent deux à deux sur leurs épaules, l'un marchant devant l'autre. Une vingtaine d'indigènes armés nous suivent; ils portent la veste flottante jusqu'à la ceinture, rappelant le *makouazeu* chinois, des pantalons larges coupés aux genoux, un demi-turban autour de la tête; les pieds sont nus et les jarrets entourés de bandes de toile. Dans la ceinture est passé un coupe-coupe à étui de bois, rappelant par la forme les sabres japonais; leurs fusils sont longs et légers avec un canon étroit, brillant; la crosse courte; on ne l'épaule pas, mais on l'appuie contre la joue; la mèche roulée autour du bras en bracelet est allumée à l'extrémité, qui se consume lentement. Malgré l'imperfection de l'arme, ils sont bons tireurs.

Piétons et cavaliers contournent en longue file un lac entouré de roseaux au milieu desquels est

tracé un étroit sentier ; sur les bords courent un grand nombre de poules d'eau bleues à pattes rouges ; elles se domestiquent facilement, et laissées auprès des maisons font, à l'instar des oies du Capitole, très bien la garde.

Nous arrivons au pied des collines ; il faut alors se livrer à une véritable escalade très pénible, sous bois, dans la boue et sur des rochers glissants, où les chevaux, débarrassés de leurs cavaliers et laissés à eux-mêmes, accomplissent de vraies acrobaties. La végétation puissante intercepte la lumière ; les caoutchoucs gigantesques dominent, chargés de parasites : fougères, lycopodes, orchidées. On se sent petit sous ces géants des tropiques qui semblent peser sur vous de toute leur hauteur, et nous avons hâte d'être arrivés au sommet après avoir sué, soufflé, peiné durant une heure. Une ascension pareille suffit à expliquer la force des pirates ; que voudriez-vous, en effet, que fît ici une colonne contre dix hommes connaissant le pays et bien embusqués ? Pour être maître de la région il n'y a qu'un procédé, celui qu'emploie M. Vacle : avoir les chefs avec soi, les diviser entre eux et les tenir l'un par l'autre.

Le plateau sur lequel nous débouchons à travers

une forêt de roseaux atteignant parfois quatre mètres de haut, comprend tantôt d'immenses régions incultes, des ondulations de terrain couvertes d'herbages souvent demi-brûlés, tantôt des rizières. Celles-ci se trouvent surtout dans les cuvettes formées par les falaises calcaires qui alternent avec les monticules arrondis de même formation. Les cultures sont établies près des villages; des bouquets d'arbres se dressent sur les éminences, tandis que les parois se fendillent en longues ouvertures qui rappellent l'oreille de Denys de Syracuse.

C'est la région nue et déserte que nous traversons d'abord ; la route s'élargit et est bonne ; pour devenir carrossable, elle exigerait peu de travaux.

M. Vacle croit qu'un élevage de bestiaux pourrait être tenté ici avec succès; je suis de son avis; l'espace ne manque pas et les pâturages semblent bons.

Sur la hauteur on a établi un petit poste indigène. La défense convient au pays. Derrière la palissade, aux extrémités aiguisées, est creusé un fossé, traversé lui-même de bambous qui débouchent à l'extérieur et servent de meurtrières;

alentour, sont placés des chevaux de frise en bambous durcis, pointus; au centre, un mirador élevé sur quatre poteaux et muni d'une échelle.

Nous ne faisons qu'une courte halte; il est tard.

Pendant la dernière partie de la route, je m'amuse à regarder le manège du petit Yao qui, avec une vingtaine de kilomètres dans les jambes, trouve encore moyen de courir en avant, faisant tinter le grelot attaché à sa queue. Quand il a gagné une certaine avance, il s'asseoit, prend la pipe à eau, faite d'un tube de bambou, qu'il porte en bandoulière, met une prise de tabac et aspire jusqu'au ventre, comme font les Chinois, puis repart au petit trot, lâchant sa fumée par bouffées, pour recommencer la même opération un peu plus loin.

Le manège de Yao n'est pas, d'ailleurs, le seul spectacle intéressant que nous ayons à observer. A qui se donne la peine de regarder, aucune étape en pays et chez des gens nouveaux n'est ennuyeuse. Un des mandarins, le chef couvert d'un chapeau de paille en forme de cloche, se croit très civilisé en prenant une serviette de bain pour manteau; derrière lui, son porte-cadouilles me fait songer aux licteurs de l'antiquité; un

carquois qu'il tient en bandoulière renferme les verges, signe du commandement, et les petits drapeaux qui serviront à transmettre les ordres.

Voilà Cao-Phong, notre étape.

Nous sommes conduits à la maison du chef qui nous donne l'hospitalité. L'intérieur est propre. Nous sommes installés sur l'estrade, où un repas nous est servi dans une quantité de petits plats. En face de nous, un autel couvert de pots renfermant des plumes de paon et des bâtonnets odorants est dressé devant de longues inscriptions chinoises : c'est l'autel des ancêtres. Les prières en l'honneur des parents et des pratiques relatives aux esprits constituent ici tout le culte des indigènes; le bouddhisme n'y a pas encore pénétré.

Notre hôte est un *quanlong* ou chef de village. Le pays est soumis à un régime féodal, les *quanlongs* étant indépendants les uns des autres; mais presque tous se reconnaissent une sorte de vassalité à l'égard des *Linhs*, dont l'ancienne famille gouvernait jadis le Tonkin. Les tributs payés à l'Annam étaient très minimes; la cour de Hué faisait à peine sentir son joug, ne demandant aux Muongs que des soldats, très redoutés avant qu'on connût l'usage de nos fusils à longue portée. Cette

année, nous avons dispensé les chefs de l'impôt, à condition qu'ils fissent des routes, et ils semblent avoir pris leur tâche à cœur, malgré les difficultés de tous genres qu'ils rencontrent sans cesse.

Le terme de *Muong* par lequel on les désigne est impropre, nous l'avons vu plus haut, puisqu'à vrai dire il signifie province, provinciaux; mais il n'est pas injurieux comme celui de Moïs (sauvages). Ce dernier nom semble réservé à certaines tribus répandues de différents côtés du Tonkin et qu'on trouve surtout à mi-côte dans les montagnes. Les indigènes, ici, s'appellent eux-mêmes *Thos-dãn* (prononcez djang), à proprement parler, habitants de la terre (tho). Souvent on les nomme *Thos* tout court. Ce nom mériterait d'être rapproché de celui de Hos dont on désigne les Chinois du haut pays, et du mot *Thaï*, *Thou*, *Thoujen*, dénomination de toute une race. Nous aurons occasion de revenir plus longuement sur cette question encore si obscure des races indo-chinoises.

Interrogés par nous, les chefs *thos* prétendent que leur peuple a été de tous temps ici et qu'il n'est pas venu par migrations. « Les Annamites, ajoute notre interprète, que je soupçonne fort de

n'être pas, pour sa part, issu d'un sang très pur, sont un produit des Chinois et des Moïs. » Je ne sais si cette opinion qui porterait atteinte à leur orgueil national serait très goûtée de nos boys. D'ailleurs, les renseignements historiques donnés par les indigènes n'ont qu'une valeur scientifique bien relative, à moins que des preuves d'un autre ordre ne viennent les corroborer. Il ne faut pourtant rien laisser de côté; questionnons le plus possible, un jour viendra où, des documents accumulés de tous côtés et comparés attentivement, la lumière jaillira.

Tandis que nous cherchons en vain la solution des problèmes ethnographiques les plus intéressants, nos hommes devisent autour du feu, parmi les femmes qui vaquent aux soins du ménage. Guère jolies, les dames muongs, avec leurs grosses têtes rondes dont le hâle tranche sur la blancheur des bras et de la poitrine. Au lieu des turbans annamites, elles se couvrent les cheveux d'un foulard sombre; la robe est maintenue par une large ceinture brodée qui monte sous la gorge; les seins, souvent découverts, sont parfois cachés par une petite tunique courte. Elles se retirent bientôt à l'autre bout de la maison, tandis que nous

cherchons dans le sommeil des forces pour le lendemain

27 janvier.

Nous continuons notre marche sur le même plateau, où les espaces incultes alternent avec les rizières, que dominent çà et là les blocs calcaires. La route, nouvellement élargie, en certains passages n'est pas assez battue, et, malgré des claies de bambous posées à la surface, nos chevaux enfoncent jusqu'au poitrail. Plusieurs chefs viennent au-devant de nous. Leur visage pâle, orné de quelques poils, est assez ouvert; ils ont les dents laquées en noir; leur costume est toujours le même : robe de soie violette et pantalon large en toile blanche; leurs soldats les suivent; quelques-uns portent la crosse renversée en signe de soumission.

Chaque fois que nous passons devant un village, nous devons nous arrêter à la maison du *quanlong* et descendre prendre le thé qu'il nous offre en des godets minuscules. Il nous fait auparavant une série de *laïs*[1], s'inclinant à plu-

1. Salut.

sieurs reprises, les mains jointes, jusqu'à terre, et nous présente des œufs et des bananes; il indique par là sa vassalité en même temps que son désir de nous être agréable. Nous ne pouvons pas plus refuser le cadeau que lui ne doit y manquer. Donner d'un côté et accepter de l'autre sont deux obligations sans l'accomplissement desquelles nous serions considérés ou semblerions regarder nos hôtes avec mépris. Avec le thé sont offertes des chiques de bétel toutes roulées; pour ma part je m'en passe, bien qu'elles soient, me dit-on, très rafraîchissantes.

Un quart d'heure suffit à chaque visite; il faut en effet arriver avant la nuit à Thac-By où nous ferons halte. Autour de quelques demeures, je remarque de hautes palissades de bambous d'au moins quatre mètres; des lattes les garnissent à l'intérieur, et au dehors paraissent des piquets pointus qui forment la défense.

Le long du chemin, on est étonné parfois de voir se balancer au sommet d'un roseau un carré de bambous tressés, portant à un de ses angles plusieurs anneaux pris l'un dans l'autre; cet assemblage est disposé par les indigènes pour conjurer les esprits.

Le village de Thac-By a été célèbre lors de la conquête du Tonkin; jusqu'en 1887, il fut occupé par les Pavillons-Noirs, qui dirigeaient de là leurs incursions sur le Song-Bo.

Ils sont maintenant complètement chassés et le pays est tranquille. Les environs sont jolis: des bouquets d'arbres à fleurs, des massifs de camélias simples tout blancs atteignant jusqu'à cinq mètres, des aréquiers, des cocotiers, entourent les maisons. Les derniers rayons du soleil, reflétés par les rizières, viennent se jouer dans leur feuillage, tandis que les indigènes rentrent des champs avec leurs animaux ; les oiseaux aux couleurs vives volent dans les branches, et en attendant la nuit, je passe deux heures délicieuses sous les arbres, en essayant de réunir quelques exemplaires pour les collections.

Le chef qui nous donne l'hospitalité appartient à l'ancienne famille souveraine des Linhs; son âge et son origine lui valent un profond respect de la part de tous. En raison de son influence, nous avons grand intérêt à nous l'attacher; aussi la visite que M. Vacle a obtenue de son neveu à Cho-Bo est-elle considérée comme un grand succès.

Pendant le dîner, le vieillard se prête volontiers

à nos questions, et j'en profite pour l'interroger sur la manière d'ensevelir les morts, en usage dans sa région. Les cadavres sont mis dans un cercueil de bois avec une couche de cendre sous le corps et de la ouate dessus; le tout est soigneusement fermé; puis, au lieu de le mettre en terre, les parents le gardent chez eux des mois, parfois des années. Un *quanlong*, que je vois, a sa mère chez lui depuis vingt-deux mois. On attend ainsi un moment propice pour l'enterrement. D'autres fois, la famille est pauvre et amasse de l'argent afin de pouvoir faire une fête des morts convenable. Tant que le cadavre est à domicile, les gens se respectant doivent porter un deuil qui ne se borne pas à changer la couleur des vêtements, mais qui astreint à de nombreuses privations: pas de chanteuses, pas de chiques de bétel; on ne s'assoira plus sur des nattes à dessins rouges, mais par terre; on ne portera plus de belles robes, on ne fumera plus, on ne se rasera plus les cheveux. Telles sont les principales obligations généralement observées qu'imposent les convenances aux parents du défunt.

Tout en causant de ces sujets macabres, M. Vacle me fait remarquer la forme bizarre du

meuble sur lequel nous dînons : c'est une grande boîte de bois jaune posée en longueur dans un creux pratiqué au milieu de l'estrade ; en l'examinant plus attentivement, nous nous apercevons que ce coffre n'est autre qu'un cercueil. La découverte est au moins singulière, et nos cheveux se dressent déjà à l'idée que nous venons de souper sur un *macchabée*. Les indigènes nous rassurent ; le cercueil est vide et est mis là par prévoyance pour recevoir quelque mort à venir.

Pendant nos repas, nous faisons assaut de politesses avec nos hôtes ; aux petits plats qu'ils nous offrent, nous répondons en leur passant quelques conserves ; nous recevons du thé et nous donnons du café ; un fait m'étonne : les chefs ne mangent pas de bœuf ; mes compagnons pensent que cette abstention a une origine commune avec celle qui interdit l'usage de cette viande aux Indes. Interrogés eux-mêmes, les notables nous répondent qu'ils s'en privent pour ne pas se nourrir comme les coolies.

28 janvier.

La nuit a été mauvaise ; le bruit produit au-dessous de nous par les chevaux nous a réveillés

sans cesse. Malgré la fatigue due aux alertes trop fréquentes, il faut partir matin, l'étape est longue.

La route est belle, en argile rouge tapée ; elle a deux mètres de large, on se croirait dans un chemin de parc... tant qu'on reste en dehors des rizières où, comme hier, nos chevaux ont de la peine à avancer.

Les terrains cultivés cessent d'ailleurs de bonne heure, et nous sommes contraints, par crainte de manquer longtemps d'eau potable, de nous arrêter auprès du dernier village pour déjeuner. On nous apporte ici à boire dans des bambous de trois mètres dont les nœuds sont percés. En assistant aux préparatifs du repas, je ne puis m'empêcher de songer à la variété et à la multiplicité des services rendus par le bambou. Existe-t-il sur terre une graminée aussi utile à l'humanité? Je ne sais ; en tout cas je ne la connais pas; pour ma part, je comprendrais que des peuples primitifs et naïfs, divinisant les forces de la nature, fissent du bambou un objet sacré, lui rendissent même un culte. Je l'ai vu employer pour la construction, pour la défense, pour le vêtement ; les jeunes pousses sont une nourriture excellente ; la sève parfume les aliments ; avec la tige on fait des casseroles, des pipes,

des seaux, des canaux, que sais-je? J'en suis à me demander à quoi le bambou ne peut pas être employé : l'écorce se transforme en papier ; en perçant les nœuds de certaines variétés, l'indigène trouve de l'eau ; enfin, rien qu'avec le bambou il produit le feu en frappant des tiges sèches l'une contre l'autre. On admire les étonnantes inventions de la science moderne ; des expositions sont ouvertes pour montrer les résultats atteints par la vapeur et l'électricité ; une place devrait être réservée aux seuls produits du bambou ; encore faudrait-il un très large espace pour les faire tous figurer. Allez faire un tour en Indo-Chine et vous m'en direz des nouvelles.

En pays sauvage pendant le reste de la journée, nous traversons des jungles de roseaux élevés qui semblent avoir emmagasiné un excédent de chaleur ; des incendies allumés parmi les herbes sèches s'étendent avec la rapidité et en même temps le grondement sourd d'un torrent en fureur. Les flammes viennent lécher les pieds de nos chevaux ; avec le soleil en haut et du feu en bas, nous sommes cuits des deux côtés. C'en est trop, et cette fois, on retrouve les forêts et la fraîcheur en même temps avec plaisir.

La route nous arrête, avant la tombée de la nuit, au rebord même du plateau au-dessus de la vallée du Song-Bo. La vue est splendide, le spectacle grandiose; la rivière Noire, ici large et tranquille, se déroule à nos pieds entre de hautes collines boisées; nous dominons la vallée, et nous pouvons nous croire verticalement placés au-dessus de la rive; il semble que pour l'atteindre nous ayons à peine une centaine de mètres à descendre, l'affaire de quelques minutes. Nous sommes, hélas! l'objet d'une illusion; pour arriver en bas, il faut se livrer au même manège qu'à la montée de Phuong-Lam; seulement la descente demande plus d'efforts; encore, ajoute M. Vacle, en manière de consolation, la route (?) était-elle jadis plus mauvaise; on devait sur certains rochers descendre les chevaux avec des cordes; maintenant ils peuvent s'en tirer tout seuls. Le récit des difficultés anciennes ne diminue en rien les présentes; aussi je ne crois pas pouvoir me reprocher d'avoir volé les tasses de thé qui nous sont offertes en bas: jamais on n'a bu avec autant de plaisir.

Le vieil indigène chez qui nous nous désaltérons, ayant rempli les devoirs de l'hospitalité, retourne aux occupations dont nous l'avons distrait.

Avec force génuflexions, accompagnées de prières, il rend hommage aux mânes de ses ancêtres, à qui il vient d'offrir de petits présents : des bâtonnets d'odeur, du lait, des chiques de bétel, des fruits et des friandises. Au dehors les bois retentissent des cris discordants des calaos. Cho-Bo est en face, nous y rentrons pour dîner et dormir.

Nous ne pourrons partir que dans deux jours; quoique ce retard nous contrarie, il faut bien nous résigner. Le 30 est le *Têt*, premier de l'an annamite; inutile de songer même à faire quelque chose des indigènes pendant cette fête : femmes, soldats, marchands, boys, tout le monde est sur pied, et dès l'aube la pétarade commence; l'air est empesté des feux d'artifice, tirés sans interruption. Pour quelques sapèques nos boys s'achètent des chapelets de pétards chinois qu'ils viennent brûler devant notre porte, pensant sans doute nous faire grand honneur. La garnison est régalée par M. Vacle qui lui offre un bœuf et une jarre de tchoum-tchoum (eau-de-vie de riz); on mange et on boit le jour, et la nuit on est saoûl et l'on joue : fermons les yeux, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Durant ces fêtes je m'occupe des collections; quelques oiseaux sont tués, de nombreux papillons capturés; des îlots de la rivière sont parcourus par un vrai peuple de loutres; malgré les pièges disposés, nous ne pouvons arriver à en prendre. Dans la montagne on nous signale des porcs-épics; mais nous ne sommes guère heureux à cette chasse.

D'ailleurs le Têt que nous maudissons est vite passé; nous n'avons plus qu'à descendre nos bagages, nos embarcations sont arrivées. Au pied même du monticule de Cho-Bo, la rivière se trouve étranglée; les eaux se brisent avec fureur contre le chaos des rochers gris qu'on appelle le barrage, les contournent et se fraient un passage au milieu d'eux, avec l'impétuosité d'un torrent. Nous sommes en présence d'un rapide; celui-ci peut à la rigueur être franchi par les simples barques; mais les dangers à courir les font généralement arrêter au-dessus ou en dessous, selon qu'elles descendent ou remontent la rivière. Celles qui vont nous transporter, nous attendent un peu en amont; elles viennent du haut pays d'où nous les a expédiées Deo Van Tri, puissant seigneur, dont le nom reviendra souvent sous ma plume.

Les bateliers sont des hommes de Laï-Chau, grands, énergiques, à la figure ouverte, exprimant la gaîté et la franchise; formant ainsi un contraste heureux avec la mine trop souvent sournoise des Annamites.

En M. Vacle ils trouvent une ancienne connaissance, et fraternisent avec lui, en vidant un verre de tchoum-tchoum. Tandis que la plupart nous remonteront, deux d'entre eux vont continuer leur route jusqu'en Chine afin de ramener des prêtres pour des cérémonies en l'honneur du père défunt de Deo Van Tri.

Le chef de Laï a, par un contrat passé avec le protectorat, obtenu les transports de la rivière Noire. Des prix fixes sont établis par homme, par bateau ou au poids. Un représentant chinois à Cho-Bo, un comprador, défend ses intérêts; c'est lui qui, maintenant, fait peser nos bagages; on se sert à cet effet d'une grande balance chinoise suspendue à un poteau transversal que portent deux hommes.

Tout étant partagé, il ne nous reste qu'à nous installer à bord; cinq pirogues nous suffiront. Les plus longues ont une dizaine de mètres, sur un mètre soixante de large; la coque est en bois,

s'amincissant et se relevant aux extrémités, rappelant de loin la forme des gondoles. L'arrière porte une cage ronde en osier renfermant un coq, placé là, soit pour être mangé un jour, soit pour être offert en sacrifice aux mauvais esprits; au-dessous se trouve un petit gouvernail, court, dont le manche est maintenu entre les pieds du timonier. L'embarcation cale peu, certains passages ne pouvant être franchis qu'avec un très faible tirant d'eau. Les bagages sont disposés dans le fond; des nattes placées au-dessus nous permettent de nous asseoir, de nous accroupir, surtout de nous étendre, car les bâches de bambous tressés et de feuilles de bananiers qui nous abritent, sont généralement très basses, et c'est à peine si nous pouvons nous tenir les jambes croisées à la turque, sans courber la tête. Il faut pourtant nous installer le mieux possible, car la montée est lente et nous avons pour quelques semaines à habiter ces inconfortables demeures. On s'en tire tant bien que mal; le voyage apprend à être industrieux; le matelas de crin étalé à l'avant, afin de pouvoir jouir de la vue; nos armes, fusils, carabines, revolvers suspendus de côté avec des crochets de fil de fer, tout casé tant bien que mal. Nous voilà

prêts, un peu à l'étroit, il est vrai, mais à l'abri du soleil d'en haut, de l'humidité d'en bas, ayant de quoi travailler, et de quoi manger, c'est le principal.

En dehors de la bâche se tiennent les hommes, deux de chaque côté; ils ont chacun une longue perche, faite d'un bambou de quatre à cinq mètres, terminé par une pointe ferrée. On emploie rarement les rames; elles sont en ligne droite en dessus, échancrées et aplaties à une extrémité; on rame sans les sortir de l'eau.

Nous sommes ainsi partagés : sur une pirogue, moi et l'interprète; c'est un Chinois, grand, maigre, la figure pâle et les traits réguliers; il est joli garçon, et remarqué par les dames, nous dit-on : sa nouvelle épouse, une ancienne courtisane annamite, est restée à Cho-Bo. Cho-Ken est son nom, jadis interprète de Deo Van Tri, est descendu travailler à Hanoï; actuellement il est au commissariat de Cho-Bo. Malgré la répugnance instinctive que j'ai pour les Chinois, je suis heureux d'être autorisé à emmener celui-ci; je n'ai d'ailleurs pas le choix, nos boys sachant à peine quelques mots de la langue thaï. Sur la seconde pirogue, Charles et Thou; sur les trois autres, les bagages, et en

outre Sao et Baptiste, ce dernier encore peu débrouillard et trop adonné aux pratiques de l'opium. Je ne désespère pas de le former et l'ai d'ailleurs averti que, s'il fumait sous mes yeux, je casserais impitoyablement tout son matériel ; or, pour un fumeur, la perte de sa pipe et de sa lampe équivaut à une ruine.

En dehors de notre propre convoi, une pirogue porte M. Vacle avec un boy et un interprète ; il nous accompagnera pendant quelques jours et nous fera franchir en sa compagnie un passage réputé dangereux, où les pirates du haut des falaises attaquent souvent les convois. Nos bateliers racontent que trois cents Chinois, anciens Pavillons Jaunes, viennent de se soumettre au Doc Ngu ; celui-ci, d'après le bruit qui court, aurait peut-être intérêt à nous arrêter et à nous rançonner. M. Vacle se fait fort de nous mener sans incidents en région tranquille ; à côté de la protection qu'il nous offre, je suis heureux de trouver en lui un compagnon de quelques jours, gai et au courant des mœurs et coutumes du pays.

Le 10 au matin, après un retard causé par la distribution des perches — les bateliers attachent certaines superstitions au choix de celles-ci — notre

flottille se met en mouvement; la rivière est large, nous nageons en eaux tranquilles, les embarcations allant souvent de front, on peut causer de l'une à l'autre.

— Vous mangez votre pain blanc, me crie M. Vacle, attendez à plus tard pour juger ce mode de marche, et vous pourrez m'en parler.

L'étape est courte; d'autres pirogues doivent nous rejoindre qui portent des provisions aux postes de Van-Yen et de Van-Bou; il vaut mieux être en nombre pour imposer du respect aux pirates.

Nous nous arrêtons sur la rive droite; à une demi-heure dans les terres, en remontant un petit arroyo, nous trouvons la maison du dédoc Dinhto, chef influent, quelque chose comme général, ancien pirate, jadis notre ennemi, maintenant soumis. Avant de continuer notre route, il est important de le voir; c'est au physique un homme de taille moyenne, à la figure énergique, rendue encore plus dure par une balafre qui lui traverse une joue. D'ordinaire à Cho-Bo, il célèbre maintenant le têt dans sa maison de campagne; la fête a dû être gaie, car le personnage paraît légèrement ivre; j'obtiens pourtant de lui qu'il se

laisse photographier entre deux de ses femmes, des personnes grasses, blanches, vêtues d'une longue tunique brune, d'une jupe et d'une ceinture brodée; un foulard blanc leur recouvre la tête. Le dédoc, après nous avoir fait le salut militaire, se place entre ses épouses, les bras le long du corps, les deux mains ouvertes; il paraît satisfait. Sa villa n'est que légèrement exhaussée au-dessus du sol, au lieu d'être sur pilotis; dans la cour nous remarquons un curieux pigeonnier de bois.

A quelques kilomètres plus haut nous faisons un arrêt le lendemain, sur la même rive au village de Ben-Mo. Non loin de là, auprès de Su-Yut, on trouve des affleurements de charbon, le long d'un ruisseau; le combustible paraît dur et mauvais; mais pour se rendre compte de la valeur du gisement, il faudrait faire exécuter des fouilles auxquelles le manque de temps me fait renoncer.

Dans les villages les femmes font cuire des gâteaux pour les fêtes qui suivent le têt; aux palissades sont suspendus des éperviers en filet très fin dont tout le tour inférieur est garni de mailles de plomb, prises l'une dans l'autre. Devant les habitations, des carrés en bambous tressés, accrochés à l'extémité d'une perche, un angle en haut,

sont destinés à chasser les diables; nous retrouverons partout des objets de conjuration semblables, les chefs les remplacent parfois par un simple triangle.

Dans la journée nous rencontrons un petit rapide formé par un amoncellement de galets, les bateliers sautent à l'eau et poussent chaque pirogue à tour de rôle; plus loin nous sommes halés du bord à la cordelle; celle-ci est faite d'une seule liane (une sorte de rotin) d'une trentaine de mètres de long. Halte à Ngoi-Tro, point de départ d'une route qui conduit en deux étapes au Song-Ma. Une grosse tortue d'eau se laisse couler à notre arrivée; la chasse est encore maigre.

3 février.

Nos hommes nous annoncent que si nous devons être attaqués c'est aujourd'hui; le chef du village a vu un corbeau qui criait trois fois; c'est un mauvais présage. Les bateliers sont pourtant assez rassurés, la présence de M. Vacle leur inspire beaucoup plus de confiance que celle d'une dizaine de soldats muongs, armés de fusils à pierre, qui

nous ont été adjoints. Partons toujours, et advienne que pourra.

Les rochers calcaires ont fait place ici à des collines aux flancs moins abruptes ; celles-ci sont couvertes de forêts, où le peintre pourrait retrouver toute la série des tons de vert les plus variés. Les arbres sont forts et majestueux ou fins et élégants ; tout pourrait servir d'ornements depuis le gigantesque ficus au tronc blanchâtre, jusqu'aux bambous dont les plumets ténus forment sur les pentes qu'ils couvrent, un duvet soyeux. La rivière a près de deux cents mètres de large ; les zigzags et les coudes sont nombreux ; continuellement on se croit enfermé et à l'extrémité d'un beau lac. Les villages sont rares et le plus souvent masqués par les bois.

M. Vacle nous fait arrêter chez un petit chef que nous consultons au sujet des pirates :

— Si tu l'exiges, dit-il à M. Vacle, la route sera sûre, j'en réponds, mais je ne puis rien garantir pour les pirogues qui viendraient plus tard.

Nous n'avons pas à demander à cet indigène par quels moyens il assurera la sécurité, nous ne pouvons qu'accepter. Ce *quanlong* porte un bracelet de jade au bras gauche ; beaucoup de

chefs ont un anneau d'argent; il fume la pipe à eau et renferme son tabac dans un petit tonnelet d'argent, suspendu par une chaîne à sa ceinture. C'est, nous dit-on, un homme riche; il a chez lui une Japonaise (probablement achetée à Hanoï!). Pauvre petite madame Chrysanthème, où sont tes tchayas, ton saké, tes ghétas et tes petits morceaux de papier? « Arimasen » (il n'y en a pas), répondras-tu en riant toujours; tu ne regrettes pas ton pays, car tu l'emportes avec toi, et au fond de la case muong tu as certainement placé un portait du Fusi-Yama, entouré de quelques fleurs que vient éclairer pour toi un rayon de soleil de Tokio.

Dans les champs, l'irrigation est bien faite; de nombreux petits canaux sont creusés; une sorte de longue cuiller en bois, basculant sur un pivot et mise automatiquement en mouvement par le poids de l'eau, les remplit avec régularité. Une naïade indigène se fait doucher sans s'inquiéter du monde qui passe; ma vue toutefois la met en fuite.

Dans l'après-midi, les collines se redressent et se rapprochent pour faire place à de vraies falaises calcaires; le rocher gris s'élève à pic au-

dessus de nous à une hauteur de plus de cent mètres ; certaines parties surplombent même, formant des bosses ou des stalactites recouvertes de mousse comme d'un tapis de velours ; dans les creux, se cramponnent de petits palmiers ruisselant d'humidité, qui viennent pencher leurs bras verts au-dessus de nous comme pour nous saluer au passage. Le chenal doit être profond, car l'eau est tranquille, souvent plongée dans une demi-obscurité, les crêtes des falaises opposées n'étant alors guère séparées de plus de cinquante mètres.

Des couloirs longs et profonds comme celui que nous traversons maintenant, déjà vus avant Cho-Bo, seront retrouvés encore plus haut ; ils paraissent dus à quelque puissant ébranlement géologique, à une érosion, à une fissure déterminée peut-être dans la masse calcaire par le poids des eaux de la montagne. On ne sent pas là une formation lente, mais plutôt le résultat d'un phénomène violent. Les falaises paraissent ici des parties brusquement séparées, déchirées d'un même tout ; elles correspondent, en effet, l'une à l'autre : aux bosses d'un côté, répondent des creux en face ; on pourrait les croire faites exprès et prêtes à s'emboîter de nouveau.

Pendant que je me livre à ces réflexions, nous avons franchi les limites entre les deux provinces, et en même temps le passage dangereux où les convois ont à craindre les pierres des pirates cachés sur les crêtes. Nous n'avons plus qu'à nous mettre en garde contre les dangers aquatiques; les rapides sont si nombreux que je ne les mentionne pas; il me faudrait souvent en citer plus de vingt par jour. Moins dangereux à la montée qu'à la descente, où un faux coup de barre peut précipiter une embarcation sur un rocher de toute la vitesse du courant, ils sont pourtant toujours redoutables; des galets, un banc de sable, des îlots, des rochers, un étranglement de la rivière, donnent naissance à un rapide. En cette saison, on les craint moins qu'en été; les crues subites sont alors terribles; pendant plusieurs jours, la rivière est inabordable; malheur alors à ceux qui n'ont pas pu trouver un abri : on a vu des convois entiers de plus de quinze pirogues emportés et disparus en une nuit. En général, presque tous ceux qui ont navigué dans ces régions ont chaviré au moins une fois; les membres de la mission Pavie en savent quelque chose. M. Vacle a descendu pendant plusieurs heures la rivière plus vite qu'à son

gré, cramponné au toit de la pirogue aux trois quarts submergée ; il n'a dû qu'à un hasard de ne pas laisser ses os dans ces parages et, en tout cas, préfère, nous dit-il, ne pas renouveler l'expérience.

Pas de villages pour nous arrêter ; nos hommes dormiront sur un banc de sable ; ils ne sont pas embarrassés pour trouver un abri ; avec des bambous à portée et des palmes, des huttes seront vite dressées.

Les feux allumés et le pot-au-feu accroché à trois bâtons, les conversations s'engagent ; la troupe est gaie ; tout le monde n'était pas rassuré ce matin, nos boys et les interprètes surtout, et maintenant qu'ils se croient hors de danger, ils font les braves et causent en riant des pirates.

« Le Doc Ngu, nous dit-on, est très puissant ; à un signe de lui, deux mille hommes le suivent ; dix chefs lui obéissent ; un sorcier l'accompagne et lui indique à chaque expédition l'heure propice et les chances de réussite en immolant un poulet et en examinant les pattes ; l'augure est infaillible. »

Sur l'issue de notre voyage, ils ne sont pas d'accord ; le bruit court que Deo Van Tri serait

mort, assassiné par des Siamois à son service et que l'événement serait caché, de peur d'une invasion laotienne; le haut pays serait très troublé. Je sais l'opinion qu'on doit généralement avoir de ces racontars; en tout cas, nous verrons bien.

Je profite des bonnes dispositions de notre personnel pour chercher à m'instruire sur les coutumes et les croyances du pays; on me promet des chansons; l'interprète de M. Vacle, Ki, allumé par une larme de tchoum-tchoum, propose, pour terminer la soirée, de nous raconter une histoire ; nous n'aurions garde de l'en détourner, écoutons :

« Deux crabes étaient mariés; tandis que la femelle change de carapace, le mâle se tient à l'entrée du trou qu'il garde ; à son tour, il doit rentrer pour changer; la femelle sort alors, appelle un autre mâle et « fait des bêtises avec lui ». — Un pêcheur ayant observé ce fait, le rapporte au roi; celui-ci veut savoir s'il en est de même dans l'humanité et si les hommes valent mieux que les femmes. Il publie donc un édit par lequel il promet une forte récompense à celui qui tuera sa femme; un mari accepte, ne craignant pas d'être condamné à mort s'il manque à son enga-

gement; mais en rentrant chez lui, il trouve sa femme et ses enfants en pleurs, et plutôt que de mettre son épouse à mort, ému par ses larmes, il préfère se livrer au roi qui le fait mettre en prison. Un nouvel édit est alors rendu en faveur des femmes contre les hommes; une épouse s'engage et, malgré la douleur de son mari, le décapite et en porte la tête à la cour. Le roi reconnaît alors que les femmes sont plus mauvaises que les hommes ; il fait décapiter la meurtrière et récompense largement le prisonnier. »

Ce conte indigène nous tient assez tard en éveil, tout est déjà rentré dans le silence; on n'entend plus les cris rauques des conaï (grands cerfs) qui, à la tombée du jour, viennent boire en soufflant bruyamment. Sur les crêtes, des feux s'allument en certains points, d'autres brillent dans la vallée; seraient-ce des signaux correspondants? Les pirates emploient fréquemment ce télégraphe optique vu de si loin. Pour nous, nous n'avons qu'à attendre le lendemain en dormant le mieux possible.

4 février.

Les rapides sont particulièrement nombreux; aussi faisons-nous peu de chemin. Les pirogues doivent être poussées l'une après l'autre; tous les hommes s'emploient à les faire avancer. Mais le rapide franchi, ils s'arrêtent pour fumer une pipe à eau qu'ils se passent à tour de rôle. Quelques-uns récoltent sous les pierres du bord une sorte de long grillon; ils en font provision pour les cuire et les manger. Quant à nous, nous n'avons qu'à attendre; on ne peut trop presser les bateliers; il faut leur laisser le temps de souffler; le métier est dur. On met ainsi souvent une ou deux heures à avancer de cent mètres. Nous descendons sur la rive. J'essaie d'évaluer la vitesse d'un des rapides au moyen de morceaux de bois flottants et de points de repère; mais l'opération est difficile, et en disant que j'ai constaté comme résultat la vitesse moyenne d'un mètre à la seconde, je ne puis garantir la rigoureuse exactitude de cette observation.

Au Tac-da (un des rapides), des pirogues ont été attaquées il y a quelques jours.

Plus haut, nous passons devant le village de Ban-Thao; le quanlong est une femme. Je regrette de ne pouvoir faire sa connaissance.

Le soir, un sentier que je suis dans les bois me mène à un village de trois à quatre cases qui paraît isolé au milieu des forêts et que défendent de hautes palissades. Des hommes sortent à ma vue et me font signe de m'en retourner. M'ont-ils pris pour un pirate ou en sont-ils eux-mêmes? C'est ce que je ne puis savoir; je préfère revenir au camp. Mon excursion m'a fait rencontrer des cimetières bien curieux, de deux genres. Dans les uns, chaque sépulture est marquée par une petite grille en bambou entourant un espace rectangulaire; au milieu de cette enceinte, un toit en chaume à deux versants, portant sur le devant des couronnes de cordes, protège le tombeau; celui-ci est en terre battue; trois soucoupes sont placées dessus, et, à côté, sur le sol, ont été déposés des tas de fagots et des cages en bambous; je ne vois ici que quelques sépultures élevées sous bois, auxquelles conduit une sente étroite. Dans les autres, plus de toit ni d'offrandes, mais autour de l'éminence de terre un cercle de pierres droites, d'une quarantaine de centimètres

au plus, à l'exception de celles qui sont placées aux deux extrémités, dans le sens de la longueur; celles-ci ont parfois un mètre. Je ne puis m'empêcher de songer aux monuments dits druidiques de la Basse-Bretagne.

En Asie centrale, des pierres marquent souvent les cimetières. L'idée de dresser des pierres en l'honneur des morts vient d'ailleurs partout naturellement à l'esprit, sans qu'il soit nécessaire de conclure de cet usage à des rapprochements de race; ici, les palissades et les toits ne conviennent peut-être qu'à des chefs ou marquent des croyances différentes, à moins que ce ne soit affaire de fantaisie. Des voyageurs plus compétents que moi trancheront la question.

5 février.

Après une nuit d'orage, nous partons par un temps sombre qui s'éclaircit et revient au beau dans la journée; le thermomètre marque vingt degrés à midi.

Nous croisons des pirogues portant un lieutenant, un sergent et une quarantaine de linhs, à la recherche des pirates qui ont attaqué les der-

niers convois. L'officier a déguisé ses hommes en *nhaqués*, ou simples paysans, pour surprendre l'ennemi; nous leur souhaitons bonne chance et continuons.

La rivière s'élargit, les collines s'abaissent; nous avons à notre droite des bancs de galets, et, devant nous, perpendiculairement au courant qu'elle semble barrer, une plaine surélevée. La berge forme comme un T dont la rivière serait l'axe. Aux hautes eaux, les galets sont couverts; la berge, haute maintenant de cinq à six mètres, est au niveau de la rivière et semble baignée par un immense lac.

L'endroit est bien choisi pour un poste qui commande à la vallée; nous sommes à Van-Yen. Nous venons de rencontrer une partie de la garnison en expédition; lorsqu'elle est complète, elle comprend une quarantaine de tirailleurs muongs et une cinquantaine d'Annamites. Les premiers sont moins rarement malades que les seconds; les hommes des deux races ne se disputent pas, mais ils ne frayent pas entre eux. Des sous-officiers nous font les honneurs du poste: une petite maison blanche un peu délabrée, ornée d'inscriptions chinoises et françaises. Les villages anna-

mites et muongs, situés derrière, sont séparés l'un de l'autre. Plus loin, s'ouvre la vallée du Phou-Yen, fertile et remplie de villages jusqu'à trois jours de marche. Malgré la richesse de la contrée, on n'a pas encore trop à se plaindre des attaques des pirates; elles sont rares et partielles. Mais ici comme plus bas, on craint le Doc Ngu: s'il jetait son dévolu sur le Phou-Yen, il mettrait le poste dans une situation très mauvaise; que faire, en effet, avec moins de cent hommes, contre sa formidable bande?

Quant à nous, de ce côté, nous sommes bien tranquilles; aussi ne saurions-nous assez remercier M. Vacle de tout le concours qu'il nous a apporté, et, en le quittant, je n'ai qu'un regret, c'est que ses fonctions, qui lui permettent de rendre de si importants services au gouvernement français, l'empêchent de monter avec nous plus haut. Lui-même, voyageur dans l'âme, a les larmes aux yeux en nous voyant repartir; il m'exprime tout son chagrin de ne pouvoir continuer; son devoir le retient : « La France avant tout! » telles sont ses dernières paroles Elles porteront bonheur à notre voyage, car, nous aussi, nous n'avons qu'un but : travailler pour la

grandeur du pays! Ce n'est que lorsqu'on se trouve au loin qu'on sent combien il est doux de trouver des frères dont le cœur batte à l'unisson du vôtre.

Le petit Yao va nous manquer. Ses réflexions, empreintes du scepticisme des coureurs de grande route, m'amusaient; pourvu qu'il eût à manger, un gîte et son papa (M. Vacle), tout le reste lui était parfaitement indifférent. La question religieuse, en particulier, le laissait très froid; il n'avait assurément pas eu le temps d'y songer : « Bouddah, me disait-il, même chose bambou. »

Le 5 février, M. Vacle et Yao étant repartis dans la matinée pour Cho-Bo, nous nous mettons en route quelques heures après. Nos provisions sont renouvelées. Nous avons pris du riz pour les bateliers, à raison de cinq kilos par jour pour quatre hommes. Afin d'éviter toute discussion entre la garnison et les indigènes, le colonel commandant la région a fixé le picul de riz à deux piastres quarante (environ dix francs pour soixante kilos). Nous avons aussi du poisson frais. J'ai emporté une cinquantaine de cartouches de poudre Favié, celle-ci produisant les mêmes effets

que la dynamite, sans les risques d'explosion par le choc. Un de ces engins, muni d'une capsule de fulminate, d'une mèche brûlant sous l'eau et augmenté de poids par une pierre, nous rend de grands services. L'effet de l'explosion se fait sentir dans un rayon de trois mètres; le bouillonnement dissipé, les poissons atteints montent à la surface, le ventre en l'air, et nos hommes n'attendent pas qu'on les y pousse pour se jeter tous à l'eau; grands amateurs de cette pêche, ils plongent à qui mieux mieux, pour revenir rapportant les victimes entre les dents. Ces cartouches sont à recommander pour qui voyage dans ces régions; elles n'encombrent pas, ne sont pas trop destructives en de larges rivières, et procurent à bon compte une nourriture très appréciée des coolies.

Beaucoup de rapides aujourd'hui; l'un me rappelle le barrage de Cho-Bo; il faut passer par des chenaux étroits; le courant est fort, je l'évalue à environ vingt-cinq mètres en quatorze secondes: presque tout le temps l'on va à la cordelle. J'en profite pour initier Thou aux secrets de la chasse aux papillons. Ils sont nombreux ici; avec de la baptiste à moustiquaire et un fil de fer, le filet

est vite construit, le papier pour les cornets ne manque pas; nous pourrons faire une bonne récolte.

Nos bateliers nous regardent avec étonnement; ils sont plus pratiques et ne collectionnent que pour leur dîner. Ce sont les feuilles d'un petit arbuste, appelé *moleum*, qu'ils ramassent et pilent pour les faire cuire en manière d'épinards, ou une algue verte qui, bouillie et très pimentée, se mange avec le riz.

Braves gens, ces hommes de Laï, je les vois rire souvent, et jamais se disputer entre eux; le soir, ils causent autour des feux, chantent d'une voix nasillarde et lente, ou jouent des mélopées douces avec une sorte d'orgue de roseaux emmanché sur une noix de coco dans laquelle on souffle.

Quelques-uns pêchent ou disposent des lignes pour la nuit; ils lancent l'hameçon fort loin au moyen d'un bambou terminé par un large anneau.

Toujours couchés plus tard que nous, ils sont levés plus tôt, et dans la journée ils n'ont que la halte de une heure pour déjeuner. Je me demande comment ils font pour dormir si peu; ils doivent se rattraper une fois revenus dans leurs foyers;

ici, quoique de courte durée, leur sommeil est encore léger. Les feux ne sont pas complètement éteints, car les tigres sont nombreux, nous en trouvons des traces fraîches sur le sable; les cerfs non plus ne sont pas rares; mais on ne peut arriver à les voir; ils se cachent dans la ceinture de hauts roseaux qui bordent la rivière, j'en entends marcher près de moi sans avoir le moyen de les tirer.

« Plus loin il y en a beaucoup plus », nous annonce le jeune Thou; je le laisse causer et il ne demande pas mieux. Un type également que ce petit Annamite, avec son grand front, son nez droit large à la base, ses grosses lèvres qu'il retrousse à tout propos pour faire voir, en un sourire muet, une belle rangée de dents blanches. Ajoutez à cette description des yeux fendus comme par une longue entaille, presque dépourvus de sourcils, et une chevelure noire qu'il rejette en arrière d'un mouvement à rendre jaloux le plus fier des singeurs de Robespierre. Écoutez-le, daignant adresser la parole aux bateliers : « Naï (garçon) », laisse-t-il tomber de toute la hauteur de sa petite taille, et il semble presque étonné de s'être abaissé jusqu'à des gens aussi inférieurs.

Nous parle-t-il ou craint-il un reproche, c'est un tout autre homme; on le prendrait pour un martyr, pour un petit saint Jean, surtout lorsqu'il est bien sûr de n'être pas entendu par d'autres, et qu'il répond d'un ton bien doux, bien humble : « Monsieur, y en a moi pas connaisse (connaître) ». Pas méchant d'ailleurs, peu fort musculairement, résistant pourtant à la fatigue, vaniteux comme homme, orgueilleux de race, industrieux, coquet, joueur et honnête, tel est le personnage hétéroclite, contradictoire, bizarre, digne de lasser la science des psychologues les plus consommés, que la femme d'un tailleur annamite a mis au monde l'an de grâce 1866 en la ville d'Hanoï.

Malgré son jeune âge Thou a déjà beaucoup voyagé. Boy à Lang-Son, puis au service de M. Macey, il a parcouru le haut Tonkin, les Sibsong-pannas, le Laos. Luang-Prabang est resté dans son esprit comme une sorte de paradis, qu'il désire retrouver; une partie de son cœur y est encore : « Y en a, nous dit-il, congaï aimer beaucoup Thou ».

Tout autre est Sao : grand, maigre, le visage anguleux, il est peu communicatif; très adroit, se tirant bien de ce qu'il fait, mais à ses heures, il est moins commode à mener que son camarade.

Ayant jusqu'à maintenant parcouru à son gré le Delta, vivant du produit de sa chasse, des aigrettes qu'il vendait à M. Gobert, il se plie difficilement à la discipline; l'indépendance est le fond de son caractère, nous la respectons autant que possible chez lui. En dépit de son entêtement, je suis satisfait de l'avoir engagé, nous avons en lui un bon homme de route, débrouillard et courageux: moyennant certains égards, nous pourrons en tirer beaucoup. Thou, confinant sa race au bassin du fleuve Rouge, lui refuse la qualité d'Annamite, Sao est originaire des environs de Vinh.

Quant à Baptiste, c'est un bon cuisinier, mais sa figure sournoise nous déplaît; constamment abruti par l'opium fumé en cachette, il fait naître peu de sympathie en nous. Négligent et très paresseux, il mérite des reproches continuels; s'il ne s'améliore, un jour viendra, je crois, où il faudra nous en séparer.

L'interprète chinois pourra peut-être servir, bien qu'il fume aussi. Mais il ne se mêle pas aux hommes, cherche peu à se renseigner, ne semble nullement s'intéresser au voyage; il faut lui adresser toujours les mêmes questions; il manque trop d'initiative; ce n'est pour nous qu'un pis aller.

7 février.

Journée assez chaude; je note dans l'après-midi vingt-neuf degrés à l'ombre.

Nous faisons pourtant une bonne partie de la route à pied; mais la chasse donne peu en dépit des nombreuses traces de cerfs; à peine apercevons-nous quelques vanneaux à éperons, des hirondelles et de gros martins-pêcheurs très sauvages.

Les coudes de la rivière sont fréquents; la même disposition se reproduit toujours: dans les creux, des amas de galets formant un grand banc; à l'angle, entre les collines mêmes et la rivière, un plateau, une sorte de table, probablement formée par des dépôts accumulés.

Les villages sont rares; nous campons près d'une réunion d'une vingtaine de maisons; je revois dans le bois un cimetière comme j'en ai déjà décrit; on nous vend un ananas et on nous apporte un jeune porc-épic, qu'on appelle ici cochon de montagne. Nous le rendons à ses propriétaires, ne sachant qu'en faire.

8 février.

Les collines semblent se dénuder au sommet; les indigènes coupent le bois pour le chauffage, pour la construction et pour découvrir des terrains propres aux plantations de riz et de maïs; les gros arbres sont respectés le long de la rivière; ils sont destinés à servir de rideaux aux maisons dont les toits jaunes, émergeant de la verdure, me rappellent certains croquis japonais.

Ailleurs, les bananiers[1], étalant leurs grandes feuilles d'un vert cru, tranchent heureusement sur les bambous aux teintes automnales.

Les villages ne sont souvent que de deux ou trois maisons, élevées d'une quarantaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière qui n'a plus ici que quatre-vingts à cent trente mètres de large ; les rochers qui la bordent, schisteux hier, redeviennent aujourd'hui calcaires; j'y trouve même quelques traces de fossiles, des polypiers.

L'eau est claire, coulant souvent sur un tapis de ces algues vertes que nos hommes font cuire.

1. Ce ne sont pas, ainsi qu'on l'a prétendu à tort, ceux qui donnent le chanvre dit de Manille.

Malgré les rapides, nous marchons relativement vite ; notre étape est aujourd'hui Ta-Koa ; de Van-Yen nous avons mis deux jours et demi au lieu de quatre qu'on emploie d'ordinaire.

Le 9, nous ne partons que tard ; il nous faut faire quelques provisions, et nous avons une occasion ici.

Sis sur la rive droite de la rivière, Ta-Koa est un gros village et un petit centre commercial ; on y compte neuf maisons chinoises, celles-ci directement construites sur le sol. Leurs propriétaires font le commerce du sel, de l'opium et du tabac, qu'ils échangent contre des produits indigènes, de la cardamome, des cornes, etc. Les transactions, dans ces régions sont facilitées par le libre trafic de l'opium ; à partir de Cho-Bo la ferme n'a rien à voir, et l'établir ici serait créer du même coup la piraterie. Actuellement les attaques de pirogues au-dessous de Van-Yen ont un peu arrêté le commerce. Le Chinois qui nous donne ces renseignements est un vieux squelette tout opiacé, aux longues mains décharnées ; il nous montre le canon et les revolvers du *Leygue*, la chaloupe à vapeur que la mission Pavie était parvenue à faire

monter jusqu'ici et qui finalement s'y était échouée après plusieurs voyages. L'aide que le digne notable a donnée pour sauver les restes de l'embarcation lui a valu une médaille.

Pour nous, peu d'objets à acheter ici : un ongle de rhinocéros, provenant, nous dit-on, des environs et employé comme remède contre la migraine. Nos hommes prennent des cannes à sucre, des bambous, de la salade, des poulets (environ un franc pièce) et, enfin, de moitié avec nous, un énorme cochon, payé six piastres (vingt-quatre francs), deux piastres meilleur marché qu'à Hanoï, au dire de Thou. Les paiements se font avec des fragments de piastre pesés à la balance chinoise.

Les affaires réglées, on repart pour une courte étape. Nos hommes me demandent un après-midi pour tuer et fêter le cochon ; nous sommes en avance et pouvons leur accorder le congé. Ils sont d'ailleurs adroits et complaisants et toujours contents ; nous n'avons avec eux que de bons rapports. A peine sommes-nous arrivés que les bateaux sont amarrés, le bois ramassé, les feux allumés, trois pierres réunies et la marmite posée dessus, avant même que notre paresseux Baptiste soit sorti de son trou. Aujourd'hui, nous assistons

à une scène épique, qui n'aurait besoin que de la muse d'Homère pour nous reporter aux temps héroïques de l'antiquité ; un petit banc de sable au bord de la rivière ; quelques rochers surmontés de forêts, derrière nous ; de hautes collines en face ; pas d'habitations, pas de villages, pas de traces d'indigènes : nous sommes seuls ; en quelques heures l'animal est égorgé, échaudé, gratté, découpé, mis à cuire. Assis en cercle autour des feux, les bateliers commencent le repas au jour et ne le finissent que fort avant dans la nuit. C'est d'abord le sang qui est mêlé au riz avec du piment ; les tripes en petits morceaux, assaisonnées de tomates sauvages récoltées dans le bois ; puis le lard, puis la viande ; les plats succèdent aux plats ; des bambous sortis avec précaution du fond des pirogues sont apportés en pompe ; ils renferment du tchoum-tchoum acheté le matin à Ta-Koa. Nous n'avons qu'à fermer les yeux : une fois n'est pas coutume et, pour être bien servis, il faut savoir à l'occasion être indulgents. Ce soir en l'honneur de la fête, tout est en commun, nos boys eux-mêmes daignent se mêler à la foule.

Généralement les hommes dînent en plusieurs groupes, l'un d'eux faisant l'office de cuisinier

pour les autres; une origine commune de famille ou de village les réunit.

En les regardant manger, boire et rire, je me demande s'ils n'ont pas trouvé, sans le chercher, le secret du vrai bonheur. Peu de préoccupations, peu de croyances, peu de désirs, peu de besoins, pas grand'chose à gagner, pas grand'chose à perdre; ils s'en iront de cette terre comme ils y sont venus, se contentant de ce qu'ils ont, vivant au jour le jour, sans regarder plus loin. Seraient-ils sages sans s'en douter et sans avoir le droit d'en tirer mérite? Leur philosophie ne serait-elle qu'inhérente à leur race et œuvre du destin? Et est-ce bien au nom de l'humanité que nous allons nous mettre en travers de leur bonheur, en introduisant parmi eux les tracas d'une civilisation factice, qui montre à chacun les échelons à monter, sans souvent lui donner les moyens d'y parvenir?

Tandis que nos bateliers préparent le festin, nous profitons de l'arrêt pour faire un tour de chasse. La marche est pénible sur des coteaux rendus glissants par les feuilles de bambous qui les couvrent; veut-on se retenir, c'est sur un arbuste épineux qu'on cherche un point d'appui,

ou bien un nid de fourmis rouges dérangées tombe sur vous ; le plaisir est médiocre, diminué encore par la malice et l'adresse du gibier. Des bandes de singes roux gambadent devant nous, presque toujours visibles, mais hors de portée de fusil ; il faut le cri rauque d'un cerf brusquement réveillé pour les faire détaler plus vite. Les herbes sont hautes, des traces de tigre se voient le long du ruisseau et la prudence commande de rentrer avant la nuit.

10 février.

Nos hommes ne se ressentent pas de la fête de la veille et semblent plus alertes que jamais ; les rapides sont toujours nombreux, le paysage le même ; mais les collines semblent plus éloignées, et dans le lointain on en distingue de plus hautes. La marche est plus facile le long de la rivière. Nous tuons des oiseaux au plumage éclatant, les multicolores *aethyopiga* au reflet métallique, les oiseaux mouches de ces contrées. Nos boys mettent toujours peu d'empressement aux collections. Thou ne comprend guère l'intérêt qu'offre la chasse des lépidoptères ; il nous suit pas à pas, guère ras-

suré : « Y en a tite (tigre) », me dit-il en me montrant des excréments frais, et comme je lui fais remarquer que ces fumées pleines de matières végétales doivent être attribuées à des cerfs : « Non, monsieur, tite manger cochon, tout avaler les poils avec ».

Près d'un village, sur la rive droite, une dalle entourée d'une petite grille et surmontée d'une croix de fer attire mon attention ; l'inscription est la suivante :

A
NICOLE
Publiciste
Décédé en 1888
La mission Pavie reconnaissante.

Je me découvre devant la tombe d'un de ces nombreux Français, presque inconnus, qui ont été au loin, sans chercher ni gloire ni récompense, faire connaître le drapeau du pays. Du moins celui-là a-t-il la consolation dernière de reposer sur un sol français.

Nous approchons d'ailleurs d'un poste ; une pirogue, que nous rencontrons, porte un sergent et quelques linhs descendus depuis onze heures de Van-Bou ; ils vont chercher à Van-Yen un

convoi de piastres. Le sous-officier, débarqué il y trois mois au Tonkin, nous raconte que pendant sa première nuit à Van-Bou, quatre tigres sont entrés dans le poste et ont dévoré une chèvre et plusieurs cochons.

11 février.

Le temps est toujours beau et pas trop chaud dans la journée; la lumière, douce et comme tamisée, éclaire les collines sans fatiguer la vue; les arbres semblent vouloir se fondre par leurs extrémités avec l'azur; le regard éprouve ici une sensation de douceur, de moelleux qui repose. Qu'on est loin de ces contrastes du sol africain où, à côté d'un or resplendissant, on est brusquement surpris par la profondeur des ombres qui se heurtent à la lumière pleine. Ici, le soleil est traître; avec ses apparences innocentes et ses rayons affaiblis, il est plus à craindre que lorsqu'il éblouit en Afrique; nous sommes obligés de nous couvrir d'un casque; bon nombre d'hommes, accoutumés au képi en Algérie, ont appris à leurs dépens à ne pas se contenter au Tonkin d'une coiffure aussi légère.

Quand nous déjeunons, la paillotte d'une pirogue, appuyée par son extrémité sur deux bâtons, nous sert d'abri ; nous choisissons pour l'arrêt un banc de sable à portée d'un bois autant que possible, afin de pouvoir chasser.

Nous trouvons aujourd'hui un compagnon de launch, je dirais plutôt un spectateur, car il ne daigne pas se déranger à notre vue ; c'est un petit vieux à la peau noire ratatinée qu'à première vue je prends pour un sorcier. Mon erreur est d'autant plus excusable qu'il porte un bracelet de graines aux chevilles et qu'il est accroupi devant un énorme tas d'herbes brûlées d'où sort une épaisse fumée. Les bateliers m'expliquent qu'on fait tout bonnement du charbon de bois.

Après déjeuner, cinq heures d'une marche fatigante, faite de montées et de descentes continuelles, nous mènent à un petit village (sur la rive droite) qu'on nous dit être le Van-Bou chinois. Bien qu'accidentée, la route est bonne ici, complètement débroussaillée, les obstacles sont enlevés ou contournés ; deux chevaux peuvent souvent y marcher de front ; voilà longtemps que nous n'avions trouvé quelque chose approchant d'un chemin. On sent ici une main française et,

en effet, une demi-heure au delà du village, la route tracée d'abord au milieu des bois à une cinquantaine de mètres au-dessus de la rivière s'engage dans une forêt de roseaux, traverse une petite vallée, puis redescend sur la rive en face du poste. Le soleil couchant vient éclairer les constructions élevées sur un terrain de quelques centaines de mètres, dégagé des bois. Une palissade l'entoure, des mamelons couverts de forêts le séparent des montagnes formant le dernier plan, dont les crêtes rosées se perdent dans la brume. Quelques coups de fusils avertissent nos compatriotes de notre arrivée ; une embarcation nous est envoyée et, cinq minutes après, nous avons le plaisir de serrer la main du colonel Pennequin.

CHAPITRE V

Van-Bou. — Habitants de la région : Thaïs, Mans, Méos. — Une visite aux Méos. — Excursions au gisement aurifère de Mo-Lou. — Départ de Van-Bou. — Sur la rivière Noire. — Arrivée à Laï-Chau. — Deo Van Tri (son origine, — sa vie, — sa famille). — Excursions au plateau de Tafine (Les Sas, les Yaos et les Yans). — A Laï-Chau rencontre de MM. Massie et Gassouin. — Rapports avec Deo Van Tri. — Renseignements sur la contrée. — Départ.

Ayant séjourné plusieurs années au Tonkin, après avoir été à la Guyane, au Sénégal et à Madagascar, le colonel Pennequin a été mis l'année dernière à la tête du territoire militaire qui correspond à peu près au bassin de la rivière Noire. Nous sommes ici chez un administrateur hors ligne, les résultats obtenus nous étonnent à chaque pas. Partout en remontant la rivière et au delà jusqu'aux frontières laotiennes, nous trouverons son œuvre et les chefs indigènes se chargeront

eux-mêmes, chaque jour, de nous la mieux faire apprécier.

Pour nous c'est une chance de l'avoir rencontré; sa connaissance parfaite de la région et de ses habitants facilitera singulièrement notre voyage, et durant mon séjour ici je profiterai de la bonne hospitalité qui nous est offerte et de l'accueil cordial qu'on nous fait, pour l'accabler de questions; c'est donc un simple devoir de reconnaissance que j'accomplis en priant le lecteur de bien vouloir reporter au colonel Pennequin le mérite d'une bonne partie des renseignements que je vais exposer.

Situé jadis à deux jours de la rivière, à Son-La sur la rive droite, au milieu d'une plaine plus élevée et plus saine, le poste a été récemment transporté ici dans une position plus centrale et de communications plus faciles. Les constructions en terre battue blanchie à la chaux, et portant un toit de chaume, sont assez distantes les unes des autres pour laisser à tous la plus grande liberté; elles comprennent les logements et mess du colonel, des officiers, des sous-officiers, des agents des postes et télégraphes, les magasins et même un cabinet photographique. Les familles

des tirailleurs habitent dans des cases muongs sur pilotis; les portes de la palissade en bambou sont fermées le soir et des miradors permettent aux sentinelles de surveiller les abords.

Les installations ne sont encore que provisoires; des briqueteries et des fours à chaux viennent d'être créés, et le temps est proche où sur l'emplacement des anciens logements s'élèveront des maisons de briques, plus hautes, plus spacieuses, plus saines. Deux jardins potagers bien irrigués approvisionnent la garnison de légumes frais et de salades; des essais de cultures nouvelles y sont tentés; les caféiers vont être plantés, et trois cents plants d'eucalyptus sortent déjà de terre.

En dehors du poste, un village indigène s'est établi; par sa position, Van-Bou est peut-être appelé à devenir un centre important. Pour attirer le monde, le colonel a dispensé les Annamites des corvées et de l'impôt de capitation les Chinois qui s'y fixent. Plusieurs commerçants tiennent déjà boutique; des caravanes se rendent ici de Mong-Tse et de Mang-Hao, sans passer par Lao-Kaï; elles apportent l'opium qu'elles vendent quatre fois moins cher que dans le Delta

(nous avons dit plus haut que la ferme d'opium n'a pas de contrôle au-dessus de Cho-Bo), et les bons résultats de cette liberté commerciale ne peuvent tarder à se faire sentir.

Les mines sont nombreuses dans la contrée, les gisements aurifères sont célèbres ; nous tâcherons d'en visiter quelques-uns. Maintenant ils rapportent peu ; depuis la guerre et la venue des Pavillons-Noirs sur la rivière, les ouvriers chinois ont quitté le pays et ne sont pas encore revenus, et les races indigènes ne se livrent guère aux exploitations minières.

Au point de vue de la population, on peut diviser la contrée en trois zones limitées selon l'altitude : en bas, les Thaïs ; à mi-côte, les Mans ; en haut, les Méos ; toutes races ayant le plus profond mépris l'une pour l'autre.

Frères des Laotiens et des Siamois, cousins des Chinois, les Thaïs (hommes libres, ou laboureurs de la montagne, Pou-Thaï), se retrouvent sous les noms de Thou, Thou-jen, Pan, Paï, Shan, Lao, etc., disséminés sur un vaste espace dont les limites approximatives seraient : au nord le Su-Tchuen, à l'est le Kouang-Toung, à l'ouest l'Iraouaddy et au sud le Cambodge et le golfe de

Siam. Venus selon toute probabilité du nord, il y a bien des siècles, comme envahisseurs, représentant les débris d'un ancien empire, ils semblent avoir plus d'un point commun avec les races thibétaines et les tribus qui peuplent les rives du haut Mékong au-dessus du Yunnan. Ils ont un alphabet et, comme les Tibétains, écrivent de gauche à droite. Dans certaines de leurs légendes, je trouve des ressemblances avec des contes tibétains, le lièvre, par exemple, jouant chez les deux peuples le rôle malin du renard de nos fables.

Sur la rivière Noire, on distingue les Thaïs noirs et les Thaïs blancs, ces derniers occupant surtout la haute région depuis Van-Bou jusqu'à la frontière de Chine, à l'exclusion des premiers qu'on rencontre plutôt en dessous. Les différences d'ailleurs minimes se trouvent dans le costume, le patois et l'écriture ; notre interprète comprend les deux, mais prétend ne pouvoir lire les manuscrits des Thaïs noirs. Il est si paresseux, que je ne sais si je puis m'en rapporter à ses renseignements ou s'il évoque simplement ce prétexte pour s'éviter une besogne de plus.

Les Thaïs se mêlent parfois aux races autoch-

tones; en dehors même des caractères ethnographiques, cette facilité d'assimilation les distingue nettement des Annamites, plus orgueilleux et moins façonnables. Des colonies annamites fondées sur le Mékong, il y a soixante ans, n'ont rien pris à leurs voisins les Laotiens, mais sont toujours restées mêmes; les Chinois, au contraire, établis dans le Tonkin, se façonnent et se transforment au contact de la race dominante.

Les Thaïs vivent sous un régime assez doux; on compte trois unités administratives; en commençant par en haut; le *chau*, ou canton; le *sa* ou commune; le *som* ou hameau.

Chaque année l'assemblée des notables du *som* partage les terres à cultiver entre les habitants, déterminant le lot de chacun, suivant les moyens dont il dispose, les bras qu'il peut utiliser, le travail qu'il donne, le nombre de buffles qu'il possède; si des contestations surgissent, on en réfère à trois magistrats pris au choix. Le partage des terres réglé, la production n'est pas divisée; chacun peut jouir librement de ce qu'il a obtenu. Les chefs ont un lot plus important et emploient une partie de la population à leur service. S'ils grugent un peu leurs ouvriers, en

revanche, ils ont des greniers, font des provisions et nourrissent les laboureurs qui, ayant vendu trop tôt leur récolte, se trouvent privés de leurs moyens d'existence. Ce système a l'avantage d'égaliser les fortunes; il produit rarement la richesse individuelle, mais évite les misères.

Chez les Thaïs de cette région la religion n'est pas nettement caractérisée. Plus haut nous trouverons des tendances bouddhistes, importées de Chine ou de Birmanie. Ici rien de précis; ni divinités, ni pagodes, ni livres, ni prêtres; le culte des ancêtres d'un côté, et de l'autre la croyance aux esprits, qui personnifient les forces de la nature, les maladies, en un mot les causes ignorées de phénomènes tangibles. N'en est-il pas généralement de même dans les religions primitives et sur quelque point du globe que nous nous transportions, ne voyons-nous pas le surnaturel naître de l'inconnu et se confondre avec lui? Les esprits sont combattus ou invoqués par des bâtonnets odorants, des offrandes, de petits autels élevés sur quatre poteaux et tapissés de papier rouge, des ornements sur les maisons, des triangles ou des carres en bambous, et le recours aux sorciers. Ceux-ci ont une

grande influence. Souvent au nombre de deux, ils représentent l'un le principe du Bien et l'autre celui du Mal; ils doivent alors éviter de se rencontrer, et si malgré les précautions prises ils se trouvent en présence, ils lutteront l'un contre l'autre; si le combat n'amène pas de sang. c'est un mauvais présage. Parfois on les invite tous deux à une cérémonie; l'un reste alors à l'extérieur pendant que l'autre se tient dans la maison et *vice versa*.

Généralement les morts sont brûlés sur un bûcher, dont un petit autel de bois marque ensuite la place; les cendres, enfermées dans un pot, sont enfouies dans quelque lieu éloigné auquel mène un sentier détourné.

Devant continuer notre voyage parmi les Thaïs, nous aurons à parler quotidiennement de leurs habitations, de leurs ressources, de leur manière de vivre. Les détails que je pourrais donner sur ces sujets trouveront place au cours de mon récit.

Quant au *Mans*, je les ai peu rencontrés; habitant des localités souvent éloignées l'une de l'autre, ils sont peu nombreux entre le fleuve Rouge et la rivière Noire. Leur type se rapprochant de

celui des Moïs, et leur costume, surtout celui des femmes, les distinguent pourtant nettement des autres races : leur origine est-elle thibétaine comme on l'a dit? Le problème n'est pas résolu; ils semblent, comme d'autres, être venus des plateaux du Nord.

Plus récente, peut-être, a été l'invasion des Méos. Les Miao-tsé, ainsi qu'on les appelle en chinois, avec leurs frères les Yaos et les Lolos, occupent encore les sommets du Yunnan, du Su-Tchuen, et même du Kouang-Si, jusqu'au Kouan-Toung qui, selon certains auteurs, serait le berceau de leur race. Ce sont des montagnards grands, aux formes élégantes, à la démarche ferme, facilement reconnaissables de loin. Leur figure est ouverte, blanche, énergique. De caractère gai et d'humeur généralement pacifique, ils ont été, en Chine, refoulés sur les hauteurs par les conquérants du sol; ils se vengent en faisant des incursions dans les vallées, d'où ils essaient en vain de chasser ceux qui les ont dépouillés. Les Chinois les traitent de *barbares*, nom générique qu'ils accordent d'ailleurs à tous ceux qui n'appartiennent pas à l'estimable race des *porte-queue*. Dans le Haut-Tonkin, les Méos sont tranquilles

et vivent en bonne intelligence avec les autres populations, en évitant le plus possible tout contact étranger. Rarement descendent-ils dans la plaine pour les besoins du commerce ou des échanges; ils se suffisent à eux-mêmes et prétendent que l'air d'en bas est empesté et les tue. Divisés en plusieurs tribus d'après la couleur de leurs vêtements, ils paient aux chefs de canton un impôt minime par l'intermédiaire de leurs chefs. Nous les ferons mieux connaître au lecteur en lui proposant de nous suivre dans un village méo situé derrière Van-Bou.

Le lieutenant Didelot veut bien nous servir de guide dans cette excursion, qui se fait (aller et retour) en une journée; mais la montée est rapide et fatigante. A une certaine hauteur, les flancs des collines sont débroussaillés. On y cultive le riz de montagne gluant, il n'exige ni irrigation ni aucun soin particulier; la cendre des bois brûlés sert d'engrais à la terre; d'ailleurs, les indigènes ne le sèment pas deux fois de suite sur le même espace.

Bientôt nous entrons dans les nuages, pour en ressortir presque aussitôt et ne plus voir à nos pieds qu'une mer blanche s'étendant à

perte de vue d'où émergent quelques sommets dénudés. Encore un dernier raidillon dans la terre rouge, et nous sommes arrivés. Le col où nous nous arrêtons a onze cent cinquante mètres d'altitude; les sommets les plus élevés en ont mille huit cents; je trouve des bambous poussant encore ici, et des conifères assez semblables à nos sapins.

Des deux côtés du col, quelques cases en bois, se dressant de terre et recouvertes de chaume, abritent des familles méos. On compte ici environ quatre-vingts habitants, bien qu'à nous ils ne s'avouent être que trente-cinq; ils craignent que nous ne venions pour vérifier l'impôt.

A notre arrivée, tout le monde vient à notre rencontre. A première vue, la race semble belle et forte, surtout à qui vient du delta du Tonkin. Les hommes, généralement grands, ont la figure blanche, ouverte, les yeux peu fendus; le nez, souvent busqué, se détachant nettement entre les yeux; les pommettes saillantes, la bouche petite, les dents blanches, le menton bien fait et énergique[1]; leur démarche est assurée : en

1. Ils ont une dolichocéphalie prononcée, au contraire des autres euples de l'Indo-Chine, généralement brachycéphales.

posant le pied, ils semblent s'arrêter un moment pour mieux l'appuyer; on reconnaît là des gens habitués à courir la montagne. Les femmes, plus petites, sont gentilles; leurs bouches s'entr'ouvent en un sourire continuel qui laisse voir une rangée de belles dents blanches; leur nez est presque droit, leur menton fin, tout le bas de la figure d'une régularité parfaite et les yeux juste assez fendus pour indiquer qu'ils sont enchâssés dans des visages orientaux. Séduisantes et gaies, elles ont un cachet à part et reposent agréablement de la vue des Annamites et des Thaïs du bas.

Par leurs costumes, comme par leurs types et leurs coutumes, les Méos me rappellent beaucoup les Lolos que j'ai rencontrés au Su-Tchuen. Chez les hommes, même manière de ramener les cheveux en avant qui, là-bas, les fait surnommer des missionnaires les *licornes;* ici, ils entourent cette coiffure d'un turban noir ; même petite veste flottante gros bleu, même pantalon large; chez les femmes, même jupon très plissé, si caractéristique que je n'ai vu nulle part ailleurs; leur veste croisée par devant, serrée par une ceinture et portant derrière un grand col marin

se retrouve dans les montagnes qui avoisinent Yunnan-Fou. Tandis que les messieurs ont les jambes nues, les dames entourent leurs mollets de bandes gros bleu lorsqu'elles sont en tenue d'apparat. Les chefs, en grand costume, ont des babouches, le pantalon ordinaire, un petit tablier de plusïeurs couleurs, une ceinture étroite faisant plusieurs tours et laissant pendre ses franges de côté, et sur la poitrine un carré d'étoffe brodée. Plus voyants et plus variés que ceux des Thaïs, ces vêtements sont très pittoresques : les couleurs dominantes sont le blanc et le gros bleu. On emploie un procédé fort ingénieux .pour obtenir sans broderie les dessins les plus variés ; sur une étoffe blanche, par exemple, au moyen d'un petit instrument de cuivre on trace à la cire les arabesques voulues ; ainsi enduite, l'étoffe est plongée dans un bain de teinture, puis lorsqu'elle est colorée, mise dans l'eau chaude qui fond la cire et découvre les dessins.

Peu de bijoux : des boucles aux oreilles des dames, et, chez les hommes, autour du cou un cercle d'argent auquel ils attachent un grand prix. Nous ne pouvons en acheter ; s'ils s'en séparaient, nous disent-ils, ce serait pour eux la mort rapide.

On nous fait ici bon accueil; les officiers sont connus et la p pulation n'est pas défiante; aussi nous laisse-t-on tout visiter librement et répond-on volontiers à nos questions.

L'intérieur des huttes est assez sale. Des nattes tressées posées sur quatre piquets servent de lits; dans un coin, un grand plat de cuivre, venu de Lao-Kaï, sert à préparer le repas des cochons; ces animaux sont nombreux ici et d'une autre race que ceux du Tonkin. Au plafond sont suspendus des épis de maïs et de millets; je vois aussi du riz, et, dans des cuves, des grains de maïs et des larmes de Job dont on tire une mauvaise eau de-vie. Les Méos tissent avec un métier très simple le chanvre qu'ils cultivent; font du papier avec de la paille de riz; travaillent le fer avec une forge primitive, faite d'un tronc d'arbre creux bouché avec du ciment, dans lequel un piston déplaçant deux peaux joue le rôle de soufflet. Près de leurs cases, des greniers à maïs sont élevés sur quatre piquets pour être à l'abri des animaux; sur des cordes sèchent des feuilles de tabac; leurs jardins sont entourés de petites palissades et bien tenus; on y voit quelques arbres fruitiers: un pêcher, un mandarinier.

Plus industrieux que les Muongs, ils font des seaux en bois cerclé qu'on porte avec une sorte de crochet placé sur le prolongement d'une des planchettes; ils ont des houlettes, des bêches, des sarcloirs.

Le maïs est moulu dans une meule de trois pierres; celle du milieu est percée de part en part, en son axe, d'un trou par où passe le grain; et elle tourne au moyen d'un excentrique de bois qu'on n'a qu'à pousser ou tirer.

Comme armes, des fusils à crosses plus courtes encore et à canons plus longs que ceux des Thaïs. Ils ont aussi des arcs à gâchette, sortes d'arbalètes. On me montre comment sont tendus des pièges aux grands animaux au moyen de deux arcs posés horizontalement sur des bambous, l'un servant de déclanchement à l'autre; une ficelle, tendue sur le passage de l'animal, met tout le système en mouvement. Les flèches sont courtes, la pointe de fer enduite à sa base d'une résine qui, nous dit-on, est un poison violent.

Les hommes chassent, fument, boivent, et laissent les travaux du ménage aux femmes, qui n'ont pourtant pas l'air trop malheureuses. Elles portent les fardeaux dans une hotte de bambous

tressés, maintenue sur les épaules au moyen de bretelles. Les Kas, qui se servent de hottes également, prennent la nuque pour point d'appui en employant un bandeau maintenu sur le front. Marcheurs extraordinaires, les Méos trottent dans la montagne comme des chèvres ; mais il ne faut pas gêner leurs habitudes; veut-on se servir d'un convoi de coolies, on doit diviser les fardeaux de façon qu'ils puissent les placer dans les hottes ; ils ne savent pas porter à deux au moyen d'un bambou.

Au point de vue intellectuel, ils ne semblent guère avancés ; leurs traditions remontent à soixante ans lorsque, poussés par la famine, ils ont quitté les montagnes du Yunnan ; eux-mêmes se prétendent divisés en Méos blancs et Méos noirs. On peut rapprocher ces groupements de la distinction analogue des Lolos du Su-Tchuen (os blancs, os noirs).

Leur dialecte, dont un officier, M. Tralboux, a bien voulu me communiquer un vocabulaire[1], semble différer fort peu de celui des Méos du Tra-Ninh dont j'ai pu relever quelques mots; mais je ne trouve aucun rapport entre leur langage

1. Voir à l'Appendice.

et ceux des Yaos, des Lolos et des Miaos-Tse que nous ont rapportés différents voyageurs; pour pouvoir se prononcer il faudrait avoir des renseignements plus abondants.

Ils nous disent ne pas avoir d'écriture. Leur culte paraît être celui des ancêtres ou des esprits. Un petit carré de papier doré au fond des cases, quelques bâtonnets à odeur, un ou deux œufs, du papier découpé, voilà tout ce qui constitue et orne l'autel; à l'entrée un tonnelet suspendu, maintenant une peau tendue, et un tambourin, sont employés en l'honneur des morts.

Les arts sont très négligés; ils ont une sorte de guitare et un chalumeau, aux sons desquels on danse. Le fait qu'ils ont des danses est intéressant à noter; car en cela ils se distinguent des Chinois qui n'en ont pas, et des Thaïs qui ne dansent que dans certaines cérémonies religieuses.

Je remarque des dessins qu'ils ont faits sur une planche; ils sont aussi primitifs et de même aspect que ceux qu'on peut trouver en Océanie, au cœur de l'Afrique ou sur les os ornés des âges préhistoriques.

Nous avons bien regardé autour de nous et l'on nous a laissé faire; les habitants se sont prêtés

à tout, nous ont permis de fouiller leurs cases, ont posé pour la photographie de face et de profil, ont revêtu leurs costumes d'apparat; il ne nous reste qu'à les remercier et à redescendre.

A environ sept cents mètres d'altitude, nous nous arrêtons, auprès d'une source, à un sanatorium que le colonel Pennequin fait installer pour envoyer les hommes malades ou qui ont besoin de repos. On a ici toujours au moins cinq degrés de moins qu'à Van-Bou ; trois ou quatre cases en bambous dressées en quelques heures, un jardinet avec des plants de radis et de choux, quatre pieds de vigne sauvage, constituent actuellement tout l'établissement dont la direction est confiée au lieutenant Tralboux.

Tandis que nous faisons halte, survient un courrier portant ordre du colonel de faire redescendre tout le monde à Van-Bou immédiatement; vingt-cinq minutes au plus suffisent à la mobilisation; les cases sont démontées, les bambous utilisés comme supports et comme lanières, tout est emballé; les tirailleurs n'oublient pas leur riz, ni même, ni surtout, dirai-je, la lampe à opium. On ne laisse ici qu'un cochon, vivant à demi dans la brousse, et remplissant jusqu'à

présent l'office de vidangeur, rôle que ses congénères ont l'habitude de jouer sous les maisons muongs.

Nous sommes vite en bas. Les nouvelles sont graves; le colonel Pennequin vient d'apprendre la destruction du poste de Yen-Lang qui a eu lieu, il y a huit jours; le capitaine Pouligou et plusieurs hommes sont tués, quarante-cinq fusils et vingt-cinq mille cartouches pris, et le Doc Ngu triomphant. Il n'y a pas de temps à perdre; cent cinquante hommes de renfort vont être envoyés à Van-Yen pour protéger la vallée du Phou-Yen contre un coup de main. Nous prêtons nos pirogues à cet effet et mettrons ce retard à profit pour visiter les mines situées sur la rive droite.

Le lendemain, le colonel nous donne quelques détails sur le désastre de Yen-Lang. Les pirates sont entrés le soir, déguisés en coolies porteurs; un d'eux les précédait à cheval, un casque sur la tête; à l'aide de ce déguisement, il put tromper la sentinelle; la porte prise, le reste des hommes cachés dans le bois fut appelé. Le coup de main avait réussi, mais il fallait beaucoup de hardiesse pour le tenter; sans la complicité

des habitants du pays, il eût évidemment échoué. Malheureusement le poste était dépourvu de renseignements, quelques semaines auparavant, l'infortuné capitaine s'était plaint des difficultés qu'il rencontrait pour apprendre le moindre mouvement de l'ennemi. Le chef nominal des pirates est un vieux doc (général), le doc Kéou, âgé de soixante ans; mais le chef réel est son lieutenant le Doc Ngu, nommé jadis *dédoc* par l'Annam. Comme ses confrères, il prétend combattre maintenant pour l'empereur d'Annam (Hamghi). Jusqu'à présent, toujours victorieux, il est abondamment pourvu d'armes et de munitions; les indigènes le craignent et lui obéissent et n'ont d'ailleurs pas trop à se plaindre de lui, car il les rançonne peu. Sa force, avons-nous dit plus haut, nous est en partie imputable; sa situation à cheval sur plusieurs territoires lui donne une grande liberté d'action[1]. Espérons que le gouvernement finira par comprendre ses erreurs, et

1. Depuis quelques mois la bande du Doc Ngu a été détruite par le colonel Pennequin, et le Doc Ngu lui-même a été décapité par d'autres chefs muongs qui nous ont ainsi récompensés de leur avoir laissé, grâce à l'intervention de M. Vacle, l'autonomie chez eux.

écoutera les conseils des gens qui, depuis des années, parcourent ces régions.

La soirée du 15 est marquée par un épouvantable ouragan qui dure toute la nuit et vient ébranler les constructions du poste; elles sont heureusement basses et le vent a peu de prise.

Le 16 au matin, nous traversons la rivière sur un bac creusé dans un tronc d'arbre, où deux chevaux peuvent tenir. Le temps est couvert; le thermomètre marque 25° dans la journée. Nous sommes à cheval ainsi que l'interprète Choken; quatre tirailleurs muongs nous accompagnent et nous servent de guides; notre troupe est grossie d'une douzaine de coolies et de nos boys.

Après avoir repassé devant le Van-Bou chinois où j'admire des massifs de mandariniers énormes, nous quittons le bord de la rivière pour remonter la vallée d'un de ses affluents, le Nam-Bou. Ce n'est qu'un simple torrent aux eaux troubles, que côtoie un bon chemin. Parfois le rocher nous serre et l'on marche sur des nattes de bambous entrecroisées, soutenues par des pilotis.

Les haltes pour coolies sont marquées par des abris, un toit de chaume sur quatre poteaux. Près de l'un d'eux, pendant qu'on prépare le dé-

jeuner, je trouve dans le bois un crâne humain, un squelette, une couverture de l'administration et une cangue; quels sont ces restes et que drame s'est joué ici ? Les os sont muets ; on peut supposer qu'un captif échappé est venu mourir ici de faim, de maladie, ou est devenu la proie des bêtes fauves.

Plus loin les bois grandissent, les ficus aux troncs à côtes dominent toujours; des palmiers élèvent leurs longues et élégantes tiges du sol; elles atteignent cinq à six mètres; les fougères sont superbes, mais non arborescentes. Nous sommes sur un terrain ardoisier, et les passants, en certains endroits, ont dressé de grandes plaques.

Nous nous élevons peu à peu pour passer d'un bassin dans l'autre; aux grands arbres succèdent les bambous et les roseaux. Le pays est peu habité: à peine quelques cases de planteurs de riz. Ce n'est que le soir que nous entrons dans une région plus peuplée, au village de Muong-Chum. La maison du chef, où nous passons la nuit, se reconnait de loin aux ornements en forme de bois de cerfs, placés aux deux extrémités du toit; c'est un signe distinctif que nous retrouverons ailleurs. L'habitation est propre, nous n'avons pas

le supplice ici comme en Chine d'être entourés par une foule curieuse et gênante; les indigènes sont discrets. Nos hommes vont bien et se font à leur métier; à peine arrivés, les chevaux dessellés tandis que Baptiste s'occupe du repas, Thou de l'installation et des bagages, Sao se met à préparer les oiseaux tués dans la journée. Thou est bon marcheur, mais se trouvant momentanément riche à la suite de quelques heureuses parties avec les tirailleurs de Van-Bou, il manifeste l'intention d'acheter un cheval; je lui conseille, tant qu'à faire, de prendre aussi un boy à son service. Ses acquisitions restent à l'état de projet et c'est encore à pied qu'il repart le lendemain.

Nous sommes réveillés au petit jour par le bruit monotone que font, en décortiquant le riz, les femmes placées sous la maison; elles déplacent avec le pied un long levier de bois terminé par une sorte de marteau qui retombe régulièrement dans le récipient. Toute la journée quelques-unes sont occupées à cette même besogne; il est vrai qu'elles se relaient.

En route nous traversons d'abord un pays peu habité rappelant celui de Cao-Phong, avec ses her-

bages que dominent des monticules calcaires, puis des bois; tantôt la forêt vierge avec ses géants liés les uns aux autres par l'inextricable réseau des lianes; tantôt une futaie de jeunes chênes, clairsemée. Je remarque aussi des noisetiers.

A Ban-Naboum où nous déjeunons, j'aperçois quelques pêchers. Devant chaque case un petit jardin est planté de légumes; la terre semble partout très bonne. Quels beaux espaces libres en pays tranquille pour tenter de grandes cultures, le jour où les communications avec le Delta seront facilitées! Le coton pousse ici sans aucun soin; plantés sur les hauteurs ou des terrains défrichés par l'incendie, les arbustes annuels atteignent jusqu'à un mètre cinquante; on seme au printemps et on récolte à l'automne. Suivant son importance chaque maison en produirait de trente-six à cinquante kilogrammes par an; on le vend environ trois piastres le picul[1] brut; mais les indigènes se contentent ici de la production nécessaire à leurs besoins. Le maïs et le riz sont aussi cultivés; des fruits sauvages fournissent une huile. D'un tubercule ramassé souvent à fleur de

1. Soixante kilogrammes.

terre et analogue à la truffe, on tire une teinture brune ; c'est le faux gambier, appelé *cunao* en annamite; il fait en Annam l'objet d'un commerce important et se vend jusque sur le marché de Hong-Kong. Le bétail se nourrit bien dans les herbages; on élève des cochons et des buffles: ces derniers portent des clochettes en bois, faites d'un morceau de bambou avec deux battants extérieurs.

Après Ban-Nahum jusqu'au soir le paysage varie peu; des ondulations couvertes d'herbes avec quelques petits chênes. De ci de là des monticules de terre atteignant deux et trois mètres de haut, boursouflant le terrain, comme de gigantesques taupinières, ce sont des constructions de termites.

Nous voici auprès de la mine Deloustal : un beau point de vue découvre au loin les montagnes du Thanh-Hoa; un arrêt est obligatoire, pour regarder le spectacle, et en même temps pour jeter un coup d'œil sur le gisement de cuivre. Dans un rocher porphyrique quelques trous ont été creusés sous la direction d'un avocat d'Hanoï qui a pris le périmètre; on n'a pas été à plus de quatre à cinq mètres de profondeur. Dans les déchets je vois

du sulfate de cuivre d'un beau vert qui s'effrite et s'écrase sous le doigt; les filons sont surmontés d'une calotte d'oxyde de fer qu'on appelle calotte de filon; ils s'appuient entre des terrains primitifs et des calcaires. On rencontre des caractères analogues dans les gisements de Névada. Pourtant les Français qui sont venus ici n'ont jusqu'à présent pas trouvé de veine valant les dépenses de l'installation, de l'exploitation et du transport; la mine semble actuellement abandonnée.

On redescend vers une plaine cultivée en rizières au milieu de laquelle se dressent en forme de cylindres des hauteurs calcaires, entourées à leur base d'une haie de grands arbres. Nam-Xong où nous passerons la nuit est un gros village, formé d'une vingtaine de maisons.

On nous accueille toujours fort bien; le chef vient au-devant de nous et nous installe dans un petit compartiment à l'extrémité de sa maison; on nous laisse volontiers aller, venir, regarder et causer dans la salle commune, ce qui à mon avis est beaucoup plus intéressant. Les femmes et les hommes sont accroupis autour de deux foyers rectangulaires. Généralement laides, les premières

ont ici comme au Tibet les traits moins fins, la figure plus pleine et plus arrondie que les seconds. Les jeunes filles portent leurs cheveux en chignon derrière la tête et les femmes mariées au-dessus, beaucoup ont un anneau d'argent enchâssé dans le lobe de l'oreille; elles y suspendent une boucle. Elles sont maintenant occupées à se laquer les dents; un morceau de bois spécial est exposé au-dessus du feu; lorsqu'il est couvert de noir de fumée, on le racle avec une spatule et on emploie l'enduit. Un jeune homme joue un air de musique très doux; son instrument est une lamelle de cuivre dans laquelle est découpée une languette; aux deux extrémités sont fixés des cordons de soie, et les sons sont obtenus par la vibration du métal contre les dents; il faut une grande habitude pour arriver à se servir de cet instrument.

Je puis faire quelques achats ici : des costumes, deux manuscrits (Thaïs noirs); ce sont des cahiers de chansons; ils sont difficiles à obtenir. On nous propose l'acquisition d'un singe, mais de l'espèce commune. Au dire des indigènes le gibier est nombreux dans les environs. Nous tâcherons d'ouvrir l'œil en route. Si les tigres ne se montrent

pas, ils se font du moins entendre; nous sommes en effet réveillés au milieu de la nuit par un vacarme épouvantable produit par les animaux attachés sous la maison; tout le monde est sur pied; les hommes sortent et allument de grands feux qu'ils entretiennent jusqu'au matin; un tigre est venu à une trentaine de mètres du village. Nous entendons près de nous sa respiration courte et saccadée, ses râles puissants qu'interrompent par moments de forts coups de gueule; il se rapproche et semble parfois tout près. J'arme ma carabine; une fente dans la paroi de la maison, à l'angle où je suis couché, me servira de meurtrière; le clair de lune est superbe, et l'animal semble s'en défier, car il ne se décide pas à sortir de la brousse; il se contente de nous tenir éveillés jusqu'au point du jour et s'éloigne alors lentement, continuant à rugir de distance en distance.

18 février.

Le chemin devient mauvais dans l'après-midi; le guide qui nous précède nous indique, aux bifurcations, la bonne direction, en barrant les

autres par des branches qu'il brise. D'abord dans les hautes herbes, nous atteignons une région de rochers calcaires, entièrement semblables à ceux de la baie d'Halong. Désormais, il faut, pour contourner ces falaises, faire de continuels zigzags. Pendant plusieurs heures, nous suivons le lit d'un torrent, puis traversons une petite rivière, le Nam-Pan, dans laquelle mon cheval a la maladresse de se laisser tomber; j'en suis heureusement quitte pour avoir mes sacoches trempées, rien de perdu; le soleil réparera vite le malheur. Cette même rivière sort plus haut d'une montagne sous laquelle elle court pendant quelques kilomètres. Au point de vue géologique, cette région serait curieuse à étudier; elle est remuée, secouée, bouleversée comme par un formidable ébranlement; partout des chaos, des éboulis, des trous et des cavernes. A ces dernières, je dois de perdre une magnifique civette que nous tirons sur un arbre et voyons aussitôt tomber et disparaître en terre sans pouvoir la retrouver.

Nous nous arrêtons à Mo-Lou, qui est le but de notre excursion. Figurez-vous un cirque de cinq à six cents mètres de diamètre fermé par de

hautes murailles grises que cache à peine, par places, la brousse cramponnée aux flancs; au fond de la cuvette, des rizières entourant les maisons du village. Celles-ci sont de construction muong, sur pilotis, bien qu'habitées en partie par des Chinois. Une sorte de mauvaise auberge sale, puant l'opium, rappelant les komkoing du Céleste Empire, est réservée aux voyageurs. En dépit des préférences de notre interprète pour les hôtels établis par ses congénères, nous aimons mieux un autre gîte. Les quatre miliciens qui nous accompagnent nous comprennent; le caï (caporal), homme alerte, actif, débrouillard, parlant quelques mots de français, se rend vite à notre pensée, et nous mène à la demeure du chef, où nous retrouvons l'hospitalité à laquelle nous sommes accoutumés.

Il fait encore jour, et je ne veux pas perdre de temps pour visiter l'exploitation aurifère; pendant que nos hommes s'installent j'exprime à l'entrepreneur mon désir de visiter les travaux. Malheureusement, nous est-il répondu, nous tombons mal; du chef-lieu de la région on vient d'ordonner trois jours de prières publiques, pour éloigner une maladie qui sévit sur les bestiaux;

la cessation de tout travail est nécessaire. Le chef est très embarrassé; il craint de nous déplaire, et ne veut pas non plus irriter ses supérieurs dont un messager est arrivé récemment. Quant à nous, nous voilà fort ennuyés; serons-nous obligés, après avoir fait trois étapes pour examiner les travaux de Mo-Lou, de repartir sans avoir rien vu, ou d'attendre trois jours encore que les dieux soient rendus favorables? Avec de la bonne volonté de part et d'autre, tout finit par s'arranger; nous paierons les ouvriers pour notre compte; ils nous donneront le produit de leurs recherches et ne bénéficiant qu'indirectement de leur travail, ils ne paraîtront pas rompre le repos obligatoire.

A une centaine de mètres du village, quatre puits sont creusés; ils ont environ vingt mètres de profondeur sur un mètre carré de large; au-dessus de chacun, un petit abri porte un treuil en bambou, mû par cabestan, sur lequel s'enroule une lanière de cuir. Deux coolies travaillent à chaque puits; l'un descend au fond en écartant les jambes et les mains et en les arrêtant dans les encoches faites aux parois; l'autre reste à l'orifice. Les galeries communiquent; on

se sert de lampes en bois, garnies d'huile de sésame et d'une mèche de coton. On ne travaille que pendant les quatre mois d'hiver; l'été, il fait trop chaud; on compte en moyenne dix paniers par jour et par homme (chaque panier étant de dix à vingt kilos). La terre est argileuse, de deux teintes, jaune ou brune, suivant le trou; nous voyons trouver plus d'or dans la seconde; je remarque, à côté de pierres arrondies, des fragments de quartz aux arêtes encore vives. Les ouvriers nous disent que le terrain aurifère a une direction et serpente comme le lit d'une rivière; on peut se demander si le gisement n'a pas été formé par la décomposition des schistes tourbillonnant au fond de la cuvette de Mo-Lou.

Les paniers remplis, on porte la terre non loin de là dans une boîte en planches d'environ un mètre carré, enchâssée dans le sol; le fond est en pente douce; sur le rebord supérieur, passe un mince filet d'eau qui s'écoule sous la cloison du bas; avec un râteau sans dents, un ouvrier pousse sans cesse en haut la terre descendue par l'eau; peu à peu les grosses pierres, puis le gravier le plus fort se séparent du sable fin et sont enlevés; on pose alors le râteau et, à la main,

on étale doucement ce qui reste sur la planche raboteuse. Les pépites plus lourdes s'arrêtent, sont ramassées avec l'ongle et déposées sur un morceau de feuille de bananier. Quoi qu'en disent les indigènes, à ce système, on doit beaucoup perdre; ils ne connaissent pas l'emploi du mercure. Quant aux escaliers dont nous avons vu faire usage au Tibet, ils me disent s'en être servis sans trouver plus que maintenant. En somme, trente-deux paniers que nous voyons laver pendant notre arrêt à Mo-Lou ne donnent que cinquante-deux centigrammes, soit un gramme et un dixième à la tonne.

L'extraction est faite maintenant au profit de deux métis de Thaïs et de Chinois. Les Chinois d'ici ne travaillent plus aux gisements; ils cultivent les champs ou s'occupent de commerce; les ouvriers employés ne sont pas payés, mais nourris; ils font en quelque sorte partie de la famille du patron; leur entretien (nourriture et opium) peut être évalué, au maximum, à neuf sous par jour. L'or, à mesure qu'il est trouvé, est échangé aux Chinois contre diverses marchandises, l'opium d'abord. La drogue non cuite vient de Mong-Tse par Laï-Chau; dans la première

ville, elle vaut dix-huit piastres, à Laï-Chau trente piastres, et ici quarante les cent tens ; cette dernière quantité est payée environ un ten et demi d'or.

Mais les Chinois profitent de la naïveté des Muongs pour leur fournir d'abord un peu plus qu'ils ne peuvent payer ; ils leur font des avances, et à quel taux ! de sorte que les malheureux indigènes ne sont jamais quittes et que forcément, jusqu'à leur mort, le produit de leur travail doit aller remplir les coffres de quelque négociant du Céleste Empire. Je retrouve ici ce que j'ai déjà vu dans une grande partie de l'Asie, au Turkestan, comme au Tibet, comme dans la péninsule malaise, les Chinois jouant, partout où ils s'infiltrent dans l'ancien continent, le rôle des Juifs en Europe. Mahométans, Turcs, Tibétains, indigènes des bords du Mékong depuis Saïgon jusqu'à Batang, sont pressurés, trompés, exploités par les uns comme les paysans russes l'étaient par les autres ; c'est partout l'écrasement des naïfs par les habiles, la lutte du pot de terre contre le pot de fer. A quand la rencontre des deux frères, du sémite d'Occident et du sémite d'Orient ?

Le choc se produira-t-il? les loups se mangeront-ils entre eux? A l'avenir de résoudre la question. Jusqu'à présent, ils se sont laissé le champ libre, les uns ont tourné à droite, les autres à gauche voilà peut-être la meilleure explication de ce phénomène qui a intrigué beaucoup d'ethnographes, l'absence presque complète de l'élément juif dans la moitié de l'Ancien monde.

L'entrepreneur métis qui nous donne des renseignements sur l'exploitation me dit que son père chinois avait sept à huit cents ouvriers de ses congénères et gagnait beaucoup mais que la piraterie étant survenue il était parti avec son gain sans plus s'occuper de sa femme ni de son fils. Mon interlocuteur ajoute que s'il avait de l'argent il augmenterait ses travaux et gagnerait lui aussi beaucoup; que des Français devraient venir ici, qu'ils pourraient engager des coolies thaïs à raison de trois piastres par mois (la nourriture et l'opium étant fournis); mais il y aurait peut-être plus à faire à Ye-Tong, à six kilomètres au-dessus de Van-Bou; le gisement semble plus riche et a été complètement abandonné.

19 février.

Ayant fait exécuter quelques travaux dans la matinée, nous repartons de Mo-Lou après nos coolies. Le chemin que nous suivons, souvent sous bois, passant de monticules à monticules et de cirques en cirques par des montées et des descentes continuelles, est bien un des plus mauvais que j'aie encore suivi; il serait même dangereux à parcourir la nuit; le sol est percé de trous si fréquents en certains endroits qu'ils viennent mordre sur le sentier et qu'on a à peine la place de passer sans tomber au milieu de cette grande écumoire. Les orifices sont souvent demi-cachés par des ronces ou des herbes, et quelques-uns de ces puits, restes des travaux d'extractions aurifères de jadis, ont cinq à six mètres de profondeur; il faut faire attention.

Au sommet d'une petite colline, nous trouvons plusieurs hommes paraissant en train de commencer une nouvelle extraction; un vieillard est occupé avec ses deux fils à creuser une excavation autour de racines de bambous; mais,

nous dit-on, ce n'est pas l'or qu'ils cherchent ici. Un terrier a été découvert; de gros rats l'habitent, qui atteignent jusqu'au poids de dix kilos; leur chair est excellente; un feu de broussailles, allumé à l'orifice, les a enfumés; il ne s'agit que de creuser profondément pour découvrir les cadavres. Nous n'avons pas le temps d'assister à la capture.

Nous déjeunons au fond d'une cuvette plus circulaire et plus petite que celle de Mo-Lou, à Bo-Phien-Noï. Les deux ou trois familles qui y habitent extraient et lavent du sable aurifère, par le système déjà vu. On nous dit qu'après être restés quelque temps sans résultats, ils ne recommencent à trouver de l'or que depuis la construction d'une petite pagode; les esprits les ont récompensés. Près des puits d'extraction, des pots renferment des bâtonnets odorants; le métal se présente ici en poussière assez fine; on ne trouve pas de pépites de la grosseur d'un grain de riz. Sao achète un peu d'or, prétendant que c'est un excellent remède contre les maladies.

Le reste de la journée, la route continue aussi accidentée que dans la matinée et finit par déboucher dans une large vallée, bordée d'un côté par une falaise calcaire de plus de deux

cents mètres de haut. C'est au pied de cette muraille que nous nous arrêtons, dans le village de Ban-Maï.

D'ici à Van-Bou, il ne faut que deux étapes: la première est coupée par le déjeuner et une courte halte à Maï-Son. C'est un gros bourg de dix-sept maisons, chef-lieu de la province; le chef, un gros vieux, portant une veste de soie à la chinoise, vient au-devant de nous avec quelques notables et nous engage à nous reposer chez lui. Sa demeure, bien propre et encore neuve, construite tout récemment, offre l'apparence d'une véritable arche de Noë. Qu'on juge des dimensions : soixante-dix mètres de long, trente de large et plus de dix mètres de haut pour le toit. Les parois sont en planches droites percées de petites fenêtres; on voit même des volets. La charpente du toit est très curieuse; les versants opposés se rejoignent aux extrémités par une sorte de demi-cône tranché dans le sens de la longueur, que supportent une série de bambous disposés en courbes horizontales et parallèles; une section plane, coupant entièrement le toit, donnerait ainsi sensiblement l'image d'une ellipse; les feuilles qui le couvrent sont

superposées à l'extérieur comme les ardoises chez nous. L'intérieur est très propre; une grande cloison de planches sépare entièrement du reste, le tiers de la demeure, réservé aux étrangers; dans la partie occupée par le chef, des cloisons latérales forment des sortes de cabines qu'habitent les femmes; une pièce, fermée par un grand store vert, renferme l'autel des ancêtres. Un râtelier reçoit les fusils des miliciens (il y en a une trentaine); à côté, de grandes ombrelles vertes sont des signes de commandement. Il en est de même de la chaise à porteur: elle consiste en un hamac, suspendu à un bambou et protégé contre le soleil par un toit doré et orné aux extrémités; c'est très simple. Notre hôte paraît riche, il a même des objets européens, une lampe à suspension, un almanach, une table et des chaises et une pendule dont il paraît surtout très fier; à notre arrivée, il monte sur une chaise pour la faire sonner. Nous sommes chez un personnage généreux, trop généreux même à notre gré; je n'ose rien acheter; un costume de femme, des peaux de bêtes, des oiseaux vivants (une perdrix, entre autres, fort intéressante), tout ce que nous désirons nous est

aussitôt offert à titre de présents. Je n'ai d'autres ressources que de promettre d'envoyer un souvenir de Van-Bou; le moindre bibelot fera plaisir. Le commerce est en effet peu développé ici: le Delta n'expédie que du sel qui est vendu cinq piastres le picul (contre argent), ou sept piastres représentées par une valeur de marchandises, et les allumettes valent ici quinze à vingt sous les dix boîtes; à Hanoï, quatre sous.

Le soir, nous entrons dans une superbe plaine de un à trois kilomètres de large, sur vingt de long, presque entièrement cultivée en rizières; une rivière serpente au milieu, coupée de nombreux barrages de pêche et bordée de roues de bambous à godets de six à huit mètres de diamètre, à l'aide desquelles l'eau est élevée pour l'irrigation. Les villages sont très nombreux, par groupes de cinq à quinze maisons, répandus environ tous les deux à trois cents mètres, des deux côtés de la vallée. Ban-Co, où nous couchons, est situé en face de Son-La, l'emplacement de l'ancien poste. La position, comme je l'ai dit, était plus saine et plus agréable que celle de Van-Bou, mais moins centrale surtout au point de vue des communications.

De l'ancien poste au nouveau, on met une bonne journée, et le trajet inverse est difficile à faire dans le même délai. En effet, environ une heure et demie après avoir quitté Ban-Co, nous atteignons la limite de la plaine et pénétrons dans les bois pour descendre ensuite, la plus grande partie de la journée, par un chemin bon maintenant, mais fatigant. Je remarque des veines de marbre rose superbe. Une halte au village de Muong-Bou, et nous retrouvons le chemin déjà pris à l'aller, dans la vallée du Nam-Mou.

Plusieurs petits chefs nous accompagnent, entre autres le fils de celui de Maï-Son; le colonel Pennequin l'a mené à Hanoï, il y a deux ans. Aussi a-t-il cru devoir faire quelques concessions aux modes européennes : il porte des brodequins de cuir rouge, a une montre en or et tient à la main un jonc à pomme d'argent. Sa figure est énergique; il comprend quelques mots de français. Nos présents, des chromolithographies et des étoffes de Paris, sont fort bien reçus de lui : une partie sera remise à son père.

Rien de nouveau à Van-Bou; le colonel est redescendu à Hanoï; on n'a pas entendu parler

de nouvelle attaque de pirates. Des pirogues sont arrivées de Laï-Chau; nous pouvons repartir; c'est ce que nous faisons après un jour d'arrêt.

En quittant Van-Bou, je ne saurais assez remercier le colonel Pennequin, les officiers et sous-officiers du bon accueil qu'ils nous ont fait, des renseignements qu'ils nous ont fournis, des facilités qu'ils nous ont données pour nos excursions et le reste de notre voyage. Le soir de notre départ, les sous-officiers nous ont invités à trinquer avec eux; on a bu joyeusement au succès des uns et des autres, et à la France avant tout! J'ai été frappé de la bonne humeur, de la gaieté, de la cordialité qui dominaient, et, en même temps, lorsqu'il s'agissait de former une colonne, du véritable enthousiasme avec lequel chacun se disputait l'honneur de partir. Et quel honneur? Celui non pas toujours d'avancer en grade ou de gagner une décoration, mais de s'exposer à une balle tirée par derrière, au travers d'un buisson, à la maladie, à la fièvre, au risque de tomber inconnu, sans récompense ni gloire. Il ne m'a malheureusement pas été permis de fréquenter nos sous-officiers à la caserne, en France; mais je les ai vus à l'œuvre bien loin

de la patrie, et partout où j'ai été, au Tonkin, j'ai trouvé en eux des hommes solides, dévoués, courageux, en un mot, des braves gens; je tiens à le dire bien haut.

23 février.

Nos nouvelles pirogues sont plus petites que celles avec lesquelles nous sommes venus; mais les bateliers sont aussi bons. A mesure que nous montons, le paysage devient plus sauvage; nous ne voyons plus de villages. La rivière, très sinueuse, a une largeur moyenne de cent mètres: elle reçoit à gauche un affluent le Nam-Mou; les rives sont souvent formées d'une petite plage de sable, bordée de roseaux. Les traces d'animaux de toutes espèces se croisent en grand nombre: tigres (j'en vois des empreintes très larges), cerfs, paons, etc; nous tirons un coq de jungle, et de loin, sans pouvoir les atteindre, une bande de grands gibbons noirs; ils étaient assis sur un rocher, immobiles comme des statues, et à nos décharges ils s'enfuient dans le bois sans crier.

24 février.

Au-dessus de la rivière flotte, au réveil, une vapeur blanchâtre, qui paraît glisser et courir à la surface; le soleil levé vient bientôt la dorer de ses premiers rayons et on dirait alors un grand voile de gaze ténu, mis par coquetterie.

Les paons font entendre, se répondant d'une colline à l'autre, leurs cris rauques; mais on ne peut les voir. Des chasseurs indigènes ont été plus heureux que nous; sur une pirogue que nous croisons, sèche la peau d'un jeune tigre tué, il y a quelques jours.

Aujourd'hui comme toujours beaucoup de rapides, mais quelques-uns plus difficiles que de coutume; l'un d'eux, Hat-Méo, est coupé en deux par un banc de galets; on est embarrassé pour l'aborder. Après pas mal de discussions, les bateliers se mettent tous à l'eau pour faire avancer la pirogue à gauche, mais le courant plus fort la repousse, la saisit, l'entraîne; les hommes n'ont eu que le temps de sauter à bord; nous redescendons avec une vitesse vertigineuse; le timo-

nier cherche inutilement à donner une direction. Il n'y a rien à faire, et je vois le moment où nous allons donner à toute force contre un gros rocher, nous n'en sommes plus qu'à un mètre; l'embarcation va se briser ou pour le moins se remplir d'eau : Gare !... Un léger choc, toutefois suffisant pour réveiller en sursaut notre paresseux interprète, et c'est tout; par un prodige d'habileté, un des bateliers a trouvé le moyen de bondir sur le rocher, d'y devancer la pirogue et, s'arc-boutant le dos à la pierre, d'amortir le choc avec ses pieds; une corde ou plutôt deux sont aussitôt déroulées et tout le monde se met à tirer. Bien nous en prend d'avoir doublé les câbles, car l'un se casse aussitôt. Enfin, après bien des efforts, nous sortons de ce redoutable rapide; nous avons avancé d'environ quatre-vingts mètres en une heure et demie.

Nos hommes n'ont pas volé leur dîner; le riz constitue toujours le principal élément de leur repas; deux pots de terre placés l'un sur l'autre et cimentés leur servent de casserole; le fond du vase supérieur est percé de petits trous, l'eau est au-dessous, et la vapeur qui se dégage traverse et fait cuire le riz. On trouve quelques assaison-

nements dans le bois : des gousses acidulées (tamarix ?) et des boutons de bananes qui donnent, nous dit-on, un goût excellent au poisson.

Nos boys eux-mêmes, bien que n'ayant joué que le rôle de spectateurs, semblent avoir à se reposer des émotions de la journée. Thou a un moment d'expansion ; il me confesse qu'il a beaucoup gagné à Van-Bou ; mais il ne jouera plus, et, pour ne pas être tenté, me prie de changer vingt piastres qu'il possède contre un billet ; je ne crois guère à son serment d'ivrogne. Son jeu favori se fait avec quatre sapèques ; on parie pour pile ou face, ici noir ou blanc : « Les Congaïs, avoue Thou, aiment beaucoup jouer et ont une grande considération pour les gagnants. »

Je profite des bonnes dispositions du jeune Annamite pour le questionner sur ses croyances. « Yen a, me dit-il, Thou mort devenir une petite feuille au haut d'un arbre ». Et il regarde avec mélancolie le feuillage que le vent fait trembler. Mais ce sujet de conversation ne lui plaît guère ; il préfère me parler de Luang-Prabang et des belles femmes.

25 février.

Toujours la même montée lente, mais non ennuyeuse pour qui veut bien regarder à droite et à gauche; les notes à prendre, les oiseaux à préparer, les photographies à faire, le déjeuner, un tour de chasse au passage des rapides, un peu de pêche, les distractions ne manquent pas. Il fait beau; nous avons des minima de plus quinze degrés, et des maxima de plus trente degrés à l'ombre dans l'après-midi. Pas d'ennuis, à condition d'être patient; une grande tranquillité est obligatoire, c'est presque de la vie contemplative, et qui a du bon... à condition de n'en pas abuser.

Pendant la halte de l'après-midi, nos bateliers coupent des branchages, les lient et les jettent à l'eau avec des pierres pour les maintenir au fond; ils les enlèvent en partant et en retirent des crevettes d'eau douce qui s'y sont logées et qui leur permettront de faire le soir un repas fin.

En fait de chasse nous ne sommes pas heureux: des loutres, désignées par nos hommes

sous le nom de « chiens qui vont à l'eau », des singes et un magnifique paon, sont également manqués; notre maladresse a une excuse : nous tirons à la carabine, de loin et en marche. Nos hommes capturent une tortue d'eau; la carapace, moins dure que chez ses congénères terrestres, est aplatie, le bec est pointu, les pattes palmées forment nageoires; c'est une jeune, elle n'a que trente centimètres de long et on en voit dont la taille dépasse un mètre. Thou, qui, en sa qualité de voyageur, fait souvent le cicerone, l'appelle : *tirte* ou *bête à cinq pattes;* il nous apprend que la chair en est mortelle pour les gens atteints de syphilis.

26 février.

Dans l'après-midi, les collines s'abaissent ; elles sont généralement déboisées sur les sommets ; on commence à rencontrer du monde ; nous approchons d'un gros village, Quin-Haï [1], chef-lieu de province. Une vingtaine de cases sont disséminées au milieu des arbres ; on voit des pal-

1. C'est le nom annamite donné au chau par un roi du Tonkin ; en langue thaï, Quin-Haï s'appelle Muong-Tien.

miers superbes; sur la plage, des hommes entretiennent un feu sous un tronc d'arbre creusé; on construit une pirogue d'une seule pièce et il faut redresser les côtés. Je remarque une grande affluence de gens; le chef marie un de ses fils et donne un grand festin; des hommes et des femmes y sont convoqués de tous côtés; ces dernières portent un petit cache-seins attaché par des agrafes d'argent d'un travail assez fin; elles ont un fichu à bouts brodés arrangé sur la tête comme chez les Bretonnes; des fleurs sont piquées de côté dans les cheveux. Une partie des invités viennent des collines des environs ou du village d'en face; ils passent la rivière sur de longues embarcations que deux hommes, debout à l'avant et à l'arrière, dirigent à la pagaie. On nous vend quelques provisions et on nous donne des renseignements; une pirogue a chaviré il y a cinq jours, un peu au-dessus d'ici; elle était montée par des Chinois qui descendaient de l'opium à Van-Yen; un des passagers a été noyé, il n'y a pas de quoi nous effrayer. Nos bateliers sont bons et nous avons confiance en eux. Aussi repartons-nous sans crainte.

27 février.

Quelques villages encore dans la matinée, puis nous entrons dans une région boisée moins peuplée; nous croisons quelques pêcheurs; l'un d'eux s'est construit, sur une petite plage sableuse, un abri en bambous et en feuilles de bananiers; sa pirogue est amarrée devant. Il a deux fusils à pierre européens; ses provisions sont renfermées dans de petits paniers de bambous tressés; il pêche avec des éperviers garnis de lames de plomb et avec des lignes de fond; les hameçons sont grossiers et mal aiguisés.

Plus loin, les berges se resserrent et nous pénétrons dans un long couloir aux parois calcaires très hautes, semblable à celui que nous avons traversé avant Van-Yen. Nous campons le soir sur un petit banc de sable; des indigènes, redescendant du Nam-Ma, s'arrêtent auprès de nous; ils ont été vendre des œufs, des poulets et des canards, et n'ont qu'un bouc de reste qu'ils offrent de nous céder pour quatre piastres; nous n'avons qu'en faire.

Il est trop tard pour essayer de chasser; à l'étonnement des boys, je m'asseois auprès de nos bateliers; ils se poussent aussitôt pour me faire une place du côté opposé à la fumée de leurs feux. Ils sont toujours aussi gais, à leur menu habituel ils ont ajouté les feuilles tendres d'un petit arbuste appelé pacneu; c'est, dit-on, en même temps qu'un bon assaisonnement un excellent remède contre les maux de ventre.

Ayant terminé leur repas, ils s'amusent entre eux et organisent des jeux; les apprêts en sont simples, le sable sert de table, un rectangle est tracé et divisé en petits carrés.

C'est le camp; des deux côtés sont dessinés des cercles représentant la montagne, au centre de ceux-ci, en A et en B, une fiche de bambou recourbée, est le tigre; vingt-deux petites fiches tout autour du rectangle, marquent les cochons; cochons et tigres ont le droit d'aller en avant ou en arrière, d'une intersection à l'autre, les tigres peuvent prendre un de leurs adversaires en sautant certaines lignes, les cochons n'ont pas le droit de prendre, mais peuvent acculer les tigres en occupant les positions

devant le cercle. J'ai toujours vu ces derniers perdre.

Dans un autre jeu, deux hommes se placent l'un en face de l'autre, ils lèvent chacun une main, et la baissent brusquement et en même temps, la fermant sauf un doigt; c'est une devinette, chaque partenaire cherche à deviner quels doigts l'autre a fermés, le gain est établi sur certaines règles dépendant de la rencontre du pouce et de l'index ou d'un des deux avec le petit doigt.

Autour des joueurs le reste de la troupe fait cercle, on discute, on apprécie les coups et surtout on rit. Ce sont de vrais enfants.

28 février.

Encore de grands rochers; je vois, sur certains d'eux, des marques rouges que je prends pour des points de repère artificiels; les bateliers me détrompent et me disent que ce sont les œufs d'un insecte.

Dans la matinée, nous dépassons, sur la rive gauche, l'embouchure du Nam-Ma, qui vient se jeter dans la rivière Noire, après avoir glissé

sur un fort banc de galets; des cormorans nombreux sont occupés à y pêcher.

Un banc de sable où nous déjeunons est couvert de papillons, nos hommes se joignent à Thou pour les chasser.

Un tour que je fais dans le bois ne me donne pas grands résultats, mais la végétation est curieuse. Je pénètre dans une véritable forêt de bananiers dont quelques-uns atteignent sept à huit mètres de haut. On se promène à l'ombre et à l'aise dessous, mais tout est silencieux et la vie animale semble avoir fui ces parages; aux troncs sont encore suspendues les feuilles mortes retombées qui leur font comme une robe bizarre, l'aspect est étrange, et on se figure ainsi un paysage antédiluvien. Quant à moi, je me lasse de ce calme et de cette solitude, et préfère redescendre le long de la rivière.

Le soir, un autre spectacle nous attend, grandiose et effrayant à la fois : l'incendie est allumé dans la montagne. Un crépitement, que nous entendons jusque sur la rive, annonce le fléau; on voit d'abord des colonnes de fumée épaisse, puis une grande lueur rouge; une bande de feu vient lécher les crêtes et embrasse les collines.

les entourant d'un ruban éclatant; un col est contourné par les flammes et se dessine sur le ciel en un gigantesque V étincelant; la rivière est tranquille ici et reflète la guirlande ardente comme le feraient les eaux d'un lac tranquille.

Je me reporte instinctivement aux illuminations qu'on fait dans nos villes les jours de fêtes, aux lampions dont sont ornés nos monuments. Que c'est mesquin, comparé à l'éclairage qui nous est offert ici !

La scène est si sauvage, si grande, que je me demande si elle ne peut être fixée autrement que dans notre mémoire. Mon appareil est dressé. Hélas ! il ne servira de rien, le spectacle dont nous sommes témoins est un de ceux qui frappent la vue, mais ne peuvent être transmis par des moyens pratiques; la science est parfois impuissante à rendre ce qui est grand en soi; en précisant la perception, elle rapetisse, et mieux vaut, dans ce cas, se contenter de l'impression reçue, quitte à la transmettre au retour le moins mal possible.

En même temps que nous sommes étonnés et éblouis, un autre sentiment, pénible celui-là, s'empare de moi; j'aime les arbres, j'aime les

forêts, j'ai un culte, une sorte de respect pour les bois, et, quelque belle qu'elle soit, je ne puis me défendre d'un serrement de cœur en voyant l'œuvre de destruction à laquelle travaillent des peuplades sauvages qui veulent jouir du présent sans se rendre compte du lendemain. Ceux qui ont mis le feu n'ont cédé qu'au besoin de se nourrir; ils déblaient un espace pour cultiver le riz et, la récolte faite, iront exercer leurs ravages ailleurs, les espaces ne leur manquent pas. La terre porte la vie et la végétation est puissante sous ces climats; la brousse ne tardera pas à envahir la friche; mais combien d'années ne faudra-t-il pas au ficus géant pour élever de nouveau à une centaine de pieds son tronc blanc, cloisonné, droit, élégant et fort? Après tout, l'imprévoyance de l'avenir n'est-elle limitée qu'aux pauvres Méos? n'est-elle l'apanage que des races dites sauvages? Et les incendiaires des forêts de l'Esterel, des pins des Alpes ou des Pyrénées, ne doivent-ils pas être considérés comme autrement coupables en raison de la civilisation qui devrait les instruire? Avant de jeter la pierre au loin, regardons autour de nous, peut-être deviendrons-nous plus indulgents.

29 février.

La nuit a été chaude; les rochers ont emmagasiné de la chaleur et, campés au fond d'un grand fossé, nous en souffrons; aussi avons-nous hâte de partir et sommes-nous de bonne heure sur pied. Toute la journée est employée à franchir des rapides, se succédant presque sans discontinuer; les rochers qui bordent la rive portent des massifs d'azalées dont les fleurs rouges font un effet superbe; quelques-uns de nos hommes en cueillent et se les mettent dans les cheveux. La rivière décrit un grand crochet en forme d'S. Ayant suivi les sinuosités, nous débouchons dans un espace découvert rempli de bancs de galets. En face de nous, sur un promontoire, s'avançant en éperon entre le Song-Bô et un de ses affluents le Song-Na, Laï-Chau. La colline est déboisée et sillonnée de sentiers serpentant sur ses flancs; les maisons du village sont d'une teinte grise se confondant avec la couleur générale du paysage; en bas les deux rivières grondent et se précipitent en des rapides torrentiels. A l'extrémité même du promontoire, on aperçoit tout d'abord

une sorte de grande carcasse en bambous de plusieurs mètres de haut, ayant la forme d'un triangle dont la pointe serait en bas et garnie de chiffons et de loques; cet échafaudage aurait de quoi nous intriguer si nous n'avions appris la mort du père de Deo Van Tri. Plus haut, le drapeau tricolore indique le poste français. Comme à Van-Bou, nous passons en bac; des femmes se baignent en face de nous et entrent dans l'eau accroupies, élevant au fur et à mesure leur jupe, pour finir par les serrer en turban sur la tête.

Nous sommes reçus au poste où nous nous installons; un sergent français et quelques miliciens l'occupent. Depuis que la région est en paix, la garnison a été considérablement diminuée. Le grand chef habite en face; je lui envoie par l'interprète une lettre que M. Vacle m'a remise pour lui, et des messages que j'ai reçus à Paris de ses neveux, étudiants à l'école coloniale.

Le lendemain, il nous rend visite. Au physique c'est un homme grand, gros, le nez légèrement épaté, les sourcils assez touffus, quelques poils au menton; un tic lui fait cligner l'œil gauche. Au point de vue de la race, il n'a pas un type pur, nettement caractérisé; c'est un Chinois mâtiné de

Thaï, avec quelque chose du montagnard du Yunnan. Quelque origine que ses traits accusent, ils indiquent l'énergie, la volonté, une grande intelligence, et avant tout de la puissance, la conscience de sa force. J'ai vu bien des Orientaux et de toute espèce ; je ne me rappelle pas en avoir trouvé ailleurs un aussi Européen. Par Européen, je n'entends pas civilisé, mais je veux dire un homme qui comprenne aussi bien, souvent à demi-mot, ce qu'on veut lui dire, et qui sache répondre immédiatement ce qui est et ce qui n'est pas, ce qu'on peut faire et ce qu'il croit impossible, en un mot un Asiatique avec lequel on puisse aussi bien s'entendre, ou plutôt savoir à quoi s'en tenir. Car, sûr et confiant avec ses amis, le personnage n'est pas toujours commode, et il est très malin. Pour ce qui est de nous, il nous regarde comme des frères, il agit à notre égard comme il ferait pour M. Vacle qu'il adore ; nous n'avons qu'à nous louer de lui. Il m'étonne même par la manière large dont il comprend la vraie hospitalité, on n'est pas accoutumé à des procédés semblables chez les Chinois ; et à mon sens, l'étude seule de son caractère suffirait à faire reconnaître le métis. Un tel assemblage de qualités et de défauts

en apparence aussi contradictoires ne peut se rencontrer que chez des gens de *sang mêlé*, qui résument en eux les phénomènes ataviques les plus divers.

Il est maintenant en deuil de son père décédé depuis quelques mois. Ses cheveux sont rasés, et sa tête couverte d'un turban blanc qu'il ôte fréquemment en visite ; il a une tunique ou *makouazeu*, grise, un large pantalon blanc ; ses pieds et ses chevilles sont enveloppés de bandes de toile,. et par-dessus il a des pantoufles grises.

La conversation est aisée et simple ; il ne parle pas français, mais le comprend souvent et même avant l'interprète. Nul n'est d'ailleurs mieux placé que lui pour étudier les langues ; dans son district on compte trente-deux idiômes, et il en sait une bonne partie ; le chinois, le thaï, le méo, l'annamite lui sont familiers. C'est vraiment un personnage extraordinaire que ce Deo Van Tri.

Son nom, bien connu de tous ceux qui ont été au Tonkin, ne dira probablement rien à la plupart des lecteurs ; il est donc nécessaire, après avoir présenté l'homme, que je leur donne quelques renseignements sur son origine, son histoire et sa situation actuelle.

Deo Van Tri, en chinois Deo Van Ki, fils de

Deo Van Sen[1], est appelé par ses égaux en Chine Vuei-Sin. Son nom en thaï est Cam Houm; il a sept frères dont les noms commencent tous par Cam[2].

Ses ancêtres, nous dit-il, sont originaires de Canton. A la chute des Mings, il y a deux siècles, son aïeul, général chinois au service de la race tombée, vint au Tonkin avec un groupe de partisans; d'abord établie à Bac-Ninh, sa famille fut envoyée, par un roi d'Annam de la dynastie des Lês, sur la rivière Noire, afin de combattre la piraterie. Depuis treize générations les Deos résident à Laï-Chau ou aux environs.

L'histoire de Deo Van Seng et de ses fils est très embrouillée, et serait difficile et peu intéressante à raconter. Une chronique que j'ai eue entre les mains, dictée par le chef de Laï à un interprète cambodgien, rapporte les guerres continuelles qui, depuis une vingtaine d'années, ont désolé la contrée, entre Laï et Luang-Prabang.

1. Deo est le nom de famille chinois et annamite commun à tous les frères, fils, neveux, etc., de Deo Van Tri. — Van est une particule qui sert à unir le nom au prénom. Ki ou Tri, Sen ou Seng, etc., sont les prénoms.

2. Cam est une désignation thaïe, de noblesse féodale, quelque chose comme le seigneur (*Cam Houm*, le seigneur Houm; *Cam Kouy*, le seigneur Kouy).

Deo Van Seng, nommé par le roi d'Annam quanfou de Theng, et chef des sibsongchou-Thaïs (douze provinces thaïs), aidé de ses fils, quanchau de Muong-Laï (c'est Deo Van Tri) et quanchau de Muong-Kanaï, luttent pour la cour de Hué, tantôt contre les Hos chinois, tantôt contre les Siamois. Sur les *instructions envoyées par le roi d'Annam au mandarin de Muong-Luang (Luang-Prabang)*, celui-ci s'entend avec la famille des Deos. Mais les Siamois sont perfides, ils attirent les frères de Deo Van Tri dans un guet-apens, les font prisonniers et les envoient à Bangkok. Ce crime ne peut rester impuni. A la tête de trois cents hommes, Deo Van Tri descend à Luang Prabang « pour conférer en bon voisin avec le mandarin ». Ses hommes ne s'entendent pas avec les Laotiens; une discussion surgit entre eux et dégénère en querelle; on en vient aux coups; la ville est brûlée et mise à sac. Ces événements ont lieu en 1887. M. Pavie, alors à Luang-Prabang, seul avec quatre ou cinq serviteurs, sauve le roi et confère avec le chef de Laï, qui se retire.

Pour l'intelligence du récit, nous avons dû sauter la période de la conquête du Tonkin par les Français. Sous les ordres de Lu Vinh Phuoc,

Deo Van Tri a pris les armes contre nous, et a même lutté sous les murs de Tuyen-Quan comme lieutenant de l'ennemi. Maintenant la guerre est terminée avec nous, avec les Siamois et avec les pirates chinois; la région de Laï, de Theng et les sibsongchou-Thaïs sont tranquilles; et, grâce à l'habileté des Pavie, des Vacle, des Pennequin, nous avons obtenu, par des procédés pacifiques, la soumission complète, et, qui plus est, l'appui de Deo Van Tri et de ses parents. Le ministre de l'empereur Hamghi, Tuyêt, a en vain essayé, par des promesses et des menaces, d'entraîner avec lui les chefs de Laï lorsqu'il fuyait nos troupes, et cherchait à marches forcées un refuge en Chine; on l'a laissé passer, mais on ne l'a pas suivi. Actuellement, me dit Deo Van Tri, il est à Canton, où il reçoit trois cents piastres par mois levées au Tonkin, pour son compte, par des mandarins conspirateurs [1].

Le gouvernement français a nommé Deo Van Tri, quanfou de Dien-Bien, et pour cela lui donne cent piastres par mois; à ses frères, quanchau

1. J'ai dit dans une brochure *(une Excursion en Indo-Chine)*, que récemment des aveux de pirates prisonniers et des papiers saisis ont semblé démontrer la présence de Tuyet à la frontière orientale du Tonkin.

de La et quanchau de Tuangiao, seize piastres chacun. Ces titres ne sont que des motifs déguisés de leur faire une pension. En réalité, Deo Van Tri est maître de la haute rivière Noire ; sa famille gouverne sous lui, et il a sur elle (environ quatre cents membres) un commandement absolu depuis la mort de son père. Son autorité va jusqu'à lui permettre d'interdire à ses parents l'usage de l'opium ; il trafique de la drogue, mais en considère l'emploi comme funeste.

Chef féodal redouté et puissant, Deo Van Tri nous a rendu et nous rendra encore de grands services. Le colonel Pennequin, voulant faire campagne contre le Doc Ngu, a appelé Deo Van Tri auprès de lui à Hung-Hoa comme conseil. Ses luttes avec et contre les pirates lui en ont donné une connaissance approfondie. « Ma famille les a combattus depuis longtemps, m'a-t-il dit. Je les ai vus et les connais ; vous pourrez les repousser, mais ce n'est pas dans le Delta ni à la frontière que vous les écraserez ; pour en venir à bout, pour les réduire complètement, c'est à Pékin qu'il faut frapper ! »

Le territoire auquel il commande s'étend bien au delà de Laï-Chau au nord de ce poste, à

plusieurs journées de marche sur la rive droite de la rivière Noire. C'est ce que nous avons semblé oublier lorsque nous avons provisoirement partagé le pays avec la Chine; l'oubli sera facilement réparable par la commission de délimitation; nous aimons à croire qu'elle voudra s'entendre avec les autorités chinoises pour éviter de léser en diminuant ou en coupant son territoire, le grand chef, un de nos soutiens les plus utiles dans le nord-ouest du Tonkin. En dehors même des régions qu'il administre directement, son influence se fait sentir jusque dans le Yunnan au nord, et à l'ouest, au milieu des Sibsongpannas. Son aide a singulièrement servi la mission Pavie qu'il accompagna lui-même au milieu de ces provinces. Les Chinois avaient compris sa force; ce n'est pas pour rien qu'ils l'avaient nommé In mou sin (colonel) et lui avaient donné le droit de porter un bouton rose clair transparent. Depuis qu'il est avec nous, il semble brouillé avec les autorités du Céleste Empire; ce qui n'a pas empêché, toutefois, des caravanes de venir, à la mort de son père, lui apporter des présents en hommage, de Mong-La, de Mang-Hao, de Mong-Tse et d'autres villes du Yunnan.

Les Anglais eux-mêmes, dit-on, ont cherché à lier conversation avec lui, — à moins qu'on ne veuille attribuer qu'à un pur hasard la présence d'un agent consulaire anglais, grand voyageur en pays shan, parlant fort bien le thaï, sur le bateau qui descendait Deo Van Tri à Haï-Phong. L'entretien a été court, et peu fécond en résultats, je crois, pour le représentant de la Grande-Bretagne.

De ce que Deo Van Tri nous aide, il ne faudrait pas conclure qu'il nous soit tout dévoué; il est l'ami de quelques Français, plutôt que de tous les Français; c'est une sympathie de personnes, avant que de races; aussi est-il très utile qu'il soit lié à nous par des intérêts communs. On a eu, dans ce sens, raison de lui accorder l'entreprise des transports de la rivière Noire; les tarifs sont fixés, et le ravitaillement des postes lui rapporte.

L'affaire du thé constitue entre Deo Van Tri et nous un lien encore plus solide. A huit jours de Laï-Chau, se trouve le district chinois de Ibang; ses jardins de thé sont célèbres dans la Chine entière. Les feuilles, pressées en gâteaux ronds, sont expédiées d'un côté au Tibet, et de l'autre jusqu'à Pékin; elles sont même employées à la table de

l'empereur. Or M. Bourgoing Meiffre a conclu un traité avec Deo Van Tri pour que celui-ci lui envoie annuellement un certain nombre de piculs de thé de Ibang. Le chef a une cinquantaine de mulets et en loue autant. Il y a trois mois, soixante piculs ont été embarqués. Pendant que nous étions à Van-Bou, cent nouveaux piculs ont été envoyés, et cent vingt autres vont être expédiés dans quelques jours. Le thé est payé par M. Bourgoing Meiffre trente-quatre piastres et demie le picul rendu à Hanoï, environ deux francs cinquante centimes le kilo. Le commerçant français pourra vendre le thé sur place, en Chine, à Canton, et peut-être même l'envoyer en France. Les feuilles auront besoin d'être parfumées pour plaire aux consommateurs, mais la dépense sera minime comparée aux bénéfices énormes que donne le dégrèvement des droits de douanes pour les produits de nos colonies.

En somme Deo Van Tri est content de l'affaire conclue. Le transport lui coûte fort peu puisqu'il doit faire descendre ses pirogues afin de pouvoir remonter les vivres pour les postes. Le marché conclu pour le commerce du thé le dédommage des pertes qu'il a subies dans celui de

l'opium et du coton. Cette dernière matière qui, nous dit-il, se vendait jadis trente piastres le picul à Mong-Tse, n'en vaut guère que vingt aujourd'hui, et à Laichau quatorze; la différence n'est pas assez rémunératrice eu égard au transport.

En dehors du commerce, de ses excursions continuelles à droite et à gauche, de ses voyages, le Thao (ainsi surnomme-t-on chez lui Deo Van Tri) se livre à la chasse avec passion. Les chiens sont trapus, généralement fauves, à nez noir et queue courte; on en réquisitionne de trente à soixante dans les environs; ils sont attachés par groupe de plusieurs comme chez nous, et sept à huit hommes les tiennent. Certains ne servent que de limiers; on fait le bois. La retraite des cerfs connue, la meute est lâchée sur la colline; les chefs sont à cheval, leur serviteurs à pied, tous armés de carabines, et on tire les animaux dès qu'on le peut.

La chasse n'est pas considérée comme contraire au deuil, qui est porté et observé avec le plus grand soin. Deo Van Seng est mort, il y a trois mois; nous sommes arrivés trop tard pour assister aux cérémonies funéraires qui, nous dit le sergent, ont été fort curieuses. Des bonzes ont été mandés de Chine; de nombreux sacrifices ont

été faits en l'honneur du défunt; chaque jour, pendant plus d'un mois, un buffle a été immolé, parfois deux; on suspendait l'animal par les pattes de derrière à des poteaux assez hauts pour que celles de devant ne pussent toucher terre; chaque membre de la famille avait alors le droit de lui donner un coup de coupe-coupe jusqu'à ce que, finalement, on vînt lui trancher la gorge. Buffles, porcs, poulets, riz ne coûtaient guère aux chefs; on les prélevait sur le corvéable. D'ailleurs tout ce qui rapporte ici, tout ce qui naît, est récolté, produit ou tué, doit passer chez Deo Van Tri, qui retient la part du lion, c'est le droit féodal. Il ne semble pas qu'on s'en plaigne. Encore maintenant des provisions sont portées chaque jour aux mânes du mort. Son tombeau est renfermé dans une hutte en bambous, entourée d'une palissade, et ornée de petits drapeaux; l'échafaudage que nous avons aperçu en arrivant est sur une plate-forme au-dessus du rocher qui domine, au confluent des deux rivières, la vallée du Song-Bo; Deo Van Seng ne manquera de rien dans l'autre vie. A l'intérieur de la cabane sont disposés les objets dont il se servait de son vivant; ses vêtements, sa pipe, une provision d'opium,

une petite pirogue; Thou me dit qu'on a renfermé dans sa tombe beaucoup d'or; et notre boy dans son matérialisme songe que toute cette monnaie ferait un meilleur effet dans sa propre poche; il pourrait perdre beaucoup plus au jeu. En arrivant nous entendions, le soir au lever de la lune, sortir de l'enceinte funéraire des cris plaintifs succédant à des hurlements étranges. Le Thao y a coupé court en enfermant l'auteur, une de ses sœurs, veuve, et désespérée d'être réduite par la rigueur du *rite* à attendre trois ans avant de pouvoir se donner à un nouvel époux.

Comme le lecteur voit, nous ne manquons pas, en restant à Laï-Chau, d'observations, d'études intéressantes à faire, de notes à prendre. Mais ici, pas plus qu'ailleurs, nous ne pouvons séjourner longtemps; il faut nous occuper du moyen de continuer notre voyage. J'expose à Deo Van Tri le projet que je caressais en montant la rivière Noire : former une caravane pour aller à Xieng-Hong, de là chercher à gagner la Birmanie, Bhamo, Mandalay.

La première partie de l'itinéraire est très faisable, les membres de la mission Pavie ont parcouru la route passant par Pou-Fang; mais

elle est fort mauvaise et demande beaucoup plus de temps que je ne pensais, au moins trente à quarante jours. Un autre chemin meilleur, mais deux fois plus long, prend par Yunnan.

A Xieng-Hong, il y a eu des troubles : la reine vient d'être détrônée. Néanmoins, Deo Van Tri m'assure qu'avec une recommandation je passerai partout et que, sans sa protection, je serais arrêté dès Pou-Fang. Il ne reste qu'à nous assurer des moyens de transport ; les mulets du chef sont à Ibang, où ils cherchent du thé ; ils ne viendront que dans une quinzaine de jours ; dès qu'ils seront arrivés, il en mettra une quarantaine à notre disposition, nous ne devrons payer que les hommes. « Vous êtes l'ami de Vacle, ajoute Deo Van Tri ; je vous prête mes mulets ; vous les garderez tant que vous voudrez, jusqu'au Tibet, jusqu'à la mer si cela vous convient ; quand vous en aurez assez, vous n'aurez qu'à les renvoyer. »

On ne peut faire de propositions plus aimables ; nous attendrons l'arrivée des bêtes de somme et utiliserons ce retard forcé en faisant une excursion sur les hauts plateaux qui s'étendent au-dessus de Laï-Chau.

Un cousin de Deo Van Tri nous accompagne et

nous sert de guide; Cam-Koui, lituong de Laï, ancien compagnon de route de M. Pavie jusqu'à Mang-Hao et Lao-Kaï, est un beau garçon, de haute taille, au visage franc et ouvert. Vêtu de blanc à la chinoise, coiffé d'un turban, il porte la queue; aimable et débrouillard, il comprend vite et sait quelques mots de français; nous n'avons qu'à nous louer de ses services.

Nous avons quatre petits chevaux; trois ont été payés quarante piastres pièce; les prix sont élevés en raison d'une épidémie survenue l'année dernière. Un m'a été donné par Deo Van Tri; c'est un cob blanc de Mong-Tse appartenant à cette race du Yunnan, bien bâtie, à poitrine large, à encolure forte et tête petite, qui est si adroite et si solide dans la montagne; celui-ci seul est ferré.

Douze coolies portent nos bagages; les Thaïs récusent cette besogne qu'ils considèrent comme inférieure à eux, ils la laissent aux Méos et aux Sas. Les Sas, Xas, Chas, Tchas, Kas, que nous retrouverons encore ailleurs, appartiennent à la race la plus misérable d'Indo-Chine; leur nom signifierait *valets* ou *esclaves*; et de fait, ils sont toujours traités comme tels par les autres, peut-être parce qu'ils ont été conquis. On les regarde

généralement, avec leurs frères les Penomhs, les Stiengs, etc., comme autochtones, cousins de la race noire d'Australasie, des Négritos et des Papouans. Je parlerai d'eux ailleurs et plus longuement. Certaines de leurs coutumes sont bizarres ; une de leurs tribus, située sur la rive droite de la rivière Noire, fabrique avec du poisson, du piment et d'autres condiments, un ferment très fort qu'elle met dans de petits tubes de bambous et elle boit la liqueur en reniflant par le nez.

Ces échantillons humains que nous avons devant nous sont fort laids, et semblent mal bâtis; l'un d'eux a un goître; les jambes, petites avec des mollets disproportionnés, souvent entourés de bandes de toile, me rappellent celles des traîneurs de djirinkshas au Japon. Quelques-uns ont, peintes autour de la bouche, des lignes droites vertes. Ceux qui sont ornés de ces dessins appartiennent, me dit le lituong, à la tribu de *Tchasheus*, se distinguant encore des autres par des différences dans le dialecte.

D'apparence misérable, ces porteurs sont pourtant de fort bons marcheurs; l'étape est vite parcourue; il est vrai qu'aujourd'hui elle n'est pas très dure. En sortant du poste de Laï le che-

min serpente sur la colline, pour suivre ensuite la ligne de faîte entre le Song-Bo et le Song-Na; la contrée est boisée. J'aperçois, presque au sommet d'un ficus, un bananier dont les racines sont prises dans une des fourches de l'arbre; le cas est curieux. Nous redescendons dans la vallée du Song-Na que nous traversons en pirogue pour aller coucher à Tchin-Noua (prononcez Tienne-Neu). Le village était la résidence et la capitale du grand-père de Deo Van Tri, c'est Deo Van Seng qui se transporta à Laï-Chau.

5 mars.

Une rude journée! Étant sortis des bois au bout d'une heure et demie de marche, nous commençons à monter par une série de raidillons souvent très durs. Les collines, entièrement déboisées, portent encore les traces de l'incendie, sous forme de grandes plaques noires; ailleurs, des roseaux cachent la nudité des flancs. Jusque vers deux heures nous ne cessons pas de monter; avons-nous atteint une crête que nous en découvrons aussitôt une seconde plus haute, et on en vient à se demander où cette excursion fatigante prendra fin. Il semble que nous soyons les jouets d'une

illusion et que les collines montent en même temps que nous. Enfin, voici une petite terrasse qui paraît marquer le rebord du plateau; la vue sur la vallée est superbe, mon baromètre marque mille sept cent quarante mètres. Les bois recommencent, et avec eux des essences nouvelles, inconnues en bas; c'est ainsi que je vois de splendides fougères arborescentes dont quelques-unes ont jusqu'à cinq ou six mètres de haut. Plus loin nous entrons dans une contrée assez semblable au pays de Cao-Phong ou de Mo-Lou. Depuis Laï nous avions trouvé des terrains ardoisiers, ici les calcaires reprennent et avec eux les grandes cuvettes naturelles. On se représente, il y a quelques milliers d'années, la mer couvrant la région, et des atolls circulaires, dépassant la surface comme on en voit encore en Océanie. Le phénomène est sembable, seulement ici nous sommes à dix-sept cents mètres plus haut.

Les villages sont rares; de ci de là quelques cases basses habitées par des Méos ou des Yaos. Le maïs vient bien ici; on le cultive comme chez nous en amassant de la terre autour du pied; mais on en réunit deux ou trois ensemble; le sol est riche; les tiges atteignent trois mètres de haut;

Charles, un franc-comtois, me déclare qu'il n'a rien vu de si beau chez lui. Des tombeaux s'étagent par endroits sur les collines; ils sont construits à la chinoise : c'est toujours une petite terrasse appuyée sur un mur en terre qui dessine un fer à cheval.

Les Méos que nous rencontrons semblent vigoureux ; ils portent tous comme au-dessus de Van-Bou un collier d'argent. Les caractères chinois gravés sur la plaque qui le forme, représentent, nous dit-on, des prières, des invocations contre les mauvais esprits, et non, ainsi qu'on l'a écrit, le nom du possesseur. Les Chinois exploitent la naïveté des montagnards, leur persuadant que ces inscriptions leur assurent une longue vie et en les faisant payer très cher en nature, moyennant des sacs de riz.

Quelques indigènes ont déjà le costume du Yunnan : le chapeau de paille pointu, de petites culottes blanches, des bandes au bas des jambes; ils sont chaussés de sandales maintenues par une lanière passant entre l'orteil et le second doigt.

Le long des sentiers sont déposés de loin en loin des bancs élevés permettant aux porteurs de se reposer en appuyant leur charge.

Aux bifurcations des piquets fendus en haut

en forme d'étoile défendent le passant contre l'influence des mauvais génies.

Tout en suivant notre route de cuvettes en cuvettes et de plaines en plaines nous nous laissons surprendre par la nuit. Heureusement la lune se lève et vient éclairer pour nous deux ou trois maisons basses précédées d'un hangar, aux poteaux duquel une dizaine de chevaux sont attachés. Ils appartiennent à une caravane venue du Yunnan et qui apporte ici du sucre et quelques cotonnades; elle prendra au retour un chargement de coton brut. L'auberge est sale et remplie de Chinois demi-endormis dans les vapeurs de l'opium. A la stupéfaction des coolies et des boys je déclare préférer passer la nuit à la belle étoile. En cinq minutes les bagages sont rangés en fer à cheval; un abri est établi; un feu allumé; un morceau de lard, quelques œufs et de l'eau feront un dîner excellent, et nous dormirons avec le ciel comme toit, plus heureux et plus tranquilles que des rois.

La nuit a été fraîche; nous avons eu un minimum de quatre degrés au-dessus de zéro; le climat est tempéré. Je remarque des plantes d'Europe que je n'ai pas vues en bas : des iris, des

églantiers. Les habitants me disent que le pays est sain; il y a peu de maladies; on a, en été, la même température qu'à Laï-Chau en hiver; le maïs, le coton, le blé poussent bien. Si le plateau pouvait être atteint plus facilement, si seulement Lao-Kai était desservi par une ligne de steamers réguliers ou par un chemin de fer, on pourrait créer un admirable sanatorium pour nos troupes et nos fonctionnaires épuisés. Nous avons au Tonkin, à une altitude moins élevée, l'équivalent de ce que les Anglais trouvent aux Indes à Simlah ou à Darjeling. Pour le moment les seuls habitants de ces hautes plaines sont des tribus yunnanaises disséminées par petits villages de trois ou quatre cases. A un quart d'heure de notre campement, nous visitons des familles de Yaos; elles occupent quatre villages, dont le nom, Tafine, est également donné à tout le plateau Les maisons sont faites de planches directement dressées sur le sol. Les chevaux sont enfermés devant dans une sorte de cage surélevée garnie d'un râtelier; on leur donne du maïs. La population est aimable et nous accueille bien; on nous offre même un repas à la chinoise. Les hommes sont grands; ils ont le type montagnard, éner-

gique et ouvert, avec le front grand, les pommettes saillantes, les yeux légèrement fendus; ils rappellent les Méos. Leurs costumes n'offrent rien de particulier. Il n'en est pas de même de celui des femmes : elles ont de petites culottes larges, noires, avec des dessins blancs, un tablier et une veste terminée par deux larges pans et coupée à la façon d'un habit à la Robespierre. Sur le dos sont cousus des cauries ou des perles blanches, et par devant de longues franges de soie. Je n'ai vu cette tenue bizarre nulle part ailleurs; généralement elles sont coiffées d'un gros turban, mais dans les jours de cérémonie elles mettent un chapeau fait d'une sorte de toile cirée noire qui forme une visière énorme; le chignon est alors ciré, durci et ramassé en un petit piton sur lequel s'emmanche la coiffure étrange; deux tiges partant de l'extrémité de la visière viennent s'appuyer sur le front ; elles ont des chaussures à la chinoise.

Leur dialecte, avons-nous dit, est tout à fait différent de la langue des Méos. On les distingue en *Lam Tin Yaos* et *Tin pan Yaos*, les premiers portant les cheveux à l'annamite, les seconds ayant la queue.

Les gens de Tafine nous disent être venus il y a quatre-vingts ans du Kouang-Toung; le plateau était très peuplé il y a quelques années; mais les habitants ont pris peur quand ils ont appris la venue des Français et se sont enfuis; ils commencent à revenir. Ils vivent ici de culture et de commerce. Nos hôtes ont six mulets, leurs caravanes cherchent le coton au Nam Ma, pour le porter au Yunnan où ils prennent des barres de fer, des casseroles et de l'opium (le fer se vend cinq piastres le picul à Mong-Tse).

Nous devons à la présence du lituong de pouvoir acheter sans difficulté des costumes complets. Quant aux manuscrits ou *pang-pas* tels que ceux que M. Bourne a envoyés à Londres, et M. Vacle à l'école des langues orientales, impossible d'en dénicher; tout au plus puis-je me rendre acquéreur d'un livre en caractères chinois qu'on nous dit remonter à deux cents ans.

Dans l'après-midi nous revenons à notre gîte de la nuit à Tai-Su-Kiao. Avant d'en repartir, j'usurpe la fonction de médecin pour donner une consultation à un chef du pays; celui-ci se plaignant de coliques depuis plusieurs jours demande du tafia; je lui explique à son plus grand re-

gret, que l'eau-de-vie est très mauvaise dans son cas, et lui donne des pilules de bismuth ; le bonhomme me remercie non sans faire triste mine.

En gagnant l'extrémité du plateau, je songe au magnifique champ de courses qui pourrait y être créé ; une butte semble placée exprès pour qu'on y adosse les tribunes ; je dispose des terrains ; l'emplacement du pesage est marqué ; rien n'y manque ; une ville peut être fondée ici. Dans l'antiquité, avant de s'établir quelque part, on installait les dieux Lares, protecteurs du foyer ; en Asie on élève une mosquée, une pagode, ou bien un simple abri où des bâtonnets odorants seront brûlés. Nous autres, gens civilisés et du progrès, nous cherchons d'abord un terrain de courses ; à Hanoï les tribunes ont été construites avant l'hôpital. Après tout, peut-être les Anglais ont-ils répandu l'usage des courses pour mieux faire connaître leur langue ; pas une partie du monde maintenant, pas une côte qui n'ait ses *races*. De là une population de chevaux répandus sur tous les points du globe, aux oreilles desquelles résonnent les mots anglais, puisqu'il est admis qu'ils ne comprennent pas d'autre idiome !

Le soir nous commençons à redescendre dans

une immense vallée qui s'ouvre devant nous comme un abîme dont le fond voilé par la brume reste inconnu. Nous nous arrêtons au milieu des bois au village de Sa-Kosan (littéral San montagne de Sako, cardamone).

Nous sommes encore chez des Yaos ; des femmes sont occupées à teindre les étoffes dans des entonnoirs creusés en terre et remplis d'indigo. Sur une terrasse dominant la vallée, sept poteaux de quatre à cinq mètres terminés par sept cercles, comme certains monuments du Tibet, soutiennent à mi-hauteur des planches en estrade. Une fois par an, me dit-on, on vient faire sur ces échafaudages de la musique en l'honneur des esprits.

Les indigènes semblent d'ailleurs ici assez préoccupés des croyances religieuses. Dans la maison où nous allons passer la nuit un vieillard est occupé à prier, nous n'avons garde de le déranger. Assis sur un tabouret, il récite ses prières devant un petit meuble qui sert d'autel ; à mesure qu'il parle, il dépose des feuillets de papier *blanc* qu'il tient à la main, en feignant de lire, il les brûle ensuite, se lève et récite des litanies en agitant d'une main un bâton terminé par des anneaux qui s'entrechoquent; de l'autre, il prend

une coupe d'eau, la porte à sa bouche et crache sur l'autel ; puis il s'accroupit de nouveau, fait résonner ses anneaux, avec l'extrémité du bâton jette de l'eau et finit par répandre le reste ; il termine la cérémonie en brûlant de nouveau du papier. Devant la chapelle, cinq godets renferment de l'eau et du safran ; sur une coupe est posé un poulet plumé non cuit ; on l'enlève après le départ de l'aïeul.

7 mars.

Nous continuons à descendre au milieu des bois ; force nous est de faire la route à pied. L'étape nous mène à un village de quelques cases habitées par des *Yans*. Ceux-ci cousins des Thaïs (les dialectes se ressemblent), sont vêtus à la chinoise ; les femmes ont un turban bleu qui se croise par devant et rappelle le nœud des Alsaciennes. On bâtit comme chez les Yaos directement sur le sol. Je remarque des papiers, des inscriptions, des caractères en chinois ; la plupart comprennent cette langue que leur parle Cam-Koui : ils sont venus, nous disent-ils, ici depuis deux ou trois ans de Phong-Tho (dans la province de Lao-Kai). Quelques-uns ont sur le

front un cercle rouge, marqué par les ventouses qu'on emploie contre les maux de tête.

Leur principale industrie est la pêche. Je vois accrochés aux murs des éperviers, des épuisettes et de petites nasses. Ils ont des jardins, entourés de palissades ; on y cultive surtout du fenouil, de l'ail, des choux, des navets, des radis blancs, et une plante à larges feuilles qu'on donne à manger aux cochons.

Tandis que nous nous installons, passe une caravane de dix-huit mulets ; leur charge est sur une petite selle en bois, posée sur un bât sans sangle; c'est le mode de chargement employé au Yunnan et au Su-Tchuen ; chaque animal porte un picul de coton, acheté sur le Nam-Ma, et envoyé à Mong-Tse.

Dans la soirée, notre attention est attirée par une série de détonations qui semblent partir d'une colline voisine ; elles sont trop fréquentes pour pouvoir être attribuées à des chasseurs, et je me demande si par hasard on serait en guerre par ici ; mais les indigènes nous renseignent vite, et nous donnent la cause de tout ce bruit ; ce sont des bois qui brûlent, et les bambous éclatent; il n'y a pas de quoi s'émouvoir.

8 mars.

Quelques minutes après le départ nous passons devant un échafaudage de bois rappelant les toros de pierre placés à l'entrée des temples japonais. Ici, deux poutres verticales ornées de treillis de bambous en supportent une horizontale. L'assemblage marque la limite du terrain du village ; il est interdit de la franchir à tous autres que les habitants, pendant un jour de l'année consacré à l'invocation des esprits ; dans les centres, cette fête se répète deux fois l'an.

Bien que les villages soient rares, la route est assez fréquentée; nous croisons encore des caravanes de sel et de coton; la plante est cultivée dans la région par les Yaos. Nous voyons des indigènes en train de retourner, avec des pioches, le sol débarrassé par l'incendie de ses bois.

Dans la matinée, nous traversons un petit village Yao; les habitants se prétendent originaires du Kouy-Tcheou; ils auraient quitté cette province, il y a une vingtaine d'années.

Beaucoup d'engins de pêche chez eux. Près de l'autel domestique une lance avec un drap rouge, des plumes de coq et des queues d'écureuil; dans

le bois, quelques tombeaux, ce sont des tertres en terre remuée; un piquet les surmonte, portant un chiffon; à une des extrémités du tombeau trois pierres plates forment une niche; dans l'une je vois une paire de pantoufles chinoises.

Encore quelques heures de marche à travers la même région montueuse où le sentier doit faire des zigzags continuels pour contourner les blocs calcaires qui semblent jetés là au hasard, et nous arrivons sur la rive du Nam-Ma. Large de trente à quarante mètres, l'affluent de gauche du Song-Bo roule sans bruit sur un lit de galets une eau très claire; on peut le traverser presque partout à gué. Des gens pêchent à la ligne; ils se tiennent à la tête d'un courant et donnent à leur canne un mouvement de va-et-vient qui me fait songer aux pêcheurs de truites chez nous.

Nous suivons la rivière tantôt d'un côté, tantôt de l'autre jusqu'au village du Nam-Ma où nous faisons halte. Bien déchu de son ancienne opulence, le centre commercial, jadis marché important, fait de maisons en briques, ne comprend plus qu'une rue: une douzaine de cases chinoises et quelques constructions muongs. Les Pavillons Noirs et Jaunes ont passé par ici, refoulés par les

Français, et en partant ont fait tomber la prospérité de la bourgade.

Les caravanes de Chine ne viennent que trois ou quatre fois par an et parcourent les villages Yaos des environs; ceux-ci possèdent une quarantaine de mulets, et font le commerce pendant trois ou quatre mois, lorsqu'il n'y a pas trop d'eau dans les torrents. L'opium vaut ici deux piastres cinquante les dix tens; le picul de coton s'échange contre soixante-dix tens d'opium. Le sel vient d'Hanoï et est vendu quatre piastres à quatre piastres cinquante le picul.

En dehors des opérations commerciales et des cultures, on pêche. La rivière est très poissonneuse; nous nous en rendons compte nous-même en jetant une cartouche de poudre Favié; en un clin d'œil nous avons rempli plus de cinq paniers de poissons; je remarque des carpes superbes, semblables à celles de nos contrées.

A quelques centaines de mètres au delà du village, le Nam-Ma se jette dans le Song-Bo. Au confluent des deux rivières trois pirogues nous attendent, envoyées par Deo Van Tri; nous congédions nos coolies après les avoir payés (douze *cents* par homme et par jour, plus trois *cents*

pour la nourriture). Nos chevaux seront ramenés par terre; nous-mêmes nous embarquons pour recommencer pendant un jour et demi le trajet déjà suivi jusqu'à Laï-Chau; nos pirogues sont très petites, mal chargées; nous ne pouvons pas nous asseoir; le moindre mouvement les fait tourner. C'est avec plaisir que je vois apparaître le promontoire de Laï. La grande carcasse en bambou qui ornait le tombeau de Deo Van Seng est par terre; un coup de vent l'a renversée. Un des frères de Deo Van Tri, Cam-Houng, s'est cassé la jambe à la chasse; pour la raccommoder on a, nous raconte-t-on, mis l'os à nu, on a appliqué dessus une bouillie de poussins nouvellement éclos et écrasés, le tout a été bandé et mis dans un appareil et le malade croit la guérison prochaine.

La gazette nous apprend encore le passage de deux officiers français qui se sont rendus, à six heures d'ici, à Nam-Muong, ancienne résidence de Deo Van Tri, où celui-ci se trouve actuellement.

Ils reviennent le lendemain, 11 mars; l'un est M. Massie, pharmacien major de l'armée, ancien membre de la mission Pavie, depuis cinq ans dans le Laos et les régions avoisinantes, agent de la France à Luang-Prabang. Il revient d'une

tournée dans les Sibsongpannas; le second est M. Gassouin, lieutenant commandant le poste de Dien-Bien-Phu. Tous deux me déconseillent d'aller à Xieng-Hong; nous sommes au milieu de mars; les mulets ne sont pas encore arrivés; nous ne pourrions atteindre Xieng-Hong avant la fin d'avril, et alors, pour revenir par la Birmanie, nous serions pris par la saison des pluies.

M. Massie m'offre de partir avec lui par Tali-Fou (il y a une route qui, de Laï, y mène en une cinquantaine de jours) et de là (en admettant que nous atteignions cette ville) de tenter de gagner le Kin-Cha-Kiang. J'avoue que l'idée est bien séduisante et que l'entreprise serait belle; malheureusement, nous ne sommes en rien montés pour une telle expédition et nous manquons de temps; d'ailleurs, en m'engageant en Chine, je devrais renoncer au Laos, c'est-à-dire à un des buts de mon voyage; tout bien considéré, discuté, pesé, nous nous résignons à nous diriger, par Dien-Bien-Phu, sur Luang-Prabang, où M. Massie nous précédera. Un interprète cambodgien sera envoyé au devant de nous. Je ne suis pas fâché de pouvoir remercier aussitôt le paresseux Cho-Ken, dont les rensei-

gnements, quand il en fournit, laissent à désirer; son ancien maître, Deo Van Tri, nous entendant causer de lui, secoue la tête en riant: « Cho-Ken pas bon, faire divé Hanoï. (Je l'ai expédié à Hanoï.) »

En train d'épurer notre troupe, je n'hésite pas à la priver d'un autre de ses membres peu utiles; Baptiste est payé et content d'ailleurs. Il commençait à trouver le métier fatigant et avait entrevu une source de richesses, moins pénibles à gagner, en commerçant avec les Méos. Je lui souhaite bon retour et bonne chance; nous nous passerons de son office. Thou se déclare aussi bon cuisinier que maître d'hôtel; et pour les festins que nous allons faire, nous n'avons guère besoin d'un grand artiste culinaire.

Avant de repartir, nous prenons congé de Deo Van Tri. Nos rapports avec lui durant tout notre séjour à Laï-Chau ont été très amicaux; il nous offre une collection de costumes complets de la contrée et, en retour, je lui donne une carabine gros calibre pour éléphants. M. Pavie m'avait dit que le chef en désirait depuis longtemps, et je constate que le présent n'est pas mal reçu. Grâce aux lettres que nous avions

pour lui, aux recommandations de ses amis, nous avons trouvé chez le tao de Laï-Chau toute l'aide possible, il nous a fourni les renseignements désirés et s'est prêté, avec la plus grande complaisance, à nos interrogatoires.

Sur la faune de la province, on est bien renseigné; tout le monde ici est chasseur. Les éléphants, nous dit on, sont nombreux à une semaine de marche de Laï, du côté de Pou-Fang; les bœufs sauvages, à poils ras, jaunes[1], sont très dangereux; l'année dernière, deux chasseurs ont été tués par un de ces animaux. Les rhinocéros deviennent plus rares; il y a cinq ou six ans, on en tuait à quelques kilomètres de Laï; les cerfs, les tigres, les félins de petite taille, le grandes civettes à la queue annelée, les singes se trouvent en grande abondance; parmi ces derniers, on remarque les gibbons noirs aux bras démesurés. Un indigène me donne la dépouille d'un gibbon roux marqué d'une raie sur la tête. Au Muséum, l'espèce a semblé nouvelle; malheureusement, je n'ai eu qu'une peau plate, privée de deux pattes et sans crâne.

1. Probablement le *bos gaurus*.

On tue pour leur plumage les paons, les faisans argentés, les guêpiers, très nombreux, et pour leur bec extraordinaire les grands *buceros*, aux cris discordants. En général, les membres de la famille de Deo Van Tri chassent toute la journée et tirent presque tout ce qu'ils trouvent à leur portée. A ce compte, ils sont souvent au bout de leurs munitions; et notre passage, pour eux, a été une aubaine; je leur avais distribué plusieurs boîtes de poudre, à condition qu'ils nous apportent leur butin.

Au point de vue de la variété, la flore n'a rien à envier à la faune. Les forêts renferment les espèces les plus diverses. Certaines, lorsque les moyens de communication seront améliorés et que l'esprit d'entreprise aura fourni quelques capitaux jusque dans les hautes régions, pourront être utilisées. Le teck croît en face de Laï, m'affirme Deo Van Tri; on l'appelle ici *tiet-tao*; le benjoin manque; la cardamome est rare; le cunao est très commun; on en envoie à Hanoï, mais, me dit-on, le commerce de ces tubercules est d'un mauvais rapport.

Il en est des mines comme des bois; les transports sont encore trop coûteux pour que

leur exploitation puisse donner grand profit; et pourtant il y aurait à faire. Le cuivre se trouve en abondance; des gisements sont connus sur la rive droite de la rivière Noire, à quelques heures au-dessus de l'embouchure du Nam-Ma. Des échantillons que j'ai vu m'ont paru très riches et infiniment supérieurs à ceux de la mine Deloustal. Un indigène m'a apporté à Laï un minerai de cuivre presque pur, provenant de Tafine, et pouvant peser une quinzaine de kilos. Selon Deo Van Tri, de ce côté, on trouvait jadis des blocs beaucoup plus importants. Cinq mines d'argent sont connues. Le plomb se rencontre très fréquemment; les pirates en extraient suffisamment pour faire des balles. Jamais les mines n'ont donné lieu à une grande exploitation dans la région de la haute rivière Noire; les travailleurs étaient jadis trop imposés, maintenant on craint les pirates.

Aux travaux hasardeux et d'un profit aléatoire, on préfère la culture, la navigation (presque tous les habitants de Laï sont bateliers) et le commerce; chaque hiver, arrive de Chine une caravane de cent à deux cents mulets; ils restent jusqu'au printemps, se séparant par groupes de

deux, trois ou quatre, pour aller de village en village, à droite ou à gauche; les Chinois vendent du fer, du sucre, de l'huile, des poêles, des marmites, du vermicelle, de l'opium, etc... Ils achètent surtout des bois de cerf, des ingrédients pour médecines et du coton. Autrefois, la province de Laï-Chau rendait annuellement quatre à cinq cents piculs de coton; maintenant, le chiffre est descendu à cent. Cette diminution, d'après Deo Van Tri, serait due à la concurrence faite à Mong-Tse par les cotons filés venus de Chang-Haï ou de Pakoï.

Je n'insisterai pas plus ici sur la situation commerciale de Laï-Chau que sur le trafic possible de la rivière Noire, me réservant de m'étendre sur ces questions dans le dernier chapitre.

Nous n'avons donc plus, ayant laissé nos collections et nos gros bagages qui seront descendus à Hanoï, qu'à charger le strict nécessaire à dos d'hommes, à remercier Deo Van Tri de ses bons services, et à mettre le cap sur l'ouest, en route pour le Mékong.

CHAPITRE VI

De Laï-Chau à Luang-Prabang. — (Départ de Laï-Chau. — Muong Mouen. — Légendes. — Plaine de Theng (Dien-Bien-Phu). — Traces des Siamois. — Administration française. — Sop-Nao. — Premier poste siamois. — En pirogue. — Le Nam-Ou. — Muong Ngoï. — Grotte religieuse. — Détails sur les Khas. — Soirée laotienne. — Le Mékong. — Pak-Ou. — Arrivée à Luang-Prabang. — Le Consulat).

De Laï-Chau nous allons à Dien-Bien-Phu en cinq étapes; en réalité, le trajet peut être parcouru en trois; mais nous sommes retardés par nos coolies; dans la première journée, partis tard, nous n'avançons que d'une quinzaine de kilomètres. Jusqu'à Muong-Toung où nous nous arrêtons au pied des collines, le chemin côtoie la rive du Nam-Laï; les coteaux sont déboisés jusqu'à mi-côte; plus haut, des arbres chargés de fleurs blanches leur donnent de loin l'aspect de

grands vergers. Au fond, la vallée est riche et cultivée; les villages sont nombreux. L'itinéraire qu'on m'a donné au poste, indique deux cent soixante cases; je croirais que le chiffre s'est augmenté; il doit bien y avoir au moins deux mille habitants. On voit beaucoup de monde sur la route; les femmes portent des hottes attachées avec des bretelles ou avec une lanière qui passe sur le front, elles se croisent alors les bras par derrière. Sur les mains je remarque souvent des tatouages, surtout des étoiles bleues. — La coiffure varie peu; c'est toujours le même turban blanc et bleu dont les pans tombent des deux côtés de la tête, l'encadrant. Nous ne voyons d'ailleurs la plupart du temps que le dos, car, du plus loin qu'elles nous aperçoivent, elles se tournent pour nous cacher leur visage, et feignent souvent de ramasser du bois (probablement pour se donner une contenance). Elles se montrent moins timides dans les maisons. Thou s'efforce de les apprivoiser; avec le lituong Kam-Koui qui nous accompagne encore. Celui-ci nous sert d'interprète, et, ma foi, ne se tire pas trop mal de ce nouveau métier; il nous dit qu'il y a des malades dans le village ou nous couchons; « mais leur gué-

rison, paraît-il, est assurée; on a suspendu devant leurs cases des pièces de toile et du chanvre en fil; on fera de la musique et les esprits qui les torturent seront certainement apaisés. »

15 mars.

Dans les collines au-dessus de la vallée du Nam-Laï; jusqu'au soir peu d'eau, partant peu de villages; seulement quelques cases méos; un petit col à franchir d'où le point de vue est superbe. A nos pieds se déroulent le Nam-Laï et les champs qu'il arrose; plus loin on aperçoit la grande trouée produite dans les collines par le confluent des rivières qui se réunissent au pied du promontoire de Laï-Chau, et au delà, des bois s'étendant à perte de vue couvrent les croupes arrondies des mamelons, passant du vert clair au vert sombre, du glauque au bleuâtre, et finissant par disparaître dans les brumes de l'horizon. Nous sommes assez haut, le baromètre marque onze cent quatre-vingts mètres, la température s'est abaissée; il n'y a plus que quinze degrés. Sao grelotte et se fait un manteau d'une serviette. A mesure que nous redescendons nous

retrouvons la chaleur, et en même temps les grands arbres; nous revoilà au milieu de la flore tropicale. Il semble que les arbres à fleurs des sommets, qui rappelaient les essences de nos contrées, ne soient que des avortons, des êtres rabougris à côté de leurs frères de la vallée. Avec la forêt vierge je revois ses habitants : des oiseaux au plumage varié. J'abats un superbe grand-duc, nos hommes en mangent la chair.

L'étape est marquée au bord d'un ruisseau par des restes d'abri; l'emplacement est appelé Sah-Lang; il éveille de terribles souvenirs dans l'esprit du jeune Thou : « Yen a beaucoup tit (tigres) ici, nous dit-il tout en remplissant ses casseroles; quand venu M. Macey, tit tuer un cheval, et en blesser un. » — Nous n'avons qu'à nous rapprocher les uns des autres; avec des bambous et des feuilles de bananier les huttes sont vite construites, ouvertes d'un côté et se faisant face; on cuisine au milieu, on mange autour du feu, et on se couche tôt. — Malgré les dangers prévus, la nuit se passe sans incidents.

16 mars.

Une bonne partie de la journée se passe encore au milieu des bois; la route moins accidentée qu'hier est bonne. Nous traversons des forêts de bambous; les troncs deviennent gigantesques, de la grosseur d'une jambe d'homme; ils s'élancent d'un seul pied, s'élevant assez haut, pour venir se courber comme sous leur propre poids et entrecroiser les extrémités; on pourrait se croire sous la voûte d'une cathédrale naturelle. Tous les genres d'architecture se retrouvent; voici des piliers arrondis, et d'autres garnis d'arêtes; voilà l'ogive et plus loin le plein cintre, les traves et les architraves; des caveaux bas, sombres, humides, et des voûtes élevées, légères, hardies, en pleine lumière; rien de plus étrange que cette charpente édifiée par la nature, pour porter un dôme de verdure, qui tamise au voyageur les rayons d'un soleil trop ardent. Maîtres du sol où ils ont crû, les bambous semblent en avoir chassé les autres plantes; le terrain se trouve déblayé, la marche est facile et agréable.

Plus loin des chênes et des arbres à fleurs roses, rappelant les arbres de Judée ; de grandes clairières s'ouvrent au milieu des bois ; en les traversant, nous avons occasion de faire une chasse abondante; les fleurs attirent les oiseaux qui volettent sur les branches à la recherche des insectes comme une nuée d'abeilles en quête de miel. La contrée est très giboyeuse ; partout des volcelest de cerf; quelques grands animaux s'enfuient à notre approche. Sao prend un Winchester, et a la chance de tuer un beau cerf *(Rusa aristotelis)* ; il est plus grand et plus gros que les cerfs de France ; on s'arrête pour le dépecer sur place. Nous manquons de viande fraîche, et nous ne sommes pas fâchés de varier notre menu, toujours composé d'œufs et de poulets. Notre chef ayant mis quelques morceaux de côté, nos coolies se partagent le reste, enveloppant leur part dans une feuille de bananier pour la garder fraîche ; cette aubaine inattendue met la gaîté dans la troupe; on fait une ovation à Sao ; et on repart avec entrain. — Nous couchons dans un village à Muong-Mouen ; les chefs nous accueillent toujours aussi bien. Je profite de leur bon vouloir, et de la lumière pour faire quelques

portraits ; les femmes posent bien. L'une est célèbre ici ; elle passe pour une beauté ; son teint pâle, son nez busqué, ses lèvres fortes, et ses grands yeux noirs, me font songer au type juif. Quant aux coolies, ils ont peur ; comme jadis au Tibet, ils m'implorent à genoux ; et, pour les décider à poser, je suis obligé d'ouvrir mon appareil, et de leur montrer qu'il n'y a rien de dangereux. — Le soir, nous faisons avec une aristonette une musique très goûtée de nos hôtes. Nous leur offrons des couteaux et des images, et à leur tour ils nous apportent des manuscrits ; ce sont des cahiers de chansons. J'en ai fait traduire deux à Luang-Prabang ; malgré le caractère naïf du sujet et des comparaisons, je crois intéressant de les reproduire ici. Le lecteur me pardonnera d'avoir négligé le style pour suivre aussi fidèlement que possible la version un peu simple de l'interprète.

« Un homme et une femme sont très amoureux l'un de l'autre. Mais le père et la mère de la fille ne veulent la donner au jeune homme qu'à une condition ; il faut qu'il fasse le métier de tisserand et qu'il apprenne à travailler ; on lui donnera alors la jeune fille en mariage.

» L'amant fait ses adieux à ses futurs beaux-parents pour aller faire du commerce à Muong-Noc-Fa; il gagne trente chevaux et trente buffles qu'il mène vendre jusqu'à Muong-Ho. Ayant un bénéfice de mille piastres, il retourne chez lui.

» En arrivant, il apprend que du consentement de ses parents la jeune fille est promise à un autre; portant un fusil et un couteau, il l'accompagne chez le nouvel époux.

» Là il quitte la jeune mariée après lui avoir
» dit: « Si vous lavez les assiettes, vous les cas-
» serez en plusieurs morceaux; si vous faites
» de la sauce, prenez la grande cuillère et cassez
» les marmites. »

» De nombreux canards ravagent les rizières; le père et la mère envoient leur fille pour écarter les canards du matin au soir; mais ceux-ci ne partent jamais. Accablée par la fatigue, la femme ne sait plus comment chasser les canards; elle rentre à la maison; tout le monde est servi; il ne reste plus qu'elle; elle va à la cuisine pour chercher à manger; du poisson il n'y a plus que la tête et la queue, et du poulet, une desailes et nue patte.

» Le mari s'aperçoit que sa femme n a pas une

bonne conduite; elle peigne tout à rebrousse-poil, en allant du bout vers la tête; elle brise toutes les vaisselles. Il la prend, et va la vendre à son ancien amant pour un paquet de feuilles de bananier seulement. Celui-ci, enchanté, la garde, et depuis elle est sa femme. »

AVENTURE DE KHOUNE LOU ET DE NANG HOU

« Autrefois il y avait deux jeunes filles, deux sœurs; elles furent appelées, l'une Kham Som, l'aînée, demeurant à Muong-Péang, et l'autre Nang Ngin Liéang, demeurant à côté, à Muong-Saï.

» C'était dans l'été, la chaleur était abominable; toutes deux se décidèrent à aller se baigner à la rivière. Le nommé Thène Fagna Ine (c'était un homme du ciel) aperçut les deux charmantes jeunes filles se baignant. Il resta pensif un moment, cherchant le moyen de trouver un médicament de parfum exquis. Ce médicament n'était autre chose qu'un fruit de figue.

» Il le laissa aller au courant et passer devant les jeunes filles; celles-ci le coupèrent et mangèrent chacune la moitié.

» Ayant mangé, l'aînée accoucha d'un garçon

nommé Khoune Lou, et la cadette eut une fille, appelée Nang Hou.

» Khoune Lou et Nang Hou s'aimèrent depuis leur naissance, et se promirent de se marier l'un à l'autre. Mais Nang Ngin Liéang ne voulut pas que sa fille épousât Khoune Lou ; elle pensa que cela ferait honte au monde, les fiancés étant des parents aussi proches. Alors elle chercha pour sa fille le premier venu, et la donna à Khoune Chaï, qui habitait à Muong-Mou, et qui avait demandé la jeune fille en mariage. Nang Hou ne put pas aimer Khoune Chaï ; elle disait que si elle ne pouvait être femme de Khoune Lou, elle mourrait. La pauvre fille avait le cœur enflammé; elle se sauva dans la forêt, et là se serra elle-même la gorge, tant qu'elle mourut. Khoune Lou avait les mêmes sentiments; il quitta sa demeure, et marcha un couteau à la main jusqu'à la place où Nang Hou était morte; là il se donna un coup de couteau et tomba mort.

» Les mères de ces pauvres enfants partirent pour prendre les corps et les portèrent chez elles pour les brûler; elles firent diverses cérémonies et construisirent une pyramide pour y conserver le reste des os. »

17 mars.

Nous repartons avec de nouveaux coolies; le recrutement s'est fait sans difficultés et ne nous retarde pas; le chef a assemblé les hommes la veille au soir.

Nous traversons encore des bois en remontant une partie de la journée la vallée du Nam-Meuc. A l'entrée du village où nous couchons, Muong-Poun, je remarque une porte en bois comme nous en avons déjà vu; près de là une planchette, élevée sur des poteaux de bambous, porte de minuscules paniers renfermant du riz et des provisions offertes aux esprits; alentour de petites chapelles en paillottes abritent des bâtons odorants; dans l'une d'elles je vois une croix romaine en bambous.

Avant de dîner nous faisons notre tour de chasse habituel; et tandis que nous nous promenons le long de la rivière, nous sommes surpris d'apercevoir, à un détour du sentier, deux indigènes de petite taille, au teint bronzé, vêtus de blanc, à l'européenne, portant pantalon, veste à

boutons de cuivre, casque et pantoufles. Notre étonnement ne fait qu'augmenter lorsque nous nous entendons saluer en bon français ; la conversation s'engage aussitôt et tout s'explique. Nous venons de rencontrer deux des interprètes cambodgiens de Luang-Prabang, envoyés de Dien-Bien-Phu au-devant de nous par M. Massie ; mais nous n'en gardons qu'un, Takiate. L'autre, Tchioume, est souffrant, et va se faire soigner à Van-Bou ; il se plaint d'étouffements ; je lui donne des cigarettes anti-asthmatiques qui le soulagent. Takiate nous apporte, avec une lettre de M. Massie, de bonnes nouvelles pour la suite de notre voyage ; des embarcations ont été demandées à notre intention sur le Nam-Ou. Nous avons chance de ne pas perdre trop de temps.

21 mars.

Après quelques heures de marche dans les bois, nous descendons pour venir déboucher dans une immense plaine découverte, non boisée, s'étendant à perte de vue ; des collines basses l'entourent au loin d'une ligne bleuâtre, basse, qui dépasse peu l'horizon. La plaine de

Theng a une trentaine de kilomètres de long; fertile et jadis bien cultivée, elle nourrissait une population nombreuse (cent mille âmes, au dire de Deo Van Tri). Ce chiffre est peut-être exagéré; mais il est certain que le pays a été complètement dépeuplé par les Siamois; suivant la tactique employée par eux ailleurs, ils ont déporté les habitants des régions éloignées de la Ménam, ruinant celles-ci au profit de leur propre royaume. A Theng, ils ont pris douze mille Thaïs qu'ils ont dirigés sur Bangkok; beaucoup sont restés en route, et leur rapatriement est une des œuvres utiles à laquelle se consacre M. Massie, en y faisant passer une partie de ses propres appointements. En un an il a plus que quadruplé la population de la plaine; de quatre ou cinq cases que comptait le village de Theng, il s'est élevé au chiffre de vingt-sept.

La dépopulation et, a sa suite, l'état de friche où sont laissées la plupart des bonnes terres, suffiraient à nous rappeler les ravages des Siamois, s'ils n'avaient laissé d'autres traces de leur passage. La partie méridionale de la plaine est hérissée de petits monticules arrondis, dont le plus haut peut à peine atteindre une cinquantaine de mètres.

Vues de loin, ces grandes taupinières ne paraissent dépasser qu'à peine le niveau général, elles ne nuisent en rien à l'harmonie de l'ensemble. Lorsqu'on se rapproche, certaines offrent des particularités qui frappent le voyageur; et d'abord, c'est au sommet d'un de ces tertres, demi-cachées dans les hautes herbes, une série de statues de bronze. Voici la première trace de religion bouddhique que nous trouvons depuis Hanoï, en allant à l'ouest; car les personnages sont des Bouddhas; au nombre de huit, ils ne dépassent guère un mètre de hauteur; des briques disposées à l'entour, et des débris d'escalier sur le monticule voisin, indiquent les restes d'une pagode. Il faut probablement voir là l'œuvre de Siamois ou de Laotiens du Mékong; les dieux ont tous (ou plutôt avaient, car ils paraissent très négligés) la même position. Leur grande figure, qui a quelque chose d'assyrien, avec le nez busqué, les sourcils marqués, les lèvres grosses, ironiquement plissées, est la même que nous retrouvons sur tous les autels du Laos. La coiffure forme de petites pointes que surmonte l'une, plus haute, sur le sommet de la tête. Ses jambes sont croisées. Sur les pieds, ou

a dessiné une étoile ou une croix grecque dans un cercle; en bandoulière, un cordon; les statues étaient jadis dorées; on devait, à en juger par les cendres que je trouve, brûler des parfums à l'intérieur; actuellement, les divinités sont abandonnées; on ne leur rend aucun hommage; leurs membres tombent au vent et à la pluie; je restitue à plusieurs leur tête; tournés à l'est, les Bouddhas continuent à regarder, impassibles, dans la même position, le soleil se lever, jusqu'à ce qu'un peuple plus religieux vienne les tirer de leur abandon, et les redorant, leur restitue leur ancienne splendeur... ou que quelque voyageur vandale, un Karl Boch quelconque, transporte leurs têtes en Occident, tandis que leurs corps continueront à rester sur le sol natal.

Plus loin, auprès de Theng, un monticule est surmonté de débris de murs, restes des fortifications siamoises. En face, le drapeau français flotte au milieu de notre poste le plus éloigné sur la frontière nord occidentale du Tonkin Occupée, il y a quelque cinq ou six ans, par le colonel Pennequin, à la tête d'une compagnie,

la plaine de Theng était alors parcourue par des troupes siamoises; devant nous, elles se sont retirées prudemment, leur chef invoquant comme prétexte à sa venue le désir de préparer des embarcations pour M. Pavie et de lui faire une escorte; nous nous sommes d'abord établis à quelques kilomètres plus bas dans un bas-fond, au milieu d'un ancienne forteresse; c'est avec raison qu'on nous a maintenant fait revenir sur le sommet le plus élevé d'où l'on domine la plaine; une cinquantaine d'hommes commandés par le lieutenant Gassouin et deux sous-officiers de l'infanterie de marine forment la garnison; elle est logée dans deux ou trois cases sur pilotis et une construction en briques; une palissade entoure l'ensemble. Au milieu de celle-ci un réduit a été fait de gros bambous serrés et percés de meurtrières; les fusils sont déposés dans ce blockhaus sur lequel veillent constamment des gardiens, et où l'on pourrait se réfugier en cas d'attaque.

Un arbre se dresse dans l'enceinte; les indigènes le considèrent comme sacré, et on est convenu de le respecter pour ne pas offenser leurs croyances.

Le poste qui sur les cartes porte le nom de Dien-Bien-Phu[1] (dénomination annamite) a une plus grande importance au point de vue politique et administratif que stratégique. L'officier commandant fait avant tout fonction d'administrateur; M. Gassouin, de fait, est quanchau avec deux caïtuongs sous ses ordres; Deo Van Tri n'est pas aimé des habitants, son autorité a été écartée, mais l'influence siamoise se fait sentir jusqu'ici. Des quanchau placés sous nos ordres ont été prêter serment en territoire voisin; l'officier a d'autant moins de moyens d'imposer son pouvoir, qu'il est arrêté par des ordres supérieurs; ainsi, il doit faire escorter par des hommes les convois qui, vont jusqu'à Sop-Nao (premier poste siamois), mais il n'a pas le droit de les accompagner lui-même; il est réduit à prier l'officier siamois, qui, lui, est plus libre, de venir jusqu'à Dien-Bien-Phu pour s'entendre au sujet des routes. Dans de telles conditions, il rencontre des difficultés pour administrer comme il voudrait; la seule ressource

1. Autrefois la région se divisait en deux chaus : Muong-Theng et Ninh-Bien (actuellement Sop-Co). C'est peut-être de la réunion des deux noms en altérant le premier qu'on a fait l'appellation de Dien Bien Fou.

qui lui reste est de tirer parti des divisions et des rivalités entre différents chefs. Les subsides sont insuffisants pour rétribuer les différents services, il faut pour combler les vides dans la caisse recourir aux amendes : un cochon pour deux choux volés; deux piculs de riz pour un incendie allume sans permission, trop près du poste.

Les amendes transformées parfois en argent constituent une caisse noire nécessaire; on puise à celle-ci pour l'achat des pirogues, pour des distributions faites à des tirailleurs, pour des réquisitions de coolies. Avec le produit des amendes le poste a été construit, l'allocation avait été de vingt piastres (quatre-vingts francs) et il avait fallu couper plus de trois mille bambous.

M. Gassouin s'efforce d'améliorer la situation des habitants; la plaine est riche et peut beaucoup donner; des cultures diverses sont à introduire; le jardin du poste donne déjà de bons résultats; les choux sont superbes.

Quand la région sera plus peuplée, on pourra s'occuper du travail des mines; on trouve le minerai de fer, et le charbon, dit-on, n'y est pas inconnu[1].

1. J'ai vu des échantillons de charbon roulé, ramassé par M. Massie dans le lit du Nam-Lai.

Quant au commerce, il est insignifiant. Theng est trop éloigné des autres centres. M. Gassouin espère y créer un marché local où afflueront une fois par semaine les indigènes des environs. Durant notre séjour, une caravane d'une quarantaine de chevaux conduits par des Chinois campe au pied du poste, elle fait partie du convoi annuel de Yunnan qui passe par Laï-Chau. Les commerçants ont vendu de l'opium et des étoffes au Laos et en rapportent quelques cotonnades, leurs marmites de fer n'ont pu être écoulées. Le lieutenant achète pour les tirailleurs une cotonnade d'une quarantaine de mètres de long, elle vient du Laos et porte des marques anglaises et chinoises; les allumettes ne se trouvent pas ici.

Les habitants de Theng font le commerce du bétail, ils viennent de ramener vingt-trois pièces du Laos (dont dix-sept bœufs) qu'ils iront vendre à Tuan-Giao et jusqu'à Van-Bou.

Quant aux productions du village, les indigènes cherchent à en tirer un parti exorbitant, en exploitant le poste; on en est réduit à afficher une mercuriale : quinze sous par poulet, un sou par œuf, deux francs quarante le picul de riz, et à rendre la vente à ce prix obligatoire.

Administrés avec justice, les indigènes commencent à trouver l'autorité de M. Gassouin plus avantageuse que celle d'un mandarin; ils vont même jusqu'à lui confier des enfants; un des sergents s'est transformé en professeur, il a maintenant cinq élèves; une école a été créée; avec des caisses on a fait les bancs et les pupitres, des tableaux noirs ont été taillés sur place. Une difficulté s'est alors présentée : le sous-officier ne parlait pas la langue thaï. Ce qui eût pu sembler un obstacle insurmontable n'est rien pour lui (sans chercher à nous faire un compliment, j'ai toujours vu les Français au loin, particulièrement débrouillards).

Notre maître d'école montre à ses élèves des objets, puis leur apprend les noms; il les écrit, et leur enseigne les syllabes, puis les lettres. Les écoliers copient, retiennent, et finissent par comprendre; quelques-uns savent déjà dire quelques mots. Pour écrire, ils ont eu de la peine à tenir la plume de côté, autrement qu'un pinceau, mais ils ont fini par s'en tirer. Ils sont plus assidus que chez nous; quand le professeur sort, ils continuent à travailler sans s'interrompre. Dans les villages, ils jouent peu; on les voit assis impas-

sibles, les bras croisés, songeant, ou plutôt résignés avant l'âge; on pourrait croire que la fatalité les a marqués de son doigt dès leur enfance. Ici, le sergent leur a appris la balle, les quatre coins, et ils s'en amusent beaucoup; mais, malgré l'éducation qui leur est donnée, ils gardent certains caractères héréditaires inhérents à leur race. Les élèves actuels sont fils de chefs; un jeune paysan fut introduit parmi eux, on dut le renvoyer, ses camarades par sentiment aristocratique le gardaient en quarantaine.

Centre administratif et intellectuel, le poste de Dien-Bien-Phu sert encore à relier Luang-Prabang au Tonkin; c'est par lui que sont envoyées les piastres destinées aux appointements de M. Massie et du personnel du consulat, quelques provisions et le courrier; deux interprètes à tour de rôle font le trajet entre Dien-Bien et Luang-Prabang, et une escorte les accompagne jusqu'à la rivière.

Nous suivrons la même voie, mais seulement dans quelques jours; il nous faut en effet attendre que nos coolies soient réunis. Notre retard n'est pas du temps perdu; outre les notes à prendre nous avons affaire. Les journées se passent d'ailleurs vite entre Français réunis aussi

loin; les environs sont giboyeux; les paons sont nombreux; nous disposons des pièges sans en prendre; dans la soirée on devise de long en large, éclairés par la lune; des incendies illuminent la plaine au loin; je remonte des boîtes à musique que j'ai emportées, et, pour des gens depuis si longtemps éloignés de chez eux, les airs du pays font plaisir. Et puis un tram arrive avec des journaux; le lieutenant s'assoit sur le devant d'une des cases, nous nous groupons en cercle autour de lui, avides d'entendre les nouvelles qu'il nous lit, nos cœurs battent à l'unisson et nos pensées s'en vont en commun bien loin de Theng en quelque coin du beau pays de France.

Avant notre départ, l'effectif diminue d'un homme; un tirailleur muong meurt d'un rhumatisme au cœur. On met le cadavre dans un cercueil, qu'on porte à une fosse creusée au pied du monticule; un des assistants prend une branche d'arbre et fait vers la tombe le geste que nous faisons pour jeter de l'eau bénite; le père du défunt dépose ensuite un peu de terre sur le cercueil, et les autres assistants suivent son exemple; on ferme alors la fosse. Dans deux

ans, on viendra retirer la bière pour la porter dans le village du mort; parfois, on pratique la crémation. Les tirailleurs malades du pays meurent d'ailleurs rarement au poste; ils demandent quand ils se sentent en danger à être transportés dans leur village pour faire *tchimtchimbouddah* (prier avec des cérémonies); souvent ils expirent en route.

23 mars.

Nos coolies arrivèrent tard. Nous nous contenterons d'aller coucher de l'autre côté de la plaine au village de Ban-Loun. M. Gassouin nous accompagne jusqu'au Nam-Kom que nous passons à gué. Un peu avant la rivière, on traverse un espace rectangulaire de deux cents mètres sur quatre cents environ de côté, dont les limites sont marquées par des débris de mur; c'est l'ancien fort chinois au milieu duquel avait été établi le poste français; on avait là le désavantage d'être en contre-bas, exposé à une surprise, tandis que maintenant, au contraire, la nouvelle position commandant aux routes de Sop-Nao, de Laï et de Tuan-Giao, domine la plaine. Ban-

Loun ne comprend encore que quatre ou cinq cases; il n'y a que cinq ans que les habitants sont venus s'y fixer. En dehors des cultures, ils tirent un revenu de l'élevage du ver à soie; on me montre de beaux cocons jaunes qui sont destinés à bouillir dans une grande marmite renfermant de l'eau chaude; on les dévide ensuite; la soie grosse et rêche est vendue à Luang-Prabang vingt-cinq fois son poids d'argent; une qualité supérieure vaut dix sous les vingt grammes.

Les vers sont élevés avec soin; on leur donne des feuilles de mûrier trois fois par jour; avec des procédés perfectionnés, l'industrie de la soie est appelée à devenir un jour pour la plaine de Dien-Bien-Phu une source de richesses considérables.

25 mars.

Dans les collines. La plus mauvaise route que j'aie encore suivie; bonne pour les pieds, ni trop boueuse, ni trop pierreuse, mais dangereuse pour la tête. On a mal débroussaillé; il faut marcher à pied, avec des montées continuelles,

parfois raides. A chaque instant on est obligé se courber; des branches accrochent le chapeau, heurtent le fusil; des lianes doivent être écartées; les épines inattendues ensanglantent les mains; les places incendiées sont encore plus mauvaises; des branches sont tombées sur le sentier, des troncs d'arbres le barrent, et il faut sans cesse faire de nouveaux détours. Une rivière doit être traversée, le Nam Ngoua; notre interprète nous mène au plus profond, et nous avons de l'eau jusqu'au genou; heureusement, le soleil est là qui réparera vite le mal.

La halte se fait à trois heures de l'après-midi; les coolies refusent d'aller plus loin; on ne trouverait pas d'eau, et il y a une grande montagne qu'on ne pourrait franchir avant la nuit; force nous est de nous rendre aux avis de nos hommes et de nous résigner à nous arrêter. Les abris sont dressés à côté les uns des autres sur une même ligne, regardant les ruisseaux comme les échoppes d'une foire; sur un piquet a été attaché un polygone en lanières de bambou croisées pour écarter les esprits. De grands feux sont allumés; au risque d'être rôtis nous préférons nous en approcher et nous enfumer pour échap-

per aux guêpes, qui butinent les détritus laissés par des caravanes passées. Les coolies font cuire leur dîner dans des tubes de bambou; de l'eau au fond, un cornet en feuille de laurier au-dessus, maintenant le riz, voilà tout l'appareil. Dans d'autres casseroles du même genre bouillent des boutons de bananes; sur des baguettes sont rôtis des morceaux de peau de cochon. Le dîner prêt, on enlève dans le sens de la longueur une lamelle de bambou d'un nœud à l'autre, et voilà une écuelle improvisée, où le repas est servi. Une poignée de sel que nous donnons est accueillie comme une gourmandise de luxe; ce produit est rare et coûte cher ici.

Avant la nuit, je fais un tour de chasse; la jungle est si fourrée qu'on a peine à avancer. Je vois d'énormes paquets de crotte, qui me rappellent les argols des yaks sauvages; ils ne peuvent être attribués qu'à des bisons ou à des rhinocéros. On me parle d'ours noirs assez fréquents dans ces montagnes; je vois s'enfuir devant moi un animal que je prends pour un loup, sans pouvoir le tirer. Les traces de tigres sont nombreuses.

25 mars.

Encore plus mauvais chemin qu'hier, la marche dans les bambous est particulièrement pénible; on risque à chaque pas d'être éborgné; lorsqu'on descend, ce sont des glissades continuelles; ailleurs, il faut s'introduire dans de véritables boyaux, des couloirs, enchevêtrés de lianes, souvent piquantes.

Nous éprouvons un vif sentiment de satisfaction en débouchant dans une route déblayée, de deux mètres de large. Tout est relatif, nous pouvons nous croire dans un grand chemin; on lève la tête et on respire; le territoire, à partir d'ici, est soumis à l'autorité du Siam.

Quelques déboisements sur les hauteurs; nous entrons en pays moins sauvage; une rivière coule à nos pieds, large d'une trentaine de mètres; en face, un village volant, fait de quelques cases, abrite des gens qui cultivent le riz.

Nous campons dans une clairière; il pleut légèrement; voilà longtemps que nous n'avons vu la pluie. Les feuilles de bananier des huttes improvisées nous protègent suffisamment.

Nos porteurs en ont assez de leur journée ; ils ont bien marché ; ils appartiennent aux races Thaïs ou Sas ; l'un a trois cercles bleus tatoués sur la poitrine ; il les cache de sa main lorsqu'on s'approche pour les regarder ; il me dit que ce dessin a été fait pour le guérir d'une maladie de poitrine.

26 mars.

En une heure de marche le long du Nam-Ngoua, nous atteignons le village de Sop-Nao. La route que nous avons suivie depuis Dien-Bien est celle que les courriers prennent aux basses eaux ; pendant la saison des pluies, ils remontent en bateau jusqu'à Ban-Ken-Kout (à deux jours et demi de Sop-Nao), et de là gagnent Dien-Bien en un jour, à pied.

Bien que la région appelée Laos n'ait pas, à proprement parler, de frontières nettement marquées, on peut dire que nous en avons franchi la limite orientale entre Dien-Bien et Sop-Nao. Le pays change ici ; il semble que nous entrons dans un monde plus civilisé ; les maisons sont encore

sur pilotis, mais mieux construites que chez les Thaïs; elles sont alignées régulièrement des deux côtés d'une rue. A l'entrée, l'hôtellerie vide attend les voyageurs; nous nous empressons d'y mettre nos bagages à l'abri, car il pleut, et laissons nos hommes en garde. Je me rends, accompagné de Takiate, au poste siamois; il est formé par la réunion de cases plus grandes que les autres, entourées d'une palissade : pas de drapeau; beaucoup de femmes et de chiens. La garnison est forte de douze hommes, vêtus d'habits de coutil à l'européenne et armés de remingtons. L'officier m'offre une chaise et une tasse de thé, et m'annonce que les embarcations sont prêtes; il nous promet une lettre pour le chef de Muong-Ngoï. Nous le quittons pour faire installer nos bagages à bord. En traversant la rue, je remarque déjà des différences entre les habitants et les Thaïs que nous venons de quitter; les hommes ont ici les cheveux rasés ne gardant qu'une calotte de cheveux en brosse sur le sommet de la tête. Les femmes n'ont pour vêtement qu'une jupe serrée à la taille. A première vue, le type me semble se distinguer du Thaï; je lui trouve quelque chose de plus européen; un air de parenté indo-

caucasique ; la figure est plus pâle et plus allongée, les pommettes moins saillantes, les yeux moins fendus que chez leurs frères de l'est. Je ne fais d'ailleurs qu'exprimer ici une première impression, qui a besoin d'être confirmée ; nous entrons définitivement au Laos et serons à même de vérifier nos observations. Ici, rien ne nous retient, nos coolies payés et congédiés, nous n'avons qu'à partir. Quatre pirogues nous suffiront ; plus étroites que celles de la rivière Noire, elles ont une dizaine de mètres de long ; mais, en revanche, les bâches sont plus hautes. Des bambous, liés des deux côtés des embarcations, rendent l'équilibre plus stable. Les hommes se servent de deux sortes de rames, qu'ils manient tantôt à l'aide d'un anneau de bambou, comme point d'appui, tantôt simplement avec les deux mains. L'une, faite d'une seule pièce, est petite ; l'autre, plus grande, est terminée par une palette de bois, maintenue par de petites tiges de bambou ; l'aile d'un moulin à vent en donnerait assez exactement l'idée. Un timonier se sert d'une rame semblable, maintenue à l'avant, pour diriger la pirogue dans les rapides.

Les bateliers portent le sampot, sorte de jupon

plié entre les cuisses, et se transformant en culottes bouffantes ; l'un d'eux a les jambes tatouées de bleu jusqu'aux genoux ; les dessins, des arcs de cercle enfermant des dragons, sont si serrés que de loin ils ont l'apparence de caleçons. Tout étant chargé et installé, on attache le drapeau tricolore à l'arrière et on se met en route ; nous descendons le courant entre de grandes forêts ou des bois de bambous ; la rivière a environ quinze à vingt mètres de large, elle est peu profonde. Les rapides sont nombreux ; au dernier, Hat-Si-Long, on est obligé de débarquer les caisses. Nous embarquons de l'eau ; de plus, il pleut. Par en haut comme par en bas nous sommes trempés ; aussi acceptons-nous l'invitation d'une famille Thaï campée sur un banc de sable, qui nous offre de nous réchauffer près de son feu. Nous engageons la conversation : nos hôtes sont des déportes de la plaine de Dien-Bien, qui, après dix ans d'absence, retournent chez eux. Ils ont une pirogue et un radeau fait de bambous liés ensemble qui portent leurs animaux, poulets et cochons. Ayant acheté quelques noix de coco qu'ils apportent du sud, nous les quittons. Un peu plus loin, le Nam-Ngoua se jette dans le Nam-Ou ; la nouvelle rivière,

large d'une quarantaine de mètres ici, coule rapidement entre des coteaux couverts de bois ou de broussailles. Nous nous arrêtons un peu au-dessous du confluent à un petit banc de sable sur la rive droite. Il est préférable de dormir à terre pour faire sécher nos vêtements à la chaleur du feu; mais, malgré les abris improvisés, la nuit est mauvaise, la pluie est continuelle, et des myriades de petits moustiques, qui pour être silencieux n'en sont pas moins méchants, nous tiennent éveillés. Nos hommes s'étendent sur des nattes, ce qui prouve une civilisation plus avancée, que chez les Thaïs. Au milieu de la nuit ils se lèvent en sursaut, allument une lampe et se mettent à la recherche d'un animal qui doit s'enfuir, à juger de leurs mouvements, mais que je ne vois pas. Ils me mettent au courant de leurs manœuvres: l'un d'eux a aperçu un long mille-pattes; il faut le détruire, c'est un insecte dangereux. Lorsqu'il marche sur la peau, il laisse, nous dit-on, comme trace de son passage, une traînée rouge, douloureuse et malsaine. Je ne sais ce que cette assertion a de vrai; du moins semble-t-on craindre l'insecte.

27 mars.

Avant le départ, on attache de nouveaux bambous aux côtés de la pirogue ; à l'avant, on met une garniture de feuilles de palmier formant une petite haie. L'aspect est original, nous semblons porter un jardin devant nous. En dépit de ces précautions, on embarque quelques vagues au premier rapide ; il est considéré comme dangereux et de fait nous ne sommes pas fâchés de nous trouver de l'autre côté, car l'impression est tout autre à la descente qu'à la montée ; nous ne dépendons plus que du timonier placé à l'avant. L'homme doit être bien adroit ; car il s'agit de faire passer la pirogue lancée à toute vitesse, juste entre deux rochers ; un coup de rame de trop la ferait infailliblement couler.

Une fois hors de danger, les bateliers remplacent la pipe à eau de la rivière Noire par la cigarette, qu'ils replacent, quelques bouffées tirees, derrière l'oreille. Ils chiquent aussi le bétel. Je remarque que la plupart ont au poignet droit un bracelet, fait de deux ficelles ; c'est, nous dit-on, un talisman, une sorte de porte-bonheur qui

leur est donné quand ils quittent leur village, pour naviguer ou faire du commerce.

Dans la matinée, nous voyageons en pays boisé et giboyeux; je tue un macaque. Charles tire un cerf; nous voyons beaucoup de coqs. Dans l'après-midi, nous trouvons des villages; je descends à l'un d'eux, à Sop-Kin; une vingtaine de cases, de ces maisons sur pilotis comme chez les Thaïs, mais plus élégantes, demi-cachées dans des bosquets d'arbres à fleurs, des bois d'orangers, de palmiers, de cocotiers, de bananiers. On cultive également le mûrier ici pour l'élevage des vers à soie. Les femmes sont moins sauvages que dans le Haut-Tonkin; elles se baignent à la rivière sans s'occuper de nous. Une jeune fille a la figure jaunie par du safran; on me dit que c'est par coquetterie. La plupart ont un petit chignon et y piquent souvent des fleurs. En général, les habitants semblent insouciants et paresseux; ils n'ont probablement guère à travailler pour vivre. On fait surtout du commerce dans cette région; je rencontre des marchands vendant du sel venu de Nong-Kaï par Luang-Prabang. La denrée est en petits paquets enveloppés dans des feuilles de bananier; on vend environ une roupie (deux francs)

les trois kilos; en retour, on emporte principalement du riz et de la soie.

23 mars.

De hautes falaises calcaires, moins rapprochées que celles de la rivière Noire; dans la paroi de l'une, l'ouverture d'une grotte presque au niveau de la rivière; des dessins sur la muraille, tout autour; à l'intérieur, un simple boyau dans lequel on ne peut s'avancer; les bateliers disent qu'aux hautes eaux le Nam-Ou le remplit, et qu'alors on y trouve beaucoup d'écrevisses (?).

Les collines s'abaissent, la rivière s'étale; nous arrivons à Muong-Ngoï, centre assez important. Le site est ravissant; à une vingtaine de mètres au-dessus de la rive s'élèvent les maisons en bambous tressés et blanchis ayant l'apparence de murailles. Les constructions ont deux étages; les toits sont très inclinés, des escaliers avec rampes, des balcons, des vérandas sont disposés à l'extérieur. On dirait de véritables chalets suisses avec quelque chose de plus léger, de plus original, de moins conventionnel; seule la pancarte en caractères eu-

ropéens : « Royal siamese post office », jette une note discordante dans l'ensemble.

Un lieutenant siamois, en veston de soie jaune, culotte blanche, pantoufles, les jambes nues, vient nous inviter à prendre le thé chez lui ; il nous demande nos noms, et nous promet de nouvelles pirogues pour continuer. Je profite de la visite pour jeter un coup d'œil sur l'armement du poste ; il comprend une douzaine de fusils de tous modèles : à capsule, remington, thaï, laotien, etc.

En attendant que nos bagages soient portés d'une embarcation sur l'autre, je fais quelques photographies. Les maisons du village sont sur pilotis ; sur le devant, on remarque des cages circulaires renfermant des tourterelles ; une étoffe les enveloppe à demi, et les protège contre le soleil, leur donnant de loin l'aspect de lanternes chinoises.

Un monticule domine la vallée, le sommet est occupé par un remblai polygonal en terre rouge, dans lequel sont pratiquées des ouvertures ; un mur au centre entoure un pâté maçonné de sept à huit mètres de diamètre portant lui-même une cloche de plâtre blanc, avec des ornements dorés.

Au-dessus un cône fait de sept cercles dorés est surmonté d'une pointe; l'ensemble de ce monument peut avoir cinq mètres de haut. Je remarque de petits reliquaires, renfermant des statuettes grossières dont les figures sont à demi effacées. Les gens du pays que j'interroge me répondent que c'est un fort, et, de fait, quelques canons, de cette position, commanderaient facilement la vallée dans les deux sens; mais pour le moment ils manquent. En tout cas, à mon avis, le monument a une origine religieuse; il me rappelle des édifices analogues au Tibet; mais sur la date et le but de la construction, je n'arrive à obtenir aucune explication.

Je redescends le long de la rivière; l'animation est grande; des prisonniers vont et viennent, les jambes prises dans des anneaux reliés; ils ne semblent guère gênés. Ailleurs, on construit des radeaux; on coupe des planches; des hommes scient un arbre; ils travaillent deux à deux horizontalement, mettant des coins à mesure qu'ils avancent. Des femmes cherchent de l'eau dans des seaux faits de tubes de bambou; elles en profitent pour prendre un petit bain, sans paraître retenues par la moindre pudeur. Il est à ce sujet

une remarque curieuse à faire : chez les Thaïs de la rivière Noire, les hommes ne se gênent pas pour se déshabiller sans cesse, et se mettre à l'eau, tandis que les femmes paraissent plus réservées ; ici, au contraire, elles sont les premières à ne pas avoir de honte, alors que leurs époux semblent éviter de se dévêtir en notre présence. A quoi faut-il attribuer cette intervertion des sentiments ? à une différence dans les civilisations, ou à un changement de mœurs dû à d'autres idées religieuses ? Au psychologue de répondre. Je ne peux que noter ce que j'ai constaté.

Vers cinq heures nous repartons ; le soleil bas éclaire mieux le paysage et grandit les ombres ; les maisons siamoises paraissent riantes et donnent une note gaie au milieu de la verdure des palmiers ; dans le fond, les montagnes boisées détachent sur l'horizon un profil déchiqueté et bizarre ; on dirait de grandes ruines envahies par la brousse ; et au premier plan sur la rive un mouvement de va-et-vient d'hommes et de femmes vaquant à leurs travaux anime le paysage. Un coude, et le tableau s'évanouit comme par enchantement, laissant dans mon esprit un souvenir de fraîcheur, de gaieté, que je conserve longtemps.

La rivière au-dessous de Muong-Ngoï s'élargit, elle atteint de cent à cent cinquante mètres de large; dans les endroits plus resserrés on rencontre des barrages; des séries de trois piquets sont attachés par le sommet, formant faisceau, et portent au centre un panier rempli de pierres dont le poids les maintient. Entre un assemblage et l'autre est placé un filet triangulaire, la pointe en avant; un homme le relève de temps à autre au moyen d'une longue perche en levier; pour opérer, le pêcheur est accroupi, la tête en bas, sur une petite terrasse de bambous. Plusieurs ont la tête couverte d'un voile rouge, et leur position me rappelle celle des Musulmans à la prière; ici, ils regardent dans l'eau et lorsqu'un poisson est engagé, ils relèvent brusquement le filet; je compte parfois jusqu'à sept ou huit terrasses en travers de la rivière.

La pêche est une des principales ressources des habitants de la vallée de Nam-Ou; ils doivent faire argent de tout, écrasés qu'ils sont par les impôts du Siam. Le village où nous nous arrêtons pour la nuit, sur la rive droite, est habité par des gens du Tra-Ninh, partis, nous disent-ils, de chez eux, il y a trois ans, à cause du cho-

léra; ils sont venus en cinq nuits à Luang-Prabang, et sont remontés ensuite jusqu'ici. Mais ils ne paraissent avoir guère gagné au changement de séjour; ils ont fui Charybde pour tomber en Scylla; les nouveaux conquérants leur font payer huit roupies par an et par homme, comme impôt de capitation. Ils se souviennent du temps où ces taxes trop lourdes leur étaient inconnues, et maintenant ne peuvent arriver à satisfaire les exigences des agents des contributions. Beaucoup doivent vendre leurs biens.

Ils refusent au premier abord de nous céder des vivres; comme nous n'avons pas de provisions, j'en suis réduit à recourir au moyen extrême. On m'affirme dans le village qu'il n'y a ni poulets ni œufs :

« Si vous n'élevez pas de volailles, leur dis-je, nous pourrons considérer celles que nous trouverons comme sauvages », et là-dessus je fais ouvrir par l'interprète un poulailler et prendre deux poulets; j'en offre trente sous, que, bien entendu, on accepte.

Une fois que les propriétaires ont examiné les pièces, les ont fait sonner et les ont reconnues bonnes, ils prennent confiance, et nous apportent

des œufs. Leur défiance venait des procédés des soldats siamois qui en voyage réquisitionnent ce qu'il leur faut, sans rien payer; les habitants ont cru que nous agissions de même, mais maintenant reconnaissent que nous sommes de braves gens.

29 mars.

La rivière se rétrécit pour former un rapide qu'on considère comme assez dangereux; avant de l'aborder, le timonier ôte son turban et l'enroule autour de son buste; puis se lave le visage, s'agenouille à la musulmane, les mains jointes, et en se relevant frappe plusieurs fois de la main la pirogue; il invoque le diable qui garde le rapide et le prie de laisser le passage libre. Cette prière est une coutume laotienne; pour ma part, elle m'inspire moins de confiance que l'œil et le bras de nos hommes, qui nous font franchir le rapide sans encombre.

Arrêt pour déjeuner sur la rive droite au village de Ban-Sop-Houn; les maisons forment une rue comme à Sop-Nao; deux poteaux à l'entrée

portent chacun une pièce de bois sculpté ressemblant de loin à un canard ou à un poulet; des écharpes blanches y sont suspendues; elles doivent chasser les mauvais esprits.

Sous les maisons, les femmes se livrent à divers travaux; des jeunes filles debout séparent le coton de sa graine. Elles ont un outil ingénieux : un plateau est placé sur un support à hauteur de la taille; au-dessus, deux rouleaux, l'un de bois et l'autre de fer, tournent en sens inverse; le coton est pris entre les deux et se dépouille des impuretés qui tombent d'un côté tandis que la matière textile va de l'autre. Les rouleaux sont mis en mouvement, l'un à la main par une simple manivelle, l'autre au pied par une pédale correspondant à une excentrique, garnie d'un volant (le tout en bois). Le coton nettoyé est mis dans des paniers, qui, remplis, sont vendus une roupie chaque. Les dimensions du récipient sont d'environ soixante centimètres de haut sur vingt-cinq de large.

Ailleurs on teint le coton filé; d'autres femmes font une étoffe bleue, entre-croisée de fils jaunes; elles sont assises et se servent d'un métier à tisser garni de deux pédales; elles ont deux navettes

et trois planchettes ; elles passent une navette après le mouvement de deux planchettes et l'autre après le troisième ; sur des bambous on sèche du tabac ; plus loin on dévide de la soie.

En somme, je trouve ici plus d'activité et surtout d'industrie que chez les habitants de la rivière Noire.

Les enfants ont souvent un collier d'argent au cou ; parfois un bracelet aux chevilles ; quelques uns sont tatoués jeunes ; sur la cuisse de l'un, un cheval est représenté. Hommes, femmes et enfants viennent nous rendre visite pendant que nous mangeons. On nous apporte d'assez jolies étoffes à vendre ; on préfère l'argent aux paiements en nature. Les femmes trouvent notre pacotille bien jolie, mais ne sauraient en revendre. Elles acceptent à titre de présent des images (c'est un article facile à transporter et qui est très bien accueilli dans ces régions) ; mais leurs époux les reprennent en grande partie.

Une halte d'une heure est suffisante. Nous rentrons dans un pays plus sauvage ; à notre droite se dresse une falaise calcaire à pic, et une série de couches viennent affleurer verticalement à la surface : entre deux de celles-ci une fissure comme

nous en avons déjà observé du côté de Son. La marque l'entrée d'une grotte. Le *Tham Pa Kouang* (grotte du grand cerf) est célèbre et mérite une visite. Un escalier d'une vingtaine de mètres y conduit; à droite s'appuie à la roche une case délabrée, qui sert parfois de demeure à des prêtres; des deux côtés de l'entrée sont sculptés des diables rouges à grosses têtes, armés de sabres. La première salle est spacieuse; elle a une quinzaine de mètres de haut; les accidents naturels ont été respectés, on en a même tiré parti; les parois sont garnies de mousse verte; le plafond est fait de grosses stalactites réunies et arrondies. Sur le sol, sur les marches, sur les pierres isolées, dans les creux, partout, se trouve logé ici au milieu du plus grand désordre un peuple de dieux de toutes formes et de toutes tailles. Des statuettes de un mètre jusqu'à trois ou quatre centimètres, en bois noir ou doré, en marbre, en bronze ou en cuivre; dieux debout, les mains levées comme pour bénir; gros bouddhas, la tête nue, accroupis, les bras croisés sur le ventre, les épaules souvent couvertes d'une pièce d'étoffe posée en manière de chape; bonzes; saints; prophètes et leurs serviteurs, avec le type des idoles du Siam,

tout l'Olympe bouddhiste est réuni. On croit même, lorsqu'on examine les idoles de près, retrouver des traces de toutes les religions de tous les pays: ici quelque chose de grec, et là un souvenir de l'art égyptien, plus loin une tête en marbre ornée d'un diadème élevé, me rappelle les figures des monuments khmers. Elles gisent partout, ces divinités, tournées en tous sens, cachées ou tombées, souvent couvertes de poussière; pas un trou qui n'ait son dieu; des niches ont été souvent creusées de main d'homme et ornées de découpures en bois doré, pour abriter un saint plus vénéré. Des animaux même sont représentés; dans un rocher sont découpés deux éléphants, teints en vert, et qui supportent chacun un personnage; dans un coin se dresse un éléphant blanc, une des incarnations de Bouddha; la carcasse, d'environ un mètre cinquante centimètres de haut, est de bois et d'étoffe, et le tout recouvert de coton. Devant l'animal sacré, de petits cônes en terre surmontés d'un bâton sont rangés, formant un jardinet, avec un escalier minuscule. Ils représentent, je crois, quelque chose d'analogue à nos ex-voto. Si je m'en rapporte aux explications de l'interprète, ces gâteaux

de terre sont édifiés par des malades qui remercient le ciel de leur avoir conservé la vie; le nombre des cônes correspondrait à leur âge. La salle d'entrée qui au premier abord a l'aspect d'une boutique de bric à brac, est éclairée par la lumière du dehors; elle donne accès à d'autres galeries, dans lesquelles nous nous engageons avec une lanterne. Les couloirs succèdent aux couloirs; il semble que la grotte n'a pas de fin, et de fait elle doit se prolonger très loin; la légende rapporte qu'elle communique avec Laï-Chau. Tantôt ce sont des boyaux où il faut ramper à plat ventre, tantôt des salles plus grandes où l'on se tient debout. Dans certaines, un lit de bambou atteste le séjour de quelque pèlerin ou d'un pêcheur attardé. Une case à laquelle on accède par une entrée rectangulaire est remplie d'une multitude de petites divinités de même taille et de même forme; ce doit être un stock de réserve; les murs sont tapissés d'un papier rouge et doré..... Notre bougie diminue; il faut songer à retourner; nous avons marché pendant près de cinq minutes.

Nos pirogues redescendent entre des collines boisées et qui paraissent giboyeuses; je tire des

singes noirs à longue queue (gibbons) et blesse un paon sans pouvoir le retrouver.

Le soir, des indigènes viennent nous prier de ne pas entrer dans le village près duquel nous sommes arrêtés : un homme est mort ; on fête son enterrement par un grand repas où l'on boit beaucoup de tchoumtchoum, et notre présence gênerait les convives.

Nous restons à la *sala* placée dehors ; nos bateliers se trouvent réunis autour de nous. Je cause avec eux ; ils sont engagés sur les pirogues pour le compte du propriétaire (ordinairement laotien) qui se tient au gouvernail. Une embarcation représente un gros capital pour eux ; celle sur laquelle je suis vaut soixante-sept roupies. — D'ordinaire, le patron fait le commerce ; une pirogue peut porter trente-six thengs environ (le theng étant de quinze kilos). Les bateliers se louent surtout parmi les Kas. De petite taille, ils ont le teint très noir, portent les cheveux en brosse ; le front est étroit, les yeux rapprochés, les pommettes peu saillantes. On les reconnaît facilement des Laotiens ; ils paraissent inférieurs et plus faibles, mais sont gais et avenants ; ils sont originaires de Ban-Lasa (près de Muong-

Ngoï); eux-mêmes se disent Khamouks et comptent sept tribus principales de Kas dont plusieurs ne se comprendraient pas entre eux :

Les Kasengs (dont la langue se rapprocherait de celle des Yaos);

Les Khakos;

Les Khabits;

Les Khakaos;

Les Kahoks (n'ont qu'un pagne pour tout vêtement;

Les Khapaïs;

Les Khamouks.

De leur histoire ils disent ne rien connaître : « les Laotiens, ajoutent-ils, sont leurs petits frères ; aussi les Kas ont-ils compassion d'eux et se retirent-ils sur la montagne, leur laissant la plaine et les jeunes pousses de bambous. »

Les mariages se font facilement chez les Khamouks : les parents du garçon donnent à ceux de la jeune fille une soixantaine de roupies; après le repas de noce, le marié couche une nuit chez ses beaux-parents et emmène ensuite son épouse chez lui.

Les morts sont enterrés, et non brûlés ; pas de prêtre, pas de cérémonies religieuses, mais le

maître de la maison égorge un poulet et les assistants se frottent les genoux de son sang.

Les hommes font généralement un stage dans les bonzeries. — Après quelques mois on est *petit bonze* ou Siang; puis grand bonze ou *Tit;* celui qui n'a pas fait le stage est *Ba*[1].

Je ne sais si nos bateliers ont suivi des cours de religion, mais ils semblent peu préoccupés de l'au delà; l'un d'eux me dit d'abord qu'il ne sait pas ce qui arrivera dans l'autre vie; puis ajoute qu'il croit devoir revenir au monde après sa mort, comme homme, si de son vivant il a montré de la pitié, c'est-à-dire donné du riz aux chiens et aux chats, ou accompli tels autres actes charitables; sinon son âme passera dans le corps d'un animal.

La durée ne les inquiète pas non plus; ils comptent les jours comme les Laotiens, ont une année de douze mois lunaires, de quatre semaines chacun, dont une de huit jours; au bout de quelques années, un mois est intercalé; les dates leur échappent. « Les vieux, nous répondent-ils, les savent ».

1. Je me demande si ces derniers renseignements ne s'appliquent pas plutôt aux Laotiens.

Je cherche à faire un lexique de leur langage; ils répondent, mais parfois on a peine à bien entendre ce qui est dit, et surtout à dégager les affixes ou suffixes dont ils peuvent entourer le mot même. Je remarque l'absence de noms génériques pour certaines classes de choses; ils ne nomment pas le pain. Les noms de nombre sauf les quatre premiers sont empruntés aux Laotiens; enfin *mère*, comme chez presque tous les peuples du monde, se dit *ma*, peut-être parce que c'est le premier son que produit instinctivement l'enfant demandant le sein.

A leur dire, ils n'ont pas de chants propres, mais se servent de musiques laotiennes.

L'écriture leur est inconnue; mais ils tiennent leurs comptes, ou envoient leurs messages à l'aide de petits morceaux de bambou, qu'ils marquent de coches plus ou moins rapprochées suivant la signification convenue. — C'est la baguette de nos boulangers[1].

Nos hommes fument une pipe en bois, em-

1. M. Harmand a trouvé chez des peuples du sud de l'Indo-Chine le même mode de correspondance, constaté chez des Lolos du Su-Tchouen par le père Crabouillet (Cf. Note sur l'écriture des Khas indo-chinois, par M. P. Lefèvre-Pontalis.

L'*Anthropologie*. — Mars-avril 1892.

manchée d'un petit bambou, semblable à celle de nos pays; ils l'allument avec un briquet et une mèche faite de fibres de l'écorce d'un arbre. Ils fument aussi l'opium; des caravanes chinoises le leur apportent non cuit, et ils le paient environ une roupie les vingt grammes; ils le font cuire sur le feu dans un petit godet de cuivre. Trois Laotiens de Luang-Prabang qui se trouvent dans la *sala*, se livrent au même travail; ce sont des commerçants qui viennent acheter du riz. Les appareils prêts et les lampes allumées, chacun s'étend, et nous allons nous coucher.

30 mars.

Le matin, Sao se plaint de coliques; il a bousculé un batelier hier soir, et se croit maintenant l'objet d'un sort. — Son cas n'est pas grave.

Dans la journée, le paysage s'étend; la rivière s'élargit; elle est parsemée de nombreux îlots rocheux portant quelques arbustes; la végétation sur la rive semble se transformer et se rapprocher de celle de pays plus méridionaux que le Haut-Tonkin; je remarque des arbres-à-pain.

Les villages sont nombreux ; les indigènes portent des écharpes roses ou jaunes ; partout les habitants règlent les couleurs de leurs étoffes à la lumière qui les éclaire. En Asie comme en Europe, en Sibérie ou au Tonkin, comme en Norvège ou en Italie, il est curieux de voir les hommes, dans des objets changeant au gré de leur caprice comme les vêtements, suivre la loi imposée par la nature aux animaux : celle de l'adaptation au milieu.

Rencontré quelques Kas : les hommes ont un morceau de bois ou un bouquet de fleurs dans le lobe de l'oreille qui ne forme plus qu'un anneau charnu. Ils sont tatoués sur les jambes ; les femmes portent une petite veste brodée ; un turban gros bleu, avec des franges brodées, entoure un chignon orné de deux plaques d'argent circulaires, que réunit une chaînette ; des chapelets de perles de verre transparentes les entourent. Les indigènes se laissent photographier.

Vers cinq heures la vallée entre dans l'ombre, c'est le meilleur moment de la journée. A part quelques rapides espacés, la rivière est tranquille ; les animaux sortent de la brousse, et nous tirons sur les rives. Nos bateliers nous les

montrent de loin et s'intéressent à la chasse. Ils sont gais et causent d'une pirogue à l'autre, ou chantent en répondant à des femmes qui se baignent au bord. Ils leur demandent si elles sont mariées, et les engagent à les suivre au cas où leur cœur serait libre. Les chants, souvent improvisés, sont des thèmes sur des sujets d'amour. Ils essaient aussi de faire peur aux buffles qui demi-couchés dans l'eau ne montrent que leur dos et la tête tenue horizontalement, mais les gros animaux stupides ne tiennent aucun compte des cris, ils nous laissent passer en nous contemplant d'un air de résignation fataliste, et continuent à ne pas bouger.

Le soir, nos bateliers nous demandent la permission d'aller au village. Nous la leur accordons et les suivons ; quelques-uns d'entre eux restent d'ailleurs de garde auprès des pirogues.

Nous allons avoir ici un premier aperçu des mœurs du Laos, de cette contrée étrange où l'amour est tenu en si haut renom, qu'on pourrait la surnommer le royaume du flirt. Entrons en effet sur la place publique, pour me servir d'un terme emphatique. Au milieu, une estrade carrée élevée sur quatre piquets; sur un foyer formé

de pierres que maintiennent des nattes tressées en cercles, quelques bûches jettent une faible lueur. Une jeune fille est assise, une écharpe de soie orange nouée sur l'épaule, elle nettoie à la main du coton qu'elle sépare de la graine. Près d'elle un de nos bateliers, en petite veste de drap blanc garnie de boutons de cuivre européens, lui récite des compliments. Il lui tient une main, et enlève les fleurs qu'elle a dans les cheveux; il se les passe dans le lobe de l'oreille. Plus loin, sur la terrasse d'une maison, une autre jeune fille cause avec son amoureux; une petite lampe les éclaire, et ils font la dînette, ou se préparent, l'un à l'autre, des chiques de bétel. Peut-être deviseront-ils ainsi la nuit pendant plusieurs mois, échangeant simplement leurs sentiments avant d'arriver à un dénouement; généralement, un mariage s'ensuit. Sur la place, un homme tient une de ces musiques laotiennes en bambou, ressemblant à un orgue; celle-ci a deux mètres de long et l'artiste en tire des sons graves et doux qui se mêlent à des chants plus faibles. Les assistants accompagnent la musique en frappant d'une main dans la paume de l'autre; au lieu de suivre un rythme à trois temps comme en Asie centrale et

chez les Musulmans, les battements se succèdent uniformément et régulièrement. C'est plus monotone.

On est tranquille, rien de bruyant, pas de cri, pas de danses, mais les étoiles semblent plus brillantes que jamais; l'air est embaumé, on se sent heureux de vivre, et, s'il ne fallait pas partir le lendemain de bonne heure, on resterait indéfiniment à rêver loin des nouvelles, loin des villes, loin de la civilisation, au pied des cocotiers de la vallée de Nam-Ou.

31 mars.

Dans la journée, quelques bons rapides dont nos timoniers se tirent avec le même succès; beaucoup d'îlots sur la rivière, certains portent un amas de troncs d'arbre qu'ils ont arrêtés aux hautes eaux.

Le soleil est chaud dans l'après-midi, il pénètre partout dans les pirogues, en dépit des paillotes, et nous sommes obligés de calfeutrer les interstices avec des mouchoirs et des couvertures. Les jours nous semblent courts dans nos embarca-

tions; avec la lecture, l'étude des cartes, les notes et les photographies on ne s'ennuie pas. D'ailleurs, la vue de nos bateliers suffirait à nous occuper, ils sont intéressants à étudier; leur principale préoccupation est de nous montrer du gibier; dans ce but, ils fouillent littéralement la rive du regard; le timonier en particulier paraît grand amateur de chasse, d'autant plus qu'ayant ses hommes à nourrir il n'est pas fâché de leur donner de la viande de singe ou quelques oiseaux qui ne lui coûtent rien.

Nous-mêmes serions heureux aussi de varier et d'allonger notre menu; car nous nous voyons menacés de manquer du nécessaire. A l'étape, les villageois refusent de nous rien vendre; il faut employer les mêmes menaces que l'autre jour pour obtenir quelque chose de ces indigènes défiants.

Nos hommes ont pour leur part une ressource que je ne puis me décider à employer; ils ont ramassé sur le rivage une sorte de grillon qu'ils s'amusent à faire chanter, le tenant entre deux doigts, puis le jettent dans la casserole, et le mangent sauté.

Ce soir, on ne va pas au village : « ce n'est

pas la peine; toutes les filles sont mariées; il n'y a rien à faire. »

On reste à causer dans la *sala;* des bougies ont été fabriquées avec de la cire jaune (vendue en disque) qu'on enroule autour de fils de coton en frottant le tout entre les mains; l'éclairage est bon. Au loin, les Conaïs poussent leurs bramements rauques, et l'on se sent bien à l'abri autour d'un bon feu, le ventre plein, la pipe à la bouche. On n'entend plus les hou hou hou se succédant *crescendo* de la grenouille géante, qui venaient nous endormir dans le Haut-Tonkin. Cette mélopée est remplacée par une musique d'un autre genre : au milieu de la nuit, on est réveillé subitement par une voix forte, qui part de l'angle de la pièce, du plafond, ou d'un arbre voisin : takô, tàkô... keu keu keu... ô, ô, suivis d'une sorte de gros rire. Au premier abord, on est étonné; on a peine à se rendormir; on cherche et puis on ne trouve rien. Au bout de quelque temps, on s'accoutume aux chants de l'hôte caché, qui parle la nuit dans toutes les maisons laotiennes. Les indigènes le connaissent bien; ils l'aperçoivent parfois et le montrent dans le jour; mais ils le respectent comme un être sacré,

comme un ami du foyer. A sa présence, dans une maison est attachée une idée de protection, une vénération quelque peu superstitieuse... Je m'aperçois qu'en parlant du chanteur que je connais, j'ai oublié le principal, à savoir, de le présenter au lecteur. Le *takou* (appelé ainsi par onomatopée) est tout bonnement un gros *jecko* vert, long d'une coudée, large de trois doigts, ocellé de belles taches d'un bleu azur, grand destructeur d'insectes et bien inoffensif pour l'homme dont il est regardé comme l'ami.

1er avril.

Nos bateliers enlèvent les feuillages qui garnissent l'avant de nos pirogues; nous en avons fini avec les rapides... du moins pour un temps. Le pays semble plus peuplé; les rives sont cultivées; je vois des plantations de tabac, qui paraissent bien entretenues; des palissades les entourent.

Sur la rivière, on rencontre toujours des barrages de pêche. Ici, les terrasses portent des huttes arrondies, ayant sur le devant une ouver-

ture rectangulaire; les bambous disposés en dessus présentent un angle au courant, de façon à ne pas arrêter les détritus qui pourraient s'accumuler. De loin, l'ensemble des constructions donne assez l'idée d'un village de castors agrandi; on se figure ainsi les habitations lacustres dont on retrouve les restes dans les lacs européens.

Nous dépassons des radeaux chargés de riz; au milieu, deux paillotes reliées par un toit; à l'avant et à l'arrière une petite terrasse; l'ensemble a une quinzaine de mètres de long; les bateliers Kas descendent lentement à la rame.

Des falaises calcaires se dressent à notre droite; elles surplombent en partie la rivière; le bas est rongé par les eaux; des oiseaux s'échappent des fissures. La paroi à une dizaine de mètres de hauteur, est ornée d'inscriptions et de dessins primitifs en rouge.

Un peu plus loin, la vallée du Nam-Ou s'ouvre, et la rivière rencontre un cours d'eau de même largeur coulant tranquillement entre des bancs de rochers bas, que surmontent des collines peu élevées. La nouvelle eau ne nous est pas inconnue; nous sommes ur le Mékong. Voilà

la troisième fois que je vois le fleuve, l'artère puissante de la presqu'île indo-chinoise. J'éprouve un certain plaisir à retrouver ces flots descendant des montagnes du Tibet que nous avons traversés, il y a deux ans, au-dessus de Tsiamdo et qui iront se jeter dans l'Océan après avoir fertilisé le delta de la Cochinchine. Le Zatchou, plus bas Lang-Tsan-Kiang est appelé ici Nam-Kong ou Meh-Nam-Kong, les Européens en ont fait Mékong. Je ne puis prononcer le nom de Mékong sans y rattacher les noms de Doudart de Lagrée, de Garnier, plus récemment ceux des membres de la mission Pavie, de tous les dévouements, de tous les courages qui, en risquant leur vie pour explorer le grand fleuve, ont cru travailler pour la France. De Lagrée n'aura-t-il donc succombé en Chine aux fatigues de son entreprise patriotique que pour permettre aux Siamois et aux Anglais de récolter le fruit de ses travaux? Et ne verrons-nous jamais le drapeau français flotter librement à l'arrière de canonnières remontant la vallée, du Cambodge aux Sibsongpannas?

Les souvenirs du passé et les espérances dans l'avenir me font oublier le présent; ce n'est qu'au bout de quelques minutes que mettant la main

dans l'eau, je m'aperçois de la fraîcheur du nouveau courant. La différence de température des eaux du Mékong et de celles de Nam-Ou est sensible; les premières paraissent avoir gardé une impression des neiges des hauts plateaux qui leur ont donné naissance.

A peine engagés sur le Mékong, nous nous arrêtons sur la rive gauche pour déjeuner, auprès d'un petit village dissimulé dans les cocotiers. Un chemin dallé le traverse et conduit à la pagode, les femmes travaillent le coton, le cardent avec une sorte d'arc, le filent et le tissent; les enfants me frappent par la blancheur de leur teint, beaucoup ont des bracelets aux pieds. Dans la cour de la pagode je remarque une cloche faite d'un tronc d'arbre creusé et suspendu, d'au moins deux mètres de long, sur lequel on vient frapper matin et soir.

Tandis que nos hommes se reposent, nous nous faisons porter sur la rive droite du fleuve. Au milieu d'une falaise calcaire, s'ouvre une grotte garnie sur le devant d'une sorte de balustrade taillée dans la pierre; un escalier mène au sanctuaire célèbre de Pa-Kou, décrit jadis par Garnier; ici on ne trouve qu'une salle, et peu profonde,

mais elle est remplie d'objets religieux, comme celles du Nam-Ou.

Nous ne savons où poser les pieds au milieu de ce champ de dieux, pour éviter d'en écraser à chaque mouvement. Je vois des bannières, les unes déployées, les autres roulées; presque toutes représentent deux divinités debout sur des fleurs de lotus; un petit coffret doré a la forme d'un tabernacle; plus haut, la cloche en plâtre doré, forme dérivée de la représentation du bouton de lotus: sur les côtés des dragons tout blancs, les crocs dehors, les yeux en billes, tout chinois de forme. Un homme (toujours en plâtre), les deux poings sur la hanche, se tient à cheval sur un socle; il a aussi des défenses, les yeux ronds, et des oreilles démesurées; par terre, traînent, au milieu de débris, d'innombrables prières écrites en laotien sur des feuilles de palmier. Des statues portent des chasubles; quelques dieux sont à dos d'éléphant; des chars sont aussi représentés; ce sont de petits véhicules en bois, portés par quatre roues et garnis de pièces les dépassant comme des rostres. Sur des panneaux de bois de forme ogivale, reliés deux à deux, une série de petites divinités sont sculptées

chacune dans un médaillon. On ne saurait tout décrire. En tenant compte des moyens dont elle dispose, et du sens plus ou moins esthétique qui l'anime, je crois qu'on retrouverait ici tout ce que l'imagination d'un peuple peut inventer pour matérialiser des superstitions, pour donner un corps à des croyances, pour manifester sa religiosité. Et je ne puis m'empêcher de songer à certaines grottes de notre vieille Europe, aux statues, aux ex-voto, aux inscriptions, aux bannières, aux ogives qui les ornent, aux foules qui s'y pressent. Pa-Kou est un lieu de pèlerinage; on y vient en grande pompe de Luang-Prabang plusieurs fois par an; on y donne des régates; on y fait des pique-nique et on y prie.

La grotte a pour nous un autre avantage que son intérêt religieux; elle nous procure une belle vue sur la vallée du Mékong; mais on est au milieu de la journée : la lumière est si intense que les lointains se perdent dans une atmosphère tremblante de chaleur. Quand nous retournons aux pirogues, je trouve plus de cinquante-trois degrés au soleil, et mon thermomètre à alcool éclaté.

En dépit de cette température, on ne souffre pas trop ; on sue, mais sans être abattu ; d'ailleurs, nous redescendons, et le vent qui remonte la vallée, tout en ralentissant notre marche, ne tarde pas à nous procurer un peu d'air. Le fleuve a de trois à quatre cents mètres de large ; les berges sont basses ; les villages nombreux, toujours entourés de petits bois ; des hirondelles de mer tournoient et crient sur nos têtes. Nos embarcations vont lentement ; les hommes ont attaché les deux pirogues l'une contre l'autre, et s'occupent ainsi que nos boys à se laver et à se faire beaux, pour entrer *en ville*.

A quatre heures, nous laissons à notre gauche la douane laotienne ; nous devons à notre drapeau de n'être pas arrêtés.

Voici Luang-Prabang : au premier abord, du bateau on ne voit rien, ou du moins pas grand'-chose qui indique une ville. Pendant plusieurs centaines de mètres sur la rive gauche des constructions laotiennes, dont les toits sont à peine entrevus par des échappées entre les palmiers, les cocotiers et les bambous ; puis la verdure diminue, et les maisons se pressent sur des rangs plus compacts. On sent un centre impor-

tant; un mamelon domine l'ensemble, surmonté d une de ces cloches dorées, rappelant les coupoles des églises russes. Dans le fouillis des habitations de teinte jaunâtre, les pagodes se reconnaissent à leurs grandeurs, à leurs toits couverts de tuiles brunes montant les uns sur les autres, et relevés en corniche à la chinoise aux extrémités; le palais a presque l'air d'une construction européenne. Plus bas, contre la berge même, des radeaux immenses, véritables maisons de trente à quarante mètres de long, portent des stocks de marchandises et de denrées empilées régulièrement les unes sur les autres; des Chinois habitent ces quartiers flottants.

La berge n'est élevée que d'une quinzaine de mètres; les eaux très basses cachent à peine quelques bancs de sable; et le fleuve calme et puissant roule encore ses eaux limoneuses sur une largeur de plus de quatre cents mètres. Comme une haute montagne, comme un vieil arbre, géant séculaire des forêts, comme tout ce que la nature a fait de grand et de fort, il donne au voyageur une impression profonde qui se grave dans l'esprit et qui fait qu'on ne prononce son nom qu'avec une sorte de crainte respec-

tueuse. Il semble qu'au Mékong large et tranquille se rattache une idée sacrée, qu'on retrouve en lui un frère du Nil, du Gange, du Niger ou du Mississipi, un des grands chemins suivis dans le passé par les peuples qui ont rempli l'histoire de l'humanité; dans l'avenir une des voies les plus larges et les plus profondes ouvertes à l'extension de la civilisation.

Nos bateliers nous arrêtent sur la rive droite, à un appontement de bambous ; un escalier pratiqué sur la berge mène à une construction bâtie sur pilotis, entourée de grands arbres. C'est une maison de bois solide, avec une galerie autour et précédée d'une sorte de kiosque ; les parois et les poteaux sont peints en vert et rouge, ou en vert et blanc ; au milieu du toit couvert de chaume de bambou, domine le pavillon tricolore. Nous sommes au Consulat de France, qui renferme le comptoir du syndicat. M. Massie et son second M. Counillon habitent là : les maisons voisines sont occupées par des interprètes cambodgiens; nous sommes reçus à bras ouverts et logés au *Consulat*.

CHAPITRE VII

LUANG-PRABANG

Considérations générales sur un État laotien; administration; population; mœurs; religion. — La ville; rives du fleuve; marché; les pagodes et le palais royal. — Fêtes du premier de l'an; marché aux oiseaux; processions religieuses; danses; chansons le soir; cortège du roi. — Environs; histoire naturelle; nouhot; flore; géologie. — Mouvement commercial; exportation, importation; rôle des chinois; avenir du commerce français; Tourane; conclusion.

Luang-Prabang, ou mieux Muong-Luang-Prabang, littéralement « ville royale du Prabang », ainsi nommée à cause d'une idole très vénérée. — Muong — Luoung simplement pour les habitants de la région, sert de capitale et donne son nom à un petit État laotien ou shan (pour les Anglais). A ce propos, il est bon de rèmarquer que le centre même de l'Indo-Chine, et en particulier la région traversée par le cours supérieur du Mékong, se décompose en royaumes et en principautés, géné-

ralement formés d'un même territoire qui entoure une ville, de tout temps en lutte entre eux, absorbés à tour de rôle par les États plus forts, et ne maintenant dans les intervalles leur indépendance, que grâce aux rivalités de leurs puissants voisins. Payant des tributs tantôt à droite, tantôt à gauche, parfois des deux côtés à la fois, ces États laotiens ont pu souvent être aussi justement considérés comme birmans que comme annamites, ou plus tard comme siamois.

Parfois en guerre avec l'Annam, les Laotiens de cette région conquirent ainsi le Tonkin il y a huit siècles. C'est pourtant encore avec la cour de Hué que Luang-Prabang garde les attaches les plus solides. Les chroniques de la ville, fort bien tenues, et sauvées des flammes par M. Pavie, font souvent foi de ces liens de dépendance; dans ces annales bien complexes nous trouverions le récit d'une invasion des troupes annamites au XVII[e] siècle, qui provoque le suicide du souverain de Luang-Prabang[1]. Plus récemment des témoins

1. La légende raconte que le roi, se voyant sur le point d'être pris, se fit attacher à la trompe d'un éléphant et donna l'ordre qu'on conduisit l'animal au fleuve. En l'honneur du noyé une pagode fut élevée.

nous ont raconté l'expédition de Deo Van Tri à la suite d'événements que j'ai rapportés ailleurs. — Le chef de Laï prétendait s'entendre avec le roi de la part de l'empereur d'Annam.

Sans vouloir chercher à faire ici une œuvre historique qui serait trop longue, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur les anciennes cartes pour y trouver la justification de cette phrase de Garnier qui eût dû servir de point de départ à notre politique dans ces régions :

« Il convenait donc, écrivait Garnier, de faire sentir au roi de Luang-Prabang que nous pourrions un jour nous substituer aux *droits exercés sur sa principauté par la cour de Hué redevenue aujourd'hui notre vassale.* »

Malheureusement, les Siamois dont l'influence s'était étendue, après 1838[1] vers Luang-Pra-

1. D'après Halett *(A thousand miles on a elephant)* (p. 201), en 1778 les États shans de Vienchang et de Luang-Prabang deviennent tributaires du Siam. L'autorité siamoise, dans les États shans, consistait à arranger leurs affaires extérieures et à sanctionner la nomination de leurs chefs. En retour de la protection du Siam contre les envahisseurs étrangers, ces États consentaient à envoyer un tribut triennal au Siam (boites d'or et d'argent, vases et colliers ciselés, ainsi que des arbres d'or et d'argent, valant de quinze à trente-cinq livres chaque). A ces assertions d'Halett sur l'ancienneté des relations tributaires de Luang-Prabang par rapport au Siam,

bang, sont venus s'y établir définitivement, il y a quelques années, lorsqu'ils ont appris l'approche des Français du côté du Tonkin. Nous avons dit, à propos de Deo Van Tri, le guet-apens tendu à ses frères; dans la circonstance, les officiers de Siam étaient accompagnés d'un Anglais, Mac Carthy; il vient, avec un autre de ses compatriotes, d'être nommé agent à Luang-Prabang. Nous avons relaté aussi la rencontre des troupes françaises et des Siamois dans la plaine de Theng, le recul de ceux-ci. Il ne nous fut pas permis de pousser plus loin; le vieux roi de Luang-Prabang,

je répondrai que les chroniques de Luang-Prabang, qui ont été entre les mains de M. Pavie, ne font mention des rapports avec le Siam que depuis un demi-siècle. La chronique de Laï dont j'ai parlé plus haut, à propos de Deo Van Tri, ne fait allusion qu'à la dépendance où se trouvait le roi de Luang-Prabang vis-à-vis de l'Annam.

M. Deschanel semblait déjà pressentir les vues exprimées à demi-mot sinon ouvertement par les Halett, les Colqhoun et les Lamington lorsqu'il écrivait en 1885 :

« Le jour où l'Angleterre prendra la Birmanie, notre autorité dans la partie orientale de la presqu'île indo-chinoise subira une réelle atteinte. Si nous ne prenons pas nos précautions (dans le haut Laos), les Anglais, une fois établis à Xieng-Mai (Laos siamois), seront maîtres, du moins moralement, de la vallée du Mékong et de l'importante position de Luang-Prabang *qui était tributaire de l'Annam*. Ainsi coupés du Grand-Fleuve, menacés de voir *l'Angleterre accaparer le protectorat du Siam*, notre situation en Indo-Chine sera bien diminuée. » (Cf. ci-dessus Garnier.)

qui avait eu un jour l'espoir d'être appuyé par nos armes, pressentit la politique d'abstention et de prudence exagérée qui serait commandée à nos officiers. Il comprit qu'aux vaillants champions de notre extension coloniale, on liait les mains, qu'il ne fallait plus compter sur nous :

— Les Siamois montent, disait-il au docteur Néis, nous sommes perdus.

Tandis que nous nous arrêtions, les Siamois avançaient, en effet : on comprend aisément la politique suivie par la cour de Bangkok : tant qu'on la laisse libre, elle va toujours de l'avant, occupe des postes, parfois avec sept ou huit miliciens seulement, mais tient au fait de l'occupation réelle. Sans le colonel Pennequin, il en eût été de Theng, comme il en est de tous les centres importants situés sur le Mékong jusqu'au Cambodge et de quelques villes entre la côte et le fleuve. Dans cette marche des troupes siamoises, on sent derrière elles l'appui moral, sinon effectif, de gens intelligents et hardis, sachant en imposer à leurs voisins par leurs paroles, habitués qu'ils sont à ne trouver d'autres obstacles à leurs conquêtes de la part des nations

européennes que des protestations diplomatiques sans effet.

Établis dans une position, les Siamois cherchent aussitôt à combattre les influences rivales au profit de la leur propre ; ils gagnent du monde en dessous, effraient les populations qui, ne voyant pas d'appui ailleurs sont bien forcées de les accepter. En 1872 ils entrent dans le Tra-Ninh et le dépeuplent en partie ; de Luang-Prabang ils envoient des agents sur notre territoire dans la région de Son-La ; ils ont amené des indigènes soumis à nous, du Song-Ma, en trente journées de marche pour leur faire boire en secret l'eau du serment, à une pagode située à quelque distance de la ville. Maintenant, pour ne parler que de la région où nous sommes, ils convoitent les riches plateaux des Pouön ; en 1891 au mépris des traités, dix chefs annamites envoyés dans cette contrée par le résident de France à Vinh, avec des interprètes à notre service ont été arrêtés, et expédiés à Bangkok par les ordres du colonel siamois commandant à Luang-Prabang ; les interprètes ont été roués de coups, et notre drapeau déchiré. Il y a quelques jours encore, un officier affichait une proclamation dans la ville menaçant de mort

tous les amis des Français, et pour obtenir une réparation du colonel, et le châtiment du coupable, il faut que M. Massie en fasse une affaire personnelle et parle d'envoyer des témoins. Voilà où en sont nos agents !

Les jeunes rois, impuissants à défendre leur autonomie préfèrent s'abandonner à leurs nouveaux maîtres et se laisser mener par eux. Récemment, durant mon séjour, j'apprends que le roi a fait venir des Thaïs de Theng, c'est-à-dire des sujets à nous[1], déportés dans les limites de Luang-Prabang, et leur a promis de l'argent pour cultiver la terre, s'ils s'engageaient à ne pas sortir de son royaume.

De ce que le Siam réussit dans l'œuvre d'extension de pouvoir et de spoliation de ses voisins qu'il a entreprise, il ne faut pas conclure que son pouvoir est bien vu de ses nouveaux sujets, loin de là. Ici, par exemple, le roi avait peut-être jadis moins d'autorité; les villages lui étaient soumis par des liens de vassalité, et, poussés par une

1. Ils sont, dit-on, au nombre de quatre à cinq mille ; nous pourrions prendre leurs intérêts en mains, et, suivant ici la tactique adoptée par l'Angleterre et la Russie, nous créer un noyau de protégés dont la défense donnerait à notre agent, vis-à-vis des autorités locales, une raison d'être sérieuse.

communauté d'intérêts se fédéraient autour de de la ville comme centre; Luang-Prabang donnait une milice, mais ne fournissait pas de corvées.

Maintenant nous assistons à la naissance et à la formation d'un peuple, sinon d'un sentiment de nationalité; le pouvoir s'affermit et devient presque autocratique; à son profit se fait une centralisation administrative, sous le contrôle et la direction des Siamois. Les rois ont des relations avec Bangkok quand ils n'y ont pas été eux-mêmes; ils apprennent à connaître et à désirer le luxe; ils doivent armer leur milice à l'européenne, augmenter leurs propres troupes; venir en aide à celles des envahisseurs. Pour parvenir à tous ces beaux résultats, que leur fait entrevoir l'avantage d'une civilisation nouvelle, il faut de l'argent, un trésor; or si les dépenses du roi augmentent, il n'en est pas de même du gain du peuple. Celui-ci trouve qu'on a oublié de le consulter lorsqu'on a imposé l'opium « pour son bien », lorsqu'on a pris la ferme du tchoum-tchoum, lorsqu'on a créé l'impôt par tête de huit roupies par homme et six par femme. Il est mécontent. Il ne peut plus payer; les mandarins de tous côtés écrivent que les villageois veulent bien venir à la capitale

prêter le serment, mais les mains vides. L'année dernière, beaucoup ont dû vendre ce qu'ils possédaient ; maintenant ils cherchent à emprunter et murmurent contre ceux qui les ruinent ; les paysans courbent la tête parce qu'ils ne voient pas de libérateur. Mais il y a une belle place à prendre ; le premier qui viendra avec quelques armes, et une somme d'argent relativement minime, pour mettre les Siamois à la porte, est assuré de trouver dans la population un concours presque unanime et enthousiaste.

Quel beau rôle à jouer pour nous que de nous montrer les protecteurs des droits de l'Annam et les défenseurs de la liberté ! Ce rôle, beaucoup de voyageurs, d'ardents coloniaux, l'ont compris ; je n'ai pas à redire ici les efforts de tous les explorateurs qui ont parcouru ces contrées, depuis la mission de Lagrée jusqu'à celle de Pavie, en passant par Harmand, Néïs, Taupin, Gauthier, et tant d'autres ; pourquoi parler des encouragements donnés par M. Le Myre de Vilers, qui créa le vice-consulat de Luang-Prabang, des avertissements de monseigneur Pugénier, signalant les droits de l'Annam et les menées du Siam sur les rives du Mékong ?

Il me faudrait signaler en même temps les impulsions diverses qui ont été données à notre politique extérieure en Extrême Orient, la fameuse devise néfaste et humiliante qui a été imposée à nos représentants : « Pas d'affaires ».

Je devrais montrer d'un côté en Indo-Chine des efforts individuels, intelligents, courageux, persistants, parfois encouragés par des hautes personnalités, et de l'autre, à Paris, au quai d'Orsay, une timidité, une prudence, pour ne pas dire une apathie insoucieuse, sinon ignorante.

Si je ne craignais de fatiguer le lecteur en abusant des citations, je le renverrais une fois de plus à l'ouvrage de Garnier, dont les conclusions, après un espace de vingt ans, sont encore si souvent vraies ; je ne veux en retenir ici que ces quelques lignes, prises à la dernière page, qui pourraient être inscrites en exergue sur la porte du Ministère des Affaires étrangères :

« Malheureusement, nous avons subordonné jusqu'à présent notre politique à celle de l'Angleterre ; habitués à faire bon marché d'intérêts aussi lointains, notre diplomatie les a toujours sacrifiés aux nécessités de la cordiale entente. Les

sacrifices ont été sans retour. Plus nous avons effacé notre politique devant celle de nos alliés, moins ils ont compté avec nous. A l'avenir, *il faut suivre une ligne de conduite opposée.* »

Pour en revenir à Luang-Prabang, nous y avons un vice-consul, ou plutôt un agent, car il n'a pas l'*exequatur*. Entouré d'une douzaine d'interprètes, avec les moyens dont il dispose, il arrive à des résultats étonnants ; mais, manquant la plupart du temps d'argent et obligé souvent d'emprunter aux Siamois pour payer le personnel, n'ayant pas d'appui supérieur, quel pouvoir a-t-il pour sauvegarder les intérêts des Français ? Tout au plus peut-il nous conserver dans le pays quelques amis gagnés par sa bienveillance ou sa bonne grâce personnelle. Son titre d'agent français ne pèse presque pour rien dans la balance, à côté de sa propre personnalité ; aussi est-il supporté, mais non craint ; on sait qu'il ne peut parler haut, que ses menaces seront sans effet, qu'il n'est pas soutenu, que le quai d'Orsay semble se désintéresser des affaires du Mékong. A notre manière de faire, comparons celle des Anglais dans un Etat laotien voisin de la Birmanie, Xieng-Mai, analogue par sa situation à celui de

Luang-Prabang : à Xieng-Maï est établi un consul, qui a l'*exequatur*, c'est-à-dire est reconnu du gouvernement indigène et du sien propre, bien payé, et appuyé par ceux qui l'ont envoyé ; il a *sous ses ordres* plusieurs milliers de protégés britanniques et joue sensiblement le même rôle que le commissaire siamois ici ; ce dernier est tout, et nous, rien.

Sous le contrôle du commissaire fonctionne le gouvernement indigène; à la tête, deux rois, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre, régnant de concert. La royauté est héréditaire; la famille royale par suite de la polygamie est nombreuse, et alliée à toutes les familles de la ville. Les deux rois[1] actuels portent les noms de Chao Kham Souck et Chao Boune Khong (appelé maintenant par les Siamois : Chao Ratchapha Khinaï). Leur père Chao Houne Kham, après vingt années de règne, a abdiqué; âgé de quatre-vingt-deux ans,

1. Selon Halett (p. 32) les rois de Luang-Prabang, comme ceux de Lakon, Lapoon, Peh, Teru, n'ont que le titre de Chao Huang (grand prince), tandis que ceux de Xieng-Maï et de Nan seraient Chou Che Wit (ortog. anglais) ou *seigneur de vie* (Lord of life). Les premiers ne pourraient tuer les criminels qu'en faisant percer le cœur avec une lance, tandis que les seconds auraient le droit de faire décapiter.

il est devenu maintenant un personnage sacré, une sorte de demi-dieu.

Au-dessous du trône, cinq ministres :

Premier ministre : Phya Muong Sène;

Deuxième — Phya Muong Chane;

Troisième — Phya Maha Séna;

Quatrième — Phya Muong Koua;

Cinquième — Phya Muong Saï

nommés par les rois.

Auprès d'eux une Assemblée appelée Séna, dont font partie les membres de certaines familles, la dignité est héréditaire; le roi peut créer de nouveaux membres, mais n'en révoque pas; le Séna est une sorte de Chambre des pairs qui a droit de lui faire des remontrances. Les actes du gouvernement portent : le Séna et le roi. (L'ordre est à remarquer.)

Les fonctionnaires administratifs, les juges, sont nommés par le roi (toute nomination devant toujours être approuvée par le commissaire siamois.)

La justice a recours aux jugements de Dieu · on prête serment sur une coupe d'argent et sur un sabre; on boit l'eau sacrée; si l'accusé s'est déclaré à tort innocent, l'eau l'empoisonnera, ou le glaive porté par un génie le frappera dans la nuit.

Il va sans dire que les juges ne se contentent pas de cette garantie, et qu'avant le jugement, ils ont bien soin de s'enquérir de la fortune de l'inculpé et se laissent, dit-on, facilement influencer par les pots-de-vin.

Les punitions sont les amendes, les coups de rotin, les travaux forcés, et l'enchaînement; la torture n'est pas pratiquée.

A côté des corvées ont été établis, avons-nous dit, l'impôt de capitation, la taxe de l'opium, la ferme du tchoum tchoum; celle des jeux, source de grands revenus dans le Siam même, a été supprimée ici, nous raconte-t-on, par les Siamois comme immorale. Il en est de même de la spéculation sur la monnaie, qui n'est pas encore pratiquée à Luang-Prabang. Dans la vallée de la Ménam en particulier on se sert de jetons en faïence, dont le cours est suspendu ou la valeur changée par un décret du gouvernement, réalisant ainsi à la faveur de l'arbitraire d'importants bénéfices. Une autre source de rapports pour le trésor de Luang-Prabang est le produit des douanes : trois pour cent de taxe sur les marchandises et un panier de sel par pirogue venant du sud, chargée de cette denrée.

L'armée laotienne est entretenue à peu de frais : en dehors des troupes du Siam, il n'y a qu'une milice royale habillée à l'européenne et armée de fusils à tir rapide; les autres hommes, en cas de guerre, sont fournis par les villages avec leur propre armement indigène. De longtemps ils ne seront pas dangereux; la fuite générale des habitants de Luang-Prabang devant les soldats de Deo Van Tri a prouvé le peu de valeur guerrière des premiers; l'effectif, quoique minime, est difficile à calculer.

Le territoire n'est pas grand. Bien que ses frontières se trouvent souvent imparfaitement marquées, on peut les fixer approximativement ainsi : à l'est on entre dans l'État de Luang-Prabang, lorsqu'on redescend le Nam-Ou, environ trois ou quatre jours avant le confluent de cette rivière avec le Mékong ; le grand fleuve au-dessous de la ville coule trois jours au sud dans son territoire, et au-dessus en remontant on trouverait la limite à six journées, séparant Luang-Prabang de l'Etat de Xieng-Sen; à l'ouest elle est plus rapprochée et se confond sensiblement avec la ligne de partage des eaux du Mékong et de la Ménam, bordant la principauté de Nan. Si nous

évaluons les distances sur les cartes, je crois qu'en représentant le royaume de Luang-Prabang par un carré dont le côté serait de cent dix à cent trente kilomètres, on ne ferait pas une erreur grave sur la superficie totale.

La population de la ville elle-même évaluée par Mac Leod à cinq mille âmes, d'après les renseignements reçus en 1836, par Pallegoix à quatre-vingt mille, par Mouhot à sept ou huit mille, par Garnier à quinze mille, me semble se rapprocher de ce dernier chiffre. Voici comment je suis arrivé à une évaluation approximative : du haut de la colline qui domine la ville, je l'ai partagée mentalement, en prenant des points de repère en douze ou quatorze carrés à peu près semblables; or, dans un de ces carrés, j'ai compté près de cent dix maisons; en donnant à chacune une moyenne de huit habitants, on n'arrive pour toute la ville qu'à un maximum de douze mille âmes. Nous ne devons pas être loin du chiffre exact, car le colonel siamois, d'après les listes des contribuables, nous indique onze mille habitants.

Quant à la population totale de l'État estimée par Mac Leod à cinquante mille, elle a été évaluée par Garnier au triple, il semble que le

chiffre de cent cinquante mille doive être le plus près de la vérité.

Les habitants sont Kas, Laotiens, Lus, Méos; on compte quelques Chinois commerçants. Les Kas répartis en sept tribus d'après les renseignements de Holt Halett, et ceux antérieurs de Néis, sont quatre fois plus nombreux que les Laotiens.

Généralement de petite taille[1] les Kas ont le teint très foncé, et la même coloration sur tout le corps; les jambes sont grêles et le ventre généralement gonflé; le nez est large et épaté; les yeux assez fendus; les lèvres grosses; la mâchoire avance, tandis que le front étroit est fuyant; l'angle facial semble indiquer une race inférieure, et en réalité ils ont l'air de sauvages à côté des Laotiens; les Kas ont les cheveux plats et longs tombant sur le front, parfois serrés par une bandelette, ou séparés par une raie sur la tête et réunis derrière en chignon. Les hommes ont un large anneau percé dans le lobe de l'oreille et bouchent le trou avec un morceau de bois ou un bouquet de fleurs. Leur costume la plupart du

1. Ceux que nous mesurons ont une taille moyenne de un mètre cinquante-cinq centimètres; les femmes sont plus petites.

temps ne se compose que d'un pagne, c'est-à-dire d'une pièce d'étoffe gros bleu passée entre les jambes et serrée autour de la taille les femmes ont une sorte de turban, une veste flottante et une petite jupe. Les Kas de Luang-Prabang paraissent timides; ils ne peuvent se résoudre, malgré les récompenses promises, à venir poser devant mon appareil; pour les y déterminer il faut un ordre du colonel siamois; et lorsqu'ils sont devant nous, ils sont si intimidés que nous trouvons à leur pouls plus de quatre-vingts pulsations. Dans les rues ils s'avancent avec défiance et semblent craindre qu'on leur fasse mal; moins instruits mais plus laborieux que les Laotiens, ils sont utilisés par ces derniers pour travailler les métaux, garder les bestiaux, cultiver la terre; aussi jouent-ils un peu ici le rôle des îlotes de Lacédémone, moins durement traités que ceux-ci, mais pourtant exploités.

Jadis les hommes de la race conquérante faisaient des incursions dans les villages Kas, et opéraient de véritables razzias pour prendre des esclaves; les mâles étaient de meilleure prise que les femelles, tandis que chez les populations de la plaine c'était l'inverse.

Maintenant le roi a aboli l'esclavage, en théorie du moins, car de fait il subsiste encore[1], mais les rafles à main armée sont plus rares; ici, à l'instar de certaines nations européennes, qui sur la côte d'Afrique prétendent lutter pour la liberté, à l'esclavage même on substitue l'engagement forcé; le terme est moins dur, le résultat est identique. Je suis loin de vouloir critiquer les sentiments généreux que les idées humanitaires font naître contre l'esclavage; mais je me demande si, tout bien considéré, cette condition n'est pas souvent préférable, pour des gens de race inférieure, à la liberté sans moyen de travail.

J'ai causé avec un jeune esclave acheté par la belle-mère d'un de nos interprètes; il ne semblait guère manifester le désir d'être affranchi; ses parents, trop pauvres pour le garder, l'avaient vendu; il était bien nourri et heureux chez ses maîtres, et ne demandait rien de plus.

A côté des Kas, avons-nous dit, les Laotiens

1. L'esclavage pratiqué à l'égard des Kas existe également chez les Laotiens mêmes; un père pauvre et chargé d'une trop nombreuse famille vend souvent un ou deux de ses fils, à raison de quinze roupies par tête s'ils sont jeunes, de vingt à quarante roupies pour les adultes; on les emploie alors comme bateliers.

représentent la race supérieure; plus grands en effet que les premiers, le teint plus clair, les hommes n'ont pas dans les épaules et la poitrine la pureté de lignes, l'élégance de formes, qu'on retrouve chez les sauvages; ils sont généralement tête nue, les cheveux en brosse, vêtus d'un simple sampot. Les femmes n'ont qu'une petite jupe; une écharpe de soie jaune ou rouge leur sert parfois à cacher leurs seins; leur poitrine est ordinairement bien faite; les cheveux, ramenés en arrière, sont maintenus en un petit chignon; malgré un nez légèrement épaté, une bouche trop grande, quelques jeunes filles paraissent jolies. Comme dans le midi et dans l'orient, elles vieillissent de bonne heure; elles aiment les bijoux et portent généralement des boucles d'oreilles en forme d'un long clou d'or rouge et des bracelets de la même matière.

Dans leur manière de faire, de parler, de vivre, les Laotiens de Luang-Prabang me donnent assez l'idée de ce que pouvaient être jadis les citoyens d'une petite république grecque; je me figure ainsi, le sentiment esthétique à part, les Athéniens paresseux, bavards, flânant avec plaisir, aimant les fleurs, les femmes et la musique.

Ici les hommes travaillent peu; les métiers de forgerons et la culture de la terre sont laissés aux Kas. En ville, on se livre à peine à quelque industrie artistique, telle que la confection des bijoux ou la ciselure de l'argent; encore ceux qui ont une besogne s'y livrent-ils rarement plus de de sept heures par jour; les femmes font vivre le ménage, tissent la soie, confectionnent des étoffes, vont au marché, sans toutefois se fatiguer outre mesure. Quand on est à bout de ressources dans un ménage, les hommes deviennent bateliers, et ils sont très adroits; ils font le grand commerce, allant s'établir pour un ou deux mois, au débouché d'une vallée, ils vendent ou échangent contre d'autres produits leur pacotille aux Kas, puis reviennent chez eux ayant assez gagné pour pouvoir se reposer pendant un an. A ce compte-là, me direz-vous, peu doivent s'enrichir; c'est vrai. Les fortunes sont sensiblement égales, mais les habitants ayant de quoi se loger, se vêtir, se nourrir, préfèrent encore la liberté et la tranquillité à un excès de travail qui n'aurait pour but que de procurer le superflu. Ont-ils d'ailleurs acquis ou épargné une somme respectable qu'ils vont aussitôt la dépenser à la pagode;

ils acquittent un vœu ou paient une fête religieuse ; c'est leur seul luxe, encore n'est-il pas inutile à leurs yeux puisqu'ils comptent en tirer profit dans l'autre monde.

Les ouvriers auraient peu à faire ici, on ne s'en sert pas ; on compte plutôt sur l'aide mutuelle payée en nature. Une famille veut-elle bâtir une maison ? elle achète et réunit peu à peu les matériaux nécessaires ; tout étant prêt, on convoque les voisins et on élève la construction en un jour ; la crémaillère est pendue le soir même ; tous ceux qui ont travaillé prennent part au festin et à la fête.

Ainsi les Laotiens sont paresseux, n'ont pas de métier, travaillent peu ; que font-ils donc de leur temps ? Question facile à résoudre : deux genres d'occupation surtout prennent la majeure partie de leurs journées et même de leurs nuits : la cour aux jeunes filles ou le service dans les pagodes.

Jadis une loi dispensait les jeunes gens du service militaire et de l'impôt, alléguant qu'ils se devaient avant tout aux jeunes filles ; cet article, maintenant aboli de droit, sert pourtant encore de règle à la conduite des hommes ; il révèle l'état d'esprit du peuple.

Les hommes causent avec les filles, leur donnent des fleurs, leur font de la musique, leur récitent des vers, leur disent des chansons, ils jouent avec elles aux cartes, mais ne dansent jamais. Hommes et femmes se promènent en chantant dans les rues, par bandes où les sexes sont séparés, ou s'asseoient les uns en face des autres à l'entrée des pagodes. Nous aurons occasion d'assister à ces entretiens amoureux et d'en reparler. Généralement, au rebours de ce que j'ai vu en Orient, ce sont les jeunes filles qui mènent les hommes par le bout du nez, qui feignent de les battre, au besoin, qui daignent leur décocher une œillade ou répondre d'un mot à leurs compliments.

Certains flirts sont durables; un jeune homme ayant fait une longue cour et s'étant attaché à sa belle, il s'ensuit la plupart du temps qu'elle devient sa maîtresse; mais cette situation n'a rien de déshonorant, les filles-mères sont nombreuses, et aussi même parfois plus considérées que d'autres; très souvent leur amant les épouse. D'ailleurs, si la fille prévient ses parents et nomme le coupable, celui-ci doit une amende (environ quinze roupies), ou le mariage. Toutes les offenses faites

aux femmes sont taxées et varient suivant l'importance ; le baiser sur la bouche ou sur le bras, le viol avec cris ou sans cris de la part de la victime sont *cotés* à différents prix. Une amende très forte (deux cents roupies) punit l'adultère avec une femme mariée ; le cas est rare. Après avoir été tous deux coureurs pendant leur jeunesse, les époux généralement se rangent ; le mari se rattrape alors parfois sur la légitime des dédains de la maîtresse. J'ai assisté, un matin que je me promenais en ville, à une de ces petites scènes de famille. Une femme criait et pleurait parce que son époux venait de la battre ; nous nous approchons et les interrogeons : l'homme se plaint que sa femme, ayant été au marché, n'est pas rentrée au coup de gong de neuf heures, il avait faim et le déjeuner n'était pas prêt ; l'accusée a dû bavarder en route. Celle-ci répond qu'elle n'a pas entendu l'heure, qu'elle a été droit sans s'arrêter, et qu'il n'y a pas de quoi la battre. Tout finit par s'arranger, sans qu'il soit besoin d'avoir recours au divorce ; bien qu'il existe, on l'emploie rarement.

Les mœurs, on le voit, sont très libres, elles n'empêchent pas pourtant l'amour des enfants

d'être très développé. Rarement j'ai vu les marmots aussi choyés, aussi caressés, aussi adorés de leurs parents qu'ici ; nulle part autant de soins et de précautions. Quel drôle de peuple !

Tous les hommes ne sont pas admis à courtiser les demoiselles; une classe est écartée : celle des bonzes et des bonzillons.

La religion est le bouddhisme, à peu près le même qu'en Birmanie et au Siam. A part quelques rares libres-penseurs qui sont considérés comme voués aux flammes de l'enfer, le peuple est religieux, c'est-à-dire qu'il va dans les pagodes à certaines fêtes, qu'il fait des présents, et qu'il nourrit les bonzes. Luang-Prabang et les faubourgs ont environ quatre-vingts pagodes, divisées en quatre paroisses; à la tête de chacune, une sorte d'évêque qui se distingue des autres religieux par une petite jupe en soie violacée; les simples prêtres sont invariablement vêtus de jaune : jupon et draperie rejetée sur l'épaule à la manière des Lamas du Tibet; tous ont la tête rasée; leur hiérarchie comprend en partant du bas :

Les Tioua (frères); ce sont les bonzillons ou étudiants, placés par leur famille à la pagode souvent pour un simple stage;

Les Tiamônne, prêtres; ceux-ci ont déjà fait vœu de célibat;

Les Satouk, vénérables;

Les Satouk Krou, vénérables maîtres.

On devient Satouk à l'élection du peuple qui consacre son choix en versant l'eau lustrale sur l'élu.

Le roi seul fait les Satouk Krou; il les nomme en les arrosant de l'eau *royale* pendant une des grandes fêtes où on lave les idoles.

Tout le personnel religieux vit dans des bâtiments auprès des pagodes; il comprend plus du dizième de la population, une partie se renouvelant fréquemment; des femmes vêtues de blanc, ordinairement vieilles filles ou veuves, se rasent aussi les cheveux et deviennent bonzesses, faisant alors surtout le métier de quêteuses.

Le signal des principaux exercices est donné par une grosse cloche placée sur le haut de la colline; elle sert aussi de tocsin en cas d'incendie: on sonne alors d'une manière différente.

Les bonzes instruisent leurs élèves, président certaines fêtes à jours fixes et prêchent le peuple; ils lisent des livres sacrés, enseignent la charité, et recommandent surtout aux fidèles de faire

beaucoup de présents à la pagode pour se rendre agréables au ciel et mériter la vie éternelle.

Dans une petite chapelle, devant les pagodes, une cloche de bronze sonne tous les jours à quatre heures du soir, et les dimanches et jours de fête à une heure du matin.

Les bonzes ne doivent faire que deux repas par jour, le matin et à midi; leurs élèves ne sont pas tenus à ce régime.

A partir du second degré on est astreint au célibat; la règle est parfois violée; le prêtre libertin, la nuit venue, met un turban, change de vêtements et court la pretentaine. Si ses supérieurs le surprennent, il est condamné avec sa complice à quelque ouvrage dur comme de fournir des briques à la pagode. Au Cambodge, on est plus sévère, on fait fermer la pagode.

Les vœux ne sont pas nécessairement éternels; si un Tiamônne ne se sent plus aucune vocation, son supérieur peut le relever, après certaines formalités et sur la demande de ses parents; le cas est rare.

Le grand développement du culte bouddhique n'exclut pas dans la foule certaines croyances superstitieuses d'un autre ordre, dont les traces

se reconnaissent parfois dans les grandes fêtes. Elles se rattachent toujours à des traditions anciennes ou à la crainte des esprits. Les maladies sont personnifiées. Le choléra ayant fait l'an passé des ravages ici, un mandarin fit le tour de la ville à la tête de soldats qui exécutaient des décharges aux portes pour expulser l'ennemi. Mais le chef indigène ne fut pas récompensé de son zèle; deux jours après, raconte-t-on, le choléra lui apparut en rêve, et lui reprocha de vouloir le chasser. En venant à Luang-Prabang, le génie prétendait ne faire que son devoir; en punition de la conduite du mandarin, il lui annonçait sa mort prochaine. Au réveil, l'homme fut effrayé du songe et mourut trois jours après.

A côté du respect pour les esprits, il semble qu'on ait encore gardé ici certains cultes pour la nature ou ses forces. On honore la lune; à chaque changement, les femmes parcourent les rues en criant; parfois on tire sur l'astre; des salves retentissent pendant les éclipses; on dit alors que la lune est mangée, et on ne cherche pas d'autres explications du phénomène.

C'est qu'ils ne sont guère savants, les Laotiens, en dépit de l'instruction religieuse que la plupart

ont reçue; en revanche, ils connaissent bien leur pays, sont assez ferrés sur la géographie, retenant les distances; ils ont aussi de la mémoire pour l'histoire; leurs annales sont en ordre et bien tenues

En somme, je ne puis que répéter ce que j'ai dit plus haut, c'est un drôle de peuple que ce peuple laotien: paresseux, sans être sot; de fortune généralement égale, sans grande richesse ni grande misère; d'humeur plutôt pacifique; accueillant bien les étrangers sans montrer à leur égard l'insupportable curiosité des Chinois; très religieux, par habitude peut-être plus que par croyance; et, chose extraordinaire en Orient, s'abaissant devant la femme et la jeune fille; tout en gardant la plus grande liberté de mœurs; instituant des duels de vers, donnant des aubades, formant des cours d'amour, en un mot faisant vivre au milieu de l'Indo-Chine des pratiques qu'on eût été plutôt tenté de chercher dans l'Europe du moyen âge. Il y a quelque chose de poétique, de chevaleresque, de français, ou, en remontant plus loin, d'athénien, dans l'homme du Laos. Le voyez-vous sur le Forum, bourrant sa pipe ou roulant sa chique de bétel, devisant avec d'autres citoyens du commerce ou des affaires

publiques et attendant que la tombée de la nuit lui amène les jeunes filles enguirlandées et parées de fleurs qui écouteront ses chansons ou répondront à ses compliments? S'il lui manque le sentiment artistique du Grec, il prend sa revanche d'un autre côté: il ne désire pas, ne connaît pas encore le luxe; ayant peu à gagner, il a peu à travailler, sa vie est plus libre. Au point de vue du bonheur matériel, n'est-il pas plus heureux que la grande majorité de nos ouvriers, dont le labeur effréné doit profiter à la jouissance raffinée de quelques-uns et dont l'individualité se perd dans le rouage de quelque grande machine, souvent remplaçable par une tige de fer?

Quant à l'avenir de la race laotienne, on ne peut en prévoir déjà avec certitude qu'un côté: elle est fatalement condamnée à subir le sort qu'elle a fait éprouver aux Kas moins intelligents; elle sera conquise ou asservie par une race supérieure. Mais aura-t-elle alors la résistance de vivre en dessous, en travaillant comme les négritos qu'elle a dominées? Se fondra-t-elle avec le conquérant? ou finira-t-elle par disparaître? La postérité répondra dans quelques siècles.

En parlant des habitants de la principauté de Luang-Prabang, j'ai mentionné les Lus, les Méos et les Chinois. Je n'ai que quelques lignes à écrire à leur sujet.

Les premiers, sous le rapport ethnographique me paraissent très voisins des Laotiens, dont ils parlent la langue avec quelques légères différences de dialecte, mais ils sont plus petits, plus chétifs, plus misérables. Nous avons vu un de leurs villages derrière Luang-Prabang; rien de particulier à signaler; ce sont des gens pauvres. Venus des Sibsongpannas, où ils forment le principal élément de la population, ils ont été poussés au sud par des guerres ou des invasions chinoises, beaucoup me disent ne pas avoir les moyens de retourner chez eux. D'ailleurs, ils n'ont pas à se plaindre ici, et, comme les Kas, cultivent la terre, font surtout des rizières pour le compte des Laotiens proprement dits. Leurs vêtements sont moins brillants que ceux de ces derniers; les hommes ont de petites culottes bleues, et les femmes des jupes à raies longitudinales. La coiffure de celles-ci est un petit chignon relevé, souvent couvert par une écharpe gros bleu dont la frange brodée pend de côté; les individus des

deux sexes portent un petit veston bleu flottant. Au marché, on les distingue facilement.

Les Méos vivent à la frontière orientale du royaume sur le rebord du plateau des Pouöns. Je n'en ai pas rencontré en ville, mais ai eu la chance d'en pouvoir interroger un au service de M. Counillon, au consulat; de petite taille, mais bien fait, il a le teint pâle et les traits réguliers. Selon lui, les Méos sont jadis venus de Chine, et se font comprendre des caravaniers du Yunnan. Le lexique que je note sous sa dictée se rapproche beaucoup de celui de ses frères de Van-Bou. Le mot *Méos* dont on les désigne serait l'appellation laotienne; eux-mêmes se nommeraient *Mongs*. Je ne sais si ce nom a quelque rapports avec celui de l'ancien empire des *Mongs* et des *Möns* de Birmanie. Au dire de mon interlocucuteur, les tribus auxquelles il appartient n'auraient ni religion, ni croyances; pourtant, un mot de sa langue traduit l'idée de Dieu. Les mariages se font au choix des parents; la jeune fille est payée trente-six roupies, et, aussitôt mariée, conduite au domicile de son époux. Les morts sont enterrés trois jours après le décès.

Quant aux Chinois, très peu nombreux, ils

forment une colonie à part à Luang-Prabang, ne s'occupant que du commerce du riz, du sel et de la pacotille européenne apportée de Bangkok. Les caravanes du Yunnan ne viennent plus ici.

En arrivant à Luang-Prabang, j'ai cru nécessaire de donner au lecteur quelques renseignements sur le royaume, ses limites, ses habitants, son administration, les influences qui se disputent son territoire, son avenir ; il me reste maintenant à lui faire connaître la ville ; qu'il veuille bien jeter un coup d'œil sur le plan et simplement nous suivre dans nos promenades.

Durant les quinze jours que nous restons à Luang-Prabang, nos occupations sont les mêmes : dans la matinée et pendant une partie de la journée, nous allons sur la rive gauche, levant un plan, visitant tout, le plus minutieusement possible, prenant des notes, ou faisant des photographies ; dans la soirée, parfois, une course à cheval, aux environs ; le temps passe très vite, beaucoup trop vite. Il y a tant à voir ici, nous n'avons pas un moment de libre.

En effet, sitôt rentrés, nous sommes envahis par un peuple de marchandes qui s'installent tout

autour de la galerie ; accroupies les unes à côté des autres, elles étalent gaiement leur pacotille devant elles. Leur costume est le même : une jupe, et parfois une écharpe de soie ; quelques-unes portent les cheveux rasés, pour suivre la mode siamoise ; c'est fort laid. Au bout de quelques jours, nous nous trouvons en pays de connaissance, les noms de ces demoiselles nous deviennent familiers. Elles sont désignées par le mot indiquant le sexe qu'on fait suivre d'un qualificatif : petit, joli, ou tout autre ; ou bien on leur donne le nom d'une vertu, d'une qualité, un substantif la plupart du temps abstrait : paix, bonheur, prospérité, bijou. Ce sont les mêmes vendeuses que nous revoyons chaque jour ; elles indiquent pour le moindre objet un prix exorbitant et ne paraissent pas décidées à céder. Au moins, dans la discussion, mettent-elles de la bonne grâce et semblent-elles aussi satisfaites quand elles n'ont pas fait d'affaires, que lorsqu'elles ont écoulé un bibelot ; ce qui n'arrive qu'après une série de discussions, de pourparlers et de concessions mutuelles. On ne manque pourtant pas de tentations ; l'étalage est varié et intéressant ; ce sont des jupes avec fil d'or, travail

des Lus; des vestes de brocart du Siam; des monnaies d'argent anciennes en forme de pirogues; des bracelets de bronze kas; des haches et des armes de bronze anciennes. Ces dernières sont difficiles à acquérir, parce qu'on les garde dans les familles avec une idée superstitieuse; des armes de pierre taillée ou polie, provenant de fouilles dans les environs. Les deux formes de haches, droites ou à angles rentrant, sont très caractéristiques; les couteaux à manche d'ivoire représentent des Yaks, génies de la religion bouddhiste, semblables à ceux qu'on trouve dans le centre de Bornéo; des amulettes : défenses de sangliers, pyrites, fossiles enveloppés dans un petit filet d'argent; certaines ont des vertus fécondantes, ou bien leurs formes évoquent une idée obscène, et les jeunes filles se les passent de mains en mains en riant; la pudeur n'aurait pas son compte ici.

Les industries spéciales au pays sont représentées par : les travaux d'argent, coupes pour temples, pots à tabac, appareils pour bétel, manches de couteau; les grands personnages font exécuter ces objets en or, mais seulement sur commande.

Les écharpes célèbres en Indo-Chine, brodées à la main avec un choix de dessins et une harmonie de couleurs, dénotent un goût particulier.

Notre inspection terminée, les choix faits et les derniers prix indiqués, les marchandes enveloppent leurs objets dans un carré d'étoffe et repartent pour revenir le lendemain; quelques-unes restent en arrière et nous font dire qu'elles sont elles-mêmes à vendre pour vingt-cinq ou trente roupies.

Aux dames succèdent, ou en même temps qu'elles, des bonzes en visite.

L'un d'eux, un gros homme fort, orné d'une poitrine bombée comme une gorge de femme, est un grand personnage, ainsi que le dénote son petit jupon violet. Satouk Camdi, ainsi se nomme-t-il, a la figure franche, l'aspect gai et énergique, la voix forte; et il s'en sert de sa voix, ce bavard, pour nous accabler de questions. Installé chez nous, ses bonzillons l'entourent, porteurs qui d'une ombrelle, qui d'un éventail, qui d'un livre; il ne semble plus vouloir partir. Je lui offre pour son plus grand plaisir de faire sa photographie, et il fait aussitôt venir pour prendre

place après lui, devant l'appareil, les membres de sa famille, un de ses frères, bonze, et sa sœur, bonzesse.

Dans les premiers jours, nous recevions un vieux bonze, haut placé également, et depuis des années, grand ami des Français. « Ce sont pour moi, disait-il, des pères et des frères. » Pendant la seconde moitié de notre séjour, il est tombé malade d'épuisement et d'anémie. Nous allons souvent chez lui ; un des interprètes du consulat enseigne le français à ses élèves ; ils me paraissent intelligents ; je regarde leurs cahiers, qui, ma foi, sont fort bien tenus.

Nous faisons connaissance avec les autorités siamoises dans les personnes du colonel et du commandant. Le premier, vêtu d'une petite jaquette blanche, d'une culotte de soie bleue, portant casque, bas et souliers, est un homme intelligent, et, au demeurant, fort aimable. Le Prah Sada[1] a été décoré par le gouvernement français sur l'instance de M. Pavie dont il nous parle souvent ; Durant notre séjour, nous trouverons auprès de lui une aide très utile pour les renseignements à

1. Par abréviation pour Prah Pa La Sa Da. Son titre exact est : chef de mille hommes.

réunir et les photographies à faire; il cultive, d'ailleurs, lui-même cet art, et obtient des résultats satisfaisants.

Nous recevons les frères des rois; les souverains eux-mêmes nous font dire qu'ils seront heureux de nous voir, et nous acceptons avec plaisir leur invitation.

Traversons donc le fleuve et profitons de cette excursion pour jeter, chemin faisant, un coup d'œil à droite et à gauche, et retenir ce qui nous semblera digne d'être noté. Ici, nous n'avons que l'embarras du choix, car dès qu'on quitte le consulat, et au consulat même, il ne se passe pas d'instant où l'appareil ne doive être armé ou mis sur pied, et le calepin ouvert pour consigner une observation.

Sur les bancs de sable de la rive droite, près de l'eau, sont plantées des rangées de perches que des femmes, un panier au bras, viennent examiner et paraissent essuyer de temps à autre. La manœuvre nous intrigue; nous en avons l'explication en nous rapprochant; des sortes de cigales dont les larves sont aquatiques viennent se coller sur la glu dont les piquets sont enduits; on n'a plus qu'à les ramasser pour

aller les vendre au marché; c'est, nous dit-on, un excellent aliment.

Sur le fleuve même on pêche à l'aide de grandes sennes maintenues à la surface par des courges. On prend de beaux poissons; mais ce n'est que plus tard que commence la pêche du *prabeuc*, grand poisson rappelant l'esturgeon; à époques fixes il remonte en troupes ne dépassant guère le confluent du Nam-Ou. Sa capture est une source de richesse pour les habitants; jusqu'à Xieng-Maï on expédie des œufs (qui, frais, sont un excellent caviar), sa chair conservée, et sa peau dont on tire de la colle.

En débarquant sur la rive gauche nous remarquons des gens accroupis, les pieds dans l'eau, occupés à laver du sable dans de simples sébiles; ce sont des orpailleurs; leurs bénéfices sont très maigres; parfois trouvent-ils, à côté des rares pépites, une vieille pièce de monnaie entraînée dans les détritus de la ville.

Une quinzaine de mètres à gravir par un mauvais escalier, en été sous l'eau, nous voilà en ville. Immédiatement à notre gauche, une petite pagode, Ouate Poune Saï, ne se remarque que par la fresque peinte au-dessus de la porte d'entrée;

un gros homme, appelé Kop, la bouche garnie de crocs formidables, mord dans un cercle blanc au centre duquel est une petite pagode rouge avec deux personnages ; Kop est le soleil, il mange la lune ; c'est une éclipse qu'on a voulu représenter.

Devant nous, une large allée droite, bordée de beaux arbres, tracée dans l'alignement du consulat, situé en face, perpendiculairement au fleuve, est coupée, au bout de cent pas, d'une route transversale, par conséquent parallèle au Mékong ; nous sommes dans la grande rue de Luang-Prabang. Des deux côtés se tient, matin et soir, le marché ; c'est dans la matinée qu'il est le plus animé ; sur une distance de huit à neuf cents mètres se succèdent les petites boutiques, les unes surélevées et couvertes d'un toit de bambou, les autres simplement à terre ; dans le milieu, flâne ou se presse, achète ou vend, cause, prend des rendez-vous, s'informe des nouvelles, la population variée des gens de la ville, des montagnards, des villageois, des bourgeois, des lettrés, des bonzes, des travailleurs, que sais-je ? Ici, des demoiselles, le torse nu, les seins au vent, le sourire aux lèvres, les bras encerclés de bracelets d'or, un gardénia dans les cheveux ; à côté, plus chétive,

une femme Ka, un turban sur la tête, une hotte sur le dos, appuyée par une laniere au front; des bandes de dix à douze Kas, marchant ensemble d'une allure timide et défiante, se dérobant devant mon appareil; quelques-uns ont des dessins rouges sur la figure. Faisant cliqueter leurs chaînes, passent des prisonniers, les mollets entourés de guêtres noires, pour éviter le frottement des anneaux; ils marchent en se dandinant comme des canards. Derrière eux, des soldats siamois en culotte de soie, veste de toile, portant chapeau de feutre ou canotiers européens. Tout dans leur aspect, dans leur sourire, dans leur allure, dénote le rastaquouérisme (qu'on me pardonne le mot) des parvenus, l'insolence des nouveaux maîtres; de gros bonzes, drapés de jaune, escortés de leurs petits élèves, s'avancent d'un pas plus assuré, laissant deviner par leur attitude calme et digne la satisfaction qu'ils ont de vivre.

Et, dans cette foule, peu de bruit, peu de bousculades, peu de querelles; chacun va son chemin, vaque à ses affaires, cause ou regarde, sans déranger le voisin; à peine s'écarte-t-on pour laisser passer un éléphant royal marchant lentement, balançant sa trompe de droite et de

gauche, comme pour serrer la main à des connaissances, ou la voiture

si parva licet componere magnis,

pour ne pas dire la brouette d'un ministre se rendant au Conseil de son souverain. Avec ce dernier, le ministre est seul à posséder un véhicule.

Aux étalages : des productions du pays, objets d'alimentation, tranches de porc, poissons qu'on hache et dont on fait une pâtée assaisonnée de condiments forts, patates, légumes; des douceurs, gâteaux au riz, confitures, boulettes à la mélasse, apportés par des enfants dans des plateaux suspendus aux extrémités d'un bambou; tout ce qui est nécessaire à confectionner des chiques de bétel, pots de chaux, feuilles, quartiers de noix d'arec enfilés en grappes, écorce d'un bois rouge, tubes en cuivre dans lesquels on pile la chique pour les vieillards sans dents; cire jaune en disques, soie brute, fils bleus et blancs teints en paquets serrés au moyen d'un cordon qu'on enlève après le bain et qui laisse la marque blanche; jupes et écharpes indigènes; fleurs pour les pagodes, gardénias et orchidées,

marmites de terre arrondies; instruments de fer des montagnes; saumons de plomb[1] minuscules des Kas, etc.

A côté de toutes ces marchandises locales, les objets d'importation venus du Nord ou du Sud. De Chine : l'opium, le musc, le thé en rondelles, le vermicelle et ces tapis de feutre rouge à dessins blancs qui viennent de Tali et que nous avons déjà vus chez les chefs de Lhaça. De Birmanie : des boîtes laquées vertes ou rouges comme on en voit aux Indes. De Bangkok ou de Xieng-Maï : toute la pacotille d'origine européenne, les étoffes blanches ou les indiennes, les soieries rouges avec cette marque : *Manufactured in Lyon France;* les calicots blancs vendus une roupie les trois mètres, les boîtes rondes à glaces, les bijoux faux, les boutons de manchettes, jarretières, fil, aiguilles, les allumettes du Japon vendues les unes dix sous les dix boîtes, les autres huit sous, le papier écolier, les crayons grossiers (anglais) quatre sous pièce, le lait de conserve *(condensed milk)* un tical les deux boîtes, et mille autres objets, tous invariablement de fabrication anglaise ou alle-

1. Venant de Ban-Lathâne (à un ou deux jours en remontant le Mékong).

mande; à peine puis-je reconnaître des traces du passage de M. Macey dans quelques bouteilles d'encre et des boutons de Paris.

Ce sont, avons-nous dit, des Chinois qui font venir et vendent ici les marchandises du Siam ou des États chans de l'ouest; les commerçants tenant l'article européen sont au nombre de quatre; l'un d'eux est protégé français; il me dit apporter lui-même son stock de Bangkok par Pitchaï. A l'aller, il descend de Luang-Prabang de l'ivoire payé douze roupies les douze cents grammes, du benjoin quatre-vingts roupies les cent livres. L'année dernière, le même poids valait le double du prix; la cardamome quatre-vingt-dix à cent roupies les cent livres; quant aux cornes de cerf mâle, elles varient de prix : une paire est généralement payée trente roupies, huit à dix ticaux si elles sont petites. Mon interlocuteur m'affirme que le commerce va très mal et que c'est à peine s'il arrive à joindre les deux bouts.

Les monnaies en usage dans le marché sont : la roupie anglaise; le tical siamois; la piastre; les pièces indigènes en cuivre et en argent ayant la forme de pirogues; et les cauries enfilés en

chapelets comme des ligatures de sapèques ; elles viennent par la Birmanie ou le Siam, du golfe de Bengale. On me parle d'une pièce, frappée jadis dans la principauté de Nan, à l'origine de laquelle se rattacherait une légende curieuse : une reine qui gouvernait le pays, en quête d'un amant, se serait, en dépit de sa haute situation, vue impitoyablement repoussée de tous les hommes à cause de sa laideur ; pour se venger de ce dédain universel de la part du sexe fort, elle fit représenter en effigie une partie de son corps, voulant indiquer par là que, quelle que soit la beauté de leurs traits, toutes les femmes sont faites de même.

Dans le marché, certaines échoppes appartiennent à des commerçants déterminés ou sont retenues par eux ; des emplacements marqués sont occupés par les mêmes industries ; on voit par exemple toujours au même endroit la réunion des potiers ; ceux qui tiennent boutique paient tous les matins un impôt de quelques cauries[1] que des soldats collecteurs viennent recevoir ; les marchands ambulants qui circulent dans la rue sont libres.

1. Vingt-cinq cauries.

Le marché occupe la principale artère de la ville ; des deux côtés de la grande rue se dressent de nombreuses pagodes et des palais ; en partant de la bifurcation de l'allée où nous avons débarqué, et en allant vers le Nam Khan, nous trouverons :

A gauche[1], Ouate-Maï (Ouate est le mot laotien, siamois et birman, signifiant *temple)* Maï, *nouveau)*. La pagode même est un bâtiment de trente à quarante mètres de long sur quinze à vingt de large ; les murs sont blanchis à la chaux ; le toit est fait de tuiles et se relève aux corniches ; l'intérieur offre une disposition analogue à celle de nos églises ; des deux côtés, dans le sens de la longueur, une série de piliers assez grossiers ; contre la paroi, des tableaux représentant des légendes religieuses ; au fond, l'autel, sur lequel sont accumulés des ornements de toutes sortes et des statues de dieux debout, assis ou couchés ; au milieu, ici comme dans les autres temples, un Bouddha doré, assis, de deux à trois mètres de haut. C'est partout le même personnage, déjà vu sur le tertre de Dien-Bien et dans les grottes du Nam-Ou et du Mékong ; la même physionomie,

1 Voir le plan n° 24.

la ligne du nez continuant celle du front, les narines épatées, les lèvres grosses, les oreilles pendant démesurément, l'arc des sourcils nettement marqué en forme d'accent circonflexe, les yeux grands et demi-clos ; la chevelure est représentée par une série de pointes ; les jambes sont croisées, les bras appuyés sur les cuisses ; parfois le dieu porte une écharpe jaune sur la poitrine. La statue, qui n'est l'œuvre du ciseau ni d'un artiste déterminé ni d'un génie quelconque, mais bien le produit des conceptions les plus élevées, des sentiments de religiosité, de l'âme même de races qui se sont succédé pendant des siècles, semble avoir concentré en elle dans son attitude, dans son visage, dans son regard, l'essence des croyances morales, le but de la vie et la raison de la mort, tels que les conçoit la moitié de l'ancien monde. Le voyageur qui s'assiéra sur les dalles d'une pagode, et regardera pendant quelque temps avec fixité et recueillement l'idole principale, subira invinciblement une sorte d'hypnotisme, qui lui rappellera nécessairement les idées de charité, de détachement des choses de ce monde, de contemplation de soi-même, de résignation à la fatalité, d'attente de l'absorption

suprême dans le Grand Tout, reflétées par le Bouddah !

La statue principale à part, tous les dieux ne sont pas assis ; dans la pagode qui nous occupe, Ouate-Maï, on vénère particulièrement une divinité debout, les mains étendues, comme pour bénir; c'est le Prabang ou « Bouddha des lavages d'or », parce qu'il serait fait de l'or local des lavages. D'après une tradition, il aurait été apporté par les Laotiens quand ils émigrèrent de Muong-Theng. Enlevé par les Siamois, et transporté à Bangkok, il aurait été replacé à Luang-Prabang, il y a une vingtaine d'années. Selon d'autres, la statue aurait été envoyée, il y a deux cents ans, par le roi du Cambodge. Quoi qu'il en soit, elle donne son nom à la ville. Le dieu est couvert de broderies et de chasubles et placé au fond d'un reliquaire auquel sont suspendus divers ornements ; de ci et de là, des deux côtés de l'autel, des ombrelles faites de séries de cercles blancs ou rouges, allant en diminuant; sur le devant, une grille mobile en bronze, terminée par deux dragons dont les queues s'entrelacent sert de porte-cierges. On l'appelle *Nâk*. Le long de la muraille est suspendue une poutre de bois

creuse, de plusieurs mètres de long, terminée par une tête de dragon, comme une gargouille du moyen-âge; on emploie le *Hanling* pour verser de l'eau dans certaines cérémonies. A gauche de l'autel, une chaire ressemblant à une chaise à porteurs; c'est de là que les bonzes professent leurs enseignements ou récitent leurs prières.

Les temples sont publics; les étrangers et les gens qui n'ont pas de famille ont le droit d'y coucher; généralement, les jours ordinaires, les fidèles viennent le soir offrir des fleurs ou font des libations avec de l'eau; ils écoutent les conseils des prêtres; les femmes disent leur chapelet, et indiquent la fin en soufflant dans une conque marine.

En dehors du bâtiment principal s'élèvent, dans la cour de la pagode, une série de petites constructions : des arches maçonnées, fermées par une porte en bois sculpté; on les appelle *ong-mong*. Elles renferment des statues de dieux. J'y vois un grand Bouddha à figure noire avec les yeux nacrés; des pyramides, entourées parfois d'un petit mur, nommées *Tâte*, renferment des os de chefs de bonzes ou de membres de la famille royale; des cloches plâtrées rappellent le

bouton de lotus; tous ces monuments sont placés dans une cour dallée derrière laquelle se dissimulent, au milieu des arbres, les maisons des bonzes.

C'est l'heure de la récréation; des bonzillons jouent entre eux; ils ont une balle creuse, faite de bambous tressés, et ils la lancent avec le pied, le genou, le coude; ils se la renvoient. Le jeu est difficile, et ils montrent une grande adresse.

En quittant Ouate-Maï et en continuant notre route, nous longerons à notre droite le pied de la colline. Le monticule qui domine la ville, haut d'une centaine de mètres, porte à son sommet quelques petits bâtiments : un clocheton doré et un abri sous lequel est suspendu un tamtam d'un mètre cinquante de long. Des hommes sont préposés à sa garde, et frappent dessus pour indiquer aux bonzes les heures d'exercice, ou s'en servent comme de tocsin en cas d'incendie.

La vue est superbe; la ville s'étale à nos pieds, en partie cachée dans de vrais bois de cocotiers. Un quartier est moins boisé : détruit par le feu, l'année dernière, il vient d'être reconstruit à neuf; une colline en demi-cercle arrête le regard et ferme la plaine en aval, on l'appelle

la *bague*. Plus haut, le Nam Khan, et, de l'autre côté de la rivière, des champs cultivés en rizières permettraient, en fournissant un nouvel espace à la ville, de se développer encore; en face, on aperçoit le consulat placé à l'entrée d'une trouée dans les monticules calcaires qui bordent le fleuve; et plus loin une petite plaine.

En descendant, nous trouvons des bivalves fossiles, et sur les extrémités des rochers, je remarque de petits paquets de riz gluant, déposés par des indigènes désireux de s'attirer les bonnes grâces du ciel en donnant à manger aux oiseaux.

A mi-côte, on s'arrête à une terrasse que couvre un toit supporté par des poutres dorées; une arche en pierre est construite sur le rocher; en pénétrant à l'intérieur, on voit une cavité en forme de baignoire entièrement dorée, et à une extrémité cinq marques, formées chacune par une petite excavation; l'endroit est appelé Pra Bate (pied de dieu[1]); nous sommes devant l'empreinte laissée, selon la légende, par Bouddha quand il traversa le Mékong.

Adossé à la colline, au-dessus du marché, se

1. *Bate* s'emploie pour les pieds de dieux ou de rois; *Tine* pour ceux des simples mortels.

trouve le logement d'un des quatre grands bonzes dont nous avons reçu la visite; l'intérieur est décoré d'images offertes par les Français, d'illustrations, de vues de la Tour Eiffel; dans un coin, une petite chapelle avec une bibliothèque portant les livres de rites et les manuscrits religieux en feuilles de palmier, enveloppés d'étoffes jaunes. La pagode attenant à cette construction n'offre d'autre curiosité qu'une statue en bois, de Bouddha, *Pasine*, accroupi comme un singe se grattant le menton; le crâne, bas, est difforme et la mâchoire protubérante. Peut-être les fidèles ont-ils voulu faire allusion à une épisode de la vie du grand sage; Bouddha, s'étant plaint à Dieu des tentations que provoquait l'aiguillon de la chair et de sa faiblesse pour y résister, reçut en réponse un grand coup de poing sur la tête, destiné à calmer ses appétits charnels.

Pour achever la description de la colline, nous devons mentionner :

Ouate-Pahope; sur le devant, des sculptures en bois et des peintures bleues, au milieu desquelles se détache le dieu des oiseaux, *Kroute*, la figure terminée en bec, les ailes déployées, les pattes ornées de serres; il est debout sur un

dragon. A l'intérieur, des fresques représentant des animaux de toutes espèces, singes, cerfs, grues, toucans, etc. des guerriers chinois et laotiens, au milieu desquels deux personnages à barbe jaune et à chapeau noir figurent l'élément européen; les supplices de l'enfer et des scènes de la vie de Bouddha. Au-dessus de ces peintures je suis tout étonné de voir accrochés des cadres en bois doré renfermant des portraits de Chinois et de Chinoises, des cavaliers Hindous avec des inscriptions en hindoustani et des Françaises en costume du premier Empire. — D'où viennent ces tableaux? Ils sont là, nous dit le bonze, depuis plus de quarante ans. Peut-être sont-ce des présents apportés jadis par Mouhot; les prêtres ne semblent guère renseignés sur leur origine.

Près de là, Ouate-Tiomsi; rien de remarquable.

Plus loin, Ouate-Paphay et Ouate-Pakay, toutes deux élégantes, avec leurs façades en bois finement sculpté que supportent des colonnes aux chapiteaux en feuilles d'acanthe. Les versants du toit se rejoignent au sommet en angle aigu; les côtés portent des ornements légers ou s'appuient à des dragons accroupis sur des poissons. L'ensemble me rappelle assez l'architecture hindoue,

de loin, de bien loin, quelque chose du bel art musulman qui éclate dans les merveilles du Pendjab. Les portes sont curieuses ; le travail sur bois est minutieux et élégant ; ici, une femme se tient debout sur un dragon, on l'appelle Nangma-nouba; et, là, c'est un personnage dont le costume rappelle assez ceux du moyen âge chez nous : collerette, culotte bouffante, brassards et gants à manchettes, souliers pointus, et grand chapeau à plumes ; je crois que l'artiste a voulu représenter un prince. Nous retrouvons le même sujet dans la pagode de Penom, ainsi que le montre une gravure de l'ouvrage de Garnier, et dans une fresque à Xieng-Hong.

A l'intérieur, des fresques et des tableaux ; une série de dix-huit peintures représente une histoire très populaire que nous verrons dans la plupart des pagodes; c'est la légende d'une incarnation de Bouddha, du roi Pra Uetsandaha qui, par charité, donne successivement son char, ses chevaux, sa femme, ses enfants, et finit par être chassé de son royaume.

En face de la colline, à gauche du marché, une petite plaine, avec quelques mares, et les restes d'une pagode inachevée. Plus près du Mé-

kong, Ouate-Sieng-Moung; puis le palais royal; une palissade rectangulaire en bambous tressés marque l'emplacement; au milieu, des deux côtés de la porte, des abris pour la garde, une quarantaine de Laotiens vêtus de coutil jaune et armés à l'européenne; sous un hangar, un char lourd, fait de poutres épaisses que terminent des têtes de dragon. Pénétrons dans l'enceinte: parmi des débris de constructions, offrant l'aspect d'un chantier qui n'a rien de royal, trois bâtiments s'élèvent; celui du milieu, encore inachevé, est en briques et a deux étages, ce sera le nouveau palais. A droite, la maison, peinte en blanc et garnie de volets verts, sert de demeure au vieux roi; son fils, qui tient les rênes du gouvernement, habite à gauche, dans une sorte de grand chalet suisse, en bois jaune. C'est à lui que nous rendons d'abord visite: le colonel siamois vient au-devant de nous sur le perron (il est à remarquer qu'à Xieng-Maï le prince indigène reçoit directement les Anglais sans l'intermédiaire des autorités du Siam); derrière lui, le roi nous attend. Le souverain vêtu d'une petite tunique bleue et d'un langouti de soie rose, porte bas et souliers, les cheveux sont coupés courts. Quoique de mine

intelligente, il paraît gêné par la présence du colonel, vers qui il se tourne chaque fois qu'il parle, comme pour lui demander son assentiment. Je ne pense pas manquer de respect à son égard ni oublier les devoirs de l'hospitalité en disant qu'il me fait l'effet d'un enfant mené par son précepteur.

Nous sommes tous assis en cercle autour d'une table sur laquelle sont placées des coupes d'or rouge, pleines de cigarettes ; la salle est tendue de nattes en bambous; les lustres sont remplacés par des lampes à pétrole ; à gauche, un autel domestiques porte des Bouddhas, des glaces, des verres, et des plumes de paon. Le trône est marqué au fond par une sorte de lit bleu et rouge que surmonte un dais blanc, garni de dentelles ; sur le mur, derrière, un portrait de son père fait à Bangkok.

Sur un signe du roi, on nous apporte du thé, des cigarettes et on nous évente; les serviteurs sont vêtus comme le commun du peuple ; ils restent constamment accroupis, et ne se meuvent dans la salle qu'à genoux ou à quatre pattes. Nous voyons avec peine des hommes se traîner ainsi comme des bêtes; cette attitude humiliante que leur imposent les idées de respect choque nos sentiments d'égalité.

La visite est courte; le roi nous reconduit avec affabilité et nous promet de nous indiquer le jour où son père pourra nous recevoir. Ce n'est que quelque temps après que nous sommes conviés. Le père est plus simplement logé que le fils: le salon est décoré de gravures de l'*Illustration* et du *Puck*, et de bois de cerf. Le vieux roi est un beau vieillard de quatre-vingt-deux ans, portant ses cheveux blancs en brosse; la figure est intelligente; le manque de dents fait relever légèrement le menton, ce qui ne l'empêche pas de parler fort et haut, tout en roulant sa chique de bétel.

Sa situation de quasi-divinité lui permet une indépendance de langage qu'il a d'ailleurs toujours eue; il paraît s'intéresser beaucoup à notre voyage et nous donne de nombreux conseils sur la descente du Mékong. L'amitié qu'il a pour M. Pavie (celui-ci lui a jadis sauvé la vie) semble très vive; il m'en parle longuement. Nous le quittons, enchantés de sa conversation qui nous plaît plus que celle de son fils. En somme, tous deux sont d'assez braves gens, et ils seraient disposés à avoir d'excellents rapports avec les Européens... s'ils étaient libres d'agir. Le Siam joue un peu à leur égard le rôle de la Chine au Tibet;

souhaitons comme proche l'ère de la liberté qui, en délivrant les deux pays de leur joug, livrera un champ d'études précieux à notre science, des débouchés nouveaux à notre commerce.

Entre le palais et la berge, une grande rue courant parallèlement à celle du marché; de distance en distance quatre poteaux portent un petit abri qui couvre une cruche d'eau; l'entretien de ces fontaines Wallace est laissé au bon vouloir des habitants, qui, en procurant aux passants le moyen de se désaltérer, accomplissent un acte de charité méritoire pour l'autre vie.

Quelques artisans habitent ce quartier; on nous conduit chez un orfèvre : le soufflet de sa forge est fait d'un tronc d'arbre creux, dans lequel se meut un piston; un anneau est fixé sur une enclume de bois; il sert à retenir les bâtonnets, garnis à leur extrémité d'une forme en cire dure. La feuille d'argent fixée au tour est travaillée avec un marteau et de petits poinçons de cuivre et de fer qui me rappellent les instruments de Pompéï; les moules ont été brûlés à l'incendie de Luang-Prabang. L'ouvrier chez qui nous sommes a quitté le service du roi pour s'établir à son propre compte, parce que, prétend-il, il était

payé d'une manière très arbitraire. A l'extrémité de la ville jusqu'au coude du Nam Khan, nous avons encore toute une série de pagodes à visiter :

Ouate-Seng;

Ouate-Sieng-Mon-Koune;

Ouate-Sieng-Bouloung;

Ouate-Sieng-Tong.

Dans cette dernière, nous remarquons une grande bannière sur laquelle est peinte une série de cercles, représentant la marche de Bouddha. Avec de l'imagination, ou plutôt l'intelligence des allégories, les fidèles reconnaissent les empreintes des talons, et celles des doigts de pied; ces figures dessinées sur les vestes des soldats sont un talisman pour la guerre.

Dans la cour, parmi les monuments accessoires, une petite pyramide couverte en partie de lames argentées, vertes ou cuivrées, porte une inscription laotienne. L'interprète me dit qu'on avertit les passants que les cendres d'un mandarin *Tianone* reposent à l'intérieur; l'édifice est entouré de piliers surmontés de boutons de lotus, et ressemblant fort à de grosses asperges.

Nous voici au confluent du Nam Khan; l'affluent

du Mékong n'a maintenant qu'une quarantaine de mètres de large; son cours est parfois torrentiel; des pirogues très légères peuvent seules le parcourir en raison du peu de profondeur. Si la rivière était plus navigable, elle pourrait être utilisée avantageusement pour le transport des marchandises envoyées à Luang-Prabang. De Vinh à cette ville on compte une trentaine de journées; et la région traversée au partage des eaux entre la côte d'Annam et le Mékong, est très riche. C'est le plateau des Pouön qui jouit d'un climat européen; les conifères, les arbres fruitiers, les plants d'Europe, la vigne, les melons, y viennent admirablement; la contrée est saine; on peut prévoir dans l'avenir un grand profit pour les colons intelligents qui voudront s'installer sur ces plateaux et les exploiter.

Actuellement les eaux du Nam Khan sont basses, le mouvement commercial nul. En remontant la rive depuis le confluent, nous remarquons le pont volant, posé sur pilotis, menant au village de Pan-Louong, et plus loin, tout à l'extrémité sud de la ville, au-dessus de la berge, la fabrique de tchoum-tchoum.

Voici comment est faite la liqueur. On met

dans des jarres en terre de l'eau et du riz qu'on laisse fermenter pendant quinze jours. Au bout de ce temps, le contenu de la jarre est placé avec un peu de levain dans des tonneaux en bois, surmontés d'une cuve pleine d'eau ; à mi-hauteur, un tube en bambou laisse tomber goutte à goutte la vapeur condensée. Sous les tonneaux, un feu est entretenu dans un fourneau allongé à plusieurs orifices ; par jour, on obtient trente pots de sept à huit litres chacun ; pour obtenir un de ces pots, on utilise le contenu de trois jarres d'une capacité double ; le pot de tchoum-tchoum se vend trois ticaux et demi.

De l'usine, un sentier nous mène à l'extrémité de la rue au point où nous avons débarqué. Cette partie est peu peuplée; dans la brousse quelques ruines indiquent les anciens remparts de la ville. En retournant dans la direction du fleuve, on laisse à gauche les enceintes des maisons de plusieurs mandarins, entourées de mares, en partie desséchées, et à droite, au pied de la colline, un groupe de pagodes intéressantes.

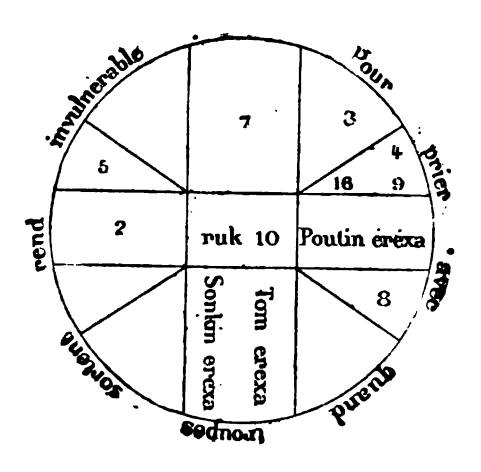
La principale est Ouate-Uisoune ; elle porte le nom du roi qui l'a bâtie; on la di tfort ancienne.

1. D'après le colonel siamois elle date de trois cents ans.

L'extérieur a de loin l'aspect d'un grand hangar; les toits tombent; les piliers carrés penchent; les parois boisées sont étayées de poutres supplémentaires. En dépit de ces caractères de négligence et de vétusté, le monument est particulièrement curieux à visiter; les portes en bois sculpté et doré sont d'un travail très fin. A droite, Pra Noriéi (la déesse à quatre bras), portée sur le dieu des oiseaux, Kroute; au milieu, deux femmes : l'une est portée par cinq éléphants dont on ne voit qu'une patte et la trompe; un dieu est assis au-dessus, et les corniches sont formées par des femmes finissant en oiseaux; c'est *Kenna*, nous dit-on, fort belle personne, habitant le paradis. A gauche, un dieu debout sur un buffle représenterait le chef des coolies qui arrachent de l'herbe dans les pagodes. Dans l'intérieur, des piliers de bois couverts de dessins dorés et d'autres en maçonnerie surmontés de feuilles d'acanthe, des tableaux représentant les histoires de Pra Uetsandaha et de Gaudama. L'autel porte une grande statue dorée appelée Pratiao ong luong (grand dieu); derrière l'autel, une pierre noire en forme de demi-cercle, montée sur un pied de bois et chargée d'inscriptions lao-

tiennes; d'un côté on rapporte que : « Le roi de Muong-Hai (près de Muong-Nan), venu pour faire une fête avec le roi de Luang-Prabang, a laissé dans la pagode des Bouddhas et des livres en palmier vers 1198. »

(1198 veut dire, nous explique-t-on, onze cent quatre-vingt-dix-huit ans après *Tiaoman Ta*, qui aurait vécu il y a *soixante-six siècles*. La date me paraît bien reculée; malheureusement, je n'ai aucun moyen de contrôler le dire de l'interprète). Au revers de l'inscription, un signe cabalistique qui, porté par un soldat, sur la poitrine, le rend invulnérable à la guerre. Je le reproduis ici tel qu'il nous a été expliqué :



Les chiffres sont en laotien ;

Ruk est une invocation aux dieux ;

Poutin érexa veut dire (Pra dieu) *Pout*, protégez-moi ;

Tom (in) *érexa* veut dire (Teonda dieu) protégez-moi ;

Sonkin érexa veut dire : bonzes, protégez-moi.

Nous trouvons ici, comme dans tous les temples, le canal à eau lustrale, la chaire, les ombrelles, les divinités aux mains en imposition (Pra Yune, dieu debout), les dieux ornés (Pra Trounakune, dieu orné), et les Bouddhas, les mains jointes (Pra Hopokoute), etc., et dans la pagode voisine, de construction plus récente, Ouate-Ahame, vingt rangées de petits Bouddhas dorés, collés les uns à côté des autres et couvrant tout le mur.

En rejoignant la rue du marché, nous dépassons la demeure du colonel siamois, la caserne et la maison qu'on bâtit pour les agents anglais topographes.

Nous venons jusqu'ici de décrire toute une boucle comprenant la partie la plus importante de la ville ; pour ne rien omettre, il nous faut encore suivre la grande rue vers l'est jusqu'à l'important temple de Tate-Loung. Nous laissons

des deux côtés de la route des groupes de pagodes, entourées de massifs de cocotiers et de superbes palmiers à raquettes atteignant sept à huit mètres. On se croirait dans un vrai parc; les petits bâtiments accessoires, abris pour les gongs et les tamtams, pyramides, arches, tombeaux, bibliothèques, s'élèvent au milieu des bosquets et harmonisent leur teinte grise à la verdure du feuillage; les robes jaunes des bonzes viennent animer le paysage; l'ensemble respire un air de calme qui repose du brouhaha du marché. On se plaît au milieu des pagodes de Ouate-Tâte, Sitane et Sikeute.

Les habitations se font rares; l'interprète me fait visiter un atelier de broderie. L'étoffe est attachée sur une sorte de cage de bois; on copie souvent des motifs religieux, des bannières; mais le résultat obtenu au point de vue de l'art n'est pas à comparer avec les œuvres japonaises ou chinoises.

Au bout de la rue à gauche, se dresse sur un tertre de gazon auquel on accède par un escalier la pagode de Ouate-Tate-Loung (littéral *grand monument*) toute badigeonnée de blanc, avec un toit à deux étages de tuiles claires. La pagode

semble au premier abord toute jeune et pimpante à côté des vieux monuments de pierres grises déjà visités. En l'examinant de plus près on remarque entre les deux toits une série de médaillons, entourés de feuilles en bois sculpté, qui attestent de son ancienneté. Ce sont, nous dit-on, des portraits de dieux ; quelques-uns ont le visage noir ; l'intérieur est moins intéressant que dans d'autres temples. Au dehors une pyramide d'une quinzaine de mètres de hauteur, garnie de plaques découpées ; des personnages à genoux, en plâtre recouvrant un squelette de fer, prient aux quatre coins. Non loin, une petite allée en ligne droite marquée de piquets de bambous sert de promenoir aux bonzes qui veulent marcher la nuit. C'est ici que le roi et le peuple confèrent les grands ordres religieux ; la pagode est appelée *royale.*

Sur la rive droite quelques petites pagodes de moindre importance :

Ouate-Xieng-Meng.

Ouate-Khâne.

Ouate-Tiomhâte.

Dans les pages qui précèdent j'ai essayé de montrer ce qu'était un État laotien, la condition, la maniere de vivre du peuple, son avenir ; j'ai

décrit le plus brièvement possible sa capitale, faisant l'œuvre, je l'avoue, un peu sèche et aride, d'un guide. Le théâtre est maintenant connu et les décors tant bien que mal ébauchés; reste à jouer la pièce. Ici je ne serai pas embarrassé, le motif est tout trouvé; pendant mon court séjour à Luang-Prabang j'ai eu la chance d'assister aux fêtes du premier de l'an. Voici ce que j'ai vu :

9 avril.

Vers cinq heures du soir passe devant le consulat remontant le Mékong un train de pirogues, curieusement chargées. Deux d'entre elles reliées ensemble sont surmontées d'une chapelle, d'une sorte de reliquaire, fait de tiges de bananiers. de bambous et de fleurs, retenus par de la cire jaune. Les ouvertures sont cachées par des voiles de même couleur ; on appelle l'assemblage *Tonne peunne* (sorte de reliquaire en cire) et il représente l'accomplissement d'un vœu. Un présent de cette nature sera offert à la pagode par un marchand qui l'a promis en cas de bénéfices, ou un batelier à la suite d'une navigation heureuse. Les

autres bateaux portent des femmes et des musiciens, munis de guitares ou de pianos à touches de bambous. Les femmes chantent se répondant d'une barque à l'autre, tantôt faisant des chœurs, tantôt l'une en solo dont les autres prennent le refrain. Parfois elles unissent leurs voix sur un ton et produisent un même son aussi longtemps que possible sans prendre haleine; on termine alors par un cri plus élevé.

Plus tard se détache de la rive gauche une barque de course royale; rien de plus élégant que cette longue embarcation relevée aux deux extrémités en forme de cône doré, et portant à l'avant deux queues de cheval. La coque noire est dorée par places; la tente du milieu est faite de superbes brocarts. Il n'est pas jusqu'aux rameurs dont le costume ne soit en harmonie avec la richesse de l'ensemble; ils portent une petite veste de soie rouge pour le premier roi, bleue pour le second, bordée d'un liséré vert, et sont coiffés d'un bonnet de même couleur, relevé par devant, et tombant en arrière par trois pans, à la manière des coiffures gauloises. Ce sont des hommes adroits; au nombre de trente, ils rament avec ensemble, tiennent après chaque coup d'aviron

les rames un moment en l'air, réglant la cadence par un cri fort ; la marche est rapide ; on ne met que sept heures pour remonter à Pak-Ou but ordinaire des courses. Aujourd'hui, on ne fait que conduire le prince à une pagode qu'il fait construire sur la rive droite et où il offre le thé aux bonzes.

A la nuit, la ville retentit de cris, de coups de tamtam, et de musique ; on se réjouit en l'honneur de la fête du surlendemain ; nous profitons du clair de lune pour nous promener. Sur les rives, des femmes se suivent, une torche en main, ce sont les chercheuses de cigales ; elles attirent les insectes avec la lumière. Dans les rues marchent des groupes de jeunes filles se donnant le bras et chantant en chœur comme sur les bateaux ; elles viennent de cueillir des fleurs pour les pagodes ou de faire des offrandes aux bonzes : c'est du riz, des patates, des sucreries qu'elles déposent à la pagode. Elles jettent une pierre sur le logement des prêtres pour les avertir qu'elles ont laissé un présent, et, la charité faite, elles s'en vont, insouciantes, n'interrompant leurs chants que par des plaisanteries ou des éclats de rire, ou répondant parfois à leurs amoureux qui les suivent. Vers minuit, tout rentre dans le silence.

11 avril.

Grande fête aujourd'hui. On célèbre le *Mahason crane paï* (littéralement : *le calendrier fini s'en va*). C'est le changement d'année fêté ici le cinquième mois, à Nan le quatrième. Nous sortons de l'année du *lièvre* pour entrer dans celle du *serpent*. Avec les réjouissances du douzième mois, ce sont les deux principales fêtes de l'année. Je dis : principales, parce que, dans ce pays du plaisir, il ne se passe guère de semaine qui ne soit l'occasion de quelques amusements plus ou moins importants. Nous allons assister à ce qui correspond à peu près au *Têt* des Annamites, avec cette différence qu'ici la fête dure au moins quinze jours.

De bonne heure nous nous rendons au marché. La rue est pleine de monde; les femmes ont sorti leurs plus belles écharpes, on ne voit que colliers et bracelets d'or: quelques élégantes ont une ombrelle. Pour nous qui collectionnons, le marché offre un intérêt tout spécial : on y vend des animaux; de petites corbeilles tressées en bambou renfermant des oiseaux vivants, généralement par paires. J'y trouve des tourterelles, des perruches, des martins-pêcheurs, etc., pris

avec des filets au moyen d'appeaux; les âmes généreuses ou crédules, et elles sont nombreuses, viennent dépenser quelques piastres à l'achat de ces êtres vivants, pour les emporter, et leur rendre la liberté, ce qui est très méritoire aux yeux de Bouddha. Une vieille femme, qui a un martin-pêcheur d'une espèce intéressante ne veut me le céder que contre un pieux mensonge de ma part; il faut que je m'engage à le relâcher. Cette coutume laotienne de libérer les animaux est répandue dans tout le monde bouddhiste, naïf. Je me rappelle à ce propos avoir vu près de Batang un soldat chinois qui, pêchant à la ligne, mettait au fur et à mesure ses poissons dans un baquet plein d'eau; le soir, moyennant une rétribution fournie par quelques Tibétains, il les rejetait à la rivière, pour recommencer le lendemain la même manœuvre. On reconnaît là les races; les exploiteurs et les exploités.

A côté des oiseaux, je remarque ici des iguanes dont la chair est, dit-on, excellente; ils n'ont que cinquante centimètres de long; il y en a de beaucoup plus grands, mais ils courent très vite; on ne les attrape, me dit-on, qu'avec des chiens dressés à cet exercice.

Dans des baquets gigotent des anguilles, des tortues, des poissons; les pêcheurs vendent aussi des coquillages, des bulimes et des lymnées, très goûtés des connaisseurs.

D'autres marchands tiennent boutique de marmites qui sont données aux bonzes pleines de provisions; petits paquets de sel dans une feuille de bananier, aulx, oignons, racines, tabac, etc. On achète aussi des fleurs pour les répandre devant les autels; des monceaux de gardénias embaumants, cueillis dans les jardins; quatre espèces d'orchidées parasites et des fleurs d'arbre odorantes blanches et rouges.

C'est à l'ornement des temples, à l'entretien des prêtres que servent la plupart des achats; les fidèles n'ont pourtant pas moins l'occasion de satisfaire leur propre goût. Ils trouvent des friandises variées, de la pâte de poisson hâché, des feuilles séchées, appelées *mieng*, de la gélatine sucrée, *moune*, me rappelant celle qu'on vend en Chine, au coin des rues, pour être mangée dans des cuillers de faïence avec du caramel fondu.

Des auberges sont établies en plein vent; on y distribue du vermicelle cuit avec des cigales; un cornet de feuille de bananier sert de tasse.

Comme au Tonkin, comme au Japon, à la fête des garçons, beaucoup de gens portent des poissons en papier soufflé; on se distribue aussi de longues banderoles avec des dessins d'animaux servant à certains jeux.

L'animation est grande; tout le pays se trouve réuni dans la grande rue, allant et venant, achetant, discutant, mangeant, causant, fumant jusqu'à l'heure des cérémonies religieuses. C'est dans l'après-midi qu'elles ont lieu. Les bonzes ont sorti les dieux (la grande statue du fond exceptée) et ils procèdent à leur toilette; on les lave à grande eau et on les frotte avec de l'herbe.

Les femmes, durant ce temps, visitent les pagodes, changeant généralement de paroisses; celles qui habitent à une extrémité de la ville se rendent à l'autre, et réciproquement.

Le soir, mêmes cris et concerts qu'hier.

12 avril.

En traversant le fleuve, nous remarquons le long de la rive de minuscules radeaux portant des présents, surtout du riz; ce sont des offrandes

que les bateliers font aux dieux pour avoir bonne pêche et bonne navigation.

En ville, les statues sont encore dehors; elles sont placées sur un petit échafaudage recouvert d'un toit; le canal à eau sacrée leur verse de l'eau goutte à goutte par sa gueule de dragon; l'autre extrémité est dans la pagode où les prêtres la remplissent. Devant les autels, brûlent des cierges portant de longues bandes de papier sur lesquelles est inscrit le nom du donateur.

Dans la grande rue, nous rencontrons un cortège qui vient de Ouate-Tâte et se rend à Ouate-Sieng-Tong; c'est l'année passée qu'on a cherchée et qu'on reconduit. Il est curieux, à ce sujet, de remarquer l'orientation des pagodes; on cherche l'année morte à l'ouest et la nouvelle viendra de l'est; de même le roi sacré à l'est célèbre les fêtes à l'ouest. Cette disposition qui marque la fin d'un cycle au coucher et la fait recommencer à l'orient n'est-elle que l'effet du hasard ou est-elle due à des traditions anciennes? Je ne sais.

Quoi qu'il en soit, l'ordre et la composition de la procession sont réglés par des rites anciens : en tête, des jeunes gens tenant à la main une branche de fleurs; puis, sur deux files, des por-

teurs d'ombrelles de temple, blanches et rouges. Derrière ceux-ci, six ou huit hommes portent sur leurs épaules une de ces chaises dorées qui servent de chaire dans les pagodes et qui, ici, renferment un grand bonze; deux gardiens l'accompagnent, tenant à la main un bambou terminé par une natte en forme de feuille de lotus. A la suite du personnage, un cortège de bonzes et de bonzillons en jaune, appartenant à six pagodes, chantent des chœurs ou se répondent. A une cinquantaine de mètres plus loin, des jeunes filles se suivent par rang de taille en commençant par les plus petites; toutes ont une écharpe jaune ou orange; les ombrelles vont grandissant avec la taille, depuis les petits parasols européens jusqu'aux grandes ombrelles chinoises en papier huilé; chacune de ces demoiselles tient de la main gauche un pot en argent plein de fleurs pour les pagodes ou d'eau pour les libations.

Le spectacle est pittoresque. Si intéressante pourtant que soit la procession, ce n'est pas encore la partie la plus curieuse de cette fête qu'avec raison on pourrait baptiser *fête des femmes*.

Des femmes, les unes assises dans les petits abris du marché, les autres, debout tiennent à

la main des marmites pleines d'eau, dont elles arrosent le grand bonze, sa chaise et toute la suite de prêtres; certaines, plus hardies, s'approchent et viennent verser sur la tête d'un bonzillon, qui n'y peut échapper, le contenu de leur pot. Encore s'étonnerait-on moins, si elles ne s'attaquaient qu'aux prêtres et se contentaient de les mouiller, mais l'usage des aspersions, qui se retrouve à certaines fêtes au Siam et en Birmanie, et qui doit se rattacher à l'emploi de l'eau en matières judiciaires, religieuses et sacrées, semble donner ici lieu à certains abus. Les jeunes filles ramassent de la boue, de la belle boue bien noire et en jettent à qui mieux mieux sur les jeunes gens, soit à l'aide d'un petit balai, soit simplement en leur appliquant la main sur le dos ou sur la figure; elles n'ont de respect pour rien. Nos costumes blancs semblent les tenter singulièrement, et il faut toute la sévérité de nos regards pour arriver à les maintenir à distance. C'est qu'elles s'en donnent à cœur joie, ces demoiselles, et, fait curieux, par un sentiment de galanterie qu'on est étonné de trouver au fond de l'Asie, les jeunes gens leur laissent toujours le dessus. J'ai vu beaucoup de ces der-

niers s'enfuir pour échapper à une potée de boue, je n'en ai pas vu un seul en rendre ou se fâcher. Une gaieté et une bonne humeur complètes président à ces jeux, qui me rappellent les carnavals italiens.

A côté de l'eau généreusement distribuée aux bonzes, on leur offre des marmites pleines d'objets alimentaires; elles sont recouvertes d'une feuille de papier serrée autour. A mesure que les présents sont remis, deux hommes, qui accompagnent la chaise, les suspendent à un bambou qu'ils portent sur les épaules. La remise des cadeaux, pas plus que les jeux, d'ailleurs, n'arrêtent la marche de la procession. Arrivée à Ouate-Sieng-Tong, elle entre dans la cour; les bonzes, agenouillés et les mains jointes, prient dans la pagode; ils disent des phrases auxquelles répondent en chœur leurs bonzillons; on s'incline ensuite plusieurs fois, puis tout le personnel religieux entre tour à tour dans un abri entouré de quatre planches et surmonté du même canal à eau qui servait à arroser les dieux. Les femmes placées en dehors y vident leurs pots d'argent, dont le contenu vient doucher les prêtres; elles apportent un véritable zèle à remplir leur tâche tout en riant;

les prêtres sortent de la cabine, sacrés, purifiés, lavés, mais ruisselants et semblent, d'ailleurs, contents.

Cette cérémonie terminée, on se range en cercle autour de la cour pour assister aux danses.

Deux hommes sortent de la pagode, vêtus depuis le cou jusqu'aux pieds d'une sorte de houppelande en écorce déchiquetée, figurant des poils d'une peau de bête; sur la tête, un masque en bois noir représentant un monstre à gros yeux, à grande bouche garnie de dents pointues, à oreilles démesurées; la mâchoire inférieure est mobile; derrière est fixée une longue crinière. Que représentent ces deux personnages? C'est ce dont il nous est difficile de nous rendre compte; on nous dit d'abord qu'ils s'appellent des *Pi kône*, ce qui signifierait *diables* à grande ou méchante figure. D'après le vieux bonze, qui est notre ami, ce sont les *chefs des tigres*, on les appelle *Pi Sua* (race de diables).

Enfin, au dire du colonel siamois, les Laotiens les désigneraient sous les noms : l'un de *Pou Yen* (Pou *père*), l'autre *Ya Yen* (Ya, *mère*). Il existerait une légende d'après laquelle des hommes semblables auraient vécu jadis dans une grande

forêt ; on en avait très peur, mais néanmoins on en aurait capturé deux, et les monstres que nous voyons, représenteraient ces captifs. Il est intéressant de rapprocher de cette tradition indigène le dire de nombreux voyageurs selon lesquels une race d'hommes velus aurait jadis vécu dans le Laos.

Quoi qu'il en soit de l'origine de leurs rôles, les mimes ici présents semblent amuser la foule au plus haut point. Ils commencent par se mettre à genoux devant la pagode, et débitent un discours pour souhaiter la bonne année en étendant parfois le bras droit.

Puis, se relevant, ils se mettent à danser. Je suis stupéfait alors de retrouver exactement la danse que j'ai déjà vue au Lob Nor. C'est bien la même chose ; ils tournent en se dandinant, écartant les pieds, puis joignant les talons, levant et étendant à tour de rôle un bras en inclinant légèrement la tête dans le même sens, tandis que l'autre reste ballant. Cette similitude de pas et d'attitudes, à une aussi grande distance, est-elle due à des traditions de même origine, à des rapprochements de peuples dans le passé ? ou n'est-elle qu'une simple coïncidence? Je l'ignore. La

musique qui accompagne ces exercices est un tamtam sur lequel on frappe avec la main, sans rythme. De temps en temps, les diables chargent la foule qui s'écarte en criant; l'un d'eux poursuit une jeune fille et tourne à sa suite autour d'un arbre. Je ne vois dans les assistants que des Laotiens; les Kas se tiennent à l'écart. Les danses terminées, la procession repart, on réaccompagne les prêtres à leurs pagodes respectives.

En sortant de la cour de Ouate-Sieng-Tong, je songe aux analogies que les cérémonies dont nous venons d'être témoins peuvent avoir avec les fêtes religieuses du moyen âge, avec les réjouissances des truands, avec les processions du pape des fous ou les mystères. La légende autorise encore certaines mascarades en France, comme celle par exemple où on traîne une Tarasque en carton; au Tibet, dans les grandes lamaseries, on a un assortiment d'animaux, de monstres, de dragons, que des hommes font mouvoir à certaines dates fixes; ils entrent dans leurs corps et exécutent les danses les plus variées pour divertir le peuple.

Après la tombée de la nuit, la ville est encore

très animée; l'abord des pagodes est particulièrement fréquenté; sur le péristyle, sous les colonnades, ou à l'intérieur, ont lieu des *Ngones*; voici en quoi consistent ces réunions :

Entrons à Ouate-Maï; par exemple; un certain nombre de jeunes filles (ici une dizaine), sont assises sur les talons, les jambes repliées sous elles ; elles sont adossées à la muraille les unes à côté des autres ; la plupart ont une écharpe rouge passant sur l'épaule droite et sous le bras gauche; deux ou trois coupes en terre cuite remplies d'huile dans laquelle plonge une mèche, suffisent à les éclairer ; un plat de chiques à bétel, et un tube de bambou qui sert de crachoir sont passés de l'une à l'autre.

Devant les demoiselles, des jeunes gens sont accroupis, formant un ou deux groupes. Quelques uns font de la musique, l'un joue de la guitare, l'autre du tamtam, un troisième de l'orgue laotien en bambou. On chante aussi ; ceux qui s'acquittent de cette besogne se cachent le visage avec un pan de leur écharpe pour ne pas être vus, tous les autres reprennent en chœur le refrain. Durant la musique on peut causer avec les jeunes filles, et on ne se gêne pas pour le faire. Un

amoureux s'asseoit devant celle qu'il a remarquée, et lui fait des déclarations auxquelles il est presque toujours répondu.

On reste ainsi parfois jusqu'à deux heures du matin à deviser ; c'est le flirt du bal d'autres contrées, avec cette différence qu'ici on ne danse pas, qu'on parle aux jeunes filles plus librement qu'aux femmes mariées, et qu'on sait à quoi s'en tenir.

Un Laotien, qui se faufile près de nous, nous désigne une jeune fille qu'il trouve belle, et ajoute : « Et sa mère est riche ! »

A une des pagodes que nous visitons tandis qu'on flirte sur le parvis, on entend les prières des bonzes à l'intérieur ; au dehors on est tout à l'amour, au dedans à Dieu ; les deux occupations ne semblent pas se gêner l'une l'autre ; les bonzillons continuent leurs litanies avec autant d'empressement que les jeunes laïques mettent à faire leurs déclarations très tendres parfois.

Je dois au colonel siamois d'avoir pu recueillir quelques-unes des chansons amoureuses, dites à Luang-Prabang par les troubadours laotiens ; en voici des échantillons présentés dans toute la simplicité et la naïveté de la traduction.

CHANSON (LAM SOM)

« Oh ! mon ange, vous qui avez de jolies joues, je vous adore et je meurs en vous, c'est la première fois que je vous vois avec votre charmant visage qui me plaît énormément. Si nos père et mère me permettent d'être auprès de vous, je serai sûrement avec vous. Oh ! ma bien-aimée, puissent mes parents consentir au mariage ! »

CHANSON (LAM CHLONG)

« Oh ! ma belle, j'apprends que vous avez une chambre superbe ; ma chère, vous avez la forme admirable, et ainsi que votre chambre, toute tiède.

» Êtes-vous seule ? n'avez-vous pas d'amant ?

» Pour moi ce que j'aime, c'est la femme de la cour, si la providence me permet de l'avoir. Ma bien-aimée, vous avez de beaux cheveux comme les fleurs ; c'est vous qui êtes à mon cœur, ma chère. Vos deux belles joues roses, sont à moi. »

CHANSON (LAM LANG KHONE)

« Oh ! vous qui m'êtes la plus chère au monde, je vous quitte pour le moment ; je vous reverrai demain, et tenez bien la promesse, ma jolie vierge. Je vous parle en ce moment, écoutez bien et n'oubliez pas. Pour le moment vous êtes ma vie ; si Dieu me protège, un jour je serai votre mari.

» Oh ! ma belle, blanche comme la fleur *solet*, je vous aime et je vous adore. C'est pourquoi vous me voyez devant vous pour vous parler. Si vous ne m'en voulez pas, ma belle, écoutez donc la musique. »

CHANSON (LAM KHALEUMG TENE)

« Oh ! ma vierge comme or, vous avez la forme, la figure, la bouche ainsi que le teint frais comme un ange. Vous êtes une honnête fille. Vous êtes comme un coq sauvage, et moi comme un coq domestique. Le premier chante pour appeler le coq domestique, avant de rentrer au bois. Ma

jolie forme, vous monterez un jour dans la pirogue, dont le toit est de verre[1]. »

CHANSON (CAM KHALEUMG)

« Oh! ma chère, vous qui êtes à mon cœur, je n'en aime pas d'autres que vous. Il n'y a que vous seulement que j'aime. Vous êtes blanche et verte comme des œufs de corbeau. Je vous prie d'être ma vie. »

On ne chante pas dans toutes ces réunions, dans certaines on joue; une bande de papier sur laquelle sont dessinés les animaux représentant les années est posée par terre; une jeune fille à tour de rôle tient une baguette et désigne vite un animal qu'un jeune garçon indique, qu'il doit toucher en même temps; s'il ne répond pas juste aussitôt, elle le frappe; sinon, c'est l'inverse. En réalité on ne fait que se toucher.

Un des assistants fait pourtant remarquer à un moment qu'on peut frapper plus fort : « la fille est vieille », dit-il. On est sans pitié.

1. Allusion à une légende.

Les bandes de papier sont souvent remplacées par de petits tas de fleurs qu'on a été prendre sur l'autel et à qui on donne des noms de convention.

Ce jeu me rappelle celui de la bête qu'on joue aux cartes chez nous.

Les 13 et 14 avril les mêmes fêtes continuent avec les mêmes cérémonies et les mêmes réjouissances; seulement ce sont les pagodes de l'est qui amènent la nouvelle année et la conduisent à l'ouest à Ouate-Tate-Loung.

La journée du 15 est plus intéressante :

Le roi doit se promener dans les rues; l'événement a été annoncé de bonne heure par deux coups de canon [1] tirés dans la matinée.

Quand nous arrivons, le cortège est à Ouate-Ahame (auprès de Ouate-Uisoune), l'affluence est grande; des femmes apportent à la pagode des fleurs et des aliments disposés sur de grands plats.

De la rue à l'entrée du temple le chemin est couvert de nattes de bambou; le péristyle est entouré d'étoffes de soie jaune, sous lesquelles

1. Les Siamois ont monté ici quatre petites pièces.

le roi est assis, en train de prendre le thé, tandis que les bonzes prient à l'intérieur. Puis recommencent dans la cour les mêmes danses avec les deux mêmes personnages, imitant des démons, auxquelles nous avons assisté à Ouate-Sieng-Tong. Ici figure en plus un troisième sujet : c'est un dragon à tête dorée avec une gueule de crocodile à mâchoire mobile ornée de deux défenses ; le corps est fait d'une étoffe couverte de longs filaments avec une raie bleue au milieu du dos ; deux hommes sont à l'intérieur; le monstre, qui se livre aux contorsions les plus extravagantes, est appelé Tsinng (le lion).

L'orchestre est plus nombreux que les autres jours ; aux joueurs de tamtams que nous avons déjà entendus se sont joints des joueurs de flûte. L'instrument est un simple tube de bambou percé de trous et marqué à une extrémité d'une coche sur laquelle s'appuie la lèvre supérieure du musicien.

Des gens du roi tiennent des sabres dont le fourreau est en or ciselé et la poignée de corne garnie d'incrustations précieuses. Ces armes ont plus de deux cents ans et sont fort belles. La lame est commune.

D'autres serviteurs portent des lances à hampe de bois cerclée d'argent à la partie supérieure : le fer est recouvert d'un étui rouge.

Je remarque une sorte de hallebarde dont le fer a la forme d'un croissant avec une coche au bas.

Ayant pris le thé, le roi vient nous dire bonjour ; il est aimable et paraît intelligent, mais, comme dans les autres entrevues, craintif et embarrassé ; entre nous et le colonel siamois il semble gêné, il craint de faire une faute.

L'entretien terminé, le roi monte sur le petit échafaudage de bois au-dessus duquel est le canal à eau sacrée ; ses serviteurs lui apportent tour à tour plusieurs coupes d'eau qu'il verse dans le conduit et qui vont tomber goutte à goutte sur un Bouddha placé sur une chaise dorée dans un bâtiment adjacent.

Après quelques dernières prières dans la pagode, le prince repart. Ses gens le précèdent, vêtus à la laotienne comme le reste du peuple, sans livrée distinctive ; ils portent des coupes, des boîtes, une théière, tous objets en or finement ciselés, la plupart donnés par le roi de Siam. A côté de ces œuvres originales et artis-

tiques, je suis étonné de voir une petite malle en fer-blanc peinte en jaune renfermant des vêtements, une boîte française avec des dessins représentant des chevaux et des voitures; un bocal en verre contenant des parfums, et un flacon en cristal à facettes comme on en voit chez les coiffeurs. Je pense involontairement au légendaire empereur Soulouque et me félicite d'être arrivé à temps pour visiter cette contrée ayant encore une certaine couleur locale qu'elle est condamnée à perdre lorsqu'elle se sera laissé complètement envahir par le mauvais goût de la civilisation a quatre sous.

Sur le passage du monarque, tout le monde se met à genoux, tête baissée; derrière lui on tient quatre parasols, deux blancs et deux verts.

Le défilé est long.

Voici d'abord un groupe de cavaliers, les jambes nues, les doigts de pied appuyés sur le rebord d'un large étrier; ils ont une petite veste blanche et portent un large chapeau de feutre.

Un mandarin porté sur un palanquin fait de quelques morceaux de bois; de chaque côté, un homme tient une natte en bambous tressés qui protège le personnage contre les entreprises des

jeunes filles, désireuses de lui jeter de la boue.

Des bandes d'enfants frappent dans leurs mains.

Puis deux chariots aux roues épaisses traînés l'un par un cheval et l'autre par des hommes.

Lentement s'avancent trois éléphants portant sous une carapace d'osier qui les abrite du soleil, des officiers de degré inférieur.

Derrière, avec les soldats laotiens, précédés de six clairons, la garde, vêtue de coutil jaune et portant des bonnets ronds, blancs rayés de bleu.

L'étendard de Luang-Prabang est blanc avec un dragon multicolore semblable au dragon impérial de Chine; un second drapeau blanc à bords rouges, sur lequel on distingue un éléphant en partie effacé, doit être siamois.

Les soldats sont suivis de la musique. Certains instruments tels que les tambours et les clavecins de bambous, ou des cymbales, sont placés sur un carré de bois, suspendu par des cordes aux épaules de plusieurs porteurs; l'exécutant marche dans le cadre et joue en même temps.

Suivent de nouveaux soldats; ceux-là, le torse nu.

Puis les porte-sabres, porte-lances et porte-

rotins (les rotins étant disposés par paquets, entourés d'anneaux d'étoffe rouge).

Enfin, le roi ! il est assis sur un tout petit trône doré sans toit que portent huit hommes ; deux enfants lui faisant face sont agenouillés devant lui.

Il a une petite veste blanche, un langouti de soie et un vieux casque gris assez sale ; à la main il tient une ombrelle européenne.

Formant l'arrière-garde autour de lui, des groupes de jeunes Laotiens, grisés de tchoum-tchoum, le visage souvent sali par la boue des jeunes filles.

La procession se dirige à Ouate-Sieng-Tong.

16 avril.

Jour de repos, c'est-à-dire de cessation de fête officielle, ce qui n'empêche les chants des femmes de se faire entendre toute la journée.

« Il n'y a pas de fête, nous dit un grand bonze, mais les femmes sont contentes et elles chantent. »

17 avril.

Je crois qu'un pèlerinage se dirigera à la grotte de Pak-Ou; mais nous n'y pouvons prendre part, étant forcés nous-mêmes de partir dans la direction opposée.

Par le peu qu'il nous a été permis de voir en quinze jours, le lecteur a pu juger du haut intérêt des observations à faire sans sortir même des rues de Luang-Prabang. Mais à qui veut s'occuper d'ethnographie, de simples promenades dans une ville ne peuvent suffire, il faut savoir élargir son cadre, chercher à se rendre compte de ce qui entoure le peuple qu'on étudie, de ce qui peut avoir une influence quelconque sur ses mœurs; on doit s'enquérir des conditions climatériques auxquelles il est assujetti, de la nature du sol sur lequel il vit, des animaux qui l'approchent, des moyens de défense qu'il peut opposer à ses ennemis naturels, des ressources dont il dispose.

A l'étude de la flore et de la faune laotienne se rattache le nom d'un naturaliste français, Henri Mouhot, dont les missions scientifiques

furent payées par l'argent anglais et qui succomba à un accès de fièvre à Luang-Prabang, le 10 novembre 1861. Un petit monument élevé à sa mémoire par la mission Garnier, restauré par le docteur Néis, fut de nouveau remis à neuf par la mission Pavie. C'est un cénotaphe blanchi à la chaux sur lequel on lit l'inscription suivante, en lettres bleues :

H. MOUHOT
1890

Le terrain au milieu duquel il est placé est un espace débroussaillé dans les bois qui bordent le Nam-Khan à environ une heure au-dessus de Luang-Prabang; le naturaliste était mort dans un village situé plus haut sur la même rive. C'est là qu'on le dit enterré bien qu'on n'ait pas de preuves du fait. Le chef d'un village Lu des environs reçoit six piastres pour entretenir le monument et récolter des insectes; à ces fonctions il joint celles de maître de ballet et d'organisateur de divertissements en ville.

Sur la rive droite du Nam-Khan, se dresse en face, une montagne calcaire, dont les pentes sont couvertes de gros blocs éboulés; la légende rap-

porte que ce chaos n'est pas dû au hasard, mais qu'il est l'œuvre des anciens rois qui l'auraient fait produire de main d'hommes pour ensevelir leurs trésors sous les décombres.

L'expédition Garnier, puis Mouhot, Néis, Harmand, dans des voyages spéciaux, ont étudié la faune de l'Indo-Chine; je renvoie à leurs remarquables travaux le lecteur curieux d'être renseigné sur ce chapitre.

La flore est variée; nous voyons commencer la floraison des belles orchidées parasites, roses ou jaunes.

La contrée est très boisée; j'ai eu occasion de rapporter des échantillons des différents bois (une quarantaine).

Au premier rang, le teck, appelé ici le *maï sok*, qui croit en grand nombre sur les rives du Mékong, à quelques jours au-dessus de Luang-Prabang, près de Xieng-Sen, et au-dessous de la ville, du côté de Pak-Lay. On trouve du teck sur la colline même du consulat, mais ce sont de petits arbres, disséminés, reste d'une pépinière jadis plantée par un des rois de Luang-Prabang pour les besoins de la cour.

Le mode des concessions de forêts dans le Siam

fait prévoir la prochaine disparition des bois précieux. L'exploiteur a droit, pendant une période donnée, de couper tout ce qu'il peut. Forcément on cherchera ailleurs le bois si utile aux constructions navales; on ira en Birmanie où les Anglais ont l'habileté de protéger leurs réserves, et l'on se tournera du côté du Mékong. Il faudra faire passer aux troncs les rapides de Kemmarat, et ceux de Khong, soit directement, soit au moyen d'un Decauville, soit en les faisant traîner par des éléphants. Le jour où des radeaux de bois de teck partis de Luang-Prabang viendront à passer devant Pnom-Penh, l'avenir du Mékong, du Laos, c'est-à-dire de l'Indo-Chine centrale, ne sera plus discuté.

La question si intéressante de la flottaison du Mékong a été mise à l'étude par M. Massie, qui, malgré le manque absolu de concours des grands commerçants et du gouvernement de Cochinchine, à ses propres risques et dépens, a signé un contrat avec plusieurs entrepreneurs de Luang-Prabang. On doit lui amener quatre cents troncs devant le consulat; s'il les fait descendre, la partie contractante est liée envers lui, tandis qu'il reste libre d'accepter ou de refuser le marché, c'est-à-dire la livraison faite à lui ou aux maisons fran-

çaises par lui désignées, à l'exclusion de toute autre, d'un nombre de troncs déterminé par an.

Les seuls risques sont les frais de descente du premier radeau; la question résolue, la différence des prix d'achat à Luang-Prabang et de vente à Saïgon assure de fort beaux bénéfices. Quel que soit d'ailleurs le résultat, l'essai serait bien utile à notre commerce[1].

Au cas où il serait démontré que le teck peut être avantageusement descendu à Saïgon, d'autres bois pourraient également être exploités.

Actuellement deux produits végétaux sont exportés de Luang-Prabang : la cardamome et le benjoin, ce dernier faisant jadis l'objet du principal commerce, mais baissant maintenant de plus de moitié du prix sur le marché de Bangkok[2].

On pourra un jour trouver dans la flore de la contrée matière à une autre industrie : celle des essences; les plantes sauvages odorantes sont très nombreuses, et on rencontre des parfums très

1. La mort de M. Massie, si douloureuse pour ses amis, si pénible pour tous les cœurs français, et si regrettable à tous nos intérêts, est venue depuis interrompre l'affaire. Je ne sais quand l'essai sera tenté.

2. Peut-être parce qu'on est arrivé à en tirer le parfum d'autres matières (acide hippurique par exemple) par des procédés chimiques.

fins (une composée, par exemple, abondante dans la région, rappelle absolument l'odeur de la rose). Une plante sent le musc.

A côté des productions indigènes, de nouvelles cultures pourront être introduites. La terre étant libre, on se trouve dans une situation exceptionnelle ; le poivrier en particulier, déjà cultivé en Annam, pourra donner de bons rapports ; la vigne qui pousse à l'état sauvage sur le plateau des Pouön vient ici fort bien ; les arbres fruitiers prospéreraient vraisemblablement.

Ce n'est pas à la faune et à la flore que sont limitées les productions naturelles du Laos ; le sous-sol est très riche et particulièrement intéressant à étudier; un champ d'explorations fécond en découvertes est ouvert au géologue dans les environs de Luang-Prabang. Les collines calcaires qui bordent le Mékong, ou les affleurements fossilifères entre les rochers porphyriques sur lesquels elles s'appuient, sont riches en espèces nouvelles. Dans les bois de la rive droite du Mékong le terrain est presque toujours à découvert ; inutile de faire des fouilles ; c'est une carte géologique qui se trouve étalée devant nous, et qu'on peut lire presque à première vue ; je

signalerai les restes d'une forêt pétrifiée, dont la découverte est due à M. Massie.

Le savant ne serait pas le seul à trouver son profit dans l'étude des terrains de la principauté; le commerçant en tirerait un résultat pratique avantageux.

La plupart des métaux se rencontrent en effet; d'abord, l'or : on le trouve partout; on le ramasse déjà sur les rives du Mékong à Luang-Prabang même, mais en quantités pour ainsi dire infinitésimales. Les marchandes m'apportent de la poudre d'or avec de petites pépites de la taille d'un grain de riz, elles ne veulent pas la vendre moins de trente fois le poids d'argent. On me montre aussi une pépite de la grosseur d'une noisette, celle-ci adhérant à des morceaux de quartz, et une autre un peu plus grosse et intacte. La femme qui détient cette dernière ne veut s'en défaire qu'à un prix exorbitant. Ces pépites proviennent de mines d'or situées à six jours au-dessus de Luang-Prabang vers la rive droite du Mékong, les gisements sont à quatre-vingts mètres environ au-dessus du fleuve, dans les vallées de ses affluents, au milieu de terrains d'alluvions, reposant sur des schistes qui ont dû

être décomposés. On trouve des pépites de la grosseur du pouce; la légende rapporte que ces mines renferment un filon d'or pur; deux ouvriers l'auraient trouvé simultanément chacun au fond de sa galerie; mais en l'attaquant des deux côtés à la fois avec leur pic, ils auraient provoqué un éboulement qui les aurait enfouis. Depuis, la mine n'a pas été retrouvée.

Il est fort possible que les mines soient très riches; peut-être se trouve-t-on en présence d'une nouvelle Californie; il faudrait, pour être fixé sur la valeur du gisement, que des Européens y dirigeassent des travaux; les ouvriers Kas ne leur feraient pas défaut; un petit capital de recherche devrait être sacrifié.

Les principaux gisements aurifères sont : Pac-Bay (au-dessus de Luang-Prabang), Xieng-Kouang, Xieng-Mong (ces deux derniers dans les Pouön).

On parle d'un filon d'argent; nous n'en avons pas vu d'échantillon.

Le fer, l'antimoine, le plomb, le cuivre, abondent.

D'autres minéraux pourront être exploités : les calcédoines et les agates se recueillent près de Luang-Prabang.

Plus loin, du côté de Kouang-Sen se trouve une mine de rubis appartenant au roi de Nan ; elle n'est pas encore exploitée, bien qu'un Birman en ait demandé la concession.

Comme on voit, l'État de Luang-Prabang est bien partagé sous le rapport des productions naturelles ; malheureusement ses habitants sont loin d'en tirer tout le parti qu'ils pourraient. Pauvres, peu nombreux, guère travailleurs et sans grands désirs, ils ne cherchent pas à s'enrichir par le commerce; et les Chinois qui viennent faire des affaires jusqu'ici sont en très petit nombre; il n'y a de place que pour fort peu de concurrents. La longueur des distances et le prix des transports réduisent singulièrement les bénéfices, qui, au dire des commerçants à queue que j'ai consultés, se transformeraient la plupart du temps en pertes. J'ajouterai que je ne crois qu'à moitié aux plaintes des Chinois, les ayant toujours partout entendu gémir sur le mauvais état des affaires; je ne puis me persuader qu'ils font tant d'efforts et sortent de l'argent de leur poche rien que pour le plaisir de contempler les Bouddhas de Luang-Prabang.

En tout cas, il est fort difficile de se rendre

un compte exact du mouvement commercial de la principauté qui nous occupe.

Selon les Siamois, les exportations du Laos s'élèveraient annuellement à vingt ou vingt-cinq millions. Par Laos on désigne toute la contrée s'étendant de Strung-Treng à Xieng-Sen, dans un sens, et dans l'autre de Xieng-Maï à Attopeu; environ onze cents kilomètres en hauteur sur un millier de large. Dans ce chiffre, s'il est exact, Luang-Prabang ne doit entrer que pour une bien faible part. J'ai lu quelque part, dans le rapport de M. Macey, je crois, que l'État exportait pour un million de benjoin; si ce chiffre a été atteint il est maintenant bien diminué.

Voici les principaux articles d'exportation de Luang-Prabang indiqués par le consul anglais Archer, lors de son voyage en 1890-1891 :

Benjoin	170	roupies[1]	le sen[2].
Cardamome	90	roupies	le sen.
Laque	140	—	—
Poix.	200	—	—
Fer (de Muong Phuon).	60	—	—
Coton	1	roupie	les 12 phans.
Soie (meilleure qualité)	10	roupies	le phan.

1. Ne vaut plus maintenant que quatre-vingts roupies.
2. Le *sen* égale douze cents grammes.

Paddy	30 —	les 100 paniers.
Riz	1 roupie le panier.	
Sel.	12 roupies le sen.	
Or.	Poids d'une roupie pour 25 roupies.	

Et en petites quantités :

De la cinnamome;

Des peaux de pangolins;

Des plumes de martins-pêcheurs, de paons;

Des cornes.

Et pour Xieng-Maï :

Des œufs de poissons et de la soie écrue.

Sur la quantité il ne donne pas de renseignements.

Des Chinois établis à Pak-Lay, c'est-à-dire à la limite sud de l'État de Luang-Prabang, au point où passe presque tout le commerce, nous ont dit envoyer annuellement à Bangkok :

Une *racine appelée Jacohiène* (envoyée comme médecine). Ils en ont une lane et demie en magasin, et en expédient quatre à cinq lanes par an. (Cent lanes égalent cent vingt kilogrammes, valant onze roupies.);

Des *écailles de pangolins* (pour médecine). (Une lane vaut un tical à Pak-Lay, deux à trois ticaux à Bangkok.) On en envoie une lane et demie par an;

Kânng (résine pour teindre la soie en rouge). On en expédie sept à dix lanes par an. (Cent lanes valent quarante roupies.);

Cardamome. Trois lanes par an envoyées à Bangkok. (Une lane vaut un tical.);

Bois de cerf durs. Trois cents lanes expédiées par an. (Cinquante lanes valent de quinze à dix-sept ticaux.);

Bois de cerf mous. Envois très variables;

Cornes de buffles domestiques. Quatre cents lanes envoyées par an. (Cinquante lanes valent vingt ticaux.);

Cornes de bœufs sauvages. (Une roupie pièce);

Peaux de bêtes (tigres, etc.);

Benjoin. Envois trente lanes par an; moins cette année à cause de la baisse de prix.

Quant à l'importation, elle consisterait, suivant M. Archer, en :

Pièces d'étoffes blanches. . . .	le yard.	4 annas.
— rouges.	—	4 à 8 annas.
Phonangs (Photoi) ou habits d'homme.	chacun.	1 roupie 12 annas.
Laine de coton :		
Blanche.	boîte de 2 phans.	6 à 7 roupies.
Rouge.	— 3 —	10 à 12 roupies.
De différentes couleurs	— 4 —	4 roupies.
Fil à coudre	12 bobines.	12 à 16 annas.

Et moins demandés :

Des boîtes de lait de conserve (de Xieng-Maï)	la pièce.	12 annas.
Du sucre blanc (de Xieng-Maï).	2 livres 2/3.	1 roupie.
De la kérosine	3 pintes.	1 roupie 2 annas.
Du thé chinois. . . .	6 petits paquets.	1 roupie.

Ces articles venant de Bangkok.

De Moulmein par Xieng-Maï on recevrait :

		A Luang Prabang.	A Xieng-Maï.
Vêtements de laine. .	2 yards 3/4.	8 roupies.	6 roupies.
Teintures	la boîte.	2 —	1 roupie.
Fil d'or (bonne façon).		Poids en argent.	
— (moyen)		7 roupies.	7 roupies.
Petits miroirs	la pièce.	8 —	2 —
Aiguilles	boîte de mille.	4 —	3 —
Boîtes à bétel (de Moulmein) petites.	les dix.	7 —	7 —
— Legya. . . .	—	7 —	5 et 6 roup.
— petites et plates.	—	4 —	4 roupies.

Xieng-Maï exporterait aussi des couteaux communs, des boutons, des clous, des fils métalliques, des ciseaux et des chapelets.

Un autre article important d'importation serait l'opium qu'on vendrait ainsi :

Opium de Xieng-Kong un phan vingt-huit roupies.
— Yunnan — vingt-cinq —

Selon M. Archer, le commerce français représenté par les articles de M. Macey n'entrerait que pour une faible part dans l'importation; les objets du syndicat seraient trop chers et trop beaux pour un peuple pauvre.

A propos du marché, j'ai dit plus haut ce que j'y avais vu vendre; partout des marques anglaises ou allemandes; seuls des bouteilles d'encre et des boutons de manchettes étaient français; il est vrai qu'un stock de marchandises était en dépôt au consulat; mais depuis un certain temps le syndicat du haut Laos n'avait pas envoyé de représentants.

Les Chinois de Pak-Lay m'ont dit vendre comme objets d'importation :

Du *thé* en boîtes; un peu de *thé en rondelles,* venu par le Nam-Ou, mais on l'aime moins que le premier (le paquet se vend deux roupies); de l'*opium* de Bangkok (c'est un monopole du gouvernement siamois). Il vaut ici, cuit, une piastre les trente-huit grammes. On en vend par an pour mille ticaux.

Quelques vestes; des pièces d'étoffes anglaises des plats et des cuvettes de cuivre.

Pour la quantité des importations le seul chiffre

que j'ai pu obtenir m'a été donné à Outaradit sur la Ménam; on m'a dit que les commerçants expédiaient annuellement des marchandises à Luang-Prabang pour la valeur de six mille ticaux, environ quinze mille francs.

Si minime que soit encore le mouvement commercial de Luang-Prabang, il est intéressant pour nous, à cause de la position même de la ville sur le Mékong, presque au centre du Laos et dans le voisinage du Tonkin, de rechercher quelle place nous pouvons occuper dans son trafic, quel profit en tirer.

Les avis sont partagés.

M. Archer croit que la compétition française n'est pas à craindre; les frais de transport du Tonkin seraient trop élevés. Quant à la navigation à vapeur, il ne pense pas qu'elle puisse jamais être pratiquement employée sur le Mékong pour le commerce, en raison des rapides.

Je lis dans de nombreux articles du *Bangkok Times* que les Français auraient de grandes facilités pour s'emparer de tout le commerce du Mékong et que pour parer à ce danger le Siam doit pousser activement la construction de ses chemins de fer.

D'un autre côté, M. Macey, dans ses rapports, et à sa suite le capitaine Devrez, dans son étude sur les routes commerciales de l'Indo-Chine, affirment que les routes du Tonkin sont beaucoup plus courtes, plus faciles et moins chères que celles vers Bangkok.

Au milieu d'opinions aussi diverses, laquelle choisir? Où est la vérité?

Il est tout d'abord un fait certain que je me suis trouvé bien à même de constater, c'est que la plus grande partie du courant commercial de Luang-Prabang vient de Bangkok ou se dirige vers cette ville.

Dans cette direction il suit deux routes :

Luang-Prabang à Pak-Lay par le Mékong Pak-Laï à Pitchaï ou Outaradit par terre et de là à Bangkok en redescendant la Ménam (c'est cette route que nous suivons au retour) vingt-six jours en descendant; cinquante-deux en remontant

Ou bien Luang-Prabang à Nong-Kai par le Mékong; de Nong-Kai à Korat et de Korat à Bangkok (voie un peu plus longue que la première).

Ces routes, assurément moins courtes que celle du Tonkin qui met Luang-Prabang a trente jours

d'Hanoï, ont sur cette dernière plusieurs avantages : elles présentent moins de risques par eau, et, sur terre, sont beaucoup meilleures. Entre Pak-Lay et Outaradit, on traverse un terrain plat, sur lequel les éléphants circulent aisément par un chemin large et où il faudrait bien peu de travaux pour poser des rails. La Ménam n'a pas de rapide, porte des bateaux commerçants d'un autre tonnage que les pirogues du Song-Bo, et, à la saison des pluies, des vapeurs.

Du côté de Korat, on trouve les charrettes à bœufs.

En raison de la facilité des communications, les prix de transport de Luang-Prabang à Bangkok et *vice versâ* sont, sinon meilleur marché, du moins les mêmes que ceux *viâ* rivière Noire. Ayant fait moi-même les deux routes, j'ai pu relever et comparer les frais. M. Massie m'a dit être arrivé à la même conclusion.

Le commerce du Laos, comme celui de la plus grande partie du Siam, est fait par les Chinois. Ils forment entre eux une sorte de franc-maçonnerie, une colonie dont les membres se soutiennent contre l'étranger, s'appuient, s'aident : une armée, dont l'avant-garde avance sans cesse,

échelonnant ses postes souvent à une demi-journée de distance dans le Siam, à trois, quatre ou cinq jours les uns les autres dans le haut pays. La vallée de la Ménam étant d'ailleurs fort peuplée, les commerçants qui ont l'intention de remonter plus haut ont l'occasion de faire du trafic pour ainsi dire tout le long de leur route. Maîtres des douanes, plus intelligents, plus travailleurs, plus sobres et plus rapaces que les Siamois, les Chinois constituent ici la classe commerciale. Mercantis habiles, ils vivent au milieu du peuple qu'ils exploitent, pénètrent dans les familles, connaissent les ressources et les besoins. Leurs moyens d'action sont des plus variés pour faire passer l'argent des poches étrangères dans les leurs; l'indigène, dont la bourse est restée fermée à leurs offres marchandes, se fait généralement prendre le soir à la maison de jeu, dont naturellement le Céleste commerçant a le monopole et empoche la cagnotte.

Contre de telles gens, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas lutter. En Orient (et dans certaines parties de l'Europe), le métier de colporteur est l'apanage de certaines races dont il est inutile de discuter les aptitudes; ici, ce sont les

Chinois. Notre rôle, à nous, est plus élevé : il consiste d'un côté à entreprendre et à diriger les grandes exploitations, à chercher de l'or, à extraire les rubis, à tirer le cuivre du sol, à faire tomber les bois de teck, etc.; de l'autre, à fournir les intermédiaires, les courtiers chinois ou indigènes, de matières premières, à tenir des comptoirs qui leur donneraient nos produits nationaux à aussi bon compte que les marchandises anglaises ou allemandes et avec profit pour nous le jour où notre industrie se sera décidée à créer et à produire *pour les colonies et les peuples d'Extrême Orient.*

Admettons même que nous renoncions définitivement aux raisonnements de certains de nos industriels, qui, loin de transformer leurs produits au gré des Annamites ou des Laotiens, prétendent changer les goûts de ces peuples ; le problème de l'extension de notre influence politique et commerciale dans la vallée du Mé-Kong ne serait pas encore résolu. Il nous faudrait encore arriver les premiers et à moins de frais que nos voisins.

Or, que font ceux-ci ?

Ils commencent la construction d'un chemin

de fer de Bangkok à Korat, et ils montent sur le fleuve des canonnières expédiées pièce par pièce :

« La ligne terminée, jamais ni le Cambodge ni l'Annam ne pourront, dit M. Archer, lutter avec le Siam pour le commerce de la vallée du Mékong ».

A moins toutefois, ajouterai-je, que nous sachions combattre à armes égales, qu'à des rails nous répondions par des rails, à des vapeurs par des vapeurs, qu'à la ligne de Korat, destinée à joindre le golfe et le port de Bangkok au Mékong, nous opposions une voie ferrée beaucoup plus courte unissant le grand fleuve aux côtes d'Annam. La ligne pourra peut-être être établie entre Vinh et Houtène, ou mieux, si l'on s'en rapporte aux renseignements des capitaines Cupet et de Malglaive, entre Ban-Monc et Tourane, appelée à devenir un jour par sa position au milieu de la courbe indo-chinoise comme par la largeur et la profondeur de sa baie, le grand port de l'Annam. Cette ligne passerait par Quang-Tri et Ai-Lao. On pourrait peut-être même s'arrêter à cette dernière ville d'où les pirogues en toutes saisons, les chaloupes pendant trois mois de l'année, atteignent le Mékong.

Le trajet depuis la côte est court, le maximum d'altitude trois cents mètres. Les Annamites avaient vu juste lorsqu'ils avaient baptisé le village établi sur le Tchepone du nom d'Ai-Lao, « porte du Laos ». C'est par lui, en effet, que doit passer tout le commerce du haut Mékong jusqu'au confluent du Se-Bang-Hien. Le jour où les marchandises pourront être amenées à peu de frais à Ai-Lao, et où des chaloupes à vapeur circuleront sur le Mékong et ses affluents, le courant commercial de Luang-Prabang se détournera entièrement à notre profit de la voie qu'il suit actuellement. Nous n'aurons plus à craindre Korat ni Bangkok ; Tourane sera le Bombay de l'Annam, l'entrepôt du Laos.

Tout le mouvement se détournant vers l'est, le commerce avec Xieng-Maï diminuera forcément dans des proportions considérables ; il se fait actuellement par caravanes d'éléphants directement par terre en passant par la principauté de Nan, ou plus souvent, par terre, de Xieng-Maï à Thareüa 8 jours au-dessus de Luang-Prabang) et de là en radeau sur le Mékong. Les prix de transport ne sont pas très élevés, mais, comme le montre le tableau cité plus haut, les objets ayant déjà par-

couru un certain trajet pour venir à Xieng-Maï y ont une valeur beaucoup plus élevée que sur la côte; ils ne pourront guère rivaliser avec un stock déposé à Tourane.

Quant au commerce avec le nord, avec les Sibsongpannas et la Chine, il diminue déjà. Nous voyons se produire ici sur une petite échelle le même phénomène, qui, au Tonkin, a été une des causes du retard de l'essor commercial avec les provinces limitrophes: la ferme de l'opium établie à Luang-Prabang par les Siamois. Non contents pendant ce siècle d'avoir ruiné, dépeuplé la vallée du Mékong, et de l'écraser maintenant d'impôts, ils semblent vouloir mettre son commerce dans un étau, pour l'empêcher de se développer. A notre propre point de vue, nous n'avons guère à nous occuper de la diminution des rapports de Luang-Prabang avec la Chine, nous pouvons même, si nous sommes habiles, en profiter; les caravanes transportant l'opium, qui avaient coutume de descendre le long des rives du Mékong auront intérêt à se détourner du côté de la rivière Noire, elles gagneront à faire leurs échanges avec le haut Tonkin.

A ma connaissance, il n'est venu cette année

à Luang-Prabang qu'une caravane du nord, soixante mules de Xieng-Hong faisant le trajet en un mois, par petites étapes. Huit étaient chargées de fer, quatre de thé, (environ six paniers), les autres portaient de l'épicerie chinoise, du sucre, de l'opium et quelques soies.

En résumé, en me rapportant à ce que j'ai vu et aux renseignements qui m'ont été communiqués, j'arrive aux conclusions suivantes :

Le Laos est beaucoup moins riche qu'on ne l'a généralement prétendu; le commerce de Luang-Prabang, en particulier, est minime; il n'y a place tout au plus que pour une ou deux maisons françaises dont le rôle sera de fournir les intermédiaires d'un stock européen, d'acheter les produits indigènes, de développer, autant qu'il est possible, chez un peuple paresseux, les industries locales, d'entreprendre, avec des ouvriers Kas, les grandes exploitations: extraction des mines, coupe des forêts. Mais, pour établir d'une manière utile notre influence politique et commerciale dans le Laos, il ne suffit pas que nous parlions énergiquement à Bangkok, il faut que nous profitions des avantages considérables que nous donne le voisinage des côtes d'Annam. Dans ce

but, nous devons, le plus tôt possible, mettre sérieusement à l'étude la construction d'une route carrossable, en attendant la pose des rails, qui reliera la côte au point le plus rapproché où commence la navigation sur un des affluents du Mékong. La tête de ligne sur le littoral devra en même temps offrir un abri sûr aux navires de commerce; Tourane, d'un côté, avec sa magnifique baie et, qui plus est, ses charbonnages, Ai-Lao, de l'autre, avec le Tchepone à ses pieds, voilà, ce me semble, où il faudra chercher la solution du problème. A quand les études? A quand les ingénieurs? Que ceux qui conseillent d'attendre jettent un coup d'œil sur l'autre rive du Mékong; qu'ils regardent les Anglais et les Allemands établir les terrassements de la voie de Korat, et qu'ils comprennent alors que nous ne pouvons pas perdre de temps, de peur de rappeler une fois de plus à nos voisins asiatiques la fable du lièvre et de la tortue!

CHAPITRE VIII

Retour. — De Luang-Prabang à Bangkok. — Sur le Mékong; rapides. — Pak-Lay ; cour d'amour. — A éléphant; dans la forêt. — La Ménam ; les Chinois ; le commerce. — Pac Nam Po ; Européens. — Bangkok.

M'étant décidé à quitter Luang-Prabang pour redescendre à Bangkok, j'ai le choix entre quatre routes principales : par Xieng-Maï et Raheng en redescendant le Méping ; par Nan en prenant directement de Luang Prabang par terre jusqu'à la Ménam ; par Pak-Lay en redescendant pendant quelques jours le Mékong, et allant ensuite rejoindre la Ménam à Pitchaï ou Outaradit ; enfin par Nong-Kai sur le Mékong, et de là à Korat. Notre état de santé et aussi la saison avancée nous font adopter la plus courte, la route de Pak-Lay, qui a pour moi l'avantage d'être une des voies

commerciales les plus suivies et me donnera une petite idée de la navigation du Mékong.

Le 17 avril, dans l'après-midi, ayant fait nos adieux à MM. Massie et Counillon, et à tout le personnel du consulat, nous partons. Notre embarcation est grande et confortable; c'est un palais à côté des pirogues de la rivière Noire ou du Nam-Ou. Un radeau de bambous est posé sur deux pirogues parallèles; le toit est assez haut pour qu'on puisse se tenir debout; l'ensemble, divisé en trois pièces, porte, en plus de nous-mêmes, l'interprète, les boys et huit rameurs; quatre sont placés à l'avant, et deux ont des rames dans le sens de l'axe du bateau pour le diriger dans les rapides; un homme tient à l'arrière une longue rame, servant de gouvernail. Notre installation est vite faite dans cette maison flottante: dans un coin, nos lits; au milieu, une table et des chaises; et à l'autre extrémité un foyer fait de pierres et de sable, qui nous permettra de faire notre cuisine en marche.

Après quinze jours de travaux ininterrompus à Luang-Prabang, nous ne sommes pas fâchés de nous reposer à bord. Le temps passe vite; nos bateliers sont aimables, et répondent volon-

tiers à nos questions. Le soir, les nuits étant superbes, j'en profite pour les interroger sur l'astronomie ; ils connaissent la plupart des constellations ; la grande Ourse a reçu chez eux le nom de l'Éléphant ; le baudrier d'Orion, celui de l'Arc (à cause de deux petites étoiles à côté, figurant la flèche). Vénus est l'*étoile que les cochons n'aiment pas*, parce que, dit-on, elle est si brillante, que les cochons ne mangent pas lorsqu'ils la voient.

Des étoiles et du ciel, nous passons à l'autre vie. Sur ce chapitre, nos hommes pour nous renseigner nous renvoient aux vieillards ; eux-mêmes savent peu, croient que les gens charitables seront récompensés en se réincarnant après leur mort, que les méchants iront en enfer, « mais, ajoutent-ils, il y a à Luang-Prabang des hommes qui ne croient pas à l'enfer, qui ne donnent pas aux bonzes, qui boivent du tchoum-tchoum et fument de l'opium. »

On trouve déjà ici des libres penseurs.

Quant aux soldats siamois qui, au nombre de cinq, dont un caporal, nous suivent sur un petit radeau, rien à en tirer. J'en suis à me demander qu'ils font derrière nous; détachés à notre

suite par le colonel siamois, sous prétexte de nous protéger et de nous aider, ils font, je crois, vulgairement et innocemment le métier d'espions. Nous nous en mettons d'ailleurs peu en peine.

Jusqu'à Pak-Lay la navigation est assez facile; le fleuve, large en moyenne de cent à deux cents mètres, est bordé de bois, ou de collines peu élevées ; les eaux basses laissant à découvert des îlots ou de grands bancs de sable.

Les rapides sont nombreux ; quelques-uns, tels que le Keng-Sanià ou le Keng-Luong, sont mauvais. Des rochers noirs schisteux, atteignant une hauteur maximum de cinq mètres, mais placés pêle-mêle en tous sens, forment un vrai barrage. Dans les couloirs étroits l'eau descend en nappe unie, semble se laisser glisser avec une vitesse vertigineuse, ou se lève en hautes vagues ; ailleurs elle vient se briser contre une paroi, pour changer de direction, et, se heurtant au courant principal, forme des tourbillons en entonnoirs. Le passage d'une simple pirogue au milieu de ces remous doit être effrayant; avec nos radeaux, nos hommes, forts adroits d'ailleurs, s'en tirent bien, mais ils sont forcés de vider souvent l'eau entrée dans les pirogues.

Les rapides n'ont pas de légendes : « Nous les appelons, nous disent nos bateliers, comme nous avons entendu nos pères les appeler; les rapides ont été faits par Dieu avec le monde, comme les montagnes et les rivières. »

Hommes heureux qui ne se creusent pas l'esprit à chercher les causes premières !

Certains rochers ont leur histoire. Dans l'après-midi du 20, nous laissons à notre gauche une falaise calcaire descendant de toute sa hauteur à pic jusqu'au fleuve; elle peut mesurer deux cents mètres. Aux flancs de cette montagne, des arbres se cramponnent on ne sait comment; de nombreuses fissures se voient jusqu'à une grande hauteur, formant des grottes, tandis que des parties noires de la roche, plus dures que celles-ci et lavées par les pluies, s'en détachent et pendent en gigantesques stalactites.

Je fouille en vain les recoins avec ma jumelle, dans l'espoir de découvrir quelque pagode; point de statues, mais, sur une surface blanche, à une cinquantaine de mètres de hauteur, un écusson est dessiné, rempli de petites rangées de bouddhas.

Le rocher s'appelle Pakao (le rocher blanc).

Un Kha, raconte la tradition, s'étant aventuré sur la crête pour regarder le fleuve, fut poussé par un vent si fort qu'il tomba à l'eau ; loin de se tuer, il nagea quelques kilomètres plus bas et fut recueilli par les pirogues d'un village; les habitants, émerveillés du fait, se prosternèrent devant le Kha, lui donnèrent des présents et le nommèrent roi.

Sur la rive droite, le village de Muong-Liep jadis important, ne renferme plus que quelques maisons; les jardins sont remplis d'arbres fruitiers : cocotiers, aréquiers, orangers, pamplemousses, bananiers et des *mak tan ta late*[1] qu'on mange à la cuiller.

Nous ne trouvons pas à acheter de riz : les habitants en ont fort peu ; ils le font venir du Nam-Ou, ou de villages établis provisoirement pour la culture.

Devant les cases sèchent des gousses récoltées sur un arbre, pleines de graines qu'entoure un duvet soyeux semblable à celui de certains de nos peupliers; on l'appelle *nghiou*. Employé pour la consommation locale, il sert à faire des oreillers et des matelas.

1. En français, *cœur-de-bœuf*.

Sur des séchoirs, je vois aussi du tabac coupé en filaments; cette plante vient bien ici; on en trouve partout autour des villages, poussant comme de mauvaises herbes.

Ayant quitté Muong-Liep, nous campons, la nuit, sur la rive droite, auprès d'un banc de sable, couvert de restes d'abris et de débris de campements.

A une centaine de pas de là on trouve un étang, large de cinquante mètres et assez long; ses eaux vertes lui ont valu le nom de *nong kiou* (étang vert). Au mois de février, on vient de tous côtés, même de Luang-Prabang, camper sur ses bords et pêcher. On prend beaucoup de gros poissons; mais maintenant, nous dit-on, ils sont dans une grotte s'étendant sous le banc de sable. Je ne sais dans quelle mesure il faut croire à cette légende, mais il est certain qu'en marchant et en frappant sur le sable, on entend un son creux. Avant de pêcher on sacrifie deux buffles au dragon du lac et on boit du tchoum-tchoum.

Comme nous parlions de pêcher nous-mêmes à la dynamite, nos bateliers nous en détournent; « ils ne peuvent plonger à cause du dragon. »

Dans la nuit, nous avons un orage et de la pluie; la saison commence à changer.

Le lendemain nous arrivons dans la matinée à Pak-Lay. Le fleuve est ici large, bordé de bancs de sable et de rochers à fleur d'eau. Le village est situé sur la rive droite; les pilotis sur lesquels s'élèvent les maisons sont cachés par des claies en bambou, qu'on dispose pour enfermer les animaux. Une case assez propre nous est attribuée comme demeure; nous devrons rester un jour ici; le lieutenant siamois a commandé nos éléphants, mais nous ne les aurons que le lendemain. J'emploie une partie de la journée à faire des photographies; la ville, pour employer ce nom, n'est pas grande; elle comprend sept cent quatre-vingts habitants, y compris les femmes et les enfants; la garnison siamoise est de quatre-vingts hommes, qui changent tous les trois ans. Le lieutenant habite la moitié d'une assez vaste maison dont l'autre partie sert de magasin à des marchands chinois. Nous avons parlé plus haut de leur commerce à propos de Luang-Prabang.

Pak-Lay doit son importance à sa situation sur le Mékong à l'extrémité de la route la plus courte venant de la Ménam; dans les environs on trouve

du teck qui pourrait être avantageusement exploité; les animaux sauvages sont nombreux; on tue des cerfs et des bœufs pour leurs cornes. On m'affirme qu'un tapir a été tué près d'ici il y a quelques années, mais les renseignements indigènes sont si peu précis qu'on ne saurait guère s'y fier, et d'un autre côté je n'ai jamais entendu dire que les tapirs remontassent si haut.

Sur la route que nous allons suivre nous sommes renseignés par le second roi de Luang-Prabang, qui vient de la parcourir en revenant de Bangkok. Il loge auprès de nous, occupant une vaste chambre que ses bagages ont transformée en une vraie boutique de bric à brac; bocaux, fleurs en papier sous globe, chapeaux européens, vinaigriers, instruments de cuisine, on y voit un peu de tout ce qui a pu séduire le prince dans la civilisation européenne. Après un séjour de vingt-deux mois à Bangkok, il rentre à Luang-Prabang lentement, par petites journées. Mis avec élégance, il semble plus ouvert que son frère; après un échange de visites, il nous envoie en présent des noix de coco et des bananes.

Le soir le lieutenant siamois nous convie à une fête particulièrement originale.: sur une petite

terrasse devant notre véranda s'assoient une douzaine de jeunes filles, le buste entouré d'écharpes à fils d'or qu'on fabrique ici; une douzaine de jeunes gens se placent vis-à-vis; un joueur les suit porteur d'un orgue laotien qu'il a peine à placer, les tuyaux ayant près de quatre mètres de long; il en est réduit à percer la toiture, le dommage est facilement réparable.

Nous allons assister à un vrai duel de reparties entre hommes et femmes, à une sorte de joute littéraire.

Chaque camp est représenté par un champion : d'un côté un jeune homme à la figure assez expressive, qui fait jouer les muscles de son visage, de façon à produire toutes les mimiques possibles; de l'autre une vieille à la peau tannée, ridée, trouée de la petite vérole, qui pour être laide n'en a pas moins la repartie facile. L'orgue joue continuellement sur un ton grave, formant une sorte de basse; les assistants accompagnent en frappant dans leurs mains à certaines mesures.

Quand la femme repousse les propositions de son interlocuteur, celui-ci prend deux petites bougies, faites d'un peu de cire roulée autour de quelques fils, il les tient au pouce, fixées à l'ongle

et, ainsi éclairé, il gesticule tournant les mains, avançant ou retirant les bras, décrivant des courbes telles qu'en fait un magnétiseur pour ses passes. A ces gestes correspondent des haussements d'épaules, des contractions de la bouche, des mouvements du nez, des déhanchements du torse produits à des mesures marquées de l'orgue. Lorsque les grimaces sont drôles, les femmes marquent leur satisfaction par des éclats de rire.

Dans le groupe des jeunes gens quelques-uns prennent la voix pour soutenir ou exciter leur champion, ou pour répéter un refrain en chœur; c'est généralement une phrase populaire parmi eux, dont ni le lieutenant siamois ni l'interprète ne comprennent le sens. Il y a aussi une série d'exclamations qui se suivent et qu'on répète deux fois chacun; elles correspondent à nos encouragements : hardi! tiens bon! ferme! : « Aou! aou! aoua! iona! pemma! sempa! satna! »

Parfois le chant va crescendo, et le chanteur semble se hâter; l'assistance se passionne, on l'accompagne, on l'encourage, on le pousse; un godet de cuivre circule constamment, sans cesse rempli de tchoum-tchoum, on s'anime de plus en

plus et la séance se termine par un vacarme général.

Voici quelques échantillons du dialogue chanté, tels que je les ai écrits au fur et à mesure que l'interprète nous l'expliquait :

LUI. — « J'ai beaucoup de bien ; j'ai même des éléphants. »

ELLE. — « Je ne suis pas libre. »

LUI. — « Si vous m'épousez, vous n'aurez rien à faire et vous serez libre d'agir à votre guise. »

ELLE. — « Je suis mariée. J'ai un enfant. »

LUI. — « Ce n'est rien ; je m'arrangerai avec votre mari pour qu'il vous laisse. »

Le chœur répond en prenant un refrain trop léger pour être reproduit ici.

ELLE. — « Vous êtes marié. »

LUI. — « Demandez aux habitants du village, je suis seul. »

ELLE. — « Je sais depuis longtemps que vous êtes pauvre ; vous n'avez pas même une roupie. »

LUI. — « Je n'ai pas une roupie, mais nous ferons du commerce et nous aurons beaucoup d'argent. »

ELLE. — « N'espérez-vous pas vous marier avec moi ? »

LE CHŒUR. — « Il est triste d'épouser une vieille. »

LUI. — « Je ne pourrai vous épouser maintenant, mais plus tard quand votre mari sera mort. Votre visage est très joli, beau comme un dieu qui se trouve au milieu de la pagode, si beau que j'ai peur de le regarder. »

Et il fait mine de s'éloigner en exprimant la terreur ; les jeunes filles éclatent de rire.

ELLE. — « A une petite rivière, on ne peut boire beaucoup[1]. »

LUI. — « Il y a deux bougies ici ; mon visage est bien éclairé ; vous plaît-il ou non ? Il faut le dire. »

ELLE. — « Je vous aime et vous ne m'aimez pas ; avec qui vais-je me marier ? »

LUI. — « Quand nous mourrons, nous mourrons ensemble ; on nous brûlera ensemble. »

ELLE. — « Lorsque les flammes monteront, vous partirez et laisserez la jeune fille mariée. »

LUI s'approche du groupe des jeunes filles et les éclaire avec les bougies, puis revient faire la cour à la vieille.

1. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a

LUI. — « Si vous devenez ma femme, je ne vous abandonnerai pas; je n'en trouverais pas d'aussi jolie que vous. »

ELLE. — « Nous allons nous dire adieu; si vous m'aimez, nous nous rencontrerons dans quelques jours. »

LUI. — « Lorsque je sortirai d'ici, je ne trouverai pas de jeune fille aussi jolie que vous, je mourrai. »

Sur ces mots, la séance prend fin, et tout le monde se retire.

La nuit, nous sommes gardés par une sentinelle qui, de quart d'heure en quart d'heure, répond par deux coups sur un petit gong aux coups frappés sur un plus grand à la pagode. C'est le « garde à vous » de nos sentinelles qui se répondent de loin en loin.

22 avril.

Nos éléphants nous ayant été amenés de bonne heure, nous les chargeons aussitôt et partons.

Notre convoi se compose de sept animaux de petite taille, si je les compare à ceux que nous avons eus aux Indes. Les nôtres ne portent ici

que cent tchangs (cent vingt kilos); ils appartiennent à plusieurs familles et non au village en commun. Un animal de quinze ans vaut de six à sept tchangs, environ quatre cent quatre-vingts à cinq cent soixante roupies; celui que je monte est estimé à six cent quarante roupies. Les éléphants demandent beaucoup de soins, qu'on leur accorde d'autant plus volontiers qu'ils représentent une fortune pour leurs possesseurs. Ils sont sujets à des maladies, notamment à la diarrhée; on leur donne alors à manger de l'indigo avec de la canne à sucre.

Chaque éléphant a deux hommes affectés à son service; ils se relayent, l'un montant sur son cou et le dirigeant, pendant que l'autre va à pied. Ce dernier coupe souvent des branchages qu'il donne à manger à l'animal, tout en marchant. La nuit, un des hommes dort près de l'aoudah, tandis que l'autre reste près de l'éléphant. On attache nos montures, mais il faut les changer plusieurs fois de place par nuit pour leur permettre de trouver à manger.

Je retrouve avec plaisir ces bonnes grosses bêtes au milieu desquelles j'ai passé un mois aux Indes. Bien qu'ici les gardiens paraissent plus

doux, les éléphants sont moins intelligents, ou plutôt moins bien dressés, car, comme ailleurs, ils ont été pris en liberté; ils se reproduisent rarement en domesticité. Au Cambodge, nous dit notre interprète, on voit plus souvent les éléphants domestiques se reproduire. Le père de Takiate qui en a deux depuis une quinzaine d'années, en a eu un petit qu'il a vendu au roi.

Sous le rapport de la marche, les éléphants laotiens me semblent également inférieurs à leurs congénères des Indes; à peine les premiers font-ils trois kilomètres à l'heure en bon terrain. Cette lenteur d'allure, toujours réglée et presque mathématique, permet de faire avec une grande précision les observations à la boussole, mais, cet avantage à part, finit par devenir très fatigante et ennuyeuse. On arrive pourtant à se faire à son aoudah, et à s'y installer tant bien que mal. Imaginez-vous une selle en forme de bât, reposant à même sur le dos de l'animal, et tenue par une sangle de rotin ; devant, une corde passant sur la poitrine, et derrière, une croupière assez lâche faite d'un bâton tenu par deux cordes. Sur le bât s'élève une petite caisse en bambou tressé s'évasant en haut, et recouverte d'une bâche

en paillote ; on met les bagages dans cette caisse. Pour les voyageurs on la recouvre d'une planche en bambou ; un rebord permet de placer derrière soi son sac, son appareil, son fusil, etc. On se tient les jambes croisées ou pendantes devant, ou plus souvent on se couche en Z.

A cheval devant, le cornac, les pieds passés dans une corde en guise d'étriers, active ou dirige l'éléphant avec ses jambes. Il lui parle peu, et je ne le vois jamais employer le fer en forme de pioche qu'il tient à la main. Il quitte rarement sa monture pendant la journée ; aux rivières il descend avec une ficelle un petit tube de bambou qu'il remonte pour boire.

Nous-mêmes faisons le moins d'arrêts possible. Nous emportons quelques provisions dans nos aoudahs et mangeons en route. Les journées sont longues ; on part à six heures du matin pour ne faire halte que vers cinq heures.

Durant plusieurs journées dont trois consécutives nous ne sortons pas des forêts ; par place des coins de forêts vierges, avec des lianes énormes reliant les arbres, des ficus géants, qui semblent faits à la base de nombreuses colonnettes accolées les unes aux autres, pour ne plus for-

mer au-dessus de deux ou trois mètres qu'un tronc blanc, élancé. Les indigènes appellent cet arbre *Maï Puei*, il fournit un excellent bois pour les rames. Ici le paysage est beau, on se plait à contempler cette végétation grandiose, au milieu de laquelle on paraît se faufiler comme un nain; on craint à chaque pas de voir les parois de l'étroit passage se refermer, et de se sentir étouffé.

Hélas ! la forêt vierge n'est que l'exception; plus souvent on chemine au milieu de bois clairsemés; les arbres qui les composent ont souvent l'écorce du chêne; de taille moyenne ils s'élancent droits. Les branches latérales sont remplacées par de larges feuilles sortant du tronc; c'est la *sal forest* du Népal. Parfois on trouve sur ces arbres des orchidées en touffes, aux fleurs roses, ou jaunes, tigrées de pourpre. J'en emporte quelques-unes malgré les difficultés que nous trouvons à les cueillir, d'abord pour descendre de notre animal et remonter sur son dos, et ensuite pour éviter les fourmis qui généralement ont élu domicile dans les racines de la plante, et nous envahissent contre notre gré. La recherche des orchidées à part, et je n'en ai vu que trois espèces, je ne connais rien au monde de mono-

tone, comme la traversée de ces bois où l'on a toujours devant soi le même spectacle borné, manquant d'horizon, manquant de variété, manquant de vie. Pas un chant, pas un cri, pas un être vivant; on se croit reculé de plusieurs milliers d'années, assistant à une des étapes de la création ; la vie végétale existe, encore très simple, la vie animale n'a pas encore paru. J'ai parcouru pendant des semaines des steppes au milieu desquels seuls s'égaraient quelques animaux ; les lignes qui semblaient les limiter, leur étendue, leur couleur, donnaient à songer. Mais je n'ai rien connu d'aussi triste que cette verdure, toujours la même, toujours uniforme à mesure qu'on avance, et qui semble refuser de répondre aux appels d'un soleil fécondant.

Nous sommes dans la saison sèche et ce n'est qu'à la nuit que nous trouvons un mince filet d'eau, presque aussi muet que la nature qui l'environne. Et pourtant, après la tristesse de la journée, c'est pour nous la délivrance; les éléphants se rangent; on les décharge; on dresse les abris de la nuit; on allume les feux ; on mène les animaux boire; notre activité est en jeu; au mutisme et à la solitude du paysage, nous répondons par notre

propre vie; à l'envie irrésistible de pleurer succèdent le rire, les conversations, les questions; nous nous retrouvons.

Dans la solitude des forêts où nous sommes à l'affût du premier motif d'intérêt venu, le moindre incident éveille notre attention : c'est un éléphant qui prend peur et qui s'écarte de la route, en poussant un cri rauque; une cage qui tourne et qu'il faut remettre droite; la rencontre d'une caravane de bœufs. Ces animaux sont petits avec une tête fine, et des membres élégants; ils portent de longs paniers placés des deux côtés d'un bât rembourré et recouverts d'un couvercle en bambou; on leur met en route une sorte de musette, comme aux chevaux des caravanes du Yunnan pour les empêcher de manger. Leurs conducteurs sont généralement des habitants d'un village qui se sont déplacés provisoirement pour faire des cultures de riz; ils ont de petites tentes à deux versants en toile ou en paillotes.

A défaut d'animaux ou de fleurs, nous nous occupons du règne minéral; pendant quelque temps nous traversons des grès coupés de bandes calcaires où je ramasse quelques fossiles. Ailleurs nous trouvons du minerai de fer en grande

abondance, sous forme de petites sphères comme du plomb de chasse.

Une après-midi je remarque le long de la route des tas de pierre à base rectangulaire, le grand axe perpendiculaire à nous. Sur les côtés sont appuyés des morceaux de bois; un peu plus loin de petits tas circulaires entourent le pied des arbres. Nous parvenons non sans difficulté à apprendre de nos hommes que l'esprit d'un sorcier habite là, et que, quand on passe, on jette quelques pierres afin qu'il ne tracasse pas le voyageur.

Cette coutume me rappelle les obos si fréquents dans l'Asie centrale et au Tibet. Les soldats siamois nous disent qu'on n'en trouve pas de semblables au Siam. Nous sommes ici sur le territoire de Pitchaï, dépendant directement de Bangkok, mais de population et de mœurs laotiennes.

Ces rares incidents ne suffisent guère à corriger la monotonie de la route, et c'est avec un véritable sentiment de satisfaction que nous sortons des forêts; en pays cultivé nous couchons dans les *salas*, ou auberges publiques; nous y faisons parfois des rencontres intéressantes.

Le 26 avril, la case où nous nous arrêtons, a le double emploi de sala et de pagode; nous partageons la chambre commune à l'amiable avec des marchands birmans; ce sont des hommes au teint clair, portant un turban au milieu duquel apparaît un petit chignon; un vieillard a les oreilles largement percées à la manière des Kas.

Nos compagnons sont venus de Muong-Pay vendre des étoffes ici, et ils retournent chez eux. Ils sont tatoués de bleu depuis le genou jusqu'à la ceinture, et plusieurs ont des dessins vermillon, représentant des médaillons sur la poitrine, le dos et même le cou.

Au coucher du soleil, nous assistons aux exercices religieux des prêtres; le vieux bonze frappe le gong, le laissant vibrer lentement et doucement; la cérémonie a quelque chose de triste. Je pense que chez nous, lorsqu'on se sert d'un gong, on sait seulement le frapper brutalement pour faire le plus de bruit possible, mais on ignore le moyen de lui faire produire ces sons plaintifs et éloquents dans leur tristesse.

Encore quelques petits coups secs pour appeler les élèves, et le prêtre accompagné de ses bonzil-

lons récite la prière posément et gravement; puis de leur côté tout rentre dans le silence.

Les indigènes semblent ici bien tranquilles; nous faisons bon ménage avec eux; on nous considère comme des personnages importants; témoin cette sala, où nous passons une nuit, sur le devant de laquelle un écriteau porte : « Réservée aux grands hommes et aux mandarins ».

Il est pourtant un point sur lequel nous sommes rarement d'accord avec les villageois j'avoue que c'est le principal : le chapitre de l'alimentation. Nous arrivons tard et on ne veut pas vendre la nuit; d'autres fois, on prétexte la sécheresse pour répondre qu'il n'y a rien, ni œufs ni poulets. Un soir, auprès d'un village, on nous dit qu'il n'y a pas d'eau à boire. Devant cette mauvaise volonté, dont la première cause, à mon avis, est la terreur qu'inspire la présence de nos soldats siamois, je suis obligé d'en venir aux menaces. Elles produisent un bon résultat, mais j'envoie au diable nos quatre gardiens, aussi inutiles qu'ennuyeux, obséquieux et peu débrouillards; nous saurions nous tirer bien plus facilement d'affaire sans eux. Leurs renseignements, lorsqu'ils en donnent, sont tou-

jours inexacts; devant leur assurance, nous avons parfois la naïveté de nous incliner, et notre bonne foi nous coûte cher; elle nous fait surprendre par la nuit, perdus, sans gîte ni manger. Assurément, les amateurs de pittoresque y trouveraient leur compte; le temps est orageux; il fait très noir; on n'est illuminé que d'instants en instants par les éclairs; les éléphants marchent lentement; les cris d'innombrables grenouilles produisent une grande clameur continue, que dominent parfois les roulements du tonnerre; on croit entendre le brouhaha d'une foule. Avec la nuit sont venues des lucioles qui apparaissent de tous côtés pour disparaître aussitôt; on les prend sans cesse pour les lumières d'un village; on avance avec confiance, et ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'on se reconnaît le jouet d'une illusion étrange. C'est dans les ténèbres quelque chose de semblable au mirage, une sensation fatigante, à la longue, décevante, exaspérante, à laquelle nous préférerions cent fois une bonne table et un bon lit. Qu'on n'aille pas m'accuser ici de matérialisme; personne n'aime plus que moi la poésie; mais je pense, pour ma part, qu'aux ventres creux la Muse apparaît comme une

bien mince consolation. Que ceux qui ne me croient pas tentent l'expérience; je leur en indique ici les moyens.

Le 30 avril, ayant traversé une petite plaine cultivée, nous arrivons sur les bords d'une rivière, large d'une centaine de mètres, roulant lentement une eau trouble entre des berges sablonneuses : c'est la Ménam, le fleuve du Siam. Nous nous arrêtons au village de Ban-Tahit, situé à huit cents mètres en amont de la ville plus importante d'Outaradit. C'est là que nous laissons nos éléphants.

A mes yeux, notre voyage se termine ici; nous arrivons en contrée très connue, souvent décrite, presque civilisée. Les bateaux à vapeur remontent la Ménam en saison pluvieuse ; il ne nous reste qu'à franchir le plus rapidement possible la distance qui nous sépare de Bangkok; et pourtant quoique, ou plutôt parce que, en pays demi-civilisé, notre dernière étape me semble sinon la plus dure, du moins la plus fatigante; il nous tarde d'arriver. Le paysage trop monotone me rappelle celui du bas fleuve Rouge ou de certaines parties du Gange; des berges assez basses sont surmontées de villages sales, moins pittoresques

que ceux du Mékong. Ce n'est qu'à peu de journées au-dessus de Bangkok qu'on commence à trouver des aspects plus variés, dans les pagodes dont les poteaux viennent s'appuyer jusque dans l'eau, dans les ruines des anciennes cités dont les teintes grises se perdent dans la verdure envahissante.

Dépourvue du caractère pittoresque qui est attaché aux rivières du haut pays, la vallée de la Ménam, au point de vue pratique et commercial, fournirait matière à une étude particulièrement intéressante; elle est très peuplée et très commerçante.

Nous avons dit ailleurs que c'est au dépeuplement violent de la vallée du Mékong, fait par le Siam, que celle de la Ménam doit une partie de sa population.

Siamois et Laotiens sont frères, ils sont tous deux Thaïs, et avec quelques légères différences parlent la même langue, écrivent de la même façon.

A côté de ces populations indigènes, nous trouvons l'élément chinois; ici comme ailleurs, nous le verrons tenir les cordons de la bourse et la remplir continuellement, aux dépens des habi-

tants au milieu desquels il vit. Tandis que ceux-ci, assez indolents et fort paresseux, ne travaillent que pour vivre, le Chinois ne vit que pour travailler, c'est-à-dire pour gagner de l'argent. Toutes les forces de son être, tous les moyens dont dispose son intelligence, ne tendent qu'à un but *to make money*, pour employer l'expression anglaise. Aussi ne faut-il pas s'étonner de le voir maître du commerce, du jeu, de l'opium, de la douane, exploiter les qualités comme les vices de l'indigène, avec le bon *plaisir* du gouvernement auquel il paie la dîme. Considéré comme étranger, le Chinois est plus favorisé que le Siamois; il ne paie en effet qu'un impôt de capitation de trois à quatre ticaux tous les trois ans, ce qui ne l'empêche pas de se plaindre.

Les intérêts commerciaux l'attachent à l'État, qui n'a pas à craindre de le voir pratiquer la piraterie. Il y a quelques années, des Chinois qui travaillaient au moulin à riz de Bangkok ayant formé des sociétés secrètes et s'étant battus furent dispersés par quelques soldats siamois, et tout rentra dans l'ordre. Le danger pour le Siam à laisser se développer l'élément chinois est d'un autre ordre; c'est celui que présente partout l'invasion chi-

noise, lorsqu'elle ne se trouve pas en face de populations aussi fortes qu'elle comme au Tonkin ; à savoir : la démoralisation des races qui lui sont inférieures, l'accaparement des richesses du pays, le drainage calculé et méthodique de tout l'argent, l'intelligence étrangère substituée à celle de l'habitant; c'est en un mot la lutte du plus fort contre le plus faible qui finit forcément par être mangé.

Avec les Chinois, nous retrouvons la morgue que nous leur connaissons déjà, et ce caractère d'insupportable curiosité souvent gouailleuse qui fait que le voyageur est entouré et harcelé par eux, comme le cheval par les mouches. On regrette l'indifférence tranquille des Thaïs du haut pays. Les Chinois tiennent des boutiques de marchandises européennes dans ces larges bateaux, reliés les uns aux autres, sortes de maisons flottantes, qui constituent une bonne partie des villes bordant la Ménam ; toujours les mêmes objets. A Pitchaï, je passe en revue la pacotille de l'un d'eux ; je vois : des bouteilles d'huile d'olive, des bonbons, des médecines, des tire-bouchons, des pipes, des flacons d'odeur, des bouteilles d'eau de rose, des chapeaux de paille, des boîtes en fer-blanc avec des panneaux repré-

sentant des épisodes de la guerre de 1870 et la France apportant des provinces à l'Allemagne : des étoffes, de petites vestes blanches, des chaînes de montre, des châtelaines, des filtres à charbon, des scies, des glaces, des parapluies, des huiliers montés en bois, des lampes à pétrole, des cordes, des tarières, des bâches et instruments de fer. Tout est allemand ou anglais, rien de français Le commerçant me dit vendre en six mois pour soixante tchangs[1] de marchandises, soit pour seize mille francs par an. Comme je lui demande pourquoi il n'achète pas d'objets français : « Ils sont de bonne qualité, me répond-il, mais pas si bon marché que les produits anglais ou allemands. »

De fait, le commerce français sur la Ménam est presque nul ; nous avons quelques protégés, on est heureux d'apercevoir de temps en temps un drapeau tricolore ; mais, pour ma part, je préférerais un peu moins de pavillons, et un peu plus de marchandises ou de productions. Je n'en vois point ou prou ; un comptoir français établi à Pak-Nam-Po a été fermé il y a deux ans ; dans Bangkok même, je ne vois qu'une boutique fran-

1. Le tchang de quatre-vingts ticaux.

çaise, fournie surtout de parfums, d'objets de toilette et d'articles de Paris. Tandis qu'entre Bangkok et Singapour se fait un service de va-et-vient, presque quotidien, par steamers suffisamment grands, la capitale du Siam ne communique avec Saïgon que deux fois par mois, par un petit vapeur de la Compagnie nantaise, le *Jean-Baptiste-Say*. Les négociants du Céleste-Empire, que je crois pratiques au premier chef, ne se risquent pas à commercer avec Saïgon, à cause des formalités à remplir et des droits élevés. Quant à nous-mêmes, pour créer d'importantes compagnies marchandes, nous attendons, ici comme du côté du Tonkin, que nos capitaux soient un peu moins timorés, et nous laissons les autres nations prendre une place que la situation géographique et l'importance de nos colonies devraient nous permettre d'occuper les premiers.

C'est le 12 mai que nous arrivons à Bangkok; il nous tardait d'avoir atteint le terme de notre voyage. Nous sommes fatigués, et notre dernier trajet, malgré le confort apparent dont nous jouissons après la navigation sur la rivière Noire, ne nous a guère reposés. Les préoccupations continuelles, les mauvaises dispositions fréquentes

des bateliers et des habitants, les changements d'embarcation, les retards apportés par suite de manque de renseignements ou de fausses informations, le peu de profondeur des eaux, les bancs de sable et les troncs d'arbre, remplaçant ici les rapides, enfin la température chaude d'abord, puis les pluies et les orages; autant de soucis, de contre-temps, de difficultés, qui ne nous laissent qu'un mauvais souvenir de la navigation de la Ménam.

Sur eau, nos gardes du corps, les quatre soldats siamois, sont encore moins débrouillards, s'il est possible, que sur terre. Chargés de nous protéger, ils en arrivent à implorer notre protection. Le 8 mai, à Pak-Nam-Po, ils viennent nous trouver, éplorés, se plaignant d'avoir chaviré, d'avoir perdu tous leurs biens (?) et d'avoir été maltraités par des Chinois; ils requièrent notre justice contre ces derniers.

Voici ce qui s'est passé : les Chinois ont ici le monopole du tabac, et comme il en vient beaucoup de Pitchaï, ils ont établi un octroi à Pak-Nam; or les douaniers ont sonné trois fois pour faire arrêter le bateau siamois; celui-ci continuant, sans tenir compte des avertissements, le bateau

de l'octroi s'est mis à sa poursuite, l'a rencontré et dans la collision l'a fait chavirer.

Pour nous, érigés ici en tribunal, nous n'avons qu'à nous déclarer incompétents, et à souhaiter bon voyage aux soldats (que d'ailleurs nous n'avons plus revus), en les avertissant que, s'ils nous ennuient encore, c'est nous-mêmes qui leur ferons prendre un second bain.

A Pak-Nam, nous rencontrons deux Européens, un Danois et un Anglais, qui quittent la Ménam, pour remonter son affluent, le Méping (Ménam Laheng, comme l'appellent nos bateliers), afin de faire le commerce du teck. Nous passons la soirée ensemble, causant du pays que nous venons de parcourir. Le Danois, après être resté cinq ans dans l'armée siamoise comme officier instructeur, écœuré de ne pouvoir faire de ses hommes de bons soldats, a quitté sa fonction, et s'occupe du teck. On vend le bois au tronc; un tronc de dix à douze mètres de long sur environ quatre-vingts centimètres de diamètre se paye dans les quarante ticaux. On le descend aux hautes eaux; les radeaux, sur le Méping, sont formés à dix jours au-dessus de Pak-Nam. Les tecks sont appelés à disparaître du Siam dans un avenir pro-

chain ; il faudra alors, nous dit-on, en chercher sur le Mékong, du côté de Pak-Lay et de Nan.

A propos du Mékong, mon interlocuteur me raconte avoir traversé Luang-Prabang, en descendant au Cambodge; selon lui, il y a peu de commerce à faire sur le haut Mékong ; les moyens de communication sont difficiles et les habitants n'ont pas d'argent.

Ayant pris congé de nos hôtes, nous essayons en vain de fermer l'œil, envahis que nous sommes, sans moyens de défense, par des nuées de moustiques.

Trois jours après, nous arrivons au milieu de la nuit à Ayuthia, l'ancienne capitale, célèbre encore par ses monuments, et par son palais, le Versailles du roi de Siam. Nos bateliers chinois ont ramé dix-sept heures de suite; nous avons obtenu cette somme de travail, grâce au mode de paiement adopté : pendant toute la descente de la Ménam, je promets à nos hommes une prime en proportion inverse du temps employé à parcourir la route ; ce système les stimule et donne de bons résultats.

Malgré les dangers qu'on nous faisait craindre de la part des pirates, nous n'en avons pas vu la moindre trace.

Les canaux d'Ayuthia sont encombrés par une flottille de petits steamers. Sans perdre de temps, nous allons de l'un à l'autre, réveillant les chauffeurs jusqu'à ce que nous en ayons rencontré un qui consente à nous descendre aussitôt à Bangkok.

Notre affaire est vite trouvée, et nous voilà aussitôt repartis, filant par un clair de lune superbe. Étendu sur la dunette, je ne vois que les grands arbres des deux côtés, et j'éprouve cette sensation délicieuse, d'être seul, tranquille, emporté bien vite à travers une grande forêt. Je reste longtemps éveillé, à suivre du regard la verdure qui semble courir derrière, à mesure que nous passons, et qui finit en décrivant des courbes, comme un ruban jeté négligemment.

Je songe que nous sommes près de Bangkok, c'est-à-dire du terme du voyage, et malgré le plaisir de recevoir des nouvelles, je ne puis me défendre d'un certain serrement de cœur; quelque chose d'analogue à ce que doit éprouver un faucon, lâché à la chasse derrière une proie, lorsqu'on le reprend pour le réencapuchonner.

Les petits tracas, les mesquineries, les obligations conventionnelles, l'atroce convenu de la vie

civilisée, vont reprendre, et avec ces ennuis, le tintement monotone des mêmes sons, des mêmes histoires !

Oh ! le cercle étroit où tournent, remuent et s'agitent ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, et qui ont le monde devant eux !

A neuf heures, Bangkok ; j'y suis resté trois jours. Il ne faut donc pas me demander ici une description de cette grande ville que je qualifierai de rastaquouère, parce qu'elle se croit distinguée et élégante, en dissimulant son originalité première, en cachant sa couleur locale sous le premier haillon venu, de notre civilisation européenne. C'est l'histoire d'une de ces petites mousmés japonaises, qui croit devenir française, en jetant son kimono pour s'habiller à la mode de Paris ; elle perd sa nationalité et n'en gagne pas une nouvelle, elle n'est plus rien du tout, on lui tourne le dos.

Ses canaux profonds, où les rayons du soleil viennent se jouer sur l'eau à travers la verdure ; sa population flottante ; sa rivière large sillonnée de steamers, de remorqueurs, de bateaux marchands, de yachts ; ses pagodes nombreuses tantôt

purement siamoises, tantôt directement empruntées au goût hindou; leurs autels sur lesquels on retrouve à côté du linguam hindou, des fleurs de papier sous des globes de verre, ou des boules de cristal; ses statues de marbre représentant grossièrement des Anglais en pantalons et en tubes, tandis que derrière s'étalent sur les murailles en fresques éclatantes des épisodes du Ramayana; son grand palais blanc, portant un toit oriental; les escaliers de marbre, les lustres, les lambris dorés, les galeries spacieuses, où sont reçus les ministres étrangers, proches des écuries, où sont logés, soi-gnés, servis, adorés comme des dieux, les éléphants soi-disant blancs; les grandes casernes de pierre devant lesquelles paradent de petits soldats, vêtus à l'européenne; les tramways, les fiacres, qui vous conduisent à travers de belles rues spacieuses, or-nées de boutiques propres sur des ponts bien cons-truits, à des quartiers indigènes où on ne s'engage qu'à pied à travers des ruelles dallées, tortueuses, centre du commerce indigène, des fumeries, des maisons de jeux et de prostitution; la population elle-même, composée d'Européens en petit nombre, Anglais, Danois, Allemands, Français; de Siamois, de Chinois, d'Annamites, de Malais, d'Hindous,

drapés dans les costumes les plus variés ; tout contribue à faire de Bangkok une des villes les plus bizarres, les plus hétéroclites, les plus disparates que j'aie vues dans l'Extrême Orient. Elle est drôle, curieuse à étudier. Les parties prises en elles-mêmes sont parfois belles, pittoresques, la lumière aidant ; l'ensemble me fait l'effet d'un grand tableau, composé par des peintres de toute école, où chacun a voulu suivre son idée ; c'est un orchestre sans chef dans lequel chaque exécutant donne sa note propre, une cacophonie.

Telle est l'impression que m'a laissée Bangkok. La ville est bien connue, très souvent décrite ; on y vient si facilement que c'est une partie de plaisir, un voyage de noces. Au milieu de son incohérence elle renferme des curiosités de premier ordre, voire même des chefs-d'œuvre ; un entre autres mériterait d'être plus connu : c'est le *Vichnou* du musée ; j'en laisse la description à d'autres.

De Bangkok un yacht royal nous mène à l'île de Koh-Si-Chang située à l'embouchure de la Ménam. Le roi de Siam en fait une de ses résidences d'été et c'est là qu'il me reçoit. Je n'ai qu'à me louer de son bon accueil comme d'ailleurs des procédés des gouverneurs siamois, le long de la Ménam.

Je crois devoir saisir cette occasion pour répondre à un reproche que n'a cessé de me faire depuis mon départ la presse anglaise du Siam. Elle a paru étonnée de me voir, ayant été bien traité par le gouvernement du Siam, pousser un cri d'indignation contre ses empiètements du côté du Mékong; elle m'a appelé ingrat, ignorant des lois de l'hospitalité, blanc-bec, et m'a décerné d'autres titres tout aussi flatteurs dont je lui suis également reconnaissant. Je tiens à remercier ici le gouvernement siamois de sa conduite à mon égard; je garderai un excellent souvenir des rapports personnels que j'ai eus avec les gouverneurs, les ministres et le roi; leur amabilité et leur politesse ont été assurément dictées par un sentiment de courtoisie, auquel je suis heureux de rendre hommage ici. Mais je veux croire pour eux qu'en pratiquant vis-à-vis de moi les lois de l'hospitalité aussi largement que possible ils ne m'ont pas fait un seul instant l'offense grave de supposer qu'en retour je tairais à mes compatriotes ce que j'avais été à même de constater pendant mon voyage : la marche des Siamois en avant du côté de nos possessions, l'occupation aux mépris des droits de territoires annamites; les mauvais traite-

ments infligés à beaucoup de nos nationaux ; la violation flagrante des traités.

J'ai dit ce que je savais, j'ai crié gare et ne le regrette pas, et nous serons en droit et en devoir de réclamer encore jusqu'à ce que justice nous soit faite, c'est-à-dire jusqu'à ce que la totalité des territoires volés à nos protégés leur soient rendus.

Nous avons des droits ; il faut les faire valoir entièrement, jusqu'au bout, sans tergiversations, sans compromissions, sans concessions ; et je ne connais pas d'écho plus juste à nos réclamations, de critérium plus exact, d'applaudissements plus sincères que les attaques de la presse à Bangkok comme à Londres ; parce que généralement à l'extérieur, et en particulier dans l'Extrême Orient, quand l'Anglais crie, c'est que nous avons raison, nos intérêts étant la plupart du temps directement opposés aux siens. Et c'est en sachant ne pas nous laisser assourdir par des cris poussés plus haut qu'il ne convient que nous assurerons à la France dans les mers de Chine la place qui lui est due : grande, solide, respectée.

NOTA. — Depuis que j'ai écrit ces lignes, des événements graves se sont passés au Siam ; le gouvernement s'est ému à juste titre, de empiètements injustifiables de nos voisins, comptant

trop sur notre insouciance. L'attitude énergique du cabinet, la hardiesse et l'habileté de nos marins, le langage digne et ferme du quai d'Orsay ont eu facilement raison des prétentions du Siam ; la cour de Bangkok s'est vue obligée de faire droit à nos réclamations. Il n'est jamais trop tard pour agir quand les intérêts et l'honneur du pays sont en jeu ; en face de l'étranger toute question de personnalité doit disparaître, tout esprit de parti s'effacer pour ne laisser place qu'au sentiment français. Aussi devons-nous tous nous féliciter du résultat récemment obtenu par le gouvernement au Siam, à condition toutefois que les engagements pris par le Siam soient tenus, et en faisant nos vœux pour que le Ministre des Affaires étrangères se rappelant les engagements de ses prédécesseurs, consignés dans les livres bleus anglais, conserve vis-à-vis de Londres et de Pékin, la même attitude qu'il a eue vis-à-vis de Bangkok, lorsqu'on en viendra au règlement des questions pendantes entre les trois puissances dans le haut Mékong au delà du 21° degré de latitude.

TABLE